Collection Linguistique
Publiée par la
Société de Linguistique de Paris
--------------------------------XL-------------------------

Laurence LABRUNE

LA PHONOLOGIE

DU JAPONAIS

Version électronique

PEETERS
Leuven – Paris
2006

Avertissement : cette édition électronique réservée aux étudiants de mon séminaire de linguistique japonaise constitue une version corrigée de l'édition originale de 2006 publiée aux éditions Peeters / Société de Linguistique de Paris.

Elle s'accompagne de deux cartes téléchargeables séparément (« carte 1 Japon administratif » et « carte 2 dialectes »), correspondant aux cartes des pages 12 et 225 du manuscrit original.

SOMMAIRE

LISTE DES TABLEAUX

LISTE DES FIGURES

CARTE DU JAPON

Télécharger la carte « carte 1 Japon administratif »

Remerciements

De nombreux collègues et amis m’ont apporté leur soutien aux différentes étapes de la préparation de cet ouvrage.

Je remercie chaleureusement Marc Plénat et Irène Tamba qui ont relu très méticuleusement une première version de ce manuscrit et m’ont fait nombre de commentaires, ainsi que Nick Clements, Jacques Durand, Catherine Garnier, Elsa Gomez-Imbert et Paulo de Carvalho, dont les remarques ont été fort utiles.

J’exprime ma reconnaissance également à Hiraide Naoya, pour son soutien constant et ses encouragements, à Abe Junko, qui a lu l’intégralité du texte et vérifié tous les exemples japonais, à Annie Junjaud, pour sa relecture pointilleuse du manuscrit, et à tous ceux qui, à un moment ou à un autre, m’ont communiqué des informations ou aidée à préciser certains points.

Ma plus grande gratitude va à toutes les personnes qui, depuis presque vingt ans, m’ont accompagnée et encouragée sur la voie épineuse et souvent ingrate de la phonologie du japonais, et qui, avec patience et générosité, m’ont fait bénéficier de leurs connaissances lors de mes deux séjours à l’université de Tsukuba : Hayashi Chikafumi, Komatsu Hideo, Kitahara Yasuo, Haraguchi Shôsuke, Jôo Hakutarô, et surtout Takayama Tomoaki, grâce à qui j’ai appris tant de choses. J’ai également une dette spéciale envers Akinaga Kazue dont l’enseignement à Waseda en 1988 m’a permis, pour la première fois, d’aborder le royaume de l’accentologie japonaise.

Je remercie enfin le Ministère de l’Education et des Sciences Japonais, ainsi que la Fondation du Japon, qui, à trois reprises, m’ont donné les moyens d’effectuer des séjours d’étude dans des conditions de travail exceptionnelles, et sans lesquels je n’aurais pu mener mes recherches.

Naturellement, je demeure seule responsable des erreurs qui subsisteront dans cet ouvrage, et des opinions qui y sont exprimées.

Laurence Labrune
Bordeaux, février 2006

Chapitre premier

INTRODUCTION

1.1. Présentation de l'ouvrage

1.1.1. Objectifs et méthodologie

L'objectif de l'ouvrage *La phonologie du japonais* est double : il s'agit, en premier lieu, de faire le point sur l'état actuel de la recherche en phonologie du japonais. Pour ce faire, on s'est attachée à donner une présentation générale de la discipline à partir d'une compilation de travaux japonais et occidentaux (principalement en anglais et français), récents et anciens. En ce sens, ce travail se veut une synthèse de deux grands courants : celui de la phonologie théorique actuelle, dont les évolutions, au cours des trois dernières décennies, ont permis de renouveler l'approche de la discipline (et, parfois, d'apporter de nouvelles solutions à de vieux problèmes), mais aussi celui de la linguistique et de la philologie japonaises classiques (*kokugogaku* 国語学), issues d'une tradition ancienne et originale, largement méconnue en Occident, et qui se caractérise par une attention constante aux données empiriques. Qui n'a pas accès aux recherches autochtones a peine à simplement imaginer, et encore plus à évaluer, la quantité et la qualité des travaux japonais dans le domaine de la phonologie et plus largement encore dans tous les grands domaines de la linguistique. Il faut d'ailleurs reconnaître que certains travaux occidentaux récents rendent souvent bien mal justice à la richesse et à l'excellence de

cette tradition. C'est pourquoi il nous a paru indispensable d'accorder une large place à ses apports, par une démarche qui tente de croiser, ou plutôt de réconcilier, dans une perspective unifiée, deux pratiques de la linguistique qui le plus souvent s'ignorent mutuellement[1]. Cette posture n'exclut nullement, loin s'en faut, le regard critique sur l'une ou l'autre approche.

Sur des questions théoriques transversales, le japonais fournit souvent un éclairage précieux et original. C'est pourquoi l'autre ambition de ce travail est de contribuer, à travers l'examen des faits japonais, aux débats qui animent la recherche phonologique contemporaine. Si la phonologie du japonais a bénéficié de l'apport de nombre de courants linguistiques modernes, elle a, de son côté, nourri en retour la réflexion théorique phonologique sur bien des aspects, et ce de manière substantielle. On citera notamment les questions de l'accent (travaux de McCawley, Haraguchi, Pierrehumbert & Beckman), des constituants prosodiques (more, syllabe, pied : Poser, Kubozono, Otake et collègues, Itô, Mester), de l'intonation (Pierrehumbert & Beckman), de la phonologie segmentale et des alternances (Itô & Mester), ou de la stratification du lexique (Itô & Mester). C'est dans cette lignée que le présent travail souhaiterait bien modestement s'inscrire. Sur un certain nombre de points – le problème de la more et de la syllabe, l'accent des morphèmes sino-japonais, le statut des diphtongues, l'accentuation des mots étrangers et celle des noms composés – nous proposons des analyses nouvelles. Ailleurs, nous pointons, en vue de recherches futures, certaines questions délicates dont l'examen approfondi qu'elles méritent nous engagerait au-delà des limites fixées à cet ouvrage : entre autres, le système accentuel du japonais du point de vue typologique, la nature de la hiérarchie prosodique, le statut des voyelles épenthétiques.

Ce livre se veut donc tout à la fois une synthèse critique de la discipline et un terrain d'exploration théorique, orienté vers la description et l'analyse. Cependant, il ne s'agissait pas d'écrire un ouvrage promouvant tel cadre théorique ou formel posé d'avance et auquel on chercherait à plier les données du japonais, mais de fournir une information générale (et néanmoins précise) sur la structure phonologique de cette langue, dans le respect de sa complexité, et en lui donnant, chaque fois que cela nous a paru pertinent, des prolongements analytiques et théoriques. C'est pourquoi nous accordons toujours la priorité à l'examen des données. A un petit nombre de questions ciblées, qui nous ont paru, par leur importance,

---

[1] Ainsi, on peut s'étonner, quand on connaît le nombre et la qualité des travaux japonais, de ce qu'un ouvrage de 525 pages intitulé *The Handbook of Japanese Linguistics* paru récemment aux éditions Blackwell, ne compte, dans sa fort abondante bibliographie, que 10% de références en japonais…

mériter des traitements plus approfondis, nous avons choisi de donner un traitement théorique et formel plus serré.

1.1.2. Arrière-plan théorique

Le cadre général de notre réflexion et de nos analyses est celui de la phonologie générative au sens large telle qu'elle s'est développée à partir de la fin des années soixante. Nous faisons la distinction entre une forme d'input (sous-jacente) et une forme d'output (de surface). Pour rendre compte de la relation formelle qui unit ces deux niveaux, nous adoptons une approche non dérivationnelle qui est celle de la théorie de l'optimalité (*Optimality Theory*, ou OT, voir Prince & Smolensky, 1993, et Kager, 1999 ou Lyche, 2005, pour des introductions), dans laquelle le rapport entre input et output s'explique par l'interaction de contraintes, et non plus, comme dans le modèle génératif classique « première manière » (Chomsky & Halle, 1968), par des règles dérivationnelles. Cette approche se révèle particulièrement efficiente dans le traitement des phénomènes de morpho-phonologie prosodique, et elle sera utilisée, notamment, pour l'analyse formelle de l'accentuation par défaut et de l'accentuation des noms composés développée à la fin du chapitre 6.

Pour ce qui est du contenu des représentations, qu'il s'agisse de la structure des segments en termes de traits distinctifs ou de l'architecture des constituants prosodiques, nos références sont celles de la phonologie non linéaire et autosegmentale classique (la théorie de l'optimalité, en effet, ne dit rien sur le contenu des représentations, et peut s'accommoder de diverses théories représentationnelles), dont on trouvera dans Goldsmith (1995), ou Kenstowicz (1994a) de bonnes présentations.

La phonologie étant une discipline relativement technique et formelle, il n'était pas possible dans les limites imparties à cet ouvrage de fournir des définitions et des explications sur toutes les notions utilisées. Nous supposons que les concepts de base de l'analyse phonologique et de la phonétique articulatoire sont connus, et invitons le lecteur qui souhaiterait se former dans la discipline à consulter par exemple le volume *Phonologie et phonétique, forme et substance*, édité par Nguyen *et al.* (2005).

1.1.3. Public visé

L'ambition de ce livre est de contribuer, en français, à rendre accessible la phonologie du japonais à deux types de publics très différents : d'une

part, aux phonologues, auxquels il cherche à présenter de manière un tant soit peu détaillée des données peu connues ou totalement nouvelles pour le lectorat occidental ; d'autre part, aux japonologues non spécialistes de phonologie. Notre objectif est donc de rendre service à la fois à la linguistique générale et à la japonologie, ce qui représente un défi risqué. Nous espérons que cette double ambition n'aura pas nui à la lisibilité de l'ouvrage.

Ajoutons que c'est à l'intention du second public que nous avons veillé à fournir, le plus souvent possible, la terminologie japonaise dans l'écriture originale (*kana* ou *kanji*), et à citer un maximum de références bibliographiques en japonais.

1.1.4. Statut particulier du japonais pour la linguistique

Il faut dire un mot ici du statut du japonais dans le champ scientifique de la discipline : il apparaît aujourd'hui comme l'une des langues non indo-européennes les mieux documentées du monde (certainement même *la* mieux documentée), et il présente de surcroît une caractéristique rare : celle d'avoir été et d'être encore étudié « de l'intérieur », par des linguistes natifs, dans le cadre d'une tradition linguistique propre et cumulative, qui n'est pas seulement normative, et qui n'a pas connu de ruptures majeures autres que les renouvellements internes qui ont accompagné, comme partout ailleurs, le développement des sciences du langage. Cette tradition, il faut le souligner, ne s'est pas développée en vase totalement clos. Elle s'est nourrie des apports chinois, sanscrits, européens, ou américains. Tout au long de son histoire, le travail de cumul descriptif et théorique s'effectue correctement (même si, depuis quelques années, on peut parfois avoir le sentiment que les travaux des maîtres que furent Arisaka Hideyo, Hashimoto Shinkichi, Kindaichi Haruhiko ou Hattori Shirô par exemple ne font plus partie des lectures obligatoires des jeunes phonologues japonais formés aux Etats-Unis).

Enfin, et c'est capital, la recherche linguistique japonaise jouit d'un environnement économique tout à fait favorable. Les différentes institutions du pays (centres de recherches, universités, etc.) consacrent depuis des décennies un nombre impressionnant de moyens aux recherches sur la langue nationale mais aussi sur les dialectes, ce qui fait qu'on bénéficie pour le japonais plus que pour toute autre langue au monde d'une documentation exceptionnelle tant sur le plan de la quantité que sur celui de la qualité (bien plus, semble-t-il, que le français, langue elle aussi très favorisée). L'accumulation descriptive et analytique est donc tout à fait impressionnante, et la phonologie contemporaine aurait tort de se priver

des apports d'une recherche aussi bien ancrée dans sa tradition, aussi riche, et aussi avancée.

1.1.5. Variété de langue concernée et périodisation

La langue traitée dans cet ouvrage est le japonais standard moderne, qui correspond grosso modo à la langue parlée dans les quartiers de la zone dite Yamanote à Tôkyô et dans les média nationaux, notamment la NHK, mais nous ferons également référence aux dialectes et à la langue ancienne si nécessaire. Pour la périodisation du japonais (*jidai kubun*, 時代区分), nous adoptons les étiquettes et le découpage suivants :

- japonais archaïque :	avant 794	(jusqu'à la fin de Nara)
- japonais ancien :	794 – 1350	(Heian, Kamakura)
- japonais moyen :	1350 – 1603	(Muromachi, Azuchi-Momoyama)
- japonais pré-moderne :	1603 – 1868	(Edo)
- japonais moderne :	1868 –	(Meiji et après)

1.1.6. Conventions de transcription, abréviations et symboles utilisés

Le système de transcription adopté dans les exemples est le système Hepburn (*hebon-shiki* ヘボン式), excepté pour la notation de la longueur vocalique et celle de la fricative bilabiale notée *h* avant *u* (et non *f*). Les voyelles longues sont en principe transcrites *ou, aa, ii, ei* ou *ee*, *uu* (plutôt que *ô, â, î, ê, û*), sauf dans les noms propres, la terminologie linguistique et dans la bibliographie. Cette transcription dissociant les deux parties d'une voyelle longue présente l'avantage de permettre une notation plus adéquate de l'accent.

On a recours, lorsque c'est utile, à la transcription phonologique (voir le tableau 3 en section 5.1) et, naturellement, à la transcription phonétique en Alphabet Phonétique International. Cela donne par exemple, pour le mot しゅうり 修理 signifiant « réparation » :

tr. Hepburn adapté	tr. phonologique	tr. phonétique
shuuri	/syuRri/	[ɕɯːɾi]

Dans les transcriptions Hepburn, la more accentuée est indiquée en gras, si nécessaire. Les mots atones sont suivis du symbole ° : *sakura*°. Dans les

transcriptions en API, on utilise le signe ˈ placé avant la more accentuée : *ko**ko**ro* [koˈkoɾo] « cœur », ***kyo**uto* [ˈkjoːto] « Kyôto ».

Le mot source des emprunts étrangers figure entre accolades : *konpyuutaa* « ordinateur » {computer}.

Le tiret sépare les constituants d'un mot composé : *kodomo-beya* « chambre d'enfant ».

Les principales abréviations utilisées sont les suivantes :

intr. = intransitif
tr. = transitif
dét. = particule de détermination (*no*)
μ = more
σ = syllabe
π = pied
V = voyelle
C = consonne
= frontière de mot
- = frontière morphologique (dans un mot composé principalement)
*= forme inattestée ou reconstruite
jp = japonais
ch = chinois
rk = Ryûkyû
H = (tonalité) haute <u>ou</u>, syllabe lourde (*heavy syllable*)
B = (tonalité) basse
L = syllabe légère (*light syllable*)

Dans le chapitre 3 consacré au consonantisme, nous utilisons les formalisations empruntées à la phonologie générative linéaire. Ainsi, la formule x -> y / _ z se lit : *x* devient *y* quand il est placé avant *z*.

Les reconstructions du chinois ancien sont empruntées à Tôdô (1996).

La transcription en japonais (*kanji* et/ou *kana*) est fournie uniquement dans les cas où elle nous a semblé utile.

Les noms japonais sont cités dans l'ordre suivant : nom de famille, prénom.

Les spectrogrammes et les oscillogrammes ont été réalisés grâce au logiciel Praat développé par Paul Boersma et David Weenink.

Note sur la syllabe : contrairement à la majorité des travaux occidentaux en phonologie japonaise, nous ne reconnaissons pas l'existence de la syllabe dans cette langue. Dans l'approche qui est la nôtre, et que nous justifions au cours du chapitre 5, c'est la more et le pied qui constituent les deux unités prosodiques mineures pertinentes en japonais.

1.2. Précédents ouvrages traitant de la phonologie du japonais

Malgré l'intérêt qu'elle présente, et les très nombreuses études menées au Japon, il existe peu de références générales en langues européennes portant sur la phonologie du japonais. On dispose en français de l'opuscule de Haruhiko Kinda-ichi (=Kindaichi) et Hubert Maës, *Phonologie du japonais standard*, publié en 1978 dans la série des Travaux de linguistique japonaise de l'université Paris 7, et qui consiste en fait en une traduction remaniée par le second auteur d'un texte original, en japonais, du premier, l'un des plus éminents phonologues japonais. Outre le fait qu'il est épuisé, cet ouvrage, au départ concis (59 pages), est déjà ancien. Il s'inscrit de plus dans un cadre théorique, celui du structuralisme, aujourd'hui un peu daté. L'excellent livre de Timothy J. Vance, *An Introduction to Japanese Phonology*, publié en 1987, constitue l'autre référence descriptiviste incontournable de la discipline, en langue anglaise. Il faut citer aussi, évidemment, la thèse de James McCawley, *The Phonological Component of a Grammar of Japanese*, publiée en 1968, qui fut l'un des premiers à appliquer à une langue autre que l'anglais le cadre générativiste du *Sound Pattern of English* (Chomsky & Halle, 1968). Cette référence demeure précieuse, et beaucoup des données et des analyses de McCawley n'ont rien perdu de leur intérêt, mais là encore, de l'eau a coulé sous les ponts de la théorie phonologique depuis 1968. On peut rappeler également la monographie plus ancienne de Samuel E. Martin, *Morphophonemics of Standard Colloquial Japanese*, publiée en 1952, ainsi que celle de Günther Wenck, *The Phonemics of Japanese – Questions and Attempts* (1966). Signalons que Wenck est aussi l'auteur d'une monumentale *Japanische Phonetik* de quatre volumes en langue allemande (1954-1959). (Nous ne citons ici que les ouvrages à caractère généraliste, mais il existe naturellement aussi une grande quantité d'articles et quelques monographies portant sur des aspects limités de la phonologie du japonais, principalement en anglais).

Tous ces travaux sont malheureusement peu diffusés en France. Le plus récent et le plus complet d'entre eux, celui de Vance, serait même totalement absent des bibliothèques universitaires françaises si l'on en croit le moteur de recherches Sudoc ! Et tous ces ouvrages, sans exception, étant hélas épuisés, la phonologie du japonais apparaît comme un domaine largement inaccessible au public francophone, en dépit du degré d'avancement de la discipline. Il semblait urgent et utile de combler cette lacune.

1.3. Le système d’écriture

Dans un ouvrage traitant de phonologie japonaise, quelques précisions sur le système d’écriture s’imposent. Tout au long de ce livre, nous ferons occasionnellement référence au statut graphique que reçoivent certaines des unités phonologiques de la langue, car nous pensons que celui-ci reflète, dans une certaine mesure, la réalité de celles-là[2].

Le système d’écriture du japonais se compose de deux « syllabaires » originaux[3] de 48 signes chacun (dont 46 seulement sont actuellement utilisés), les *hiragana* 平仮名 et les *katakana* 片仮名, désignés sous le terme générique de *kana* 仮名 (tableau 1), de plusieurs milliers de caractères idéographiques d’origine chinoise, les *kanji* 漢字, de l’alphabet latin, *rôma-ji* ローマ字, et des chiffres arabes. L’écriture d’un texte en japonais se fait aujourd’hui en utilisant de manière conjointe et complémentaire les trois premiers systèmes (*hiragana*, *katakana* et *kanji*), et, accessoirement, les deux derniers.

Le système d’écriture du japonais est unanimement reconnu comme l’un des plus complexes qui soit. La complexité réside avant tout dans le fait que la structure et les principes graphiques de ces différents systèmes d’écriture sont foncièrement différents. *Kana* et alphabet latin ont en commun d’être des systèmes phonographiques, qui notent du son. Cependant, les *kana* adoptent comme unité graphique la more, tandis que l’alphabet est lui basé sur le phonème. Les caractères chinois, en revanche, sont de principe essentiellement logographique (idéographique), comme le sont d’ailleurs les chiffres arabes.

Le tableau 1 présente les *hiragana* et les *katakana* selon l’ordre traditionnel du *gojûonzu* (五十音図, « tableau des cinquante sons »). On notera que les combinaisons commençant par *g-*, *z-*, *d-*, *b-*, *p-*, dérivées par adjonction d’un diacritique, ainsi que celles comportant une palatalisation, n’y figurent pas (nous reviendrons sur ce point un peu plus loin).

---

[2] Mais il va sans dire que le critère graphique ne doit jamais être tenu comme une preuve absolue du statut linguistique d’un élément phonologique.

[3] Comme nous le verrons dans le chapitre 5 de cet ouvrage, le terme de « syllabaire » est impropre puisque les *kana* notent des mores et non des syllabes. Néammoins, nous continuerons de l’employer par commodité.

Les *hiragana* et *katakana* furent développés par les Japonais à partir de caractères chinois utilisés au départ uniquement pour leur valeur phonétique (les *man’yôgana* 万葉仮名). Leur élaboration fut plus ou moins achevée au X[ème] siècle. Sur l’évolution et l’élaboration de l’écriture japonaise, voir Garnier (2001).

Tableau 1. Table des *hiragana* et des *katakana*.

Hiragana

a	あ	i	い	u	う	e	え	o	お
ka	か	ki	き	ku	く	ke	け	ko	こ
sa	さ	shi	し	su	す	se	せ	so	そ
ta	た	chi	ち	tsu	つ	te	て	to	と
na	な	ni	に	nu	ぬ	ne	ね	no	の
ha	は	hi	ひ	hu	ふ	he	へ	ho	ほ
ma	ま	mi	み	mu	む	me	め	mo	も
ya	や			yu	ゆ			yo	よ
ra	ら	ri	り	ru	る	re	れ	ro	ろ
wa	わ	wi	ゐ			we	ゑ	wo	を
N	ん								

Katakana

a	ア	i	イ	u	ウ	e	エ	o	オ
ka	カ	ki	キ	ku	ク	ke	ケ	ko	コ
sa	サ	shi	シ	su	ス	se	セ	so	ソ
ta	タ	chi	チ	tsu	ツ	te	テ	to	ト
na	ナ	ni	ニ	nu	ヌ	ne	ネ	no	ノ
ha	ハ	hi	ヒ	hu	フ	he	ヘ	ho	ホ
ma	マ	mi	ミ	mu	ム	me	メ	mo	モ
ya	ヤ			yu	ユ			yo	ヨ
ra	ラ	ri	リ	ru	ル	re	レ	ro	ロ
wa	ワ	wi	ヰ			we	ヱ	wo	ヲ
N	ン								

Les *hiragana* notent en principe les éléments grammaticaux ou dépourvus de référent stable : particules, flexions verbales et adjectivales, noms fonctionnels, interjections, connecteurs, certains adverbes. Ils sont parfois utilisés pour noter des morphèmes lexicaux que le scripteur ne veut pas (ou ne sait pas) écrire en caractères. Les textes pour enfants sont ainsi transcrits exclusivement en *hiragana*, qui constituent les premiers signes d'écriture enseignés aux petits Japonais.

Les *katakana* sont principalement réservés à la transcription des emprunts étrangers récents. Ils sont aussi souvent utilisés pour noter les onomatopées et les idéophones, les noms de plantes ou d'animaux, des formes dialectales ou argotiques, et parfois aussi des mots savants. On les emploie également pour mettre un élément en relief.

Chacun des deux « syllabaires » modernes *hiragana* et *katakana* (Tableau 1) comporte 46 signes, ou 48, si l'on tient compte des *kana* notant les syllabes *wi* et *we*, que l'on ne rencontre plus en principe que dans les écrits antérieurs à 1946. La particularité des *hiragana* et des *katakana*, c'est d'abord, comme l'indique le terme de « syllabaire » parfois employé pour les désigner, qu'ils notent des « syllabes » au sens japonais traditionnel du terme, c'est-à-dire des mores. Une deuxième caractéristique est qu'ils ont recours à des signes diacritiques plutôt qu'à des lettres spécifiques pour noter la différence entre consonnes obstruantes sourdes et sonores (voisées). Ces dernières sont pourvues de deux petits points, les *dakuten* ou *nigoriten* (濁点), placés en haut à droite de la matrice d'un *kana* (1a) (voir aussi les sections 3.7.2 sur la correspondance h : b, et 3.15 sur le voisement en général). Un procédé comparable est utilisé pour noter les mores *pa*, *pi*, *pu*, *pe* et *po* : on ajoute en haut à droite des *kana* de la série 'h', un petit rond, le *handakuten* (半濁点 litt. « point de semi-voisement ») (1b).

(1)

a. Notation du voisement des obstruantes

t : d	ta chi tsu te to たちつてと	:	da ji zu de do	だぢづでど
s : z	sa shi su se so さしすせそ	:	za ji zu ze zo	ざじずぜぞ
k : g	ka ki ku ke ko かきくけこ	:	ga gi gu ge go	がぎぐげご
h : b	ha hi hu he ho はひふへほ	:	ba bi bu be bo	ばびぶべぼ

b. Notation des mores commençant par /p/

h : p	ha hi hu he ho はひふへほ	:	pa pi pu pe po	ぱぴぷぺぽ

Les combinaisons palatalisées (*kya*, *kyu*, etc.) se transcrivent en ajoutant à droite du *kana* notant la more en *-i* les *kana ya, yu* et *yo* en demi-taille. On aura ainsi :

(2)

KI	KIya (*kya*)	SHI	SHIyu (*shu*)	CHI	CHIyo (*cho*)
き	きゃ	し	しゅ	ち	ちょ

Hiragana et *katakana* sont certes différents sur le plan graphique, mais ils ne le sont pas au niveau des principes qui sous-tendent leur structure et leur organisation internes. La seule différence entre les deux, finalement minime, tient au fait que la longueur vocalique n'est pas traitée selon un principe identique. En *hiragana*, celle-ci se note de manière variée selon le timbre de la voyelle longue. On ajoute en principe le signe notant la voyelle *u* après les mores en *-u* et en *-o* lorsque la longueur résulte de la chute d'une consonne suivie de *u* (cas le plus fréquent), le signe notant la voyelle *a* après *a*, celui de la voyelle *i* après *-e* et *-i*. Par exemple :

(3)

toukyou	« Tôkyô »	prononcé [toːkjoː]	
		noté TO-U-KIyo-U	とうきょう (東京)
guuzen	« fortuit »	prononcé [gɯːzeɴ]	
		noté GU-U-ZE-N	ぐうぜん (偶然)
reisei	« calme »	prononcé [ɾeːseː]	
		noté RE-I-SE-I	れいせい (冷静)

Il existe quelques usages particuliers, qu'on rencontre notamment dans le cas de mots japonais natifs où l'allongement de la voyelle longue [oː] correspond à la chute d'une consonne originellement suivie de *o* : la longueur vocalique se note alors au moyen de la lettre *o*, comme dans le mot *ookii* おおきい (< *ohokii*) « gros ». On peut signaler aussi quelques termes comme *oneesan* おねえさん « sœur aînée », dont la voyelle longue se note *ee* et non *ei*.

En *katakana*, l'allongement vocalique est indiqué au moyen d'un trait horizontal ou vertical (selon le sens de l'écriture), quel que soit le timbre de la voyelle concernée, par exemple *suupaa* スーパー « super ».

Les *kana tsu* (つ en *hiragana* et ツ en *katakana*) en demi-taille sont employés pour noter la première partie d'une consonne géminée non nasale, quelle qu'elle soit. Ainsi *atta* « a eu » est noté A-tsu-TA あった en *hiragana*, tandis que *katto* « coupe » {cut} est noté KA-tsu-TO カット en *katakana*.

En dehors de très rares exceptions, la transcription en *kana* des mots du japonais se révèle généralement simple et univoque.

Les caractères chinois notent en principe la partie non variable des morphèmes lexicaux d'origine chinoise ou japonaise. La base d'un mot flexionnel d'origine japonaise tel qu'un verbe ou un adjectif est notée à l'aide d'un ou plusieurs caractères chinois, tandis que la partie variable en est transcrite en *kana*. Ainsi, le *kanji* 読 représente l'idée de « lire », de « lecture ». Dans l'exemple (4), on voit que 読 est employé pour représenter la partie stable des différentes formes fléchies que prendra le verbe « lire » en japonais, et se lit *yo-* (lecture japonaise) tandis que les terminaisons, susceptibles de variation, seront notées en *hiragana*. Ce même caractère 読 est également utilisé dans les noms composés *dokusha* « lecteur », *tokuhon* « livre de lecture », *koudoku* « abonnement », et bien d'autres, avec, cette fois, une lecture sino-japonaise *doku* ou *toku*.

(4)

yomu	読む	読.MU	« lire »
yonda	読んだ	読.N.DA	« a lu »
yomanai	読まない	読.MA.NA.I	« ne lit pas »
dokusha	読者		« lecteur »
tokuhon	読本		« livre de lecture »
koudoku	購読		« abonnement »

On considère généralement que la connaissance d'environ 2000 caractères suffit pour la lecture des textes courants. Ce chiffre est toutefois très relatif, et représente en fait un seuil minimum[4]. La difficulté posée par

[4] Un Japonais adulte moyen côtoie dans sa vie quotidienne environ 4000 caractères chinois (dont il faut préciser qu'il ne connaît pas nécessairement toutes les significations ou toutes les prononciations possibles). Les logiciels de traitement de texte par ordinateur contiennent 6353 caractères (liste fixée par l'industrie, et bénéficiant d'un système de codage unique, le codage JIS) ; le dictionnaire japonais de caractères chinois le plus complet, le *Daikanwa Jiten*, des éditions Taishûkan, en recense environ 50.000.

les sinogrammes en japonais vient de ce que, d'une part, un caractère possède presque toujours plusieurs lectures (voir la section 1.4.3), et que d'autre part, un lexème peut presque toujours s'écrire à l'aide de plusieurs caractères différents.

Une phrase japonaise écrite se compose donc d'un arrangement de *kanji* et de *kana*, et il n'est pas rare qu'un texte contienne, en plus, des séquences en alphabet latin ou en chiffres arabes. Les textes s'écrivent verticalement de haut en bas, à partir de la droite, ou horizontalement, de gauche à droite. On rencontre occasionnellement des inscriptions horizontales, généralement des pancartes de quelques caractères, écrites de droite à gauche.

Chaque unité graphique (*kana*, *kanji*, *rôma-ji* ou chiffre) est séparée par un blanc. Il n'existe pas de démarcateur particulier pour séparer les mots ou les syntagmes. C'est donc uniquement l'alternance entre caractères chinois, *hiragana*, *katakana*, *rôma-ji*, chiffres arabes, ainsi que la ponctuation, qui permettent, à l'écrit, la segmentation des différents éléments de première articulation qui constituent la phrase.

1.4. La structure du lexique

Il sera très souvent nécessaire, dans le cours de cet ouvrage, de faire référence aux « strates lexicales » qui structurent la langue japonaise. Celles-ci sont présentées et définies dans les pages qui suivent.

1.4.1. Généralités

Le lexique du japonais est organisé en classes lexicales correspondant à des systèmes morpho-phonologiques, sémantiques et pragmatiques distincts. Cette organisation est déterminante pour la description et la compréhension de la phonologie et de la morphologie du japonais dans son ensemble, et on ne saurait donc en faire l'économie. Il est d'usage, en linguistique japonaise, de distinguer au minimum les trois classes suivantes :

- les *wago* 和語, ou lexèmes Yamato, classe des mots indigènes au sein de laquelle prennent éventuellement place les sous-classes des mots mimétiques (cf. ci-dessous) et des mots expressifs (vocabulaire enfantin, familier, argotique).

- les *kango* 漢語, ou lexèmes sino-japonais. Il s'agit d'emprunts au chinois ancien introduits massivement à partir du IVème siècle au moins. Cette classe comporte de nombreux mots du vocabulaire savant et abstrait, ainsi que des concepts et objets empruntés à la culture chinoise.

- les *gairaigo* 外来語, ou lexèmes empruntés récemment à des langues étrangères, essentiellement aux langues occidentales depuis le XVIème siècle. On y trouve des termes techniques, scientifiques, désignant des objets et des concepts modernes à connotation occidentale.

La plupart des mots mimétiques (onomatopées *giseigo* 擬声語 et idéophones *gitaigo* 擬態語) sont étymologiquement d'origine autochtone[5]. A ce titre, ils relèvent donc de la classe Yamato, même s'ils présentent un certain nombre de propriétés qui autorisent à les catégoriser dans une classe propre. Dans cet ouvrage, nous distinguerons, au sein de la classe Yamato, les mots non mimétiques et non expressifs, des mots mimétiques et expressifs.

Aux trois classes Yamato, sino-japonaise et occidentale, se rajoute éventuellement celle des mots étrangers non intégrés (*gaikokugo* 外国語) dont le degré d'adaptation dans la langue japonaise n'est pas aussi avancé que celui des *gairaigo*.

Il faut aussi reconnaître l'existence d'une classe hybride ou mixte (*konshugo* 混種語), qui comprend des composés formés de constituants appartenant à des classes différentes, par exemple *wago* + *kango* (exemple *ni-motsu* 荷物 « bagage »), *kango* + *wago* (*juu-bako* 重箱 « boîtes repas superposables »), *gairaigo* + *wago* (*demoru* デモる « manifester », de *demo* {demonstration} + *-ru*, 'suffixe verbal'), etc. Enfin, un certain nombre de lexèmes d'origine sanscrite, aïnoue ou autre, n'entrent dans aucune de ces catégories.

Cette partition est largement déterminée par l'étymologie, mais il serait imprudent d'adopter une vision trop étroite et uniquement historique du problème. Souvent, l'étymologie supposée est plus déterminante que l'étymologie réelle, et le « profil phonologique » actuel du mot joue parfois davantage que son origine (sans parler de ses profils sémantique ou pragmatique). En réalité, lorsque l'on examine les choses plus en détail, la différence entre les classes se révèle extrêmement délicate à manier. Tout d'abord, il est difficile d'établir avec précision l'origine de certains lexèmes. Ensuite, nous ne savons quasiment rien de l'histoire de la langue japonaise avant le Vème siècle, et notamment de la nature exacte des

---

[5] Il existe toutefois quelques mots mimétiques d'origine chinoise ou occidentale comme *gou-gou* 轟々 « grondant », *chikku-takku* {tic tac}, *rabu-rabu* {love love} « amoureux ».

contacts entre la langue parlée au Japon et les langues parlées dans la péninsule coréenne ou ailleurs. Il faut également tenir compte du fait que les emprunts à des langues étrangères (surtout au chinois) ont profondément influencé et modifié la morpho-phonologie des lexèmes Yamato. Certains ont parfois fini par ressembler davantage à un *kango* qu'à un *wago*. En outre, il n'est pas rare que les intuitions linguistiques des locuteurs non linguistes sur l'appartenance d'un lexème à telle ou telle classe soient en contradiction nette avec l'étymologie ! Par exemple *shio* « sel » ou *mugi* « blé » sont en réalité de très anciens emprunts au chinois, mais ils sont traités comme des mots Yamato. Il en va de même pour *kappa* « vêtement imperméable » ou *kasutera* 'sorte de quatre-quarts (pâtisserie)', mots d'origine portugaise. Que doit-on privilégier ? Les données étymologiques ou l'intuition des locuteurs ? Enfin, il faudrait s'interroger sur la manière dont est acquise cette partition. Comment l'enfant parvient-il à intérioriser la différence entre mots Yamato, mots sino-japonais, et mots occidentaux ? Ce savoir n'est-il pas plutôt de nature métalinguistique, acquis à travers l'écriture notamment ?

En dépit de ces problèmes, la partition lexicale joue incontestablement un rôle important. Elle est d'ailleurs traduite dans l'écriture, et constitue une composante importante du savoir métalinguistique de tout locuteur japonais. En principe, les mots Yamato s'écrivent en *hiragana* ou en *kanji*, les *kango* en *kanji*, et les *gairaigo* en *katakana*. Toutefois, un *gairaigo* bien intégré peut s'écrire en *hiragana* ou même en *kanji*, et un *kango* « yamatoïsé » peut finir par ne plus s'écrire autrement qu'en *hiragana*.

Selon les statistiques fournies par le dictionnaire *Shinsen Kokugo Jiten* (8ème édition, 2002), les *wago* représenteraient 33,8% des vocables figurant comme entrées du dictionnaire, les *kango* 49.1%, les *gairaigo* 8.8%, et les mots hybrides 8.4%. Les mots d'origine chinoise sont donc les plus nombreux dans le lexique. En fréquence textuelle (corpus de langue écrite tiré de la presse) les proportions sont à peu près similaires pour ce qui est de la fréquence par mots-types[6] (KKK, 1964). A l'oral en revanche, ce sont les *wago* qui sont les plus nombreux : 46,9% contre 40% pour les *kango* (Hayashi O., 1982). La proportion des *wago* passe même à 71,8% en comptage portant sur les mots-occurrences. Ceci s'explique évidemment par le fait que les mots du lexique de base, et ceux qui remplissent une fonction grammaticale (auxiliaires, particules, etc.), plus fréquemment répétés, appartiennent presque toujours à la classe Yamato. Il a été démontré en outre que les proportions entre les strates pouvaient varier

[6] Fréquence par mots-types : un mot n'est compté qu'une seule fois, quel que soit le nombre de fois où il apparaît dans le corpus. S'oppose à la fréquence par mots-occurrences, où un mot est compté autant de fois qu'il apparaît.

selon le sexe des locuteurs. L'étude de Tsuchiya (1965) révèle en effet que les *kango* sont davantage employés par les locut*eurs* que par les locutr*ices*, du moins à l'époque de l'enquête.

1.4.2. *Wago*

Dans son acception diachronique, le terme de Yamato réfère à la langue japonaise « originelle », donc dépourvue des éléments étrangers chinois ou occidentaux adoptés au cours des siècles. La définition la plus opérationnelle de ce qu'est un mot Yamato semble être la suivante : un mot Yamato est un mot qui ne résulte pas d'un emprunt ayant eu lieu après le Vème siècle de notre ère.

Dans l'ancienne langue, les propriétés suivantes caractérisaient les mots Yamato : structure de l'unité prosodique de base V ou CV ; interdiction de l'hiatus (les voyelles sans attaque n'étaient possibles qu'en initiale de mot) ; absence de mot commençant par une obstruante voisée (/b/, /d/, /g/, /z/) ou par /r/ ; impossibilité d'avoir deux obstruantes voisées, ou deux /r/, au sein d'une même racine ; rareté de la voyelle /e/, en particulier au début des mots d'une longueur de plus de deux mores ; existence d'une harmonie vocalique ; longueur de deux à trois mores pour les lexèmes simples généralement. La plupart de ces caractéristiques ne subsistent plus aujourd'hui que de manière figée. En japonais moderne, les mots d'origine Yamato se caractérisent par l'absence de /p/, l'absence de /h/ en position interne de mot, l'impossibilité de trouver des obstruantes voisées ou des /r/ géminés, ainsi que par la quasi-absence des consonnes sourdes situées immédiatement après la nasale-more /N/. On notera également la distribution contrainte de /w/, qui n'apparaît plus aujourd'hui qu'avant la voyelle /a/, ainsi que la rareté des consonnes palatalisées.

1.4.3. *Kango*

Les mots sino-japonais, ou *kango*, sont des mots qui s'écrivent à l'aide d'un ou plusieurs caractères chinois prononcés à la manière sino-japonaise. Les *kango* sont des mots (*go*), mais ce sont avant tout des unités graphiques signifiantes. Si le caractère servant à écrire un mot, chinois d'origine, n'est plus utilisé, il devient difficile de traiter celui-ci comme un *kango*. On peut citer l'exemple du mot *sei* « faute, raison », qui n'est, à l'heure actuelle, plus jamais écrit en caractères, bien qu'il soit à d'origine chinoise (所為),

ou encore le mot *sesse to* (切切と), « assidûment » (Nakada & Hayashi, 1982).

En langue moderne, les *kango* se caractérisent par les propriétés phonologiques suivantes : présence de nombreuses consonnes palatalisées, de nasales mores, de géminations et de voyelles longues ; absence de /p/ non-géminé, absence d'obstruantes sonores géminées. Les morphèmes sino-japonais sont d'une longueur d'une ou deux mores, et s'organisent autour d'une voyelle, éventuellement précédée d'une consonne, palatalisée ou non. Ce groupe est éventuellement suivie d'une nasale-more (notée /N/), d'une longueur vocalique (notée /R/), d'une voyelle palatale, ou bien de /t/ ou /k/ suivis des voyelles /i/ ou /u/. Cette structure peut être résumée dans la formule suivante :

$$\mathrm{(C)}(y)\mathrm{V} \left(\left\{ \begin{array}{c} \mathrm{N} \\ \mathrm{R} \\ i \\ t/k+u/i \end{array} \right\} \right)$$

On a ainsi : *i* 胃, *ya* 家, *ki* 気, *ryo* 旅, *un* 運, *man* 万, *jun* /zyuN/ 純, *sou* /soR/ 草, *kyou* /kyoR/ 教, *nai* 内 , *botsu* /botu/ 没, *kyaku* 客, *kichi* /kiti/ 吉, *reki* 歴, etc.

Les emprunts au chinois se sont effectués à travers trois vagues[7]

---

[7] C'est pourquoi il existe généralement trois lectures sino-japonaises des caractères chinois (*on'yomi* 音読み) :

- les lectures *go* (*goon* 呉音). Associées à l'introduction du bouddhisme, elles correspondent à des emprunts effectués aux Vème et VIème siècles. La source géographique exacte des *goon* n'est pas toujours identifiée, mais il semblerait qu'elle se situe en Chine méridionale, autour de l'embouchure du Yang-Tse.

- les lectures *kan* (*kan'on* 漢音). C'est la couche de loin la plus importante. Il s'agit d'emprunts effectués aux VIIème et VIIIème siècles. Les *kan'on* sont dérivés de la prononciation chinoise standard de l'époque, celle de la capitale des T'ang, Chang'an (l'actuelle Si'an).

- les lectures *tô* (*tôin* ou *tôon* 唐音). Elles concernent des emprunts postérieurs, venus de régions diverses, ce qui explique qu'elles soient moins homogènes sur le plan de la prononciation.

Il faut ajouter à cette liste les lectures dites d'usage (*kan'yôon* 慣用音), qui correspondent à des déformations de lectures *kan* ou *tô,* et représentent des évolutions irrégulières (c'est-à-dire encore inexpliquées !) des prononciations chinoises, ainsi que certains emprunts antérieurs au Vème siècle, comme *uma*

successives depuis la fin de l'antiquité, sur une vaste période couvrant près de mille années, et au moins à partir du IVème siècle de notre ère. Le lexique sino-japonais permet de riches possibilités de création lexicale même si, à l'heure actuelle, celles-ci sont moins exploitées qu'auparavant et se font plus volontiers à partir des *gairaigo*. D'ailleurs, nombre de *kango* employés actuellement sont en réalité des créations lexicales japonaises, un peu à la manière des composés d'origine grecque dans les langues européennes. On les appelle *wasei kango* 和製漢語 « mots chinois fabriqués au Japon ». Cette pratique de création lexicale est attestée depuis l'époque Heian. Ces lexèmes nouveaux sont généralement de purs néologismes (par exemple *denwa* 電話 « téléphone »), mais ils représentent aussi, parfois, des calques sémantiques de mots Yamato existants. Par exemple *kaji* 火事 « incendie » est la lecture chinoise du mot Yamato *hi no koto* 火の事. Nombreuses sont, à l'époque Meiji, les traductions littérales en caractères chinois de mots appartenant à des langues occidentales, comme *tetsudou* 鉄道 « chemin de fer ». Ces néologismes à base de caractères chinois ont

« cheval », *e (< we)* « image » ou *kinu* « soie », presque parfaitement adaptés, dont la structure morpho-phonologique n'est pas typiquement sino-japonaise. Pour cette raison, ces mots sont souvent traités comme des mots Yamato.

Un même caractère est donc susceptible de posséder plusieurs lectures à la chinoise (*on'yomi*) différentes. Certains caractères n'ont qu'une seule lecture sino-japonaise (généralement la lecture *kan*), la plupart en ont deux (*kan* et *go*), mais certains en ont trois ou quatre, voire davantage, car un caractère peut posséder plusieurs lectures *kan*, *go*, *tô* et d'usage. On trouvera ci-dessous des exemples, illustrant quelques uns des différents cas de figure susceptibles de se présenter, et qui donnent un aperçu de la complexité du problème (reconstructions chinoises d'après Tôdô, 1996) :

	鑑 *miroir*	北 *nord*	明 *clarté*	行 *aller*	萬 *dix mille*	雑 *mélange*	納 *fournir*
lecture *go*	-	hoku	myou < myau	gyou < gyau	mon	-	nou < nahu
lecture *kan*	kan < kamu	hoku	mei	kou < kau	ban	zou	dou < dahu
lecture *tô*	-	-	-	an	-	zou < zahu	na
lecture d'usage	-	-	-	-	man	zatsu, zou	tou < tahu, nan
ch. ancien	*klăm	*puək	*mıăŋ	*hăŋ	*mıuăn	*dzəp	*nəp

fréquemment refait le chemin à rebours vers le continent pour être introduits en chinois ou en coréen, où ils reçoivent alors une lecture en chinois moderne ou en sino-coréen.

1.4.4. *Gairaigo*

Qu'est-ce qu'un *gairaigo* ? C'est généralement un mot emprunté après le XVI[ème] siècle, et principalement au cours du XX[ème] siècle, depuis une langue n'utilisant pas les caractères chinois. Par exemple *tabako* « tabac, cigarette » (portugais {tabaco}), *misa* « messe » (latin {missa} via le portugais), *zubon* « pantalon » (français {jupon}), *meetoru* « mètre » (français {mètre}), *biiru* « bière » (hollandais {bier}), *arubaito* « petit boulot » (allemand {Arbeit}), *interi* « intellectuel » (russe {inteligentsiya}), *bataa* « beurre » (anglais {butter}), *meritto* « avantage » (anglais {merit}), *mausu* « souris d'ordinateur (ou de laboratoire) » (anglais {mouse}), etc. Ce peut être également – mais plus rarement – un mot emprunté récemment à une langue asiatique moderne (chinois, coréen) utilisant les caractères chinois, l'emprunt conservant en japonais une prononciation proche de celle de la langue source. Cela signifie que même si le mot peut être écrit en caractères, ceux-ci ne seront pas lus à la manière sino-japonaise, mais avec une prononciation la plus fidèle possible à celle de la langue source ; exemples : *maajan* « ma jong » (chinois dialectal, emprunté au début du XX[ème] siècle), *chongaa* « vieux garçon » (coréen {ch'onggak}), *kochujan* « pâte de piment » (coréen {koch'ujang}), etc. Enfin, certains *gairaigo* ne sont rien d'autre que des formes lexicales créées par les Japonais à partir de racines occidentales, soit en combinant des morphèmes existant dans une ou plusieurs langues étrangères, soit en tronquant une forme empruntée. Les lexicographes japonais parlent alors de *wasei eigo* 和製英語 (« mot anglais créé au Japon ») ou *wasei yôgo* 和製洋語 (« mot occidental créé au Japon »). Ces mots sont habituellement écrits en *katakana*. Citons par exemple *sarariiman* {salaryman}, *gouruden wiiku* {golden week} « succession de plusieurs jours fériés aux alentours de la fin avril – début mai », *woukuman* {walkman} « baladeur », *naitaa* {nighter} « match de base ball nocturne », *paso-kon* abréviation de {personal computer} « ordinateur personnel », *depaato*, abréviation de {department store} « grand magasin», etc.

Il faut en outre faire une place aux sigles et acronymes en alphabet latin, qui constituent également une source de dérivation et de création lexicale. Certains sigles ont pour base des morphèmes Yamato ou sino-japonais, préalablement transcrits en alphabet latin pour permettre la siglaison : *Nippon Housou Kyoukai* > NHK (*enu-ecchi-kee)* « NHK (télévision

nationale) », *hentai* > H (*etchi)* « obscène », *ofisu redii* > OL (*oueeru)* « employée de bureau », etc.

Les *gairaigo* permettent des combinaisons phoniques impossibles dans les *wago* ou les *kango* (voir la section 3.14).

Employés pour désigner des objets ou des concepts nouveaux, généralement empruntés à des cultures étrangères, les *gairaigo* sont particulièrement fréquents dans les domaines de la mode et des cosmétiques, du sport, des arts non traditionnels, de la gastronomie, de la technologie et des sciences. Il existe parfois un équivalent sino-japonais. L'emploi d'un *gairaigo* peut aussi être dicté par des raisons pragmatiques ou stylistiques. Les connotations associées à ce vocabulaire sont l'Occident, la modernité, la nouveauté, et également dans certains cas le raffinement et la sophistication.

Il peut être nécessaire de distinguer les *gairaigo*, qui sont des emprunts étrangers japonisés, écrits en *katakana*, prononcés à la japonaise, et susceptibles de s'intégrer dans une phrase japonaise comme n'importe quel autre lexème Yamato ou sino-japonais, des *gaikokugo*, mots étrangers bruts, directement cités depuis une langue étrangère, écrits en alphabet, dont la prononciation n'est pas encore japonisée, la catégorisation lexicale encore floue, et qui sont souvent simplement utilisés à des fins publicitaires ou commerciales, sans être intégrés dans un énoncé. Ces mots sont encore à la marge de la langue.

Il résulte de cette définition qu'en japonais, un *gairaigo*, littéralement un « mot venu de l'extérieur », n'est pas nécessairement un mot étranger (de nombreux *gairaigo* sont des créations lexicales japonaises, du « Japenglish »), et que la majorité des mots d'origine étrangère existant en japonais, les *kango*, n'entrent pas dans la catégorie des *gairaigo*.

1.4.5. Autres types

Le japonais comprend également un certain nombre de mots d'origine sanscrite, nombreux dans le vocabulaire religieux bouddhique. Ces mots ont souvent été empruntés via le chinois : par exemple *kawara* {kapāla} « tuile », *daruma* {(bodhi-)dharma}, *danna* {dāna} « maître », etc. Les mots d'origine aïnoue, par exemple *sake* / *shake* {sakipe < sakuipe} « saumon (lit. 'nourriture d'été') », *kaba* {kaniha} « bouleau », *rakko* {rakko} « loutre de mer », ont un statut incertain. Certains lexicologues les classent parmi les mots Yamato, d'autres parmi les *gairaigo*. La différence provient généralement de l'époque à laquelle remonte l'emprunt : plus celui-ci est ancien, plus le mot aura de chances d'être traité comme un *wago*. Il faut mentionner enfin les emprunts préhistoriques au coréen, par

exemple *tera* {chɔl} « temple », *kushi* {kusil} « peigne, broche ». Ces mots sont généralement classés parmi les mots Yamato. Sur le plan morpho-phonologique, ils ne présentent aucune caractéristique particulière qui les distingue de ces derniers.

1.4.6. Les limites de la catégorisation en strates

Il est fréquent qu'un même référent puisse être désigné par un *wago*, un *kango* et un *gairaigo*, avec des connotations différentes, et parfois des spécialisations sémantiques, par exemple *tegami* 手紙 / *shokan* 書簡 / *retaa* レター « lettre, missive », *meshi* 飯 / *gohan* ご飯 / *raisu* ライス « riz », *odori* 踊り / *buyou* 舞踊 / *dansu* ダンス « danse ». Le *kango* est généralement ressenti comme à la fois plus formel, plus précis, et d'un niveau de langue plus relevé que le *wago* ou le *gairaigo*. Le *gairaigo* désigne plutôt des réalités occidentales (par exemple, *dansu* ne peut référer qu'à un type de danse occidental, contrairement à *odori* et *buyou*, *raisu* s'applique à du riz présenté ou cuisiné de manière occidentale) mais il existe des exceptions : par exemple le mot *kappu nudoru* {cup nooddle} désigne un « plat de nouilles instantanées à la japonaise » ; ici, la connotation apportée par l'emploi des *gairaigo* est la modernité. Les *gairaigo* ont également tendance à renvoyer à des éléments concrets, matériels, alors que les *kango* sont préférés pour l'abstrait (Loveday, 1996). Par ailleurs, on remarque que les *gairaigo* apparaissent fréquemment dans des composés (par exemple *retaa* est plus souvent utilisé dans des expressions comme *rabu retaa* {love letter} ou *retaa peepaa* {letter paper} que sous forme isolée.

Les frontières formelles entre *wago*, *kango* et *gairaigo* ont tendance à s'atténuer avec le temps, par un phénomène d'homogénéisation. Ainsi, des caractéristiques propres aux *kango* à l'origine, comme les palatalisations, la nasale-more /N/, la gémination, la présence de la consonne /r/ ou d'une obstruante voisée à l'initiale de mot, ont fini par s'étendre aux mots du lexique Yamato. La présence de ces éléments ne constitue donc plus, en soi, une preuve qu'un mot est d'origine chinoise, même s'il reste généralement possible de déterminer l'origine d'un lexème à partir de sa structure phonologique. En revanche, les *gairaigo*, surtout les plus récents d'entre eux, présentent généralement une structure phonologique qui les rend immédiatement identifiables comme tels. Mais les *gairaigo* les plus anciens et les plus quotidiens sont malgré tout plus japonisés que ceux d'introduction plus récente ou d'emploi moins fréquent.

Les classes ne sont donc pas étanches. Elles s'organisent plutôt comme un *continuum* : certains mots appartenant étymologiquement à l'une des

classes peuvent s'incruster dans une autre, ou lui emprunter de façon plus ou moins occasionnelle certains traits morpho-phonologiques. Certains mots n'ont pas le « profil » phonologique, sémantique ou graphique de leur étymologie, et appartiennent, de fait, à une autre classe que celle à laquelle l'histoire aurait dû les cantonner (voir Blin & Labrune, 2001, pour des exemples). L'appartenance effective d'un lexème à telle ou telle classe peut aussi varier selon les locuteurs. Il n'existe donc pas de critère absolu pour déterminer à quelle classe appartient un vocable. La graphie est souvent l'un des éléments déterminants pour le locuteur japonais, de même, nous l'avons dit, que les caractéristiques phonologiques du mot.

Itô & Mester (1995b) ont proposé un modèle concentrique d'organisation du lexique (*core-periphery structure*), dont la structuration interne est régie par l'interaction de contraintes. A la périphérie se trouvent les items lexicaux les moins assimilés (*gairaigo* et *gaikokugo*), au centre, les lexèmes natifs (Yamato), les lexèmes sino-japonais figurant en position intermédiaire. Dans ce modèle, plus un élément est proche du centre, plus strictement il sera soumis à la satisfaction des contraintes. Si ce modèle présente comme avantage d'éviter de ramener les classes lexicales à une série d'ensembles disjoints, clos et rigides, une telle conception concentrique ne résout cependant pas tous les problèmes. Il existe en effet certaines contraintes qui s'appliquent à des membres périphériques, mais pas à ceux situés au centre, par exemple la contrainte régissant la longueur des mots sino-japonais : ces derniers font une ou deux mores au maximum, alors que les mots Yamato, d'une part, et les emprunts occidentaux, d'autre part, peuvent être d'une longueur supérieure à deux mores.

Chapitre 2

LE VOCALISME

2.1. Les voyelles du japonais standard : aperçu du système et caractères généraux

Le japonais standard moderne comporte cinq timbres vocaliques :

i	[i]	voyelle antérieure haute écartée
u	[ɯ]	voyelle postérieure haute légèrement arrondie
e	[e]	voyelle antérieure moyenne écartée
o	[o]	voyelle postérieure moyenne arrondie
a	[a]	voyelle centrale basse

Il existe une différence pertinente entre voyelle brève et longue : [i] vs. [iː], [ɯ] vs. [ɯː], [e] vs. [eː], [o] vs. [oː], [a] vs. [aː] (voir 2.7), mais le timbre de chaque membre d'une paire est sensiblement le même.

Le *i* japonais est légèrement moins tendu que le *i* français. Le timbre exact de *u* est intermédiaire entre celui des voyelles [ɯ] et [u] de l'API, avec un arrondissement labial peu marqué. Toutefois, celui-ci est bien présent, puisque la fricative /h/ est toujours bilabiale ([ɸ]) avant /u/, mais pas avant /a, /o/, /i/ et /e/. Ceci serait inexplicable si /u/ ne comportait pas un certain degré de labialité, c'est-à-dire d'arrondissement. On rencontre également un allophone centralisé [ɯ̈] après /s/, /t/, et /z/, ainsi qu'après les

consonnes palatalisées (C*y*), par exemple dans le mot *gyuunyuu* « lait » [gjɯ̈ːnjɯ̈ː].

Les voyelles *e* et *o* sont moyennes, avec une réalisation se situant respectivement entre le [e] de *dé* et le [ɛ] de *air*, et entre le [o] de *haut* et [ɔ] de *port* en français. Le *a* est généralement central, parfois même légèrement postérieur ([ɑ]) après une consonne vélaire. D'une manière générale, l'articulation des voyelles japonaises est assez claire, quoique moins tendue qu'en français. Le caractère labial de la voyelle /u/ en particulier, mais aussi celui de /o/, est peu marqué[8].

Les cinq éléments de ce système vocalique peuvent se classer, du plus ouvert au plus fermé, dans l'ordre suivant : *a* > *o* > *e* > *u* > *i* (Mabuchi, 1971) ou, de la plus longue à la plus brève : *a* > *e* > *o* > *i* > *u*[9] (Shimizu Han, 1962). Nous verrons plus loin en 2.4. que les voyelles /i/ et /u/ présentent, en raison de leur caractère fermé et bref, quelques propriétés remarquables.

Du point de vue de la linguistique générale, on a donc affaire à un système vocalique triangulaire à cinq éléments assez classique, l'un des plus communs qui soit dans les langues du monde (Maddieson, 1984), avec toutefois une petite particularité : celle d'un /u/ peu arrondi : [ɯ].

(5) Système vocalique du japonais

i u (= [ɯ])

e o

a

Les trois traits distinctifs [haut], [bas] et [avant] suffisent à caractériser ce système :

	i	u	e	o	a
haut	+	+	-	-	-
bas	-	-	-	-	+
avant	+	-	+	-	-

---

[8] On peut remarquer que les lèvres sont peu utilisées dans l'articulation du japonais, qu'il s'agisse des voyelles ou des consonnes. Sur ce sujet, voir aussi la note 53.

[9] Selon Shimizu Han (1962) /a/ dure presque une fois et demi plus longtemps que /u/.

2.2. Systèmes vocaliques anciens et dialectaux

Selon Hashimoto (1928), la langue archaïque – jusqu'au début du IX[ème] siècle environ – aurait possédé un système à huit éléments, que l'on notera, faute de mieux : i_1, i_2, u, e_1, e_2, o_1, o_2, a (la notation i, ï, u, e, ë, o, ö, a est également fréquente ; en linguistique historique japonaise, les voyelles ï, ë et ö sont dénommées « voyelles *otsu* », *otsu boin* 乙母音, en opposition avec les « voyelles *kô* », *kô boin* 甲母音). Le nombre exact, ainsi que la nature phonétique de ces voyelles, constituent l'une des questions les plus controversées en phonologie historique du japonais (outre les travaux de Hashimoto Shinkichi, voir aussi Arisaka, 1955, Ôno, 1980, Morishige, 1975, Matsumoto, 1975, Hattori, 1976, entre autres, et l'article de Yasuda, 1982, pour un tour d'horizon des différentes hypothèses).

Le japonais du tournant du XVII[ème] siècle tel que l'ont décrit les missionnaires ibériques se caractérisait par l'existence d'une distinction entre un *o* mi-fermé et un *o* mi-ouvert, tous deux longs, /oː/ et /ɔː/, notés respectivement ô et ǒ dans les transcriptions en alphabet latin de l'époque. On désigne traditionnellement ces voyelles sous les étiquettes respectives de *gôon* (合音) et *kaion* (開音). La première se prononçait à peu près comme le *o* long actuel [oː] et correspondait à la prononciation des séquences transcrites (C)*ou*, (C)*eu* (オウ、コウ、ソウ、エウ、ケウ、セウ、etc.) , alors que la seconde, sans doute [ɔː], apparaît comme la réalisation des séquences comportant originellement le groupe graphique (C)*au* (アウ、カウ, etc.), fréquent dans les *kango*. Certains dialectes modernes maintiennent cette opposition, aujourd'hui disparue en japonais standard, où toutes les voyelles citées se réalisent et s'écrivent avec un *o* long ([oː]).

Des variétés de japonais[10] à trois voyelles (/i, u, a/ dialecte Ryûkyû de Yonaguni, département d'Okinawa), à quatre voyelles (/i, u, o, a/ dialecte de Miyakejima, département de Tôkyô, ou bien /i, ï, u, a /, dialecte Ryûkyû d'Amami), à six voyelles (/i, u, e, o, ɛ, a/, Sendai), à sept voyelles (/i, u, e, o, ɛ, æ, a/, Nord de Honshû et région de Niigata), et jusqu'à huit voyelles (/i, y, u, e, ø, o, æ, a/, où /æ/, /y/ et /ø/ sont phonétiquement longues, dialecte de Nôbi, département d'Aichi) ont été décrites. Ces systèmes sont généralement considérés comme représentant des innovations relativement récentes à partir du triangle à cinq éléments /i u e o a/ présenté ci-dessus, et non des descendants directs du système du japonais archaïque à huit voyelles. Les phonèmes additionnels dans les systèmes dialectaux de plus de cinq voyelles sont généralement le produit de la coalescence de deux

[10] Nous utilisons ici le terme « japonais » pour désigner l'ensemble des parlers constituant la famille japonaise, y compris donc les variétés Ryûkyû.

voyelles simples : par exemple /y/ ([yː]) résulte historiquement de /ui/, /ø/ ([øː]) de /oi/, et /æ/ ([æː]) de /ai/ dans le japonais d'Aichi.

2.3. Particularités distributionnelles de la voyelle /e/

La voyelle /e/ se distingue des autres voyelles japonaises par sa distribution restreinte dans les mots Yamato et mimétiques. On remarque que dans les morphèmes de plus d'une more, elle apparaît rarement en initiale, et jamais deux fois : **meni* ou **keme* paraissent donc mal formés en tant que mots Yamato mono-morphémiques. Ceci laisse penser que /e/ était sans doute absent du proto-système. Un grand nombre des formes modernes possédant un /e/ final présentent d'ailleurs une forme alternante non indépendante en /a/ : on a ainsi *ame* « pluie » mais *ama-do* « volet », *sake* « alcool », mais *saka-gura* « cellier »[11]. De telles alternances, totalement lexicalisées, ne sont toutefois plus productives.

Dans les mots mimétiques, la voyelle /e/ apporte généralement une connotation négative (*hera-hera* 'de manière flagorneuse', *beta-beta* « poisseux », *keba-keba* « voyant », etc).

Autre particularité de /e/ : il ne peut être palatalisé, c'est-à-dire précédé de la semi-consonne *y* (voir 3.11) dans les strates Yamato et sino-japonaise.

La version longue de /e/ appelle également un certain nombre de remarques, qui seront formulées plus loin en 2.7.1. Nous verrons en outre en 2.6. que /e/ est, de toutes les voyelles japonaises, la moins prompte à la dévocalisation.

2.4. Rôle et statut phonologiques de /i/ et /u/

Les voyelles hautes /i/ et /u/ se caractérisent par plusieurs propriétés remarquables. Tout d'abord, elles présentent fréquemment des allophones dévocalisés dans certains contextes (par exemple *hiku* [çi̥kɯ] « tirer », *desu* [desɯ̥] et même parfois [des] 'Copule'). Ce phénomène, d'une importance capitale pour la phonétique et la phonologie du japonais, touche aussi marginalement les autres voyelles. Il sera abordé plus en détail en 2.6. Par ailleurs, la présence des voyelles /i/ et /u/ modifie de manière sensible la réalisation phonétique des consonnes /t/, /d/, /h/, /s/ et /z/ placées avant elles : /i/ et /u/ sont alors la cause d'une série de neutralisations

[11] Le même type d'alternance se produit, dans une moindre mesure, entre /i/ et /o/ : *ki* « arbre » mais *ko-kage* « ombre des arbres ».

d'oppositions phonologiques remarquables, sur lesquelles nous reviendrons dans le chapitre 3 consacré au consonantisme.

Il faut mentionner également les très fréquentes neutralisations, rarement reflétées à l'écrit, entre /i/ et /u/ après /s/ et /z/ (*sh* et *j*) dans le japonais de Tôkyô : par exemple *shujutsu* /syuzyutu/ « opération chirurgicale » se prononce souvent *shijitsu* /sizitu/, *shinjuku* fait *shinjiku* « Shinjuku (quartier de Tôkyô) », *geshuku*, *geshiku* « pension, hôtel ». Il semble que le phénomène soit particulièrement courant avant *ku*, *tsu*, et *ju*. Il se produit également dans les emprunts occidentaux, dans une plus grande variété de contextes: *rejume* /rezyume/ {résumé} fait *rejume* ou *rejime*. Cette confusion est vieille d'au moins un siècle, puisqu'elle est déjà mentionnée par Aston (1904).

Enfin, /u/ et /i/ fonctionnent comme les voyelles épenthétiques par excellence. Elles sont également les premières à être touchées par des effacements sous certaines conditions. Ces deux aspects, qui concernent aussi, quoique à un degré moindre, les autres segments vocaliques, feront l'objet de la section suivante.

2.5. Insertions et effacements de voyelles

Insertion et effacement de voyelles sont extrêmement fréquents en japonais, mais les données en sont diverses et complexes. Il sera question ici des épenthèses vocaliques survenant dans les emprunts occidentaux (par exemple *resutoran* {restaurant}), ainsi que des alternances voyelle / zéro dans certains morphèmes sino-japonais mettant en cause une voyelle épenthétique à l'origine (exemple 学生 *gakusei* / 学期 *gakki* {étudiant} / {semestre d'études}). Le problème, non résolu, est de savoir si l'on doit traiter ces deux types sur le même plan ou non.

Les lexèmes appartenant à la strate des emprunts occidentaux comportent de très nombreuses voyelles épenthétiques. Le but de ces épenthèses est évidemment d'obtenir des formes de surface conformes à la structure prosodique du japonais, et notamment d'éviter les groupes de consonnes illicites. Dans les premiers emprunts aux langues européennes, il était courant que le timbre de la voyelle épenthétique soit copié sur celui d'une voyelle environnante : par exemple *garasu* < {glas} (hollandais) « verre », *kirishitan* < {cristão} (portugais) « chrétien », *gorofuguren* < {grof grein} (hollandais) « camelot (sorte d'étoffe de laine) », *paatere* < {pater} (latin) « prêtre ». En japonais moderne, c'est principalement /u/ qui est utilisé, mais on rencontre aussi la voyelle /i/ après *sh* et *ch* et occasionnellement après *k*, ainsi que la voyelle /o/ après *t* et *d* : *huransu* « France » {France}, *sukasshu* « squash » {squash}, *sutoraiki* « grève »

{strike}, *sutoraiku* « strike (terme de base ball) » {strike}, *shichuu* « ragoût » {stew}, ou *tekisuto* « manuel » {text}.

Au niveau des réalisations phonétiques, certaines de ces voyelles peuvent se trouver fortement réduites, et même presque inaudibles, y compris parfois – et c'est inattendu – dans des contextes qui ne sont pas normalement ceux d'une dévocalisation. C'est le cas par exemple du /u/ suivant le /r/ dans *amusu**te**rudamu* {Amsterdam} (les caractères gras notent la more accentuée).

L'un des problèmes que posent ces voyelles à la théorie phonologique est le suivant : bien que phonétiquement présentes, elles sont parfois – mais pas toujours (d'où le problème !) – invisibles au niveau phonologique (Kubozono, 1996, 2001b). Par exemple, alors que les emprunts occidentaux d'une longueur de quatre mores terminés par une séquence -CVCV sont normalement atones (ex. *arizona*° {Arizona}), ceux de ces mots présentant en finale un /u/ épenthétique se comportent différemment car ils sont toniques (à accent pénultième ou initial). Ainsi, les mots de structure (C)VCVCVCV comme *su**to**resu* {stress} ou ***a**doresu* {address}, avec un *u* final épenthétique, sont toniques, tout comme le sont les mots (C)VCVCVC *gu**ra**tan* {gratin} et ***ri**mujin* {limousine} terminés par la nasale-more. Tout se passe donc comme si la voyelle finale de *sutoresu* et *adoresu* était absente au niveau phonologique, et que ce mot était, comme *guratan* et *rimujin*, de structure (C)VCVCVC.

Il arrive également que l'accent devant tomber sur une voyelle d'origine épenthétique recule d'une position : on a *amusu**te**rudamu* {Amsterdam} au lieu de la forme **amusute**ru**damu* attendue en vertu de l'application de la règle d'accentuation antépénultième (voir 6.2.4), ou bien *an**de**su-kai* « club des Andes » au lieu de **ande**su**-kai*, qui est la forme pourtant conforme à la règle générale d'accentuation des composés en N + *kai*. La caractérisation précise de ces voyelles pose donc des problèmes très sérieux aux théories phonologiques actuelles (voir Kubozono, 2001b, Shinohara, 2000), qui attendent encore leur solution.

Dans les emprunts au chinois, des /i/ et /u/[12] non étymologiques apparaissent en finale des morphèmes à deux mores après les consonnes /t/ et /k/, comme le montrent les exemples ci-dessous.

---

[12] Quelques rares cas où une voyelle environnante a été copiée, plutôt qu'un /i/ ou /u/ inséré, existent dans de très vieux emprunts sino-japonais, par exemple *hakase* 博士 « docteur » (aussi *hakushi*). Le caractère 博, ici lu *haka*, est normalement prononcé *haku*.

(6) Emprunts au chinois (morphèmes sino-japonais)

	ch. ancien	jp		
吉	*kiet	/kiti/, /kitu/	*kichi*, *kitsu*	« faste »
仏	*buət	/butu/	*butsu*	« Bouddha »
竹	*tıok	/tiku/	*chiku*	« bambou »
域	*ɦıuək	/iki/, /yoku/	*iki*, *yoku*	« territoire »

Dans presque tous les cas, le choix de la voyelle dépend du contexte phonétique. Après /t/, on aura normalement /u/ (par exemple 仏 /butu/ *butsu*, 接 /setu/ *setsu*, 活 /katu/ *katsu*). Il en est de même après /k/ (竹 /tiku/ *chiku*, 学 *gaku*, 福 *huku*), sauf quand le morphème sino-japonais en question contient la voyelle antérieure /e/ avant la consonne /k/, auquel cas c'est /i/ qui est choisi (敵 *teki*, 歴 *reki*). Le seul contexte dans lequel se produit une variation non prévisible entre /i/ et /u/ est celui des morphèmes sino-japonais pouvant comporter un /i/ en première more : on aura *kichi* ou *kitsu* (/kiti/ ou /kitu/) pour 吉 « faste », *iki* ou *yoku* pour 域 « territoire ». Ces différences s'expliquent généralement par le fait que les deux formes phonétiques n'ont pas été empruntées à la même époque.

Dans la langue moderne, ces *i* et *u* finals n'apparaissent pas avant une consonne sourde quand le morphème est utilisé en composition. La consonne *k* ou *t* qui précède ne subsiste plus alors que sous la forme d'une première partie de géminée. Dans le cas de /k/, le phénomène ne survient qu'avant un autre /k/ (7a) alors qu'il se produit avant toutes les consonnes sourdes dans le cas de /t/ (7b).

(7)

a.

学会	*gaku* + *kai*	>	*gakkai*	« congrès »
学生	*gaku* + *sei*	>	*gakusei* / **gassei*	« étudiant »

b.

一冊	*ichi* /iti/ + *satsu* /satu/	>	*issatsu* /iQsatu/	« un livre »
一回	*ichi* /iti/ + *kai* /kai/	>	*ikkai* /iQkaJ/	« une fois »
一等	*ichi* /iti/ + *tou* /toR/	>	*ittou* /iQtoR/	« première classe »

La question qui se pose est celle de savoir si ces voyelles non étymologiques doivent être, en synchronie, traitées comme épenthétiques. La position traditionnelle des linguistes et des philologues japonais est que non : /i/ et /u/ sont considérés comme appartenant à la forme lexicale sous-jacente du morphème sino-japonais. Toutefois, Itô & Mester (1996) défendent un point de vue opposé et radical. Pour eux, la voyelle finale des morphèmes sino-japonais de structure CVCV doit être considérée comme totalement épenthétique, même en japonais moderne. Leur argument principal repose sur l'observation que le timbre de la seconde voyelle des morphèmes sino-japonais serait presque toujours prévisible.

Toutefois, outre qu'elle n'explique pas l'alternance du type *kichi* / *kitsu*, non prévisible, leur analyse ne tient pas compte du fait qu'un grand nombre de ces morphèmes sont porteurs au niveau lexical d'un accent final, par exemple *ji**tsu*** 実 « vérité » (voir aussi, au sujet de ce type de mots, la section 6.2.3). Or, sur le plan théorique, on voit mal comment on pourrait rendre compte de façon convaincante de l'attribution en surface d'un accent sur un segment qui serait totalement absent de la structure abstraite en synchronie, d'autant que dans les mots occidentaux, les voyelles épenthétiques sont connues pour être difficilement accentuables.

Kubozono (2001b) présente un autre argument allant dans le sens de l'absence de ces voyelles au niveau phonologique. Il considère que les morphèmes en cause se comportent parfois de manière exceptionnelle, comme s'ils étaient de structure CVC (leur voyelle finale serait donc, selon Kubozono, invisible) dans les mots composés, à savoir qu'ils entraîneraient un déplacement accentuel sur l'antépénultième (c'est-à-dire sur la dernière more du premier constituant du composé) au lieu de suivre la règle voulant, selon l'interprétation théorique de Kubozono[13], qu'un accent lexical non final soit conservé dans le second constituant d'un composé (par exemple le composé *yoyaku*° + ***se**ki* fait *yoya**ku**-seki* 予約席 « place réservée », avec déplacement accentuel, et non **yoyaku-**se**ki* avec maintien de l'accent sur *se*). Toutefois, cet argument ne paraît nullement décisif. En effet, comme nous le verrons dans le chapitre 6, un grand nombre de composés dont le second constituant est court (c'est-à-dire inférieur ou égal à deux mores) étant accentués sur la dernière more du premier constituant, les mots en question ne sont absolument pas exceptionnels : *yoyaku*° + ***se**ki* fait *yoya**ku**-seki* de la même manière que ***ka**buto* + *mushi*° fait *kabu**to**-mushi* « lucane », ou *ka**na**gawa* + ***ke**n* > *kanaga**wa**-ken* « département de Kanagawa ».

Par ailleurs, comme le rappelle Tanaka & Yamane (2000), en dehors de ce cas précis, les voyelles d'origine épenthétique des morphèmes

[13] Cette analyse théorique est présentée en détail en 6.9.2.

sino-japonais se comportent partout ailleurs comme des voyelles fixes plutôt que comme les voyelles épenthétiques des emprunts occidentaux.

Il paraît donc préférable de considérer qu'en japonais moderne, /i/ et /u/ finals dans *kichi*, *kitsu*, *gaku*, etc. font partie de la représentation sous-jacente des morphèmes sino-japonais bimoriques, et qu'ils sont effacés sous certaines conditions [14]. Ceci n'empêche nullement de reconnaître aux segments /i/ et /u/ eux-mêmes, ou bien aux unités prosodiques (mores) qui les abritent, un statut spécifique, comme nous le proposons plus loin dans le chapitre 5. Ce statut particulier est d'ailleurs à l'origine du nombre impressionnant de propriétés idiosyncrasiques présentées par /i/ et /u/, qu'ils soient ou non épenthétiques, en japonais.

A côté des effacements de /u/ et /i/ répertoriés par les dictionnaires et totalement lexicalisés dans des mots comme *gakkai* ou *issai* dont il vient d'être question, il existe des effacements vocaliques dont on parle peu mais qui sont tout aussi fréquents et intéressants. En effet, un mot tel que *gaku* + *sei* > *gakusei* 学生 « étudiant », cité plus haut, est fréquemment réalisé à l'oral avec une élision du /u/, c'est-à-dire [gaksɛː] plutôt que [gakɯsɛː]. Cet effacement de la voyelle dans *gakusei* est, à juste titre, expliqué comme le résultat d'une dévocalisation, alors que celui de *gakkai* (*gaku* + *kai*) ne l'est généralement pas. Certes, la chute du /u/ semble plus systématique pour le mot *gakkai* que pour le mot *gakusei* (encore que cela reste à démontrer en production spontanée pour un dialecte comme celui de Tôkyô où la dévocalisation est particulièrement fréquente). Ce qui pose problème, cependant, c'est la façon dont on doit interpréter *gaksei* par rapport à *gakkai*. S'agit-il dans les deux cas du même phénomène, à ceci près que l'effacement vocalique dans *gakkai* est lexicalisé, entériné par les dictionnaires et noté dans la graphie en *kana* alors que celui de *gaksei* ne l'est pas[15] ? Ou doit-on considérer qu'on a affaire à deux phénomènes totalement distincts ? Autrement dit, est-on face à une différence de degré ou à une différence de nature ? La réponse à cette question aura des conséquences très importantes sur la manière dont on conçoit et définit l'unité rythmique de base du japonais. En effet, une forme telle que *gaksei* présente une syllabe phonétique fermée *gak* dont la coda *k* n'est *pas* la première partie d'une géminée, un type prosodique inédit en japonais.

---

[14] On se reportera également à McCawley (1968 :116 *sq*), Kurisu (2000), ou Nasu (1996) entre autres pour des discussions et des traitements théoriques de ce phénomène.

[15] Et, détail qui a son importance, dans *gaksei*, l'effacement de la voyelle *ne peut pas* être transcrit dans la graphie. En effet, dans leur état actuel, les *kana* japonais ne permettent pas de noter une consonne non suivie d'une voyelle, sauf la nasale-more et les premières parties de géminées.

Selon Beckman M. (1996), l'effacement vocalique du /i/ de *shokikan* 書記官« secrétaire » ne fait pas de ce mot un homophone de *shokkan* 触感 « sensation tactile », car selon elle, le premier /k/ de *shokikan* est relâché, contrairement à celui de *shokkan*. Toutefois, il faudrait apporter la preuve que cette différence existe bel et bien, et que, à supposer qu'elle existe, elle soit effectivement perceptible.

Le problème est d'autant plus compliqué que la chute de /i/ ou de /u/ n'est pas si systématique, et que les facteurs qui la conditionnent ne sont pas totalement identifiés. On en veut pour preuve le fait que des doublets existent, comme *tekikaku* / *tekkaku* 的確 « exact », *kakukai* / *kakkai* 角界 « monde du sumô », *sankakkei / sankakukei* 三角形 « triangle », *sakkyokuka* / *sakkyokka* 作曲家 « compositeur », ou *shougakukin* / *shougakkin* 奨学金 « bourse d'études », et que la variation individuelle est forte. Le degré de lexicalisation du mot composé et sa cohésion morphologique sont certainement parmi les facteurs déterminants, mais ils ne sont probablement pas les seuls.

Autre point à prendre en considération : les chutes de voyelles génératrices de géminées se produisent aussi dans la strate Yamato, pour peu que le débit soit rapide, et elles touchent aussi d'autres voyelles que /u/ et /i/ : par exemple *sakki kara* « depuis tout à l'heure », *kaki-komu* « avaler son repas », ou *doko ka* « quelque part » sont fréquemment réalisés *sakkara*, *kakkomu* et *dokka*. Ce sont les voyelles placées entre deux /k/ qui semblent plus particulièrement concernées par ces effacements « sauvages », alors que celles situées dans l'environnement /tVC/ ne tombent que dans le cas de morphèmes sino-japonais comme /iti/ + /kai/ > /iQkai/ *ikkai* 一回 « une fois » ou /iti/ + /sai/ > /iQsai/ *issai* 一歳 « un an », au degré de lexicalisation élevé. En réalité, tous les cas cités ici peuvent aussi être mis sur le compte de la dévocalisation (dévoisement vocalique), phénomène dont nous reparlerons dans la section suivante. Une étude globale de la gémination en japonais sur la base de données orales spontanées et authentiques, tenant compte du problème de la dévocalisation, reste à effectuer. (Tout cela n'est d'ailleurs pas sans rappeler, par certains aspects, les problèmes posés par le *e* dit muet en français.)

2.6. La dévocalisation

La dévocalisation, assourdissement ou encore dévoisement vocalique (*boin no museika* 母音の無声化) caractérise plus particulièrement les dialectes du Kantô et de Kyûshû. L'Alphabet Phonétique International le note à l'aide du signe diacritique ̥ placé sous la voyelle concernée : par exemple [i̥], [u̥].

Le phénomène de la dévocalisation n’est pas récent. Collado (1632) signale déjà que certains /i/ et /u/ japonais sont parfois inaudibles (mais dans des contextes qui ne sont toutefois pas typiquement ceux des dévocalisations modernes).

La dévocalisation affecte principalement les voyelles hautes /i/ et /u/ dans les deux contextes suivants :

- lorsque la voyelle, accentuée ou non, est placée entre deux consonnes sourdes (y compris avant la première partie d’une géminée) (8a) ;
- lorsque la voyelle, inaccentuée, est placée après une consonne sourde et avant une pause (8b).

/a/ et /o/ subissent aussi plus occasionnellement la dévocalisation, sous des conditions toutefois plus sévères : elles doivent en principe être inaccentuées, placées entre deux consonnes sourdes, et, condition supplémentaire, une voyelle identique doit en outre figurer dans la more suivante (8c). La voyelle /e/ semble la moins soumise à la dévocalisation (Maekawa 1993, NHK 1985, Akamatsu 1997). Toutefois, Amanuma *et al.* (1989) signale l’existence de réalisations avec *e* dévocalisé (8d).

(8)

a.		
hiku°	[hi̥kɯ], [çi̥kɯ]	« tirer »
gakusha°	[gakɯ̥ça]	« savant »
*tsu**ki***	[tsɯ̥ˈki]	« lune »
pikkoro°	[pi̥kkoɾo]	« piccolo »
b.		
***ka**rasu*	[ˈkaɾasɯ̥]	« corbeau »
***a**ki*	[ˈaki̥]	« automne »
***ke**chi*	[ˈketçi̥]	« avare »
c.		
*ko**ko**ro*	[ko̥ˈkoɾo]	« cœur »
*hoko**ri***	[ho̥koˈɾi]	« fierté »
*ha**ka***	[hḁˈka]	« tombe »
d.		
sekkaku°	[se̥kkakɯ]	« exprès »

*ke**sho**u* [ke̥ˈçoː] « maquillage »

Les figures 1 et 2 présentent les oscillogrammes et spectrogrammes du mot *aki* « automne », d’abord dans un contexte dévocalisant (*aki kara* « depuis l’automne », fig. 1) avec /i/ dévocalisé, puis dans un contexte non dévocalisant (*aki demo* « même en automne », fig. 2). L’analyse instrumentale montre que la voyelle dévocalisée se caractérise phonétiquement par l’absence du premier formant dans *aki kara*, alors que celui-ci est bien présent dans *aki demo*.

Figure 1. *aki kara* (voyelle *i* dévocalisée).

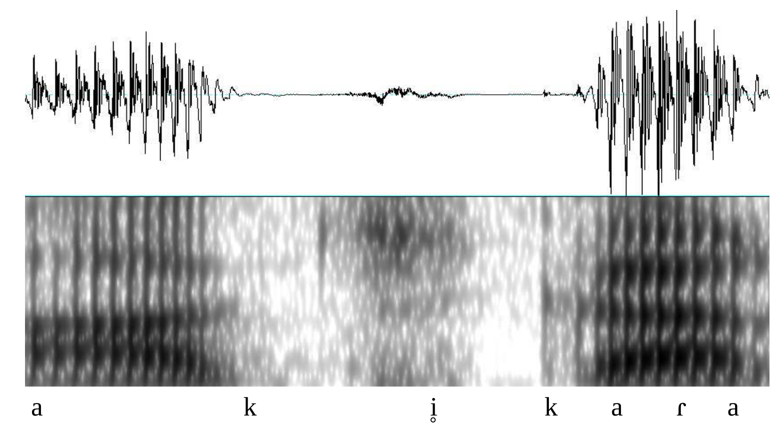
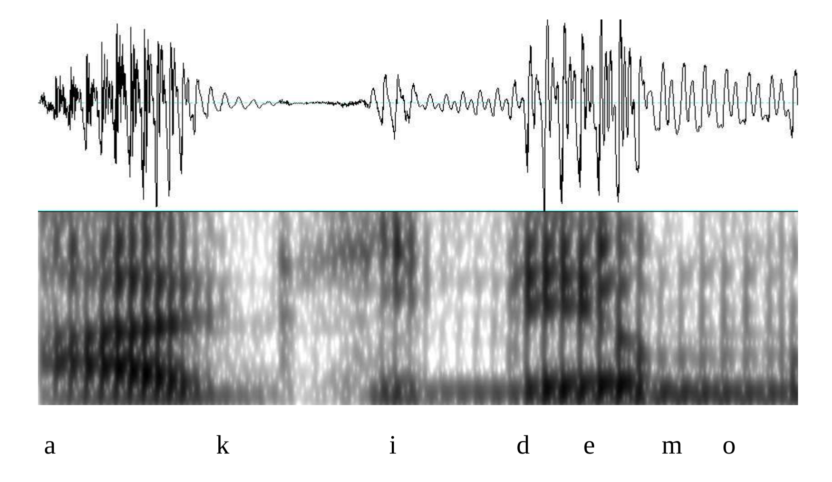


Figure 2. *aki demo* (voyelle *i* non dévocalisée).



La dévocalisation peut aller jusqu’à la disparition pure et simple de l’élément vocalique. Ceci est particulièrement manifeste dans le cas des voyelles hautes /i/ et /u/ placées après une fricative, surtout en finale : *shita* [ç̥ta] « dessous », *desu* [des] ‘Copule’, *-masu* [mas] ‘Auxiliaire de politesse’. Cependant, même dans ces cas extrêmes, la more contenant la consonne orpheline conserve son poids prosodique, et continue de valoir une unité rythmique.

Lorsqu’une voyelle accentuée est dévocalisée, il est fréquent que l’accent se déplace sur l’une des mores adjacentes, sans que les facteurs déterminant le choix du nouveau site accentuel – quand une possibilité de choix existe – soient clairs. Notons au passage que ces déplacements semblent moins souvent réalisés par la jeune génération, qui a tendance à maintenir l’accent sur la voyelle dévocalisée.

(9) Déplacement accentuel dû à la dévocalisation

***ki**te*	>	*ki̥**te***	« venir et... »
*mu**shi**ken*	>	*mushi̥**ke**n*	« sans examen »
*sanka**ku**kei*	>	*san**ka**ku̥kei*	« triangle »

Ce phénomène, qui remet en cause le principe tenu pour universel par la phonologie selon lequel les voyelles accentuées ne peuvent être élidées, pose un problème théorique intéressant, qui mériterait une étude plus poussée.

Tanaka (2001a) avance l’hypothèse que, dans le cas où plusieurs voyelles adjacentes sont susceptibles de recevoir l’accent déplacé, le principe est que l’accent reste au sein du même pied (voir la section 5.4), comme l’illustrent les exemples suivants (les frontières de pied sont marquées par les parenthèses).

(10)

*(bi)(ju**tsu**)(kan)* > *(bi)(**ju**tsu̥)(kan) / *(bi)(jutsu̥)(**ka**n)* « musée »

*(shita)(**ku**chi)(biru)* > *(shita)(ku̥**chi**)(biru)* / *(shi**ta**)(ku̥chi)(biru)* « lèvre inférieure »

L’hypothèse paraît séduisante, mais il serait souhaitable de rassembler un plus grand nombre de données pour en vérifier le bien-fondé. En effet, il est assez facile de trouver des contre-exemples (voir par exemple Yokotani,

1997), où l'accent se déplace en dehors du pied, ou bien ne se déplace pas. Il faut aussi compter avec le fait que l'organisation en pieds ne va pas toujours de soi. C'est le cas dans l'exemple *mushiken* précédemment cité, où on hésite entre une structure *(mushi)(ken)* et une structure *(mu)(shi)(ken)* respectant la structure morphologique puisqu'on a en effet trois caractères chinois : 無試験 [16].

La dévocalisation, conditionnée au départ par des facteurs d'ordre phonétique déjà difficiles à appréhender en eux-mêmes, a des incidences importantes sur la phonologie et la morphologie. En effet, elle entraîne, entre autres, la création en surface de groupes consonantiques lourds, ainsi que des déplacements accentuels. Ceci en fait un phénomène particulièrement complexe et délicat à analyser. Il est d'ailleurs révélateur de constater que, même pour ce qui est de la simple description des faits, peu de travaux concordent. De nombreux auteurs signalent que la dévocalisation ne peut survenir dans deux mores adjacentes, mais des exceptions sont toutefois relevées ici ou là, par exemple *bakuchiku* « pétard » qui, selon Akamatsu (1997 :39), peut donner [bakɯtɕi̥kɯ] ou [bakɯ̥tɕi̥kɯ] mais jamais *[bakɯ̥tɕikɯ̥] (nous utilisons ici notre transcription). Citons également l'exemple extrême *tsukutsuku-boushi* [tsɯ̥kɯ̥tsɯ̥kɯ̥boːɕi] « (variété de) cigale », avec quatre voyelles consécutives dévocalisées. On lit également fréquemment que la dévocalisation ne peut frapper une voyelle initiale de mot (c'est-à-dire en position #V), mais là encore, on rencontre des exceptions, par exemple *ikiru* [i̥kiru] « vivre » (Imada, 1981 :82).

Outre ceux déjà mentionnés, les facteurs susceptibles de favoriser la dévocalisation, et dont certains se révèlent pertinents dans le cas où plusieurs voyelles consécutives en sont des cibles potentielles, sont : le débit de parole ; l'absence d'accent sur la voyelle cible ; la position de celle-ci dans le mot (une voyelle placée en more initiale semble plus facilement dévocalisée, sauf quand aucune consonne d'attaque ne la précède) ; la présence de /s/ avant la voyelle ; la présence de [k] surtout, mais aussi de [t], [s] et [ɕ] après la voyelle[17]; la présence d'un [a] dans la more suivante (Yoshida N., 2002). En revanche, toutes choses égales par ailleurs, les voyelles accentuées figurant dans une more en position interne de mot, celles précédant une frontière morphémique (Kondô, 1997, Vance,

[16] Dans le premier cas *(mushi)(**ke**n)* le mot apparaît comme une exception, puisque l'accent se déplace sur un autre pied. Dans le second cas *(mu)(shi)(**ke**n)*, le choix de la more droite de préférence à celle de gauche pour le déplacement accentuel reste inexpliqué.

[17] Il est intéressant d'observer que ces facteurs ne se cumulent pas forcément : ainsi, une voyelle placée après [s] se dévocalise facilement, de même qu'une voyelle placée avant [s], mais une voyelle placée entre deux [s] reste généralement voisée.

1992, cités par Tsuchida, 2001), celles suivies de /h/ (sous les formes [ç], [ɸ] ou [h]), sont plus résistantes à la dévocalisation. Enfin, comme signalé dans la note 17, les dévocalisations de voyelles placées entre deux /s/ sont rares (Yoshida N., 2002). L'interaction de ces différents paramètres est particulièrement délicate à modéliser. Tsuchida (2001) présente une tentative d'analyse de la dévocalisation dans le cadre de la théorie de l'optimalité, mais qui ne prend en compte qu'un petit nombre des facteurs ci-dessus évoqués.

La dévocalisation des voyelles hautes, phénomène qu'on observe dans d'autres langues (par exemple en français du Québec), s'explique d'abord par le fait que /i/ et /u/ sont moins sonores, et généralement plus brèves que les autres voyelles. En outre, la dévocalisation de ces deux voyelles en japonais est sans aucun doute favorisée par l'existence d'allophones spécifiques de nombreuses consonnes apparaissant avant les voyelles hautes, allophones qui, maintenus même en cas de disparition de l'élément vocalique, permettent généralement de restituer celui-ci. C'est ainsi que dans la forme réduite [tski] *tsuki* « lune », la réalisation affriquée [ts] révèle la présence sous-jacente de la voyelle /u/, la seule à pouvoir normalement apparaître après [ts]. L'étude de Beckman & Shoji (1984) montre que les voyelles effacées /i/ et /u/ peuvent aussi colorer différemment le spectre de [ɕ] dans les mores *shi* /si/ et *shu* /syu/, même en cas de disparition totale de la voyelle. Il en va probablement de même après d'autres consonnes, et en premier lieu après l'affriquée *ch* [tɕ].

Rappelons pour terminer que la dévocalisation, de par la chute de voyelle qu'elle entraîne, entretient avec la gémination consonantique des rapports étroits et complexes (cf. 2.5). Plus largement, ce phénomène est également à l'origine de l'existence, en japonais familier, de regroupements phonétiques à première vue illicites, car présentant une structure CVC (où la consonne finale n'est ni nasale, ni homorganique d'une éventuelle consonne suivante) ou bien CCV : citons, de nouveau, *desu* [des], *shita* [ɕta], etc.

Nous reviendrons sur la question du statut et de la représentation phonologiques des voyelles dévocalisées dans le chapitre 5 traitant des constituants prosodiques, où nous verrons que les unités prosodiques comportant ce type de segment peuvent être vues comme structurellement déficientes.

2.7. La longueur vocalique

L'opposition de quantité vocalique est pertinente en japonais. On opposera ainsi *ku* « arrondissement » à *kuu* « le vide », *obasan* « tante » à *obaasan* « grand-mère », *hiru* « sangsue » à *hiiru* « talon », *tokai* « ville » à *toukai* « effondrement », *kegen* « interloqué » à *keigen* [18] (prononcé [keːgeN]) « abaissement ».

On peut considérer qu'une voyelle longue vaut le double d'une brève, même s'il faut reconnaître que les mesures instrumentales montrent que le rapport entre longue et brève serait plutôt d'environ 1,5 pour 1. Comme le souligne Akamatsu (1997), ce qui importe, c'est que le locuteur natif a l'*intention* de prononcer une succession de deux voyelles identiques isochrones, et qu'un interlocuteur natif les perçoit comme telles.

Sur le plan phonologique, une voyelle longue vaut donc prosodiquement deux unités rythmiques (c'est-à-dire deux mores), alors qu'une voyelle brève n'en vaut qu'une. Le poids prosodique de la séquence *kou* est ainsi phonologiquement équivalent à celui des séquences *kon* ou *koto*, soit le double de celui de *ko*.

Hormis le cas particulier du *e* long dans certaines de ses réalisations, il n'existe pas de différence de timbre significative entre une brève et une longue. Seule la durée les distingue.

2.7.1. Le cas du *e* long

Le *e* long appelle quelques commentaires. Celui qu'on entend dans des mots sino-japonais comme *sensei* [senseː] « professeur » ou *reigi* [ɾeːgi] « politesse » remonte à une séquence *e* + *i* prononcée [eː] en débit normal. En diction plus surveillée, ou plus conservatrice, chez certains acteurs ou chanteurs, la prononciation [ei] resurgira fréquemment, d'autant qu'elle est graphiée *ei* en *hiragana* (えい). Cette réalisation est également habituelle dans certains dialectes, notamment ceux de Kyûshû. Par ailleurs, sous l'influence probable de la graphie, et par un phénomène d'hypercorrection, une diffusion de la prononciation [ei] lieu de [eː] s'observe actuellement chez certains locuteurs de la langue standard.

---

[18] Rappelons que nous notons la longueur vocalique en redoublant la voyelle dans le cas de *a*, *i* et *u* (*aa*, *ii*, *uu*), à l'aide de *u* dans le cas de *o* (*ou*), et de *i* dans le cas de *e* (*ei*), sauf dans quelques cas comme *tooru* « passer », *oneesan* « sœur aînée », etc. où la transcription reste fidèle à la graphie en *kana* (en l'occurrence とおる et おねえさん).

On peut considérer qu'on a affaire à une voyelle intrinsèquement longue (nous reviendrons plus loin en 2.7.3. sur la définition précise de ce qu'est une voyelle intrinsèquement longue) lorsqu'on a la réalisation phonétique [eː], et à une séquence de deux voyelles /ei/ (voir 2.8 ci-dessous) quand on a [ei].

Dans quelques mots du lexique autochtone Yamato, par exemple *oneesan* « sœur aînée », ainsi que dans les emprunts récents comme *meekaa* « fabricant » {maker}, *e* long reste [eː], chez tous les locuteurs. Il s'agit donc dans ces mots d'une véritable voyelle longue (voyelle longue intrinsèque) au sens défini plus bas. Il en va de même en principe des *e* longs des mots Yamato résultant historiquement de la disparition d'une consonne intervocalique, pourtant transcrits *ei* en *kana*, par exemple *ei* えい de *ehi* « raie (poisson)», *karei* かれい de *karehi* « carrelet », *mei* めい (姪) de *mehi* « nièce ». Toutefois, on rencontrera aussi fréquemment les prononciations [ei], [kaɾei] et [mei]. Les descriptions et les recommandations orthoépiques concernant ce type de mots sont imprécises et même parfois contradictoires.

Dans le cas où *e* et *i* sont séparés par une frontière morphologique, la séquence est prononcée [ei] en principe, et non [eː]. On distinguera alors *meiro* [meiɾo] (*me+iro*) 目色 « couleur des yeux», de *meiro* [meːɾo] ou [meiɾo] (*mei* + *ro*) 迷路 « labyrinthe ». Toutefois, Amanuma *et al.* (1989) signale des exceptions, comme *keito* « fil de laine » (*ke+ito*) 毛糸, prononcé [keito] ou [keːto], *keiro* « couleur de cheveu », *(ke+iro)* 毛色 prononcé [keiɾo] ou [keːɾo]. De même, nous avons relevé la réalisation [ɯkeːɾeɾɯ] « admettre » pour *uke-ireru (uke+ireru).*

Enfin, il faut rappeler qu'un *e* long toujours réalisé [eː] (ou [ɛː]) peut apparaître en langue masculine relâchée à la place de *ai, ae* et *oi*. On entendra ainsi *nee* pour *nai* « il n'y a pas », *omee* pour *omae* « toi », ou *sugee* pour *sugoi* « terrible ».

2.7.2. Origine et distribution des voyelles longues selon les strates lexicales

La distribution et la fréquence des voyelles longues varient considérablement selon les strates lexicales.

Alors que chacune des cinq voyelles longues se rencontre en grand nombre dans les emprunts occidentaux, par exemple *paatii* {party} « fête, réception », *kouto* {coat} « manteau », *beesu* {base} « base », *konpyuutaa* {computer} « ordinateur », seules *uu*, *ou* et *ee* (*ei*) apparaissent dans les mots sino-japonais, si l'on ne tient pas compte de quelques rares exemples de *i* longs résultant d'une évolution irrégulière (cf. 11c ci-dessous). Il faut

noter le cas de la voyelle *a*, tout à fait particulier, puisque dans les mots sino-japonais et Yamato, *a* long n'existe pas, sauf, très marginalement, comme le résultat d'un allongement prosodique, mécanisme sur lequel nous reviendrons plus loin en 2.7.5.

Dans la strate sino-japonaise, l'allongement représente généralement l'évolution d'une ancienne finale chinoise nasale -*ŋ* (11a) ou occlusive (11b), ayant produit au stade du japonais moyen des séquences diphtongales -*au*, -*eu*, -*iu* et -*ou*. Mais l'allongement dans les morphèmes sino-japonais peut parfois résulter d'un développement proprement japonais à partir d'une voyelle brève seule ou suivie d'un élément sur la nature duquel les reconstructions sont incertaines (11c). Ces cas relèvent toujours des lectures dites *kan'yôon* 慣用音 « lecture d'usage ».

(11) Voyelles longues dans les mots sino-japonais (les reconstructions des formes chinoises anciennes sont celles de Tôdô, 1996, et Karlgren, 1957, citées par Kano, 1998)

	Jp. mod.	Jp. ancien	Ch. ancien (Tôdô)	(Karlgren)	
a.					
空	*kuu*	(< *kuu*)	*k'uŋ	*k'ung	« vide »
想	*sou*	(< *sau*)	*siaŋ	*si̯ang	« pensée »
名	*mei*	(< *mei*)	*mieŋ	*mi̯ĕng	« nom »
b.					
法	*hou*	(< *hahu* < *papu*)	*pıuăp	*pi̯wăp	« loi »
拍	*hyou*	(< *hyau* < *pyaku*)	*p'ăk	*p'ăk	« mesure »
習	*shuu*	(< *sihu* < *sipu*)	*d̥iəp	*dzi̯əp	« étude »
表	*hyou*	(< *heu*)	*pıɔg	*pi̯og	« surface »
c.					
数	*suu*	(< *suu*)	*sïug	*sli̯u	« nombre »
夫	*huu*	(< *huu*)	*pıuag	*pi̯wo	« homme »
四	*shii*	(< *shi*) dans 四時	*sied	*siəd	« quatre saisons »
詩	*shii*	(< *shi*) dans 詩歌	*thiəg	*śi̯əg	« poésie ch. et jp. »
露	*rou*	(< *ro*) dans 披露	*g̊lag	*glâg	« réception »

Dans les mots Yamato, en revanche, les voyelles longues sont moins répandues. Le japonais archaïque ne possédait pas de voyelles longues, ni d'ailleurs de diphtongues, puisque les unités rythmiques de structure V n'étaient admises qu'en initiale de mot, la structure CV étant de mise partout ailleurs. Les voyelles longues de surface que l'on rencontre actuellement dans les mots Yamato sont donc le résultat de trois types de développements : i) la disparition d'une consonne intervocalique (phénomènes de *onbin* 音便), produisant une suite de deux voyelles consécutives évoluant ensuite en une voyelle longue (exemples 12a) ; ii) la rencontre fortuite, en frontière de mot composé, de deux voyelles identiques [19] (exemples 12b) ; iii) l'allongement dit prosodique, mécanisme par lequel une voyelle étymologiquement brève subit une sorte de dilatation qui fait d'elle une voyelle longue (12c).

(12) Voyelles longues dans les mots Yamato

a. Voyelle longue résultant de la disparition d'une consonne (avec coalescence éventuelle)

素人	*shirohito* > *shirouto*	« amateur »
昨日	*kinohu* > *kinou*	« hier »
扇	*ahugi* > *augi* > *ougi*	« éventail »
若人	*wakahito* > *wakauto* > *wakoudo*	« les jeunes »
相撲	*sumahi* > *sumou*	« sumô »
胡瓜	*kiuri* > *kyuuri*	« concombre »
狩人	*karihito* > *kariudo* > *karyuudo*	« chasseur »
今日	*kehu* > *keu* > *kyou*	« aujourd'hui »
神戸	*kamibe* > *kaube* > *koube*	« Kôbe »
行こう	*ikamu* > *ikau* > *ikou*	« allons ! »
ありがとう	*arigataku* > *arigatau* > *arigatou*	« merci »
大き(い)	*ohoki* > *ooki(i)* / *ouki(i)*	« grand »
十	*towo* > *too / tou*	« dix »
用いる	*mochiwiru* > *mochiiru*	« utiliser »

---

[19] Nous verrons plus loin que ces cas de voyelles phonétiquement longues doivent s'analyser phonologiquement comme des séquences de deux voyelles identiques (voyelles doubles).

新潟	*nihigata*	>	*niigata*	« Niigata »
優しい	*yasashiki*	>	*yasashii*	« gentil »
吸う	*suhu*	>	*suu*	« fumer »
聞いて	*kikite*	>	*kiite*	« entendre et… »

b. Suite de deux voyelles identiques en frontière de mot composé

湖	*mizu+umi*	>	*mizuumi*	« lac (eau douce+mer) »
里親	*sato+oya*	>	*satooya*	« parents nourriciers (village+parent) »
羽蟻	*ha+ari*	>	*haari*	« fourmi volante (aile+fourmi) »

c. Voyelles longues résultant d'un allongement prosodique (voir aussi la section 2.7.5)

お姉さん	*oneesan*	« sœur aînée »
ひい、ふう、みい	*hii huu mii*	« un, deux, trois »
まーちゃん	*Maa-chan*	'diminutif de Masaki'
火土	*kaa-dou*	« mardi et samedi »

Certaines voyelles longues des exemples Yamato et sino-japonais ci-dessus représentent des développements spécifiques par coalescence de deux voyelles de timbre différent accompagnée d'un allongement compensatoire, survenus entre les XIIème et XIXème siècles. Certaines de ces évolutions, par exemple *karihito* > *kariudo / karyuudo*, paraissent assez peu motivées sur le plan articulatoire, tandis que d'autres sont plus banales d'un point de vue inter linguistique. Les coalescences les plus fréquentes et les plus systématiques, ainsi que leur datation approximative, sont récapitulées en (13) :

(13) Voyelles longues résultant d'allongements compensatoires

eu [eɯ]	>	*you* [joː]	(vers le XIIème siècle)
ou [oɯ]	>	*ou* [oː]	(vers le XIIème siècle)
iu [iɯ]	>	*yuu* [jɯː]	(vers le XIVème siècle)
au [aɯ]	>	*ou* [oː]	(vers le XVIIème siècle)
ei [ei]	>	*ee* [eː]	(vers le XIXème siècle)

Il faut noter le développement d'une palatalisation lorsque la première partie de la diphtongue était un /i/ ou un /e/ suivi de /u/.

Cette évolution a pu toucher également certains emprunts occidentaux anciens, en particulier le mot *youroppa* « Europe », du portugais {Europa}, où la suite *eu* [eɯ] a suivi la transformation régulière en japonais vers *you* [joː]. L'évolution phonétique de ce mot nous montre d'ailleurs que le changement *eu* > *you*, initié au stade du japonais ancien, s'est étendu sur plusieurs siècles, et au moins jusqu'au XVIème, date de l'arrivée des premiers Occidentaux venus du Portugal – et donc du mot « Europa » – au Japon.

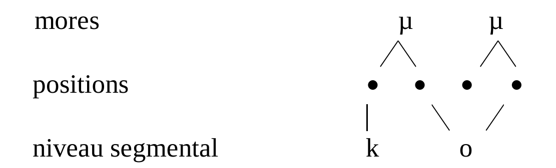
L'écriture moderne en *hiragana* a maintenu certaines de ces anciennes diphtongues (notamment *ou* et *ei*) dans l'orthographe actuelle, tandis que les autres ont disparu sans laisser de trace graphique. En outre, comme déjà signalé, l'évolution *ei* > *ee*, la plus récente, n'est pas encore réalisée par tous les locuteurs.

2.7.3. Statut et représentation phonologiques des voyelles longues : voyelles intrinsèquement longues *vs.* voyelles doubles

Pour le linguiste Kindaichi Haruhiko, comme pour une majorité de phonologues japonais, la deuxième partie d'une voyelle longue dans des mots tels que *imouto* «sœur cadette » ou *kuukou* « aéroport » est identifiée comme correspondant au « segment spécial » noté /~/ ou /R/ en transcription phonologique, et [ː] en transcription phonétique (voir 4.3), et non comme une succession de deux voyelles brèves identiques. *Imouto* « sœur cadette » se transcrira donc phonologiquement /imoRto/ et phonétiquement [imoːto], *kuukou* « aéroport », /kuRkoR/ et [kɯːkoː]. Dans un cadre théorique auto-segmental, une voyelle intrinsèquement longue de ce type se conçoit comme une seule et même unité segmentale associée à deux positions prosodiques[20] :

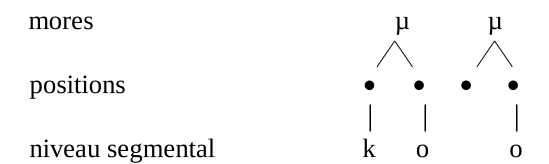
[20] Comme nous l'avons signalé dans l'introduction, nous concevons l'unité rythmique japonaise de base comme une structure maximalement binaire correspondant à une more. Un mot tel que *kou* [koː] « ainsi » correspond à deux unités rythmiques (deux mores). Par ailleurs, nous considérons que la more domine le noyau *et* l'attaque, selon un modèle inspiré de Hyman (2003 [1985]). On se reportera au chapitre 5 pour une présentation détaillée des constituants prosodiques du japonais et une justification de cette conception de la structure de la more.

(14) Voyelle intrinsèquement longue (こう *kou* [koː])



Cependant, certaines des voyelles phonétiquement longues du japonais doivent être analysées phonologiquement comme une succession de deux segments distincts de qualité phonétique identique (voyelles doubles) plutôt que comme un seul segment vocalique associé à deux positions prosodiques. Cette configuration est donnée en (15). De par leur nature phonologique, ces voyelles ne diffèrent donc pas des séquences de deux voyelles différentes présentées plus loin en 2.8. Simplement, les deux voyelles en cause sont de timbre identique.

(15) Succession de deux voyelles identiques (voyelles doubles) (こお *koo* [koː], [koo])



Ces représentations permettent de mieux saisir la différence phonologique existant entre des paires telles que celles présentées ci-dessous en (16), qui constituent des cas d'école souvent commentés en phonologie japonaise (Kindaichi 1950, Hattori, 1955, 1961, Hamada, 1951, etc.). Le premier mot de chaque paire comporte une voyelle intrinsèquement longue, le second une suite de deux voyelles. Bien que de telles séquences soient généralement prononcées de manière identique en débit normal, une différence phonétique entre les deux membres de chaque paire est susceptible d'apparaître en débit lent ou lors d'une articulation soignée, à savoir qu'il est possible de marquer un hiatus, matérialisé sous la forme d'une pause ou d'un léger coup de glotte, entre le premier et le second élément d'une voyelle double, mais pas entre les deux parties d'une voyelle intrinsèquement longue[21]. Les représentations en (14) et (15)

[21] A la différence de Kindaichi, Hattori (1955, 1960, 1961) pose la présence

permettent de rendre compte de cette différence de manière naturelle, puisqu'on a en (15) deux segments distincts, contrairement à ce qu'on observe en (14).

(16)

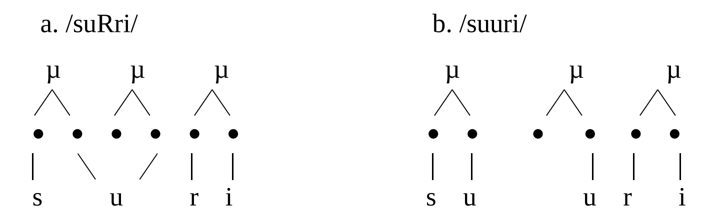
砂糖屋 *satouya*	[sato:ja]	*[satoˀoja]	« marchand de sucre »
里親 *satooya*	[sato:ja] ou	[satoˀoja]	« parents nourriciers »
数理 *suuri (sûri)*	[sɯ:ɾi]	*[sɯˀɯɾi]	« théorie mathématique »
酢売り *suuri (suuri)*	[sɯ:ɾi] ou	[sɯˀɯɾi]	« marchand de vinaigre »

La séquence *uu* du mot *suuri* « marchand de vinaigre », dont la voyelle phonétiquement longue résulte de la succession de deux *u* brefs, et comporte en outre une frontière morphologique (*su* « vinaigre » + *uri* « vendeur »), appartient au deuxième type illustré en (15), celui des suites de deux voyelles, alors que *suuri* « théorie mathématique » (*suu* « mathématique » + *ri* « théorie »), qui possède une seule voyelle phonétiquement et phonologiquement longue, relève du type vu en (14). On aura donc pour ces deux mots les représentations phonologiques suivantes :

d'une consonne zéro notée ' pour distinguer les voyelles longues résultant de la succession de deux voyelles séparées par une frontière morphologique (dans notre terminologie, les voyelles doubles) de celles qui constituent, selon notre analyse, des voyelles intrinsèquement longues. Ces dernières représentent, selon lui, une succession de deux voyelles sans consonne entre les deux. Il adopte la notation /V'V/ pour les premières, et /VV/ pour les secondes, par exemple, /satoo'ja/ « marchand de sucre » et /sato'o'ja/ « parents nourriciers ». Hattori semble avoir énormément peiné à formaliser la différence entre les deux types de voyelles longues, d'où son recours à une consonne zéro, tout simplement parce que les modèles théoriques de l'époque ne lui fournissaient pas le moyen de distinguer formellement les niveaux segmental et prosodique. Une conception multilinéaire de la phonologie, où les niveaux prosodiques et segmentaux sont distingués, permet de saisir beaucoup plus justement la différence entre les deux types de voyelles. La consonne zéro de Hattori est réinterprétée comme une attaque vide.

(17) *suuri* /suRri/ « théorie mathématique » *vs*. *suuri* /suuri/ « marchand de vinaigre »

a. /suRri/ b. /suuri/



On distinguera également les paires suivantes[22] :

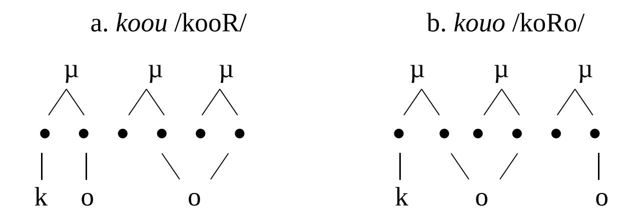
(18)

呼応	*koou*	[koːː] ou [koˀoː]	« entente tacite »
好悪	*kouo*	[koːo] ou [koːˀo]	« goûts »

qui correspondent aux représentations en (19) :

(19) *koou* /kooR/ « entente tacite » *vs.* *kouo* /koRo/ « goûts »

a. *koou* /kooR/ b. *kouo* /koRo/



Sont à analyser comme des voyelles intrinsèquement longues les voyelles *ou* et *uu* des mots sino-japonais vus plus haut en (11), la plupart de celles des exemples (12a) résultant d'une coalescence vocalique (parfois déclenchée suite à la disparition d'un segment consonantique) avec allongement compensatoire et parfois modification du timbre vocalique, ainsi que toutes celles qui sont le produit d'un allongement prosodique (12c). La preuve en est qu'il est impossible d'avoir un hiatus entre les deux parties de la voyelle longue. En revanche, celles des exemples (12b) constituent des voyelles doubles, suites de deux noyaux vocaliques

[22] Ces deux mots se différencient aussi par l'accentuation : ***ko**uo* (tonique à accent initial) *vs. koou°* (inaccentué).

identiques, avec possibilité d'hiatus. Il en va de même des voyelles longues des mots variables lorsqu'elles jouent un rôle flexionnel, par exemple le *i* final de *yasashii* (« gentil »), le *u* final de *suu* (« fumer ») et le second *i* de *kiite* (« entendre et… », cités en 12a).

Lorsqu'une voyelle longue résulte de la chute d'une consonne entourée de deux segments vocaliques identiques, comme *kohori* > *koori* « glace » ou *ohoki* > *ooki* « grand », les choses sont plus ambiguës, comme le reflète la transcription en *kana*, puisque dans ces mots, le *o* long est noté *oo* おお et non *ou* おう. Le problème qui se pose est d'ailleurs comparable à celui posé par les *e* longs graphiés *ei*, déjà évoqué. Il serait exagéré de supposer que tous les Japonais ont exactement les mêmes représentations phonologiques des voyelles longues apparaissant dans ce type de mots. Il est probable que chez certains locuteurs, le [oː] de *koori* 氷 « glace » de *kohori* (mot Yamato) et celui de *kouri* 公理 « axiome » (mot sino-japonais) possèdent aujourd'hui la même représentation phonologique, celle d'une voyelle intrinsèquement longue, tandis que chez d'autres, ils diffèrent, *koori* correspondant à une voyelle double, très certainement sous l'influence de la graphie. Il faut de toute façon garder à l'esprit qu'en japonais, toutes les voyelles intrinsèquement longues de la langue moderne dérivent de voyelles doubles (selon un schéma VCV > VV > Vː ou bien VC > VV > Vː dans certains mots sino-japonais), sauf cas d'allongement prosodique. Le destin naturel d'une voyelle double est donc d'évoluer en une voyelle intrinsèquement longue, et le moment de cette transformation varie naturellement selon les mots ou selon les individus.

La distinction entre voyelles longues intrinsèques et voyelles doubles est en outre justifiée par le fait que les secondes possèdent une propriété dont sont dépourvues les premières : en effet, dans le cas des voyelles doubles, la deuxième voyelle peut porter un accent (exemple *mizu**u**mi* « lac », *to**o**kereba* « si c'est loin », *o**o**i* « nombreux »), alors que les voyelles intrinsèquement longues ne peuvent être accentuées que sur la première partie de la voyelle.

2.7.4. Abrègement prosodique d'une voyelle

Il arrive souvent qu'une voyelle longue soit réduite à une voyelle simple (cette réduction est parfois notée dans la graphie), comme dans les exemples suivants : *koukou* > *kouko* « radis blanc salé », *hontou* > *honto* « vrai », *konpyuutaa* > *konpyuuta* « ordinateur » {computer}, *akanbou* > *akanbo* « bébé », *daijoubu* > *daijobu* « sans problème », *sensei* > *sense* « maître ». D'après Sukegawa *et al.* (1999), un tiers environ de toutes les

voyelles longues subissent, en conversation libre, ce type de réduction. Le phénomène, connu sous le nom « d'abrègement prosodique », se produit avant tout dans les emprunts occidentaux, et dans une moindre mesure dans les mots sino-japonais. Il survient surtout en registre non formel, et frappe principalement les voyelles en position médiale ou finale dans les mores qui suivent une autre voyelle longue ou une nasale-more comme dans *kouko* « radis blanc salé » ou *honto* « vrai », dérivés respectivement de *koukou* et *hontou* (KKK, 2004). C'est la raison pour laquelle, selon Takeuchi (1999 :46), des mots tels que *ryokou* « voyage », ou *burezaa* « veste », ne subissent pas l'abrègement prosodique, alors que *hontou* > *honto* « vrai » ou *konpyuutaa* > *konpyuuta* sont parmi les plus fréquemment abrégés. L'étude de Sukegawa *et al.* (1999) montre en outre que l'abrègement ne se produit que rarement en position initiale, y compris dans ce qui peut être considéré comme un monosyllabe, par exemple *mou* « déjà ». Enfin, d'après nos observations, l'abrègement prosodique concernerait surtout les voyelles [-hautes] /a/, /e/ et /o/, mais beaucoup plus rarement /i/ et /u/. Kubozono (2003) propose une analyse théorique de l'abrègement prosodique dans le cadre de la théorie de l'optimalité, qu'il rapproche de l'allongement prosodique et d'autres patrons morpho-phonologiques fréquents dans le langage enfantin ou le langage secret des musiciens de jazz et de pop, le *zûja-go*.

2.7.5. Allongement prosodique d'une voyelle

Certains micro-paradigmes lexicaux de la strate Yamato possèdent des voyelles longues qui ne résultent pas des évolutions historiques du type VCV > VV ou VV > Vː décrites ci-dessus. Ces voyelles longues représentent au contraire une dérivation de nature prosodique à partir d'une voyelle brève primaire par allongement de cette dernière. Les paradigmes en question ont une connotation affective, impressionniste, ou emphatique. On peut les partager en trois sous-types. Le premier comprend des vocatifs de parenté, des dérivés hypocoristiques, des mots du vocabulaire enfantin et des déictiques de manière ; le second rassemble des interjections et des mots mimétiques, adverbiaux ou interrogatifs ; le troisième groupe, enfin, est constitué de bases qui sont toutes d'une longueur d'une more, et appartiennent généralement à des séries de noms ou de nombres.

Type 1.

- Vocatifs de parenté : on trouve : *kaa-san* « maman », *too-san* « papa », *jii-san* « grand-père », *baa-san* « grand-mère », *nii-san* « grand frère », *nee-san* « grande sœur », respectivement formés à partir des racines **ka*,

**to*, **ji*, **ba* (qu'on rencontre sous une forme redoublée dans *kaka* « maman », *toto* « papa », *jiji* « grand-père », *baba* « grand-mère »*)*, et à partir de *ani* « grand frère » et *ane* « grande sœur ».

Citons également *imouto* « sœur cadette », *otouto* « frère cadet », *shuuto / shuutome* « beau-père / belle-mère ». La présence d'une voyelle longue dans ces trois mots semble résulter d'une évolution régulière à partir des formes anciennes **imohito*, **otohito*, **shihito* (**imohito* > **imouto*[23] > *imo:to* ; **otohito* > **otouto*[24] > *oto:to* ; **shihito* > **shiuto* > *shuuto*), et relèvent donc à première vue du type V_1hV_2 > V_1V_2 > V: plutôt que d'un allongement prosodique. Cependant, comme le fait observer Hamada (1951), si les choses s'étaient réellement passées ainsi, on s'attendrait à ce que le *t* de *hito* soit voisé, à savoir **imobito* > **imoudo*, **otobito* > **otoudo*, **shibito* > **shuudo*, comme c'est le cas dans d'autres dérivés comprenant l'élément *hito*, par exemple *akindo*, *shiryuudo* (cf. *akihito* > *akindo* « commerçant », *shirihito* > *shiryuudo* « personne de connaissance »). Or, il n'en est rien. Ces mots ont donc suivi une évolution propre. Ces faits suggèrent qu'une pression analogique a dû jouer au sein de ce micro-système des termes de parenté, et que la voyelle longue de *imouto*, *otouto* et *shuuto* représente le même type d'élément que celle de *tousan*, *kaasan*, etc., plutôt que le résultat direct d'une simple évolution phonétique à partir de **imohito*, **otohito*, **shihito*.

Il faut signaler également le mot *hii-mago* « arrière-petit-fils / petite fille », dans lequel la voyelle du morphème *hi* est étymologiquement brève. L'allongement s'expliquerait donc là encore par le fait que le mot *hi* désigne un rapport de parenté (Wenck 1966 : n.26).

- Hypocoristiques de prénoms (Poser, 1990) : dans les dérivés hypocoristiques tels que *Yuu-chan* (pour le prénom *Yumi*), ou *Maa-chan*, (pour *Masaki*), on observe un allongement secondaire de la voyelle de la base, brève à l'origine.

- Vocabulaire enfantin (Hamada, 1951) : on rencontre (ou plutôt on rencontrait, car ces mots ne semblent plus guère usités de nos jours) dans le vocabulaire enfantin des formes telles que *beebee* / *beebe* « vêtement » (cf. *bebe,* lui aussi enfantin, de même sens), *haahaa / haaha* « dent » (cf. *ha* « dent »), *hiihii / hiihi* « feu » (cf. *hi* « feu »), caractérisés par la présence d'une voyelle longue obtenue à partir d'une brève.

- Déictiques de manière : ce paradigme comprend les quatre formes suivantes : *kou* « comme cela, de cette manière » (1er degré, proche du locuteur) , *sou* « comme cela, de cette manière » (2ème degré, proche de l'interlocuteur) », *aa* « comme cela, de cette manière » (3ème degré, loin du locuteur et de l'interlocuteur), *dou* « de quelle manière ? » (interrogatif).

---

[23] La séquence *ou* de *imouto* représente ici un /o/ suivi d'un /u/ et non un *o* long.

[24] La séquence *ou* de *otouto* représente ici un /o/ suivi d'un /u/ et non un *o* long.

D'après Hamada (1951), et la plupart des dictionnaires, le déictique de manière *kou* serait dérivé de *kaku* 斯く (*ka* « déictique de 3ème degré désignant ce qui est éloigné » + *ku* « finale adverbiale »), selon l'évolution suivante: *kaku* > *kau* > *kou*. Cette forme *kou* aurait ensuite été réinterprétée comme dérivée de *ko*, déictique de 1er degré (que l'on retrouve dans *kore* « ceci », *koko* « ici »). C'est alors, par la voie de l'analogie, que seraient apparus *sou*, *aa*, et *dou*[25], formes pour lesquelles on est donc fondé à invoquer l'allongement prosodique. Les raisons qui nous amènent à classer ces déictiques de manière aux côtés des termes et de parenté et des hypocoristiques tiennent au fait que l'expression de la manière et les termes désignant des personnes partagent souvent les mêmes moyens morphologiques ou lexicaux en japonais[26]. Signalons également que les bases *ko-*, *so-*, *a-* et *do-* sont monomoriques, ce qui a sans doute joué également pour le développement de la série avec voyelle longue, puisque le troisième type d'allongement, comme nous le verrons, affecte précisément les morphèmes monomoriques.

Les quatre séries de formes qui viennent d'être citées mettent en jeu, chaque fois, non pas des lexèmes isolés, mais des micro-paradigmes constitués dont l'unité paradigmatique est justement marquée par la présence d'une voyelle longue toujours dérivée d'une brève. On peut considérer qu'il s'agit là d'un emploi grammaticalisé de l'allongement vocalique, et que l'on a pour ainsi dire affaire à un mécanisme relevant de la morphologie gabaritique.

Type 2.

On classera dans le deuxième groupe les allongements survenant dans les interjections, les onomatopées et les idéophones, ainsi que dans certains

---

[25] Selon Yanagida (1991), *aa* apparaît dans les textes à la fin d'Edo, postérieurement à *kou* et *sou*, tandis que la première attestation de *dou* leur est antérieure, et datée de 1527.

[26] Citons par exemple le mot *sama*, qui signifie « manière, état », mais qui est également un suffixe honorifique de personne (par exemple *Tanaka-sama* « Monsieur Tanaka »), le mot *kata* « manière, façon, direction », qui signifie également « personne », et les suffixes en *r* + Voyelle, qui marquent l'état et la manière (*madara* « dispersé »), ou ajoutent, en langue ancienne, une nuance affective lorsqu'ils sont suffixés à un nom désignant une personne (ex. *imo-ro* « ma mie ») (Labrune, 1998b). *Sama*, *kata* et –*r*V ont certes d'autres valeurs satellites que celles mentionnées ici, mais il est frappant de constater qu'en japonais, la manière et la personne (c'est-à-dire son appellation ou sa désignation) sont fréquemment associées dans une même structure lexico-sémantique. On peut considérer que c'est l'existence de cette structure immanente qui a permis que se développe le paradigme *kou*, *sou*, *aa*, *dou* à partir du moment où l'une des formes – en l'occurrence *kou* – était créée.

adverbes et mots interrogatifs. L'allongement y est alors expressif et emphatique, et les formes correspondantes avec voyelles brèves existent presque toujours.

- Interjections : par exemple *oui* « hep ! », *eetto* « heuh », *nee* « écoute ! ».

- Onomatopées et idéophones : *zaazaa* 'pluie forte et continue', *gee* 'expression de dégoût', *huutto* « pfuitt ».

- Adverbes, interrogatifs (insistance) : *zuutto* « continuellement », *youku* « souvent, bien », *naani* « quoi ». Les voyelles longues apparaissant à l'oral dans ce type de mots sont rarement notées dans la graphie, contrairement à celles relevant du type 1.

Type 3.

Enfin, il faut mentionner les allongements prosodiques touchant certaines bases d'une more appartenant pour la plupart à des séries récitées. Il s'agit principalement des abréviations des noms de jours de la semaine, des noms de nombres sino-japonais et des radicaux verbaux rédupliqués (Martin 1987, Itô 1990, Kageyama 1976/1977), auxquels il faut ajouter les noms de nombres Yamato, ceux des signes du zodiaque chinois, et certains termes isolés. On notera que toutes ces formes ont en commun d'être accentuées sur la more initiale.

- Jours de la semaine : l'expression signifiant « mardi et samedi », composée à partir des deux premiers morphèmes monomoriques de *ka-youbi* « mardi » et *do-youbi* « samedi » se réalise *kaa-dou*.

Noter que seuls mardi et samedi sont concernés par l'allongement prosodique. Celui-ci ne se produit pas avec les autres bases désignant les jours de la semaine, toutes bimoriques.

- Noms de nombres sino-japonais récités : les noms de nombres sino-japonais présentent les formes suivantes lorsqu'ils sont récités (les formes soulignées notent les allongements secondaires): *ichi* « 1 », *nii* « 2 », *san* « 3 », *shii* « 4 », *gou* « 5 », *roku* « 6 », *shichi* « 7 », *hachi* « 8 », *kyuu* « 9 », *juu* « 10 ». (Comparer avec *ichi* « 1 », *ni* « 2 », *san* « 3 », *shi* « 4 », *go* « 5 », *roku* « 6 », *shichi* « 7 », *hachi* « 8 », *kyuu* « 9 », *juu* « 10 », qui sont les formes normales, qu'on rencontre ailleurs qu'en récitation). La suite 4-5-6-2-1 sera donc prononcée *shii-gou-roku-nii-ichi*.

L'allongement observé dans 2, 4, et 5 n'est jamais noté dans la graphie en *kana*. En revanche, celui de 9 et 10 ne constitue pas un allongement prosodique, mais étymologique, dont la présence est justifiée par la forme qu'avaient ces noms de nombres en chinois.

- Noms de nombres Yamato : le même type de phénomène se rencontre dans les noms de nombres Yamato suivants, d'emploi limité. On a *hii* « 1 »,

huu « 2 », *mii* « 3 », *you* « 4 », *ii* « 5 », *muu* « 6 », *naa* « 7 », *yaa* « 8 »[27]. Il faut comparer avec les formes complètes de la série courante : *hitotsu, hutatsu, mittsu, yottsu, itsutsu, muttsu, nanatsu, yattsu, kokonotsu, too*.

- Formes abrégées des signes du zodiaque : *ne* « signe du rat », *u* « signe du lapin », *mi* « signe du serpent » et *i* « signe du cochon » sont prononcés respectivement *nee*, *uu*, *mii* et *ii* en récitation.

- Radicaux verbaux redoublés : la voyelle d'un radical verbal monomorique s'allonge lorsque ce même radical est redoublé afin de former une expression adverbiale exprimant la simultanéité : *miru* « regarder » > *mii mii* « en regardant », *suru* « faire » > *shii shii* « en faisant ».

En revanche, l'allongement ne se produit jamais avec les bases verbales bimoriques : *tabe-ru* « manger » > *tabe tabe* « en mangeant ».

Enfin, on relève d'autres cas d'allongement prosodique de caractère isolé, comme par exemple dans le mot *see* 背 (graphié *se* en *kana*)[28] « taille (d'une personne) ».

Des allongements se produisent parfois en langue familière suite à la chute d'une particule enclitique après un mot monomorique, par exemple *hi (wo) totte kure* « apporte du feu », prononcé en fait [hiːtottekɯɾe], ou [çiːtottekɯɾe] (Hayata, 1980), mais sans modification accentuelle comme dans les exemples précédemment vus.

Précisons que dans les dialectes du Kansai, l'allongement prosodique des monomores isolés est systématique. On aura ainsi [keː] « poil » (standard *ke*), [tɕiː] « sang » (standard *chi*), [haː] « dent » (standard *ha*), etc. et ce, même si le mot est suivi d'une particule (dans ce cas toutefois l'allongement est facultatif).

Particulièrement remarquable est le fait que dans toutes les séries citées, chacune des cinq voyelles du japonais peut être la cible de l'allongement, y compris *a* dont on ne trouve aucune autre occurrence en tant que véritable voyelle longue dans les mots Yamato ou sino-japonais[29].

---

[27] « Neuf », qui se dit *kono* en récitation, est le seul numéral à ne pas posséder de forme à voyelle longue. La longueur vocalique de *too* « dix » est, elle, étymologique, et ne résulte pas d'un allongement prosodique (*towo* > *too*). En outre, dans cette série, « quatre », « cinq » et « sept » se disent aussi *yon*, *itsu* et *nana*.

[28] Ce mot se rencontre également sous la forme phonétique [seː] ou [sei], et avec la graphie *kana sei* せい dans l'expression *sei-kurabe* « comparaison de taille ».

[29] A propos du /a/ long, noter que le mot *baai* « cas » est souvent réalisé [bawai], ou même [bajai], avec une semi-consonne épenthétique. Ceci montre que la suite *aa* pose problème, même dans le cas où une frontière morphologique sépare les deux parties de la voyelle longue comme c'est le cas dans ce mot. Néanmoins, le processus opposé, avec disparition de /w/ dans une suite *awa*, se rencontre

2.8. Séquences de deux voyelles différentes ; le problème des 'diphtongues'

On rencontre communément en japonais moderne des séquences de deux voyelles différentes[30]. Toutes les combinaisons possibles entre les cinq éléments vocaliques sont attestées, à savoir *iu, ie, io, ia, ui, ue, uo, ua, ei, eu, eo, ea, oi, ou, oe, oa, ai, au, ae, ao*. Chacune des voyelles dans ces séquences vaut une more, et est distinctement articulée. Toutefois, comme le remarque Takayama T. (2003), si l'on écarte de la liste les séquences V_1V_2 entre lesquelles passe une frontière morphémique, les combinaisons existantes à l'intérieur des mots Yamato ou sino-japonais se limitent à V + *i* / *e* / *o*, à savoir *ai*, *oi*, *ui*, *ei*[31], *ie*, *ae*, *oe*, *ue*, *io*, *ao*, *uo*. Les groupes V*u* et V*a* sont inattestés, et ce pour des raisons diverses[32].

également : *mawaru* > *maaru* « tourner ». Selon Takayama T. (2003), *bawai* à partir de *baai* doit s'analyser comme une forme d'hypercorrection, sur le modèle de *maːru* < *mawaru*.

Selon nous, il semble que ces exemples illustrent l'existence d'un conflit en japonais entre deux tendances contradictoires : la première, poussant à l'amuïssement de *w* avant *a*, et qu'on peut voir comme l'aboutissement d'un procès diachronique d'affaiblissement de *w*, d'abord avant *i* et *o*, déjà accompli, puis actuellement avant *a* (on a ainsi *biwa* > *bia*, *biʲa* « néflier » en japonais oral moderne, cf. aussi l'alternance *watashi* / *atashi* 'pronom 1ère pers.', attestée depuis les temps anciens) ; la seconde tendance vise à bannir les *a* longs dans les mots Yamato et sino-japonais. Lorsque c'est la première tendance qui l'emporte, *w* disparaît, lorsque c'est la seconde, *w* est maintenu entre deux *a*.

Hamada (1986) signale également des cas où *aa* aurait évolué en *o* long (par exemple *mou* < **(i)maa* < **ima-a* « déjà »), ce qui confirme la mauvaise tenue de *a* long en japonais, en d'autres termes, l'existence d'une contrainte bannissant les *a* longs.

[30] La situation était très différente en japonais de l'époque Nara, puisque les unités rythmiques (syllabes ou mores) étaient de forme V ou CV, et que les voyelles sans consonne d'attaque n'étaient possibles qu'en initiale de mot.

[31] Le groupe *ei* est généralement réalisé [eː]. Voir la section 2.7.1.

[32] Les séquences V*u* ont toutes évolué vers des voyelles longues, palatalisées ou non (*iu* > *yuː*, *eu* > *yoː*, *au* > *oː*, *ou* > *oː*, voir 2.7.2 ; nous utilisons ici le symbole ː pour signaler la longueur, afin d'éviter toute ambiguité), sauf en frontière de morphème, notamment dans les verbes (cf. *ka-u* « acheter », *omo-u* « penser »). En revanche, les séquences V*a* n'ont jamais existé dans les monomorphèmes Yamato ou sino-japonais, sauf cas d'allongement prosodique. Il est intéressant de remarquer, à la suite de Takayama T. (2003), que même dans les mots étrangers ou en frontière de morphèmes, où V*a* existe, il est fréquent qu'une semi-consonne de transition soit insérée : ainsi *shiai* [çiʲai] « match », *takuan* [takɯʷaɴ] « radis salé », *itaria* [itaɾiʲa] « Italie ». Ceci laisse penser que les séquences V*a* (*ia*, *ea*, *oa*, *ua* mais aussi *aa*) sont problématiques, voir aussi la note 29.

Les suites de trois ou quatre voyelles, voire davantage, sont également fréquentes : par exemple dans les énoncés *aa iu aoi ie-ie e* « vers de telles maisons bleues », *aoi uo o ou* « suivre un poisson bleu », etc.

Le terme de diphtongue (*nijûboin* 二重母音 ou *jûboin* 重母音) est fréquemment employé dans les descriptions phonétiques du japonais. Toutefois, la définition de ce qu'entendent les différents auteurs par « diphtongue » n'est malheureusement pas toujours assez précise.

Amanuma *et al.* (1989 :93-98), qui prend soin de distinguer *renboin* 連母音 « suite de voyelles » et *jûboin* 重母音 « diphtongue », considère que certaines séquences V + *i* peuvent être qualifiées de diphtongues (*jûboin*) au sens étroit du terme, mais les arguments pour une telle distinction semblent de nature plutôt morphologique : ainsi, V*i* est qualifié de « diphtongue » lorsqu'il n'y a pas de frontière morphologique entre V et *i*, comme dans le mot *kai* « coquillage ». Kawakami (1977) qualifie de diphtongues (*nijûboin*) les suites *ai*, *ui*, *oi*, *ae*, *ao* et *oe*, tout en précisant qu'il arrive, quand une frontière morphémique claire sépare les deux voyelles, qu'on ne puisse parler véritablement de diphtongue.

Selon Saitô (1997 :85), les séquences *ai*, *ui*, *ae*, *au* deviendraient facilement les « diphtongues » *ai̯*, *ui̯*, *ae̯*, *au̯* en conversation, sauf lorsqu'elles sont séparées par une frontière sémantique (*haisha*, *ha+isha* « dentiste »), et sauf dans les mots Yamato bimoriques : *oi* « neveu » , *ei* « raie (poisson) », *ou* « suivre ». Il n'est pas certain cependant qu'il en soit toujours ainsi. D'après une expérience menée grâce à l'aide de Jôo Hakutarô, on a pu constater que les formes *haisha* 歯医者(*ha-isha*) « dentiste » et *haisha* 敗者 (*hai-sha*) « vaincu » ont la même réalisation phonétique, bien qu'il y ait dans le premier mot, à la différence du second, une frontière morpho-sémantique entre *a* et *i*.

Le problème de la présence ou non d'une frontière morpho-sémantique entre les deux voyelles susceptibles de former une « diphtongue » est également évoqué par Hashimoto M. (1977 :27). D'après lui, les paires *kai* 会 « réunion » (un seul morphème) et *kai* 下位 « rang inférieur » (deux morphèmes *ka+i*), ou *kui* 悔 « regret » (un morphème) et *kui* 句意 « sens d'un poème » (deux morphèmes *ku+i*) seraient ressenties comme différentes dans certains dialectes. Toutefois, ceci ne prouve pas qu'il y ait véritablement une différence phonétique ou même phonologique entre eux : on pourrait aussi invoquer l'influence de la graphie ou de la morphologie pour justifier le sentiment des locuteurs. Des études expérimentales plus poussées sont donc nécessaires afin d'éclairer cette question, d'autant plus importante qu'elle est étroitement liée à la problématique de l'interaction entre more et syllabe en japonais. En effet, si l'on pouvait apporter la preuve factuelle qu'il existe deux types phonétiquement et phonologiquement différents de séquences V_1V_2 en

japonais standard (par exemple une différence entre *kai* 会 et *kai* 下位, déjà cités), on pourrait être amené à supposer que le premier type est monosyllabique et le second dissyllabique, ce qui impliquerait que more et syllabe sont bien deux unités distinctes et toutes deux pertinentes en japonais, ce qui ne va pas de soi, comme nous le verrons au cours du chapitre 5.

Nous considérons qu'il est abusif de parler de diphtongue dans le cas des séquences V_1V_2. Il s'agit tout simplement d'une suite de deux noyaux vocaliques distincts pourvu chacun d'un poids prosodique, valant chacun une more. Les arguments qui justifient cette analyse du point de vue de la linguistique générale sont les suivants. Tout d'abord, le timbre et la qualité des voyelles ne sont pas notablement différents de ce qu'ils sont en réalisation isolée : notamment, il n'y a pas de modification progressive sensible du timbre de la première pour aller vers la seconde, pas de crescendo ni de decrescendo entre V_1 et V_2. De plus, il arrive souvent, en diction lente ou soignée, que l'on marque une pause, voire qu'un coup de glotte soit inséré entre les deux voyelles, chose impossible avec les vraies diphtongues existant dans des langues comme l'anglais ou le français : le groupe [wa] à l'initiale du mot français *oiseau* ne peut être articulé sur deux syllabes [u.a], pas plus que le mot anglais *high* [haj] ne peut être réalisé [ha.i], alors que les mots japonais *ue* « dessus », *ai* « amour », *uo* « poisson », sont normalement prononcés [ɯ.e], [a.i], [ɯ.o] en deux temps. En outre, dans de tels groupes, la seconde voyelle peut porter un accent, par exemple dans *ka**i**-nushi* « maître (d'un animal) » (même s'il est vrai qu'une tendance certaine à la désaccentuation des voyelles non précédées d'une consonne d'attaque peut être observée[33], ainsi qu'en témoigne l'existence, pour l'exemple cité, de la forme concurrente ***ka**i-nushi*). Enfin, dernier argument : en japonais, aucune suite de deux voyelles ne résulte de la diphtongaison d'une monophtongue. Il n'y a aucun exemple d'évolution V > V_1V_2, telle qu'il s'en observe si fréquemment en phonologie romane ou germanique (cf. latin *bene* [beːne] > français *bien* ; vieil anglais *nama* [næːmə] > anglais moderne *name* [nɛjm]).

Il est clair que la reconnaissance de véritables diphtongues en japonais est en fait déterminée par la conception que se fait le linguiste des unités prosodiques du japonais, et la manière dont il les définit. Si l'on suppose *a priori* qu'il existe en japonais des syllabes lourdes opposées à des syllabes légères, on est assez facilement (trop facilement ?) conduit à parler de

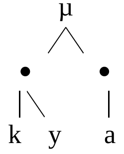
[33] Cependant, il convient de préciser que cette désaccentuation touche surtout les voyelles hautes /i/ et /u/, et qu'elle apparaît aussi sous certaines conditions lorsque ces mêmes voyelles sont précédées d'une consonne (Tanaka, 1998). C'est donc davantage à leur qualité phonétique qu'à leur statut éventuel de seconde partie de diphtongue qu'est due cette faiblesse prosodique de /i/ et /u/ après voyelle.

« diphtongue », même dans le cas où il n'existe pas de réelle justification phonétique. Mais une telle approche devrait alors impliquer un réexamen de toutes les séquences vocaliques possibles en japonais, car celles-ci ne se limitent pas aux séquences V*i*, les plus fréquemment traitées comme des « diphtongues » : on trouve par exemple *ae* dans *hae* « mouche », *oe* dans *koe* « voix », *au* dans *mausu* « souris (d'ordinateur ou de laboratoire) », *ao* dans *kao* « visage », etc. Il convient donc de se demander si ces voyelles appartiennent à la même unité prosodique (à la même « syllabe », si l'on croit à l'existence de cette unité en japonais) ou non. Or, peu d'auteurs prennent cette précaution et mènent l'analyse jusqu'à son terme.

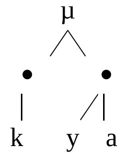
En réalité, il n'existe en japonais qu'un seul cas où l'étiquette de diphtongue pourrait à juste titre être invoquée. Il s'agit des séquences transcrites *ya*, *yu*, *yo* (avec des voyelles brèves ou longues) apparaissant après consonne dans des mots comme *hyaku* 百 « cent », *ryokou* 旅行 « voyage », ou *nyuusu* ニュース « information », dites *yôon* (拗音) dans la terminologie traditionnelle. Or, curieusement, ces éléments ne sont généralement pas catégorisés comme « diphtongues » dans la terminologie japonaise, même par les phonéticiens, alors que *ai*, *ui*, *oi* etc. le sont presque toujours. Pourtant, ces séquences présentent toutes les propriétés des diphtongues phonétiques telles qu'on les définit généralement : la semi-consonne palatale apparaissant en première position peut colorer le timbre de la voyelle qui suit (par exemple /u/ devient fréquemment [ɯ̈]); les groupes C*y*V valent une seule more et non deux ; la diérèse y est totalement impossible ; enfin, des règles phonotactiques strictes existent, qui limitent les possibilités de combinaisons entre *y* et la voyelle suivante. Seules *ya*, *yu* et *yo* sont possibles. Le groupe *yi* est inattesté, et *ye* est rare (nous reviendrons sur ces impossibilités ou quasi-impossibilités dans la section 3.11).

Nous considérons que si ces groupes *ya*, *yu* et *yo* relèvent bien, dans leur réalisation phonétique, de la catégorie des diphtongues au sens classique du terme, il y a avantage, sur le plan phonologique, à les traiter comme des palatalisations de la consonne précédente, ainsi que nous le verrons en 3.11. La différence consiste simplement à considérer que l'élément *y* est associé à la consonne (l'attaque de l'unité rythmique), non à la voyelle. La représentation phonologique adéquate de telles entités en japonais est donc celle correspondant à une consonne palatalisée (20), plutôt qu'à une diphtongue croissante (21).

(20) Consonne palatalisée (existe en japonais)



(21) Diphtongue croissante (n'existe pas en japonais)



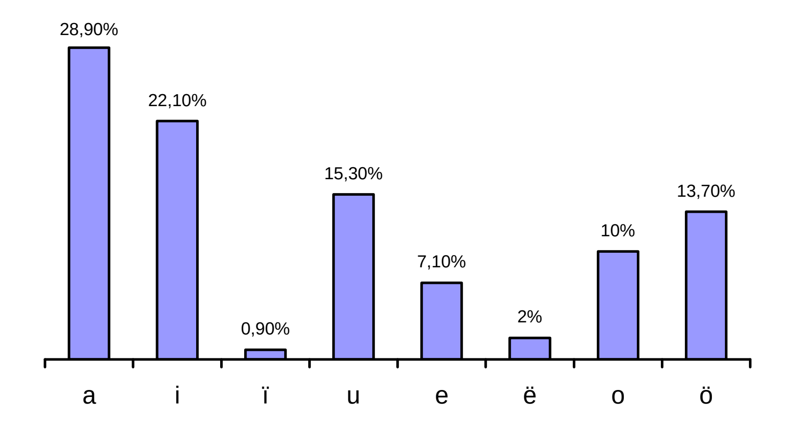
En conclusion, il n'y a pas lieu de parler de diphtongue phonologique au sens strict en japonais. Comme nous le verrons dans le chapitre 5, nous considérons qu'il n'existe que deux positions dans l'unité rythmique de base (la more) : une attaque (C) et un noyau (V), la position C étant éventuellement le site d'une palatalisation. Il en résulte que, dans une séquence phonétique VV, chacune des deux voyelles doit être considérée comme appartenant à une unité rythmique différente.

2.9. Fréquence relative des voyelles

Les différentes voyelles du japonais sont loin de présenter la même fréquence d'emploi dans la langue. Il est donc intéressant d'examiner quelques données quantitatives relatives à cette question. Nous présentons d'abord les relevés valant pour la langue archaïque, puis pour la langue moderne. On prendra garde au fait qu'il s'agit, dans les deux cas, de fréquence textuelle ou en discours, donc par mot-occurrence, et non d'une fréquence lexicale (fréquence par mot-type).

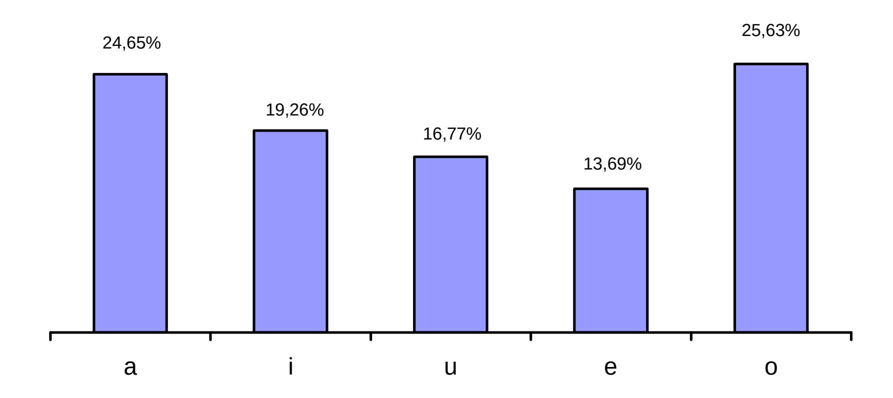
Pour le japonais Yamato archaïque (Nara), qui comportait, comme nous l'avons vu, huit voyelles et non cinq, les données sont fournies dans l'histogramme en figure 3 (d'après Ôno, 1980). On voit que /a/ présente la fréquence la plus élevée, devant /i/, /u/, /ö/ et /o/. La voyelle /e/ est relativement peu fréquente, tandis que /ë/ et /ï/ sont très rares. Si on additionne les valeurs de chaque membre des paires ayant fusionné à partir du japonais ancien, on obtient le classement suivant. A est toujours en tête, mais O dépasse maintenant I et U : A > O (ö + o) > I (ï + i) > U > E (ë + e).

Figure 3. Fréquence textuelle (par mot-occurrence) des voyelles en japonais archaïque (Ôno, 1980).



Pour le japonais moderne, les données dont on dispose sont adaptées de Campbell (1999). Celles-ci proviennent d'un comptage portant sur des énoncés comportant tous les types de mots. A la différence du japonais archaïque, /o/ occupe, en japonais moderne, le premier rang, presque à égalité avec /a/, devant /i/ puis /u/, tandis que, comme en langue archaïque, /e/ est toujours bonne dernière.

Figure 4. Fréquence en discours des voyelles du japonais moderne.



Chapitre 3

LE CONSONANTISME

3.1. Caractères généraux du système consonantique

Deux traits majeurs caractérisent le système consonantique du japonais moderne: i) le nombre et les possibilités phonotactiques des consonnes diffèrent considérablement selon les strates lexicales ; ii) la plupart des consonnes possède un nombre élevé de variantes combinatoires (allophones).

Certes, aucune de ces caractéristiques n'est en soi propre au japonais. Ainsi, la première s'observe par exemple en français, où le phonème /ŋ/ n'apparaît que dans les emprunts ou pseudo-emprunts à l'anglais. De même la consonne /R/ se prononce, en français toujours, de bien des manières différentes ([ʁ], [ʀ], [χ], [r], etc.). Mais, en japonais, l'ampleur du phénomène est sans commune mesure avec ce que l'on observe en français et dans un certain nombre d'autres langues. Conséquence directe de ceci : selon le cadre théorique qui guide l'analyse, et la conception qu'a le linguiste de l'économie des strates lexicales, des différences importantes dans le nombre de phonèmes retenus apparaissent.

Dans ces conditions, il est toujours particulièrement délicat de présenter un tableau synoptique du système des consonnes du japonais. Dans celui que nous proposons, les parenthèses entourent les consonnes dont le statut phonémique est discutable (et sur lesquelles nous reviendrons dans les pages qui suivent), et les accolades, celles qui ne se rencontrent que dans les emprunts occidentaux les plus récents.

Tableau 2. Consonnes du japonais.

	labiales	alvéolaires	palatales	vélaires	glottale
occlusives	p b	t d		k g	
fricatives	{f v}	s z	(ç, ʑ)		h
affriquées		{ts}	(tç)		
nasales	m	n		(ŋ)	
glides			y	w	
liquide		ɾ			

A cette liste s'ajoutent traditionnellement les deux contoïdes mores /N/ (la nasale-more) et /Q/ (la première partie d'une géminée), qui seront présentées en détail dans le chapitre 4.

Concernant le nombre élevé d'allophones que connaissent certaines consonnes (notamment /t/, /d/, /s/, /z/, /h/), on notera que c'est principalement avant les voyelles hautes /i/ et /u/ que se produisent ces altérations. Cette propension à l'allophonie caractérise également les segments spéciaux /N/ et /Q/, ainsi que, dans une moindre mesure, les consonnes /r/ et /k/. Ces mécanismes sont en outre la cause de nombreuses neutralisations, sur lesquelles nous reviendrons dans les pages qui suivent. On peut penser que c'est la taille relativement modeste, à la base, de l'inventaire japonais qui autorise ces variations assez importantes dans les réalisations articulatoires.

Les assimilations d'une consonne à la voyelle qui la suit, c'est-à-dire, si l'on raisonne en termes de constituants prosodiques, les assimilations de l'attaque au noyau (par exemple le fait que /t/ + /u/ se réalise avec une affrication [tsɯ]), témoignent d'un lien particulièrement étroit entre ces deux constituants. Ceci montre qu'en japonais, contrairement à d'autres langues (on pense notamment à l'anglais ou au français par exemple), le lien entre une voyelle et la consonne qui la précède au sein de la même unité prosodique est particulièrement étroit. C'est pourquoi nous souscrivons totalement à la formulation de Daniels (1958 :58, cité d'après

Coleman, 1998:268), selon laquelle les consonnes japonaises sont “préfixées” aux voyelles[34].

Dans les pages qui suivent, nous passerons successivement en revue chacun des segments consonantiques du japonais, dans l’ordre suivant : les occlusives (p, b, t, d, k, g), les fricatives, chuintantes et affriquées (s, z, ɕ, ʑ, tɕ, ts, h), les nasales (m, n, ŋ), les semi-consonnes (y, w), la liquide (r), et enfin les consonnes apparues récemment par le biais des emprunts. Nous terminerons ce passage en revue par une section consacrée à la phonologie du voisement. Le cas de segments consonantiques spéciaux /N/ et /Q/ sera traité dans la chapitre 4.

3.2. /p/ et /b/

Les occlusives bilabiales /p/ et /b/ sont réalisées [p] et [b].

La sonore /b/ appelle peu de commentaires, si ce n’est ceux qui valent pour l’ensemble des obstruantes voisées, auxquelles une section spécifique est consacrée. Signalons toutefois qu’en japonais moderne, /b/ fonctionne morpho-phonologiquement comme la correspondante voisée de /h/, par exemple lors du *rendaku* (voir 3.15.2) : *yama* + *hato* > *yama-bato* « pigeon sauvage ».

L’occlusive bilabiale sourde /p/, en revanche, est remarquable à plusieurs égards. Cette consonne est actuellement la moins fréquente de toutes les consonnes japonaises (voir les données en 3.16) et présente une distribution limitée dans les mots du lexique Yamato et sino-japonais. Dans le lexique Yamato non mimétique et non expressif, /p/ ne se trouve généralement que comme un alternant de /h/ ou de /b/, et presque uniquement sous la forme géminée [pp]. Elle n’apparaît sous la forme simple qu’après la nasale-more /N/, et ce dans un tout petit nombre d’exemples seulement. Ajoutons qu’elle se rencontre presque exclusivement en frontière morphémique : *mapputatsu* (*ma+hutatsu*) « (séparer) en deux parties », *hipparu* (*hiki+haru*) « tirer », *kodomoppoi* (*kodomo+ppoi*) « enfantin », *hitorippochi* (*hitori* + *bochi/pochi*) « tout seul », *hoppe* (vraisemblablement *ho* « joue » + suffixe expressif *-ppe*) « joue », *tanpopo* « pissenlit » (étymologie incertaine, peut-être de *tanpo* « boule, balot » + *-po*, suffixe diminutif). On ne trouve donc jamais /p/ à l’initiale des mots indépendants.

[34] “Consonants are said to be ‘prefixed’ to vowels rather than to ‘precede’ them because … in Japanese it is necessary to put the speech organs into the position of the vowel … before producing the consonant.”

Il faut considérer à part le cas des mimétiques et des mots expressifs familiers (incluant parfois des mots d'origine chinoise mais qui ne sont plus perçus comme tels), dans lesquels /p/ peut apparaître en initiale absolue: par exemple *puka-puka* « en flottant », *ponpon* « ventre (enfantin) », *pochi* 'nom de chien', *pakuru* « chaparder », *peten* « tête » (« verlan » du sino-japonais *teppen*). On considère généralement que, dans les mots autochtones de ce type, l'ancienne consonne occlusive bilabiale ayant ailleurs évolué en /h/ (voir 3.7) s'est maintenue à l'initiale en raison de sa valeur expressive.

A l'intérieur des racines mimétiques, hormis quelques rares exceptions, /p/ n'apparaît jamais autrement que géminé. Il fonctionne alors très régulièrement comme la forme renforcée de /h/, par exemple *yappari* « en effet », de *yahari*, voire, comme celle de /b/ : *saba-saba* > *sappari* « de manière franche et légère » (Hamano, 1998 :195 *sq*).

Dans les mots sino-japonais, /p/ n'existe qu'en tant qu'alternant de /h/ après /Q/ et /N/, comme dans les exemples déjà cités : *shuppatsu* 出発 (*shutsu* + *hatsu*) « départ », ou *kenpou* 憲法 « constitution » (*ken* + *hou*).

On constate donc que le contraste entre /p/ et /pp/ n'est jamais pertinent en japonais moderne dans les mots Yamato, sino-japonais et dans les mots mimétiques, puisqu'il est impossible de trouver des paires minimales que n'opposerait que la différence [pp] / [p].

Dans les emprunts occidentaux, en revanche, aucune contrainte distributionnelle ne pèse sur /p/. Il apparaît librement à l'initiale sous une forme simple, et à la médiale sous une forme simple ou géminée, comme dans *poteto* {potato}, *kyapashitii* {capacity}, *hippii* {hippie}. Toutefois, il n'est pas inintéressant de noter que dans les premiers emprunts aux langues européennes, *p* est toujours rendue par une géminée à l'intérieur des mots : par exemple *kappa*, du portugais {capa} « vêtement de pluie », ou *youroppa* du portugais {Europa} « Europe ». L'apparition (ou plutôt, la réapparition, voir 3.7) d'un /p/ simple en japonais moderne serait donc postérieure au XVIème siècle, date présumée de l'introduction de ces mots en japonais.

Comme nous le verrons dans la section 3.7., la distribution particulière de *p* et sa rareté en langue moderne[35] résultent en fait de l'évolution du */p/ japonais archaïque en une fricative laryngale /h/. Il faut sans doute considérer, malgré tout, que certains */p/ de la langue archaïque n'ont pas subi ce processus de spirantisation. Ce serait notamment le cas des /p/

[35] Il est intéressant de noter que l'occlusive labiale sourde /p/ est absente dans de nombreuses langues appartenant à des familles linguistiques différentes : en dehors des cas bien connus de l'arabe et du celtique, on peut citer aussi bon nombre de langues ouest-africaines (Creissels, 1994:114), ainsi que le palau, l'iroquois, le barasana et beaucoup d'autres.

géminés, à connotation expressive, qu'on rencontre dans des formes comme *appare* « admirable » ou *moppara* « exclusivement », dérivées de **apare* et **mopara*. Nous aurons l'occasion de revenir sur le statut de /p/ et de /b/ dans la section consacrée à la consonne /h/ en 3.7.

3.3. /t/ et /d/

L'occlusive alvéolaire /t/ présente trois allophones en distribution complémentaire: une apico-alvéolaire (ou apico-dentale) [t] avant *a*, *e* et *o* ; deux affriquées : [tɕ] avant *i* et *y* et [ts] avant *u*.

(22) Réalisations de /t/

/t/ →	[t]	/ __	a, e, o
	[tɕ]	/ __	i, y
	[ts]	/ __	u

Les combinaisons *[ti] et *[tɯ] n'existent pas dans les mots Yamato et sino-japonais modernes[36]. On est susceptible toutefois de trouver la réalisation non affriquée [t] avant *i* et *u* dans certains emprunts, généralement parmi les plus récents, tels que *tii baggu* [tiːbaggɯ] {tea bag}, ou *tatuu* [tatɯː] {tattoo}, mais uniquement chez certains locuteurs. Dans les emprunts occidentaux plus anciens, par exemple *chiimu* {team} ou *tsuaa* {tour}, seules les réalisations affriquées sont attestées.

La consonne /d/ connaît des réalisations encore plus variées : [d] avant *a*, *e* et *o* en toute position, et, à l'intérieur des mots, [ʑ] avant *i* et *y*, et [z] ou [dz] avant *u*. A l'initiale de mot, elle est fréquemment affriquée en [dʑ] avant *i* et *y*, et en [dz] avant *u*.

[36] Cependant, il est généralement admis qu'en japonais ancien et sans doute en japonais moyen, c'est-à-dire jusqu'aux XVème ou XVIème siècles, /t/ était occlusif devant toutes les voyelles, y compris /u/ et /i/ : on avait donc [ti] et [tɯ]. Il en allait de même pour /d/ : [di], [dɯ].

(23) Réalisations de /d/

a. en position interne de mot :

/d/ → [d] / __ a, e, o
/d/ → [ʑ] / __ i, y
/d/ → [z], [dz] / __ u

b. en position initiale de mot :

/d/ → [d] / #__ a, e, o
/d/ → [ʑ], [dʑ] / #__ i
/d/ → [z], [dz] / #__ u

Les combinaisons *[di] et *[dɯ] n'existent pas dans les mots Yamato et sino-japonais. Dans les emprunts les plus récents, on trouvera le plus souvent, chez une majorité de locuteurs, les prononciations [di] et [dɯ] pour rendre les combinaisons étrangères *di*, *du*, *dy*V, par exemple *dinaa* [dinaː] {dinner}, *du itto yuaserufu* [dɯittojɯaseɾɯɸɯ] {do it yourself}, ou *purodyuusaa* [pɯɾodjɯːsaː] {producer}. Il semblerait que, toutes choses égales par ailleurs, les réalisations [di] et [dɯ] soient plus répandues dans ce type d'emprunt récent que leurs contreparties sourdes [ti] et [tɯ]. Ceci est sans aucun doute à mettre sur le compte de l'existence d'une neutralisation touchant les consonnes /z/ et /d/. Les combinaisons /zi/ et /di/ ont en effet la même réalisation phonétique, à savoir [ʑi] ou [dʑi]. Il en va de même pour /zu/ et /du/, réalisés [zɯ] ou [dzɯ] (voir aussi 3.5 et 3.6.1 ci-dessous). En revanche, /t/ reste toujours phonétiquement distinct de /s/, quelle que soit la voyelle qui suit.

Le statut phonologique de la sonore /d/ sera également abordé dans la section consacrée à la phonologie du voisement (3.15), à laquelle nous renvoyons le lecteur.

3.4. /k/ et /g/

Les consonnes occlusives /k/ et /g/ sont toujours nettement vélaires avant *e*, *a* et *o*, davantage que les /k/ et /g/ du français ou de l'anglais par exemple, qui sonnent souvent comme des palatalisées aux oreilles japonaises, surtout avant *a*. En témoigne par exemple l'adaptation japonaise de certains mots français comme {cabaret} *kyabare*, ou {caramel} *kyarameru*.

Chez certains locuteurs, la consonne /g/ se réalise comme une occlusive [ɡ] à l'initiale de mot, et comme une nasale [ŋ] à l'intervocalique sous certaines conditions. Chez d'autres, elle est toujours occlusive, éventuellement parfois spirante ([ɣ]) à l'intérieur des mots en style relâché ou en débit rapide (par exemple [kaɣami] *kagami* « miroir »). Le statut de la nasale dorso-vélaire [ŋ] pose d'ailleurs un certain nombre de problèmes sur lesquels nous reviendrons plus en détail dans la section 3.10.

3.5. /s/ et /z/

La fricative /s/ présente deux allophones : [s] avant *u*, *e*, *o* et *a*, et [ɕ] (ou [ç]) avant *i* et *y*.

(24) Réalisations de /s/

/s/ → [s] / __ a, e, o, u
/s/ → [ɕ] ([ç]) / __ i, y

La réalisation de /s/ en [ɕ] ou [ç] avant *i* entraîne une neutralisation avec la consonne /h/, elle aussi souvent réalisée [ɕ] ou [ç] dans le même contexte. Nous reviendrons sur cette question dans la section 3.7.

La consonne /z/ a deux, voire trois réalisations : [z] avant *u*, *e*, *o* et *a* à l'intérieur des mots ; [ʑ] ou [dʑ] avant *i* et *y*, et enfin, chez certains locuteurs, [dz] avant *u*, *e*, *o*, *a* en initiale de mot ou après la nasale-more /N/. Avant *u*, on trouve parfois l'affriquée [dz] même en position interne de mot.

(25) Réalisations de /z/

a. en position interne de mot sauf après /N/ :

/z/ → [z] / __ a, e, u, o
/z/ → [ʑ], [dʑ] / __ i, y
/z/ → [dz] / __ u (occasionnellement)

b. en position initiale de mot ou après la nasale-more /N/ :

/z/ → [z], [dz] / #, N __ a, e, o, u

/z/ → [ʑ] ([dʑ]) / #, N __ i, y

L’opposition entre les consonnes /d/ et /z/ se trouve aujourd’hui neutralisée avant *u* et *i* (ainsi qu’avant *y* ; ce qui est dit ici pour *i* vaut aussi pour *y*) en japonais standard dans les strates Yamato et sino-japonaises, bien qu’il existe quatre *kana* différents notant /du/, /zu/, /di/ et /zi/, vestiges d’une opposition autrefois pertinente entre quatre réalisations différentes : [dɯ], [zɯ], [di] et [ʑi].

(26) Neutralisation de /d/ et /z/ avant /i/ et /u/ en langue standard

kana	transcription Kunrei / (Hepburn)	réalisation phonétique	notation phonologique
づ	*du / (zu)*	[zɯ] ou [dzɯ]	/zu/
ず	*zu / (zu)*		
ぢ	*di / (ji)*	[ʑi] ou [dʑi]	/zi/
じ	*zi / (ji)*		

Cette neutralisation, connue sous le nom de *yottsugana no kondô* (四つ仮名の混同, litt. « confusion des quatre *kana* ») en linguistique japonaise, semble remonter aux alentours du XVI[ème] siècle, moment où elle commence à être reflétée à l’écrit. Elle est plus ou moins avancée selon les dialectes. Le parler standard illustré ci-dessus, qui confond actuellement /du/ et /zu/ d’une part, et /di/ et /zi/ d’autre part, est un dialecte dit à « deux *kana* ». Plusieurs dialectes de Kyûshû et de Shikoku (département de Kagoshima, Miyazaki, Kôchi) maintiennent la distinction entre /du/, /zu/, /di/ et /zi/ (prononcés [dzɯ], [zɯ], [dʑi], [ʑi]), tandis que d’autres dialectes, comme le fameux *zûzû-ben* du Nord de Honshû, confondent /du/, /zu/, /di/ et /zi/ en une seule et même réalisation, soit [dzï], soit [dzü] (dans ces régions, la neutralisation touche d’ailleurs aussi les sourdes correspondantes, à savoir /su/ et /si/ réalisés [sï] ou [sü], /tu/ et /ti/ réalisés [tsï] ou [tsü]). Les symboles ï et ü notent ici des voyelles centralisées proches de [ɨ] et [ʉ].

Dans certains emprunts étrangers très récents, on commence à rencontrer la réalisation [dɯ] distincte de celle de [zɯ], comme l'illustre l'exemple déjà cité *du itto yuaserufu* [dɯittojɯaseɾɯɸɯ] {do it yourself}.

En revanche, il est important de noter que *[si] et *[zi] ne s'entendent dans aucune des strates, pas même dans celle des emprunts très récents, y compris dans le cas où des séquences [si] ou [zi] en langue étrangère sont adaptées sous les formes graphiques スィ ou ズィ. Les réalisations orales de ces séquences ne sont dans ces cas nullement fidèles à la graphie. Il serait intéressant de déterminer les raisons qui font que certaines combinaisons phonotactiques impossibles dans la langue à un certain moment de son histoire en viennent à être acceptées, comme [dɯ], alors que d'autres, comme [si], résistent irréductiblement.

En tant qu'obstruante voisée, /z/ possède les propriétés propres à ce type de consonnes en japonais, sur lesquelles nous reviendrons dans la partie consacrée à la question du voisement (section 3.15). Toutefois, signalons que contrairement à /d/, /b/ et /g/, il n'est pas certain que /z/ ait été prénasalisée à une étape plus ancienne de la langue.

3.6. Statut phonologique des chuintantes et des affriquées

3.6.1. *sh* [ɕ], *j* [ʑ] et *ch* [tɕ]

Bien que les consonnes *sh*, *j* et *ch* soient habituellement transcrites au moyen des symboles API [ʃ], [ʒ] et [tʃ], il est plus conforme à leur réalité articulatoire de les noter [ɕ], [ʑ] et [tɕ] (ou [ç], [ʝ] et [tç] avant *i* et *y*). Ce sont en effet des alvéolo-palatales articulées sans arrondissement labial marqué, et sans creusement de la partie antérieure de la langue.

Nous avons vu qu'avant *i* et *y*, [ɕ] et [ʑ] étaient des allophones de /s/ et /z/, et [tɕ], un allophone de /t/.

Les sons [ɕ], [ʑ] et [tɕ] se rencontrent très fréquemment, particulièrement dans les mots sino-japonais et dans les emprunts récents, avant toutes les voyelles, comme en témoignent les exemples suivants.

(27)

ɕ :	*kisha*	[kiɕa]	« train »
	shuuri	[ɕɯːɾi]	« réparation »

	bisho-bisho	[biɕobiɕo]	« trempé »
ʑ :	*jari*	[ʑaɾi]	« gravier »
	juu	[ʑɯː], [dʑɯː]	« dix »
	joudan	[ʑoːdaɴ], [dʑoːdaɴ]	« plaisanterie »
tɕ :	*ocha*	[otɕa]	« thé »
	konchuu	[kontɕɯː]	« insecte »
	chotto	[tɕotto]	« un peu »

On pourrait penser que ces consonnes constituent des phonèmes à part entière, qui s'opposeraient à /s/, /z/ et /t/. Cependant, il est préférable de considérer, suivant en cela la tradition linguistique japonaise, qu'elles correspondent phonologiquement à des consonnes simples suivies de l'élément palatal *y* : *sh* [ɕ]= /sy/, *j* [ʑ]= /zy/ ou /dy/, *ch* [tɕ]= /ty/. C'est d'ailleurs à cette analyse qu'invite l'écriture japonaise, qui utilise les *kana* し (*shi*), じ (*ji*) ou ち (*chi*), ぢ (*ji*) suivis de や *ya*, ゆ *yu* ou よ *yo* en petite taille pour transcrire ces unités (voir la section 1.3). On notera au passage que le système de transcription Officiel (Kunrei, 訓令式), qui écrit *si, zi, ti, di, sya, zya, tya, dya*, etc. et non *shi, ji, chi, ji, sha, ja, cha, ja*, calqué sur la graphie japonaise en *kana*, se révèle plus fidèle à la représentation phonologique.

L'un des arguments en faveur de cette analyse provient du fait qu'en Yamato et en sino-japonais, il n'existe pas de séquences distinctives **she* */sye/[37], **je* */zye/ et **che* */tye/, tout comme il n'existe pas de consonne palatalisée avant la voyelle *e* : **kye*, **gye*, **nye*, **hye*, **mye*, **rye*, etc. sont inattestés, de même que **ye*, sauf dans quelques emprunts récents. Si on pose l'existence indépendante des consonnes *sh* /ɕ/, *j* /ʑ/ et *ch* /tɕ/, l'absence des combinaisons *she* /ɕe/, *je* /ʑe/ et *che* /tɕe/ dans une large frange du lexique ne s'explique pas. Si l'on suppose au contraire que *she*, *je* et *che* représentent les palatalisations de /s/, /z/ et /t/ avant *e*, ces lacunes découlent tout simplement du fait que la palatalisation est impossible avant la voyelle *e*, quelle que soit la nature du segment qui précède (sur *ye*, voir aussi la section 3.11).

D'ailleurs, même dans les emprunts occidentaux dans lesquels *she*, *je*, ou *che* sont attendus, ils sont souvent dans les faits réalisés *se*, *ze* ou *chie* :

---

[37] Quelques séquences *she* /sye/ se rencontrent marginalement dans les mots Yamato, mais toujours comme variantes de *se*, par exemple dans *misete* / *mishete* « fais voir ! ». Il s'agit vraisemblablement d'une influence dialectale, ou d'une palatalisation affective.

shepaado > *sepaado* « chien de berger » {shepard}, *jeneraru* > *zeneraru* {general}, *cheen* > *chien* {chain}.

Il faut noter de plus que [ɕ] et [ʑ] sont très rares dans les mots Yamato avant les voyelles *a*, *u*, *o*, *e*. Avant *a*, on relève aussi une alternance occasionnelle entre [s] et [ɕ] dans les strates Yamato et sino-japonaise, par exemple dans *sake / shake* « saumon », *saboten / shaboten* « cactus », *zari / jari* « gravier », que l'on peut analyser comme une alternance entre une voyelle précédée d'une consonne simple (CV) et une voyelle précédée d'une consonne palatalisée (C*y*V).

Si l'on adopte ce point de vue, les consonnes /ɕ/, /ʑ/ et /tɕ/ (alias /ʃ/, /ʒ/ et /tʃ/) peuvent être ôtées de l'inventaire consonantique.

3.6.2. *ts* [ts]

Le problème se pose dans des termes différents pour l'affriquée [ts]. A première vue, cette consonne est, elle aussi, une variante conditionnée de /t/ avant *u*. On trouve cependant quelques occurrences de [ts] avant d'autres voyelles. Si presque tous ces cas concernent des emprunts étrangers récents (*tsetse-bae* « mouche tsé-tsé », *tsoisu* {Zeus}), *tsaratsuusutora* {Zarathustra}, il faut signaler l'existence de certaines formes Yamato avec [ts] comme *otottsan* [otottsaɴ], variante de *otousan* « papa ». C'est à ce type d'exemple que l'on doit la présence de /ts/ (parfois noté /c/) dans les tableaux de consonnes de linguistes tels que Hattori Shirô ou Kindaichi Haruhiko, alors même qu'ils en excluent /ɕ/, /ʑ/ et /tɕ/ (*sh*, *j et ch*).

ts [ts] et sa correspondante palatalisée *ch* [tɕ] entretiennent un rapport curieux avec /s/ : elles fonctionnent fréquemment comme un renforcement de cette dernière en cas de gémination[38], c'est-à-dire lorsque précédées de

---

[38] On rapprochera ce comportement de /s/ après /Q/ de celui de l'autre fricative, /h/, après /Q/. Comme nous le verrons en 3.7, /h/ passe automatiquement à /p/ lorsqu'il subit la gémination. On a donc un parallèle /Qs/ = [tss] ~ /Qh/ = [pp]. Ces deux transformations peuvent être ramenées à un phénomène de fortition. Dans le cas de /h/, nous suggérons plus loin en 3.7. que ceci pourrait expliquer l'absence, au niveau phonologique, d'une spécification de point d'articulation dans la structure de /h/. Cette analyse peut éventuellement être étendue à /s/, qui, en tant que coronale, peut aussi être considérée comme dépourvue de point d'articulation dans le cadre de certaines théories (Paradis & Prunet, 1991). Un argument confortant cette hypothèse réside dans l'absence d'assimilation de point d'articulation de la nasale-more /N/ avant /h/, /s/ et /z/, contrairement à ce qui se produit avant les autres consonnes obstruantes (voir 4.1), ce qui pourrait donc s'expliquer par le fait qu'il n'y a rien à assimiler dans /h/, /s/ et /z/. En attendant une étude plus poussée de cette question, on tirera de ceci la conclusion suivante : les fricatives japonaises sourdes sont peu compatibles avec la gémination, et /h/, comme /s/, montrent une

/Q/ (voir 4.2), particulièrement dans les formes affectives, enfantines, ou expressives (Hamada 1954:74) :

(28)

otou-san	>	*otottsan*	« papa »
chiisai	>	*chicchai*	« petit »
de+shiri	>	*decchiri*	« fesses rebondies »
massugu	>	*mattsugu*	« tout droit »
shoushuu	>	*shocchuu*	« fréquemment »

Citons également les formes *-chan, -chama* 'suffixe personnel', variantes expressives et enfantines de *-san*, *-sama*, dans lesquelles la gémination n'est pas obligatoire.

3.7. /h/

La fricative /h/ présente les réalisations suivantes : [h] (parfois [ɦ]) avant *a*, *e* et *o*, [ɕ] ou [ç] avant *i* et *y* chez de nombreux locuteurs, surtout tokyoïtes, et enfin [ɸ] avant *u*.

(29) Réalisations de /h/

/h/ →
- [h] ([ɦ]) / __ a, e, o
- [ɕ], [ç] / __ i, y
- [ɸ] / __ u

Chez certains locuteurs, l'opposition entre /h/ et /s/ est neutralisée avant *i* : *hi* /hi/ et *shi* /si/ sont prononcées de manière identique. Les oppositions sont alors neutralisées au profit de /h/ dans les régions du Kansai (/hi/, /si/

---

tendance nette à adopter le mode d'articulation occlusif lorsqu'elles sont renforcées par Q. Ceci est également manifeste dans les adaptations d'emprunts étrangers, où il est démontré que /s/ et /h/ sont beaucoup plus rarement géminées que les autres consonnes (Kawagoe & Arai, 2002).

= [hi]), tandis qu'elles le sont au profit de /s/ dans le Kantô (/hi/, /si/ = [ɕi] ou [çi]), confusion déjà signalée au début du XVIIIème siècle[39].

(30)

		Kansai	Kantô	
shima	/sima/	[hima]	[çima] / [ɕima]	« île »
hima	/hima/	[hima]	[çima] / [ɕima]	« temps libre »

La fricative bilabiale sourde ɸ, simple allophone de /h/ avant *u* au départ, s'est récemment phonémisée dans les emprunts étrangers récents, par exemple *famirii* [ɸamiɾiː] {family}. On opposera des paires comme par exemple *hitto* [hitto] {hit}, et *fitto* [ɸitto] {fit}. Dans des emprunts un peu plus anciens datant du début ou du milieu du XXème siècle, c'est [h] qui apparaît régulièrement pour {f}: *telehon* [teɾehoɴ] {telephone} (voir aussi 3.14).

3.7.1. Développement diachronique de /h/

La variété articulatoire actuelle de /h/ reflète l'histoire complexe et mouvementée de cette consonne en japonais, dont la série d'évolutions est désignée en linguistique japonaise sous le nom de *ha-gyô tenkoon* (ハ行転

39 On peut voir ce phénomène comme résultant d'une assimilation de point d'articulation, la voyelle palatale /i/ influençant la consonne /s/. On peut aussi envisager, comme Hamada (1964), la possibilité que la réalisation *sh* [ɕ] avant /i/ soit un vestige de la valeur phonétique ancienne de /s/, qui était peut-être chuintant avant toutes les voyelles.

On sait avec certitude que /s/ était chuintant non seulement avant /i/ mais aussi avant /e/ au XVIIème siècle. On en veut pour preuve les notations des Jésuites portugais qui rendent せ par *xe* : par exemple le mot せめ « reproche » est transcrit *xeme* (*seme* en japonais moderne standard), c'est-à-dire avec une prépalatale [ɕ] ou [ʃ]. Hoffmann, auteur d'une grammaire japonaise parue en 1868, mentionne que la combinaison せ est prononcée *se*, *she*, ou même *tse*. La réalisation [ɕe] est encore attestée dans certains dialectes, et même de façon marginale par exemple dans la forme affectée du japonais de Tôkyô [miɕete] pour *misete* « fais voir ! ».

Les avis divergent sur ce qu'ont pu être, plus anciennement encore, les valeurs phonétiques de ce /s/ : [ʃ] comme le suppose Mabuchi (1959), [ts] selon Kamei (1984b) ou Arisaka (1936, 1955), ou bien encore [tʃ] selon Kobayashi (1981).

呼音, littéralement « son résultant du changement touchant le *kana* de la ligne *ha* »).

Dans les mots Yamato et sino-japonais, *h* remonterait à une ancienne occlusive labiale **p* (Ueda, 1903, Hashimoto S., 1928). Le japonais archaïque (ou pré-archaïque selon certains auteurs) n'aurait donc pas possédé de fricative laryngale, ce qui explique que, dans les emprunts les plus anciens au chinois, le son original /h/ soit régulièrement rendu par la vélaire /k/ en japonais, tandis que /p/ est adapté au moyen du son transcrit par les *kana* commençant actuellement par la consonne /h/ (*ha-gyô* ハ行). C'est donc que la consonne initiale de cette série de graphèmes n'était pas [h], mais autre chose, et très vraisemblablement [p]. On trouvera quelques exemples en (31), où sont fournies également à des fins de comparaison les formes sino-coréennes, lesquelles, on le constate, maintiennent très régulièrement les initiales chinoises originelles.

(31) **h* et **p* en chinois ancien, et leurs réflexes en sino-japonais et sino-coréen

		chinois ancien	sino-japonais moderne	sino-coréen moderne
ch **h* : jp *k*				
血	« sang »	*huet	**k**etsu	hjɔl
漢	« Chine »	*han	**k**an	han
香	« parfum »	*hıaŋ	**k**ou, **k**you	hjaŋ
ch **p* : jp *h*				
本	« racine »	*puən	**h**on	pon
波	« vague »	*puar	**h**a	p^ha
布	« étoffe »	*pag	**h**u, **h**o	p^ho

Des emprunts anciens effectués par l'aïnou depuis le japonais nous révèlent également la valeur originelle du /h/ moderne. Par exemple, le mot aïnou *potoki* « Bouddha », un très vieil emprunt au japonais, correspond à la forme japonaise moderne *hotoke*. Etant donné que l'aïnou possède une fricative glottale [h] dans son système, l'interprétation qui s'impose est que

les mots japonais en question commençaient, à l'époque de l'emprunt, par un **p* et non par un **h*. Par ailleurs, dans plusieurs dialectes Ryûkyû actuels, /p/ répond régulièrement à /h/ japonais : jp *hi* / rk *pi* « feu », jp *hatake* / rk *pataki* « champ »…

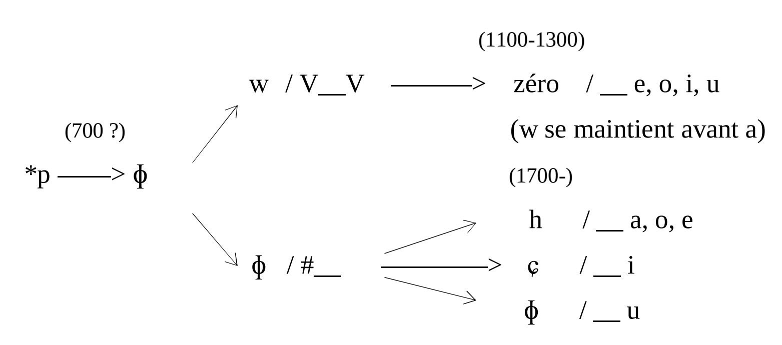
A l'époque Nara (VIIIème siècle), il est probable que */p/ avait déjà évolué en une fricative bilabiale (Hashimoto S., 1928, Hamada, 1954), sauf dans les mots mimétiques. Cette réalisation bilabiale ɸ est d'ailleurs celle qui s'est maintenue jusqu'à nos jours avant la voyelle /u/ en japonais standard, et même avant toutes les voyelles dans certains dialectes du Tôhoku et des départements de Nagano, Shimane ou Nagasaki.

Aux alentours du Xème siècle, ɸ serait passé à *w* à l'intervocalique (33a), avant de disparaître totalement, sauf avant la voyelle /a/ où il donne [w]. A l'initiale de mot, il est maintenu (33b) et demeure bilabial au moins jusqu'au XVIIème siècle. Ceci est attesté par la notation des missionnaires portugais et espagnols, qui transcrivent *fodo* « degré », *fafa* ou *faua* « mère », *feike monogatari* « roman des Heike » (aujourd'hui *hodo*, *haha*, *heike*). Une devinette datée de l'époque Muromachi nous apporte également une indication précieuse : à la question « Qui se rencontre deux fois pour maman, mais pas une seule fois pour papa ? » (母には二度会って、父には一度も会わず), la réponse attendue est *kuchibiru* « les lèvres ». On sait donc que « maman » était prononcé à l'aide d'une bilabiale, probablement [ɸaɸa], et plus anciennement encore sans doute *[papa].

La consonne poursuit ensuite sa transformation, évoluant en un segment de point d'articulation laryngal, c'est-à-dire [h], sauf avant /u/ où, de nos jours encore, elle reste bilabiale[40]. Rappelons également qu'avant /i/, on rencontre souvent une dorso-palatale [ç] ou [ç], dont nous savons qu'elle existait déjà au moins au début du XVIIIème siècle. Cette série d'évolutions est récapitulée en (32) :

[40] Il semblerait également, si l'on en croit les remarques d'Aston (1872) et d'Hoffmann (1868), que /h/ soit resté bilabial avant /i/ jusqu'au XIXème siècle dans les dialectes occidentaux.

(32) Evolution diachronique de h



D’autres hypothèses ont été proposées[41]. On mentionnera notamment celle de Hayashi Ch. (1992), qui considère que le */p/ archaïque s’est maintenu sous la forme [p] jusqu’au IXème siècle au moins, et que le passage *p > ɸ > w s’est produit postérieurement, et en un seul mouvement. Signalons également l’hypothèse de Hamano (2000), pour qui l’évolution de */p/ vers /w/ à l’intervocalique aurait comporté les étapes suivantes : *p > *b > *β > *w.

On trouvera en (33) une série d’exemples illustrant l’évolution de */p/ vers /h/ :

(33)

a. A l’intervocalique (V __ V)

*[kapa] > [kaɸa] > [kawa]	/kawa/	*kawa*	« rivière »
*[sipo] > [siɸo] > [siwo] > [sio]	/sio/	*shio*	« sel »
*[ipe] > [iɸe] > [iwe] > [ije][42] > [ie]	/ie/	*ie*	« maison »

b. A l’initiale (# __)

*[paru] > [ɸaru] > [haru]	/haru/	*haru*	« printemps »
*[pikari] > [ɸikari] > [hikari] (/ [çikari])	/hikari/	*hikari*	« lumière »
*[pune] > [ɸune]	/hune/	*hune*	« bateau »

---

[41] Voir aussi Labrune & Takayama (2004), pour une discussion plus détaillée de ces questions.

[42] Sur l’évolution *we* > *ye* > *e*, voir les sections 3.11 et 3.12.

La semi-consonne *w* ayant disparu avant *e*, *o*, puis *i* entre les Xème et XIIIème siècles, de nombreuses séquences vocaliques VV de la langue moderne correspondent en fait à d'anciennes séquences V*w*V représentant elles-mêmes des évolutions depuis des formes V*h*V (voir 3.12).

Cette série d'évolutions explique pourquoi la fricative glottale *h* a quasiment disparu du lexique Yamato à l'intervocalique. Elle n'existe que dans les mots résultant d'une réduplication : *haha* « mère », *hoho* « joue », *hata-hata* « muge gris », *hara-hara* « avec anxiété »[43], et dans les composés transparents comme *asa-hi* « soleil du matin », *shira-hama* « plage de sable blanc » ou *shira-ho* « voile blanche ». Si ces deux types de mots ont maintenu un *h* interne, c'est pour préserver, dans le premier cas, le caractère réduplicatif des mots concernés, qui peut constituer un indice morphologique d'appartenance paradigmatique aux classes sémantiques des termes de parenté, de parties du corps, de noms de la faune et de la flore, ou des idéophones[44], et, dans le second cas, pour assurer la transparence morphologique et préserver l'identité des morphèmes *hi*, *hama*, *ho*, etc. apparaissant dans la deuxième partie des composés. On a affaire, dans les deux cas, à l'application d'un même principe, qui reçoit le nom de « principe d'identité » ou de « fidélité » en théorie de l'optimalité.

3.7.2. Correspondance phonologique entre *h*, *b* et *p*

L'histoire éclaire également la correspondance phonologique existant entre *h*, *p* et *b* en japonais moderne.

En effet, la laryngale /h/ fonctionne, sur le plan morpho-phonologique, comme la correspondante sourde de /b/, alors que c'est /p/, qui, sur le plan strictement phonétique, devrait jouer ce rôle. Ceci est d'abord manifeste au niveau de l'écriture, puisque les *kana* notant *ba*, *bi*, *bu*, *be* et *bo* sont dérivées de ceux notant *ha, hi, hu, he* et *ho* par addition du diacritique de

---

[43] Il est intéressant de remarquer que dans les mots *haha* et *hoho*, la fricative intervocalique a suivi un temps l'évolution *h* > *w* (comme l'attestent les transcriptions *faua* pour *haha* « mère », et *fou* (< **howo*) pour *hoho*, par les Portugais), avant que, par une sorte de revirement phonétique, on n'en revienne à *haha* et *hoho,* les formes actuelles. Signalons toutefois que *hou* ou *hoo* « joue » s'entendent encore chez certains locuteurs âgés.

[44] Les réduplications sont en effet fréquentes dans les mots appartenant à ces familles morpho-lexicales. Pour les termes de parenté, on a *chichi* « papa », *baba* « grand-mère », etc. Pour les parties du corps : *mimi* « oreille », *momo* « cuisse », *chichi* « sein ». Pour les noms de la faune et de la flore : *geji-geji* « mille-pattes », *min-min-zemi* « cigale », *chou-chou* « papillon », pour les idéophones : *pika-pika* 'manière d'étinceler' », *koro-koro* 'manière de rouler', etc.

voisement (les *nigoriten*, ou *dakuten* 濁点, exemple 34), un peu de la même façon que les combinaisons commençant par *d*, *z* et *g* sont dérivées, respectivement, de celles commençant par *t*, *s* et *k* (cf. section 1.3). Les séquences CV commençant par l'occlusive bilabiale sourde *p* se transcrivent elles aussi à partir de celles commençant par *h*, mais à l'aide d'un signe diacritique spécial apparu relativement récemment (à partir du XVIème siècle selon Okumura, 1972), le *handakuten* (半濁点).

(34) Notation de *b*- et de *p*-

h : b	ha hi hu he ho はひふへほ	:	ba bi bu be bo ばびぶべぼ
h : p	ha hi hu he ho はひふへほ	:	pa pi pu pe po ぱぴぷぺぽ

Le rapport phonologique entre *h* et *b* transparaît également lors du *rendaku* (連濁 « voisement de composition », voir la section 3.15.2). L'occlusive /b/ y fonctionne en effet comme l'alternant voisé de /h/, par exemple *tabi* + *hito* > *tabi-<u>b</u>ito* « voyageur » (« voyage » + « homme »).

Autre anomalie apparente qu'explique l'histoire de l'évolution de *h* à partir de *p* : /h/ géminé se manifeste par [pp], non par *[hh]. Examinons par exemple les formes emphatiques ou expressives présentées en (35a), ainsi que les composés sino-japonais en (35b) :

(35) /hh/ > [pp]

a. Formes emphatiques ou expressives

yahari [45]	>	*yappari*	« de fait »
suki + *hara*	>	*sukippara*	« ventre vide »
su + *hadaka*	>	*suppadaka*	« tout nu »

b. Composés sino-japonais

shutsu + *hatsu*	>	*shuppatsu*	« départ »
ichi + *hon*	>	*ippon*	« un objet long »
(comparer avec *ichi* + *kai*	>	*ikkai*	« une fois »)

[45] L'adverbe *yahari* appartient en fait à la sous-classe des mots mimétiques, ce qui explique la présence d'un *h* interne dans la racine.

Ce n'est que dans quelques emprunts récents, par exemple *gohho* {(van) Gogh}, *bahha* {Bach}, ainsi que dans un nombre limité de composés sino-japonais ou mixtes non lexicalisés, par exemple *juhhari* « dix points de suture », qu'apparaissent quelques instances de [hh] (Lawrence, 1999).

Une possible explication au fait que /h/ passe à /p/ après les segments spéciaux /Q/ (première partie d'une géminée) et /N/ (la nasale-more) est la suivante : /N/ et /Q/, segments dépourvus de point d'articulation, ont besoin, pour se réaliser avant une consonne, que ladite consonne possède, elle, un point d'articulation spécifié, auquel /N/ et /Q/ pourront s'associer. Or, la consonne /h/ ne remplit pas cette condition, puisqu'en tant que laryngale, elle peut être considérée comme dépourvue de point d'articulation au niveau de sa structure phonologique[46]. C'est la raison pour laquelle après /Q/ et /N/ la consonne labiale /p/ se serait maintenue. Une autre explication serait que les fricatives sont plus difficilement géminables que les autres consonnes, notamment les occlusives. Une fricative se retrouvant en situation d'être géminée peut donc assez facilement, par une sorte de processus de renforcement consonantique, être amenée à modifier son mode d'articulation, et à devenir [-continue] (c'est-à-dire occlusive). On a signalé précédemment (voir la note 38) que l'autre fricative sourde du japonais, l'alvéolaire /s/, manifeste à un moindre degré la même tendance à l'occlusion en cas de gémination.

Enfin, le rapport spécial qui unit *h*, *b* et *p* se manifeste également par les nombreux cas d'alternance entre ces trois consonnes. Ces alternances s'observent dans le vocabulaire mimétique, dans les composés sino-japonais, et dans les composés Yamato. Elles sont conditionnées soit par l'environnement phonétique (ainsi /h/ passe à /p/ ou /b/ après la nasale-more /N/), soit par des règles morpho-phonologiques (*rendaku*), soit enfin par des facteurs stylistiques ou de registre. On remarque que dans certains composés Yamato, [pp] fonctionne comme marque de composition, et remplit donc un rôle comparable au *rendaku* (comparer les trois formes *sukihara / sukibara / sukippara* « ventre vide » en 36c).

(36) Alternances /h/, /p/ et /b/

a. Mots mimétiques

hara-hara	*para-para*	*bara-bara*

'état de choses dispersées' (avec diverses nuances sémantiques ou stylistiques)

---

[46] Précisons en effet que recours à l'étiquette « laryngale » ou « glottale » correspond en fait à une absence de point d'articulation au niveau supra-laryngal.

hera-hera	*pera-pera*	*bera-bera*
« plat et léger »	« plat et fin »	« plat et flasque »

b. Composés sino-japonais

-hon 本 :	*ip-pon* 一本	*ni-hon* 二本	*san-bon* 三本
‘spéc. num.’	« 1 objet long »	« 2 objets longs »	« 3 objets longs »
hu 夫 :	*hu-sai* 夫妻	*nin-pu* 人夫	*jou-bu* 丈夫
« homme »	« couple »	« homme de peine »	« bien portant »

c. Composés Yamato

ha 歯	*mushi-ba* 虫歯	*dep-pa* 出っ歯
« dent »	« dent cariée »	« dents saillantes »
suki-hara 空き腹	*suki-bara* 空き腹	*sukip-para* 空きっ腹

« ventre vide » (*suki* « vide » + *hara* « ventre »)

3.8. /m/

La nasale bilabiale /m/ est prononcée [m] en toutes positions.

On doit signaler l’existence d’un segment particulier réalisé comme un *m* morique (API [m̩]) et que l’on est susceptible d’entendre chez certains locuteurs âgés, ou dans certaines formes de théâtre traditionnel. Cette nasale se rencontre dans des mots commençant par *um-*, comme *ume* « prunier », *uma* « cheval », *umareru* « naître », à la place de la voyelle /u/. Ces mots sont alors réalisés [m̩me], [m̩ma], [m̩maɾeɾɯ]. On peut penser qu’on a là un vestige d’une prononciation archaïque, beaucoup plus répandue autrefois, et d’ailleurs attestée dans les textes de Heian.

3.9. /n/

La consonne nasale /n/ est apico-dentale ou apico-alvéolaire. La plupart des phonéticiens japonais signalent une réalisation palatale [ɲ] avant la voyelle *i* et la semi-consonne *y*, mais la palatalisation nous semble assez peu marquée. On est loin du son [ɲ] qu’on a par exemple en français dans les mots *montagne* ou *agneau*.

3.10. Le statut de la nasale vélaire [ŋ]

3.10.1. Les données du problème

Le statut phonologique de la consonne nasale dorso-vélaire ŋ (*bidakuon* 鼻濁音 ou *ga-gyô bion* が行鼻音 dans la terminologie japonaise) pose un problème largement débattu : s'agit-il d'une simple variante de /g/ ou d'un segment bel et bien distinctif ?

On note d'abord que ce son ne dispose pas d'un signe propre dans les syllabaires, où il est transcrit à l'aide des *kana* de la série *g* : が、ガ = [ga] ou [ŋa] , ぎ、ギ = [gi] ou [ŋi] , ぐ、グ = [gu] ou [ŋu] , げ、ゲ = [ge] ou [ŋe] , ご、ゴ = [go] ou [ŋo][47]. En deuxième lieu, le son [ŋ] est absent chez de nombreux locuteurs, où il est remplacé par [g] ou [ɣ]. C'est d'ailleurs un segment qui est considéré comme en voie de disparition, ainsi que nous le verrons plus en détail ci-dessous (Kindaichi, 1942), bien qu'il soit toujours, de nos jours encore, tenu comme l'une des marques distinctives du « beau japonais ». On pense toutefois que [ŋ] serait apparu relativement récemment en japonais, vraisemblablement aux alentours du XVIIIème siècle.

Troisièmement, chez les locuteurs qui possèdent un [ŋ], la distribution de ce phone est particulière : [ŋ] n'apparaît pas à l'initiale des morphèmes indépendants (37a). On ne le trouverait qu'à l'intérieur des mots (37b).

(37)

a.

goma	[goma]	*[ŋoma]	« sésame »
geta	[geta]	*[ŋeta]	« *geta* (sandales japonaises) »

b.

kagami	[kaŋami]	*[kagami]	« miroir »
nigeru	[niŋeɾɯ]	*[nigeɾɯ]	« fuir »

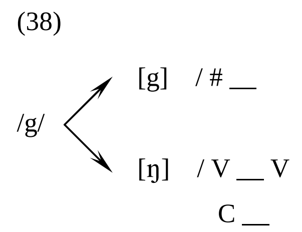
Les exemples cités jusqu'ici laissent penser, comme nous l'avons dit, que chez les locuteurs concernés par cette alternance, on a affaire, avec [g] et [ŋ], à deux consonnes en distribution complémentaire : l'occlusive

---

[47] Les dictionnaires de phonétique et les manuels d'orthoépie notent parfois カ゜キ゜ク゜ケ゜コ゜ les combinaisons commençant par ŋ.

vélaire apparaît à l'initiale, la nasale vélaire en médiale. Il est alors tentant de considérer [ŋ] comme un simple alternant de /g/ (variante idiolectale, sociolectale ou régionale), avec la règle d'allophonie suivante :

(38)



Mais les choses ne sont pas aussi simples, car un ensemble de petits faits vient compliquer le problème.

Tout d'abord, il existe quelques cas de contrastes sémantiquement pertinents entre *g* et *ŋ*, comme dans les paires *doku-ŋa* 毒牙 « croc à venin » vs. *doku-ga* 毒蛾 « phalène venimeux », *daigo* 第五 « cinquième » vs. *daiŋo* 醍醐 « breuvage à base de lait bouilli » , ainsi que *juugo* 十五 « quinze » vs. *juuŋo* 銃後 « front arrière ». Mais de tels exemples de paires minimales restent rares, et, pour certains linguistes ils ne justifient pas que l'on pose l'existence d'un phonème supplémentaire dans le système du japonais.

Par ailleurs, la conjonction *ga* (« mais ») est prononcée [ŋa] même en tout début d'énoncé. On entend également parfois un [ŋ] à l'initiale des mots *gurai* « environ », ou *gotoshi* « identique » (NHK, 1998), même lorsque ceux-ci n'ont pas le statut de morphèmes dépendants.

Enfin, l'alternance [g] / [ŋ] n'est pas systématique. En effet, un /g/ non initial n'est jamais réalisé [ŋ] dans les mots redoublés mimétiques ou expressifs (39), à l'initiale du morphème *go* « cinq » (40), après le préfixe de politesse *o-* (41), et, enfin, dans les emprunts récents (42a), sauf si une nasale vélaire figure déjà dans la forme d'origine (42b) :

(39) Mots mimétiques et expressifs redoublés

gunya-gunya	[gɯnjagɯnja] *[gɯnjaŋɯnja]	« tout mou »
geji-geji	[geʑigeʑi] *[geʑiŋeʑi]	« (sorte de) mille-pattes »

Curieusement, dans les mots composés dont le second constituant commence par /g/ et qui remplissent les conditions pour que s'applique le *rendaku* (voir 3.15.2), il arrive que le segment /g/ ne subisse pas la

nasalisation : par exemple *kuro* + *goma* fait *kuro-goma* [kɯɾogoma] et non *[kɯɾoŋoma] « sésame noir » (Kamei, 1956).

Cependant, les mots redoublés à valeur de pluriel subissent la nasalisation, comme par exemple *kuni-guni* [kɯniŋɯni] « divers pays ». L'usage semble flottant, et les descriptions contradictoires dans certains autres cas. Par exemple l'adjectif *gyougyoushii* « imposant », formé à partir du redoublement d'un morphème sino-japonais, serait, selon Kamei (1956), réalisé [gjoːgjoːçii] et non *[gjoːŋjoːçii], alors que NHK (1998) indique la prononciation [gjoːŋjoːçii].

(40) Morphème *go* « cinq »

juugo	[ʑɯːgo]	*[ʑɯːŋo]	« quinze »

Toutefois, dans le dérivé lexicalisé *juugo-ya* [ʑɯːgoja] « pleine lune (lit. 'nuit du 15ème jour') », où le morphème *go* a perdu son sens numéral, c'est la nasale et non l'occlusive qui apparaît : [ʑɯːŋoja], *[ʑɯːgoja].

(41) Préfixe de politesse *o-*

o- + *genki*	[ogeŋki]	*[oŋeŋki]	« santé »
o- + *goukei*	[ogoːkeː]	*[oŋoːkeː]	« total »

(42) Emprunts récents

a. avec [g] dans le mot source

ragubii	[ɾagɯbiː]		*[ɾaŋɯbiː]	« rugby »

b. avec [ŋ] dans le mot source

hangaa	[haŋgaː]	ou	[haŋŋaː]	« cintre » {hanger}

C'est probablement du cas (42b) que relève le mot *igirisu* [iŋiɾisɯ] « Angleterre », du portugais {Inglês}.

Dans les mots composés relevant de types autres que ceux qui viennent d'être cités, la situation est extrêmement confuse. On relève trois cas de figures : certains mots présentent régulièrement un [ŋ], par exemple *hiyori* + *geta* [hijoɾiŋeta] « *geta* des beaux jours »; d'autres maintiennent toujours un [g], comme *shiro* + *goma* [çiɾogoma] « sésame blanc »; un troisième groupe autorise les deux réalisations [g] ou [ŋ], s'observant soit

chez un même locuteur, soit entre locuteurs différents, par exemple *keshi* + *gomu* [keɕiŋomɯ] ou [keɕigomɯ] « gomme à effacer ». Il est important de signaler que les descriptions (dictionnaires, articles) ne concordent pas toujours.

Selon Akamatsu (1997 :130), la fluctuation entre les réalisations [g] / [ŋ] doit être attribuée à deux causes principales : les mouvements démographiques et l'âge. Selon lui, la généralisation de la réalisation [g] en position interne résulterait de l'influence des prononciations régionales non standard dans lesquelles [ŋ] n'existe pas, après les mouvements de population qui ont suivi la fin de la seconde guerre mondiale. Elle se serait alors répandue dans les couches les plus jeunes. Cette position est largement dominante chez les linguistes japonais. Et de fait, on constate que [ŋ] est de moins en moins présent dans le parler des jeunes générations.

Le statut de la nasale vélaire constitue l'un des grands problèmes classiques de la phonologie du japonais. C'est pourquoi il paraît intéressant de présenter en détail, en les confrontant, deux approches fort différentes et complémentaires, mais chacune bien représentative de sa tradition et de son époque : le traitement de Junko Itô & Armin Mester publié en 1997, qui s'inscrit dans la perspective théorique anglo-saxonne récente, et l'étude de Kindaichi Haruhiko, menée en 1942, qui accorde aux données, à la variation et à la dimension sociologique une minutieuse attention, caractéristique de la tradition linguistique japonaise.

3.10.2. Le traitement de Itô & Mester (1997)

Les linguistes Junko Itô et Armin Mester ont proposé, dans un article de 1997, une analyse remarquée de la phonologie de ŋ en japonais. Selon eux, les deux cas de figures suivants s'observent dans les mots composés : i) variation possible entre [g] et [ŋ] à l'initiale du second constituant ; ii) pas de variation, seul [ŋ] est possible. Le premier type serait celui des mots dont le second constituant commence par un /g/ sous-jacent (exemples 43), le second, celui des mots commençant par un /k/ sous-jacent subissant un *rendaku* (exemples 44). Le *rendaku*, rappelons-le, consiste en un voisement d'une obstruante sourde initiale de mot en composition (3.15.2).

(43) /g/ > [ŋ] ou [g] en composition

niwa + *geta*	>	*niwa-geta* / *niwa-ŋeta*	« *geta* de jardin »
shima + *gara*	>	*shima-gara* / *shima-ŋara*	« motif à rayures »

(44) /k/ > [ŋ] en composition

yuki + kuni	>	*yuki-ŋuni*	**yuki-guni*	« pays de neige »
ori + kami	>	*ori-ŋami*	**ori-gami*	« origami »

La différence illustrée en (43) et (44) entre un /g/ sous-jacent et un /g/ résultant de la sonorisation par *rendaku* d'un /k/ est tout à fait intriguante. Itô & Mester (1997) ont proposé une analyse particulièrement éclairante de ces faits dans le cadre de la théorie de l'optimalité. Leur explication rend compte, d'une part, de l'asymétrie entre *niwa-geta* / *niwa-ŋeta* en (43) et *yuki-ŋuni* / **yuki-guni* en (44), mais également, d'autre part, de l'impossibilité de trouver une nasalisation vélaire dans les mots mimétiques redoublés cités plus haut en (39), ainsi que de l'existence de paires minimales telles que *doku-ga* et *doku-ŋa*. Leur analyse, toutefois, n'est pas toujours exempte de faiblesses, notamment sur le plan des données, souvent contestables[48]. Pourtant, étant donné l'intérêt du phénomène, et l'écho dont a bénéficié cet article, il nous semble utile d'en présenter ici les idées centrales, en procédant à quelques adaptations de présentation.

L'analyse proposée par Itô & Mester (1997) s'inscrit dans le cadre de la théorie de l'optimalité et fait appel à quatre contraintes principales :

(45)

*[ŋ	pas de ŋ à l'initiale.
*g	pas de g.
IDENTLS	une forme lexicale et une forme de surface en correspondance doivent avoir les mêmes spécifications pour le trait [nasal].
IDENTSS	la forme autonome et la forme liée d'un même morphème doivent être identiques.

Pour rendre compte du *rendaku* (dans *yuki-ŋuni* par exemple), il faudra en outre invoquer la contrainte SEQVOI (comme *sequential voicing*, i.e *rendaku*), qui impose que le second constituant du composé commence par

[48] Comme nous aurons l'occasion de le rappeler, les données sont en effet moins tranchées que ne le laissent penser Itô & Mester. Il existe une forte variation selon les lexèmes. Par exemple, dans le cas d'un /g/ sous-jacent, on a aussi bien, comme nous l'avons vu ci-dessus, *hiyori* + *geta* [hijoɾiŋeta] avec nasalisation de /g/, que *shiro* + *goma* [çiɾogoma] où /g/ reste occlusif, contrairement à ce que laissent entendre Itô & Mester.

une consonne voisée. Cette dernière est placée en haut de la hiérarchie, avec *[ŋ (l'ordre entre ces deux contraintes reste indéterminé, ce qui fait qu'elles restent non hiérarchisées l'une par rapport à l'autre).

L'analyse suppose que les contraintes invoquées sont organisées selon deux hiérarchies, rendant compte ainsi de la variation observée (ce recours à deux hiérarchies différentes constitue un traitement classique de la variation en théorie de l'optimalité). La différence se joue entre IDENTSS et *g. Les hiérarchies sont les suivantes :

(46)

a. *[ŋ , SEQVOI >> IDENTSS >> *g >> IDENTLS

b. *[ŋ , SEQVOI >> *g >> IDENTSS >> IDENTLS

Comparons les tableaux pour *niwa* + *geta* > *niwa-ŋeta* et *yuki* + *kuni* > *yuki-ŋuni*, selon chacune des deux hiérarchies proposées.

(47) *niwa* + *geta*

a. Hiérarchie (46a): IDENTSS >> *g

lex : /niwa-geta/ surf : [geta]	*[ŋ	SEQVOI	IDENTSS	*g	IDENTLS
☞ [niwa geta]				*	
[niwa ŋeta]			*!		*

b. Hiérarchie (46b): *g >> IDENTSS

lex : /niwa-geta/ surf : [ŋeta]	*[ŋ	SEQVOI	*g	IDENTSS	IDENTLS
[niwa geta]			*!		
☞ [niwa ŋeta]				*	*

(48) *yuki + kuni*

a. Hiérarchie (46a): IDENTSS >> *g

lex : /yuki-kuni/ surf : [ŋuni]	*[ŋ	SEQVOI	IDENTSS	*g	IDENTLS
[yuki guni]			*	* !	
☞ [yuki ŋuni]			*		*
[yuki kuni]		* !			

b. Hiérarchie (46b) : *g >> IDENTSS

lex : /yuki-kuni/ surf : [ŋuni]	*[ŋ	SEQVOI	*g	IDENTSS	IDENTLS
[yuki guni]			* !	*	
☞ [yuki ŋuni]				*	*
[yuki kuni]		* !			

Si /g/ est permis en position interne à l'initiale du second constituant dans *niwa-geta* en (47a), c'est pour satisfaire la contrainte IDENTSS, placée plus haut que *g. Autrement dit, *niwa-geta* est possible car /g/ est déjà présent dans la forme autonome *geta*, alors que **yuki-guni* en (48a) ne l'est pas car aucun /g/ ne figure dans la forme autonome *kuni*. En (47b), c'est *niwa-ŋeta* qui est le meilleur candidat, puisqu'il respecte *g, contrainte placée plus haut que IDENTSS.

La variation possible entre *niwa-geta* et *niwa-ŋeta* résulterait donc de l'existence des deux hiérarchies. Toutefois, dans l'exemple *yuki* + *kuni* en (48a, b), cette différence de hiérarchie ne permet pas de faire émerger comme candidat gagnant **yuki-guni* puisque la consonne /g/ ne reflète pas un segment présent dans la forme autonome du lexème *kuni* (infraction à IDENTSS). C'est donc *yuki-ŋuni* qui est victorieux.

Enfin, pour rendre compte de la non-apparition de ŋ dans les mimétiques redoublés, Itô & Mester invoquent l'action d'une contrainte bien connue en théorie de l'optimalité, la contrainte IDENTBASE-

REDUPLICANT, placée au-dessus de *g. IDENTBASE-REDUPLICANT exige que dans une forme rédupliquée, la base et le réduplicant (les deux membres de la réduplication) soient parfaitement identiques : une forme de surface comme **gara-ŋara* n'est donc pas optimale ; mais **ŋara-ŋara* ne l'est pas non plus puisque, selon la hiérarchie proposée, l'interdiction d'avoir une nasale vélaire *ŋ* en initiale de mot est très haut placée. Dans ces conditions, c'est *gara-gara* qui apparaît comme le meilleur candidat.

L'analyse de Itô & Mester est séduisante à bien des égards : elle possède un fort pouvoir explicatif, et permet en outre d'unifier le traitement de faits en apparence disparates, notamment en ce qui concerne le cas des ŋ résultant d'un *rendaku*. Par ailleurs, les principes généraux qui gouvernent l'explication semblent indépendants du cadre formel utilisé, ce qui renforce encore l'intérêt de l'analyse (et peut lui garantir une certaine pérennité, au-delà des évolutions de la théorie). Les faits se ramèneraient au fond à un problème d'uniformité paradigmatique. Toutefois, l'analyse n'est pas à l'abri de toute critique. Le principal reproche que l'on peut formuler porte sur sa base empirique : ce travail ne repose malheureusement sur aucune étude de corpus réelle, et présente explicitement les patrons d'alternances optionnelles ou obligatoires comme systématiques, laissant entendre que les données sont établies et indiscutables. Or, c'est loin d'être le cas, et il est facile de trouver des exceptions. Par exemple, selon des auteurs aussi normatifs qu'Amanuma *et al.* (1989) ou NHK (1998), traitant précisément de la variété de japonais à laquelle s'intéressent Itô & Mester, certains mots composés dont le second constituant commence par un /g/ dans la forme de base, tels *hiyori* + *geta* « *geta* des beaux jours » ou *shiro* + *goma* « sésame blanc » n'ont qu'une seule réalisation, soit avec la nasale [hijoɾiŋeta], soit avec l'occlusive [çiɾogoma]. Par ailleurs, les mots avec *rendaku* présentent fréquemment une variation entre g et ŋ, même chez des locuteurs qui possèdent la nasale vélaire, sans que les conditions de la variation soient claires (Kamei, 1956, Kindaichi, 1942). On regrette que Itô & Mester ne se soient pas référés aux résultats de l'enquête de Kindaichi dont nous reparlerons ci-après, puisque c'est justement à ces variations inter et intra-locuteurs que cette dernière s'intéresse, plus d'un demi-siècle avant leur analyse. Les données traitées par Itô & Mester (1997) ne semblent pas représentatives du japonais de la fin du XXème siècle, d'autant qu'elles ne reflètent pas non plus une variété de japonais antérieure à cette date, par exemple celle décrite par Kindaichi. Elles ne sont rien d'autre qu'une sorte d'extrapolation à partir de descriptions rapides et normatives de type « grammaire scolaire », et bien que l'analyse théorique soit particulièrement élégante et séduisante, elle est loin, malheureusement, de rendre compte de la diversité de la réalité linguistique. L'information fournie sur les données est d'ailleurs limitée : il

s'agirait de la variété de langue parlée par les « habitants les plus âgés des quartiers Yamanote » de Tôkyô, formant la base de la langue standard, et reflétée dans les dictionnaires de prononciation. Or, détail qui a son importance, c'est justement sur le parler de ces quartiers que porte l'enquête de Kindaichi, et celle-ci fut justement menée en 1941 sur des collégiens âgés de 15 à 16 ans, locuteurs qui auront donc atteint, quelque 55 ans plus tard – l'article de Itô & Mester fut publié en 1997 –, un âge suffisamment avancé (plus de 70 ans) pour qu'on puisse les ranger parmi les « habitants les plus âgés » de leur quartier. Or, les réalités linguistiques décrites par Kindaichi dans son enquête de 1942 sont loin de correspondre à l'image nette et tranchée des faits que donnent Itô & Mester. Sans doute ces faiblesses n'invalident elles pas de manière définitive le traitement proposé par ces deux linguistes, mais elles invitent, en tout état de cause, à un réexamen approfondi tenant davantage compte des données attestées.

3.10.3. Le traitement de Kindaichi (1942)

Durant l'hiver 1941, le linguiste Kindaichi Haruhiko mena au sein d'un collège de l'arrondissement tokyoïte de Suginami (quartier de la zone dite Yamanote[49]), une enquête sociolinguistique consistant à faire lire à 70 jeunes gens âgés de 15 et 16 ans, nés et élevés dans la capitale, une liste de 13 mots comportant une vélaire interne susceptible d'être réalisée [g] ou [ŋ]. Les résultats de cette enquête mettent tout d'abord en évidence une extrême variété des réalisations parmi les locuteurs. Trois grands groupes peuvent être distingués: ceux qui réalisent tous les /g/ comme [g] (21 locuteurs), ceux qui les réalisent – sauf dans le mot *juugo* « quinze » – comme [ŋ] (20 locuteurs), et ceux qui présentent, selon les mots, l'une ou l'autre réalisation (29 locuteurs).

L'enquête établit en outre que l'apparition de [g] ou [ŋ] est également fonction des mots : certains sont plus fréquemment réalisés avec [g] ou [ŋ] que d'autres. Ainsi, *kaigun* « la marine » présente dans 70% des cas un [g], tandis que *ama-gasa* « parapluie » a dans plus de 67% un [ŋ]. Mais tous les mots testés ne présentent pas de tendance nette et constante. Il n'y a qu'un seul mot sur lequel tous les locuteurs fournissent une réalisation uniforme : *juugo* « quinze » avec [g]. Comme l'observe Kindaichi, *kaigun* et *chuugi* « fidélité », les deux mots les plus fréquemment réalisés avec [g] sont des lexèmes sino-japonais, ce qui laisse supposer que ce type de mot serait

---

[49] Rappelons que le japonais parlé dans les quartiers situés dans la zone Yamanote à Tôkyô est considéré comme le représentant le plus exemplaire de la variété standard.

moins sujet à la nasalisation vélaire. On notera que *ama-gasa* et *ha-gaki* « carte postale », qui présentent le taux le plus élevé de [ŋ], sont non seulement des mots Yamato, mais aussi des composés à *rendaku*, ce qui va dans le sens de l'analyse proposée par Itô & Mester. Toutefois, on relève tout de même que plus de 30% des locuteurs, y compris des locuteurs qui réalisent dans d'autres mots un [ŋ], ne nasalisent pas les composés à *rendaku ama-gasa* et *ha-gaki* à l'époque de l'enquête en 1941. Kindaichi signale en outre que *gi* et *gu* sont moins souvent nasalisés que *ga*, *ge* et *go*. Il évoque également la possibilité que la réalisation [g] soit plus fréquente en seconde more qu'en troisième more. Enfin, son travail met en évidence le fait que les femmes ont tendance à être moins conservatrices que les hommes sur le plan phonétique, puisqu'elles réalisent moins de [ŋ] que ces derniers[50].

On a donc clairement affaire à un phénomène de variation, dont les facteurs sont complexes, car ils sont de nature à la fois interne et externe. Outre la forte diversité entre locuteurs, tout à fait remarquable au sein d'un groupe aussi homogène sur le plan de l'âge et de l'origine socio-culturelle, l'enquête met au jour plusieurs autres facteurs internes susceptibles de favoriser l'apparition de la nasalisation vélaire : la strate lexicale à laquelle appartient le mot, son statut morphologique (mot simple ou composé), sa taille, son degré d'autonomie, le degré de lexicalisation dans le cas des composés, la nature de la voyelle qui suit la vélaire, ainsi que la position de la more dans le mot.

Notant, à l'époque de l'enquête, que les sujets de plus de trente ans réalisent presque tous [ŋ] en position interne, tandis que celui-ci est moins souvent présent chez les sujets plus jeunes, Kindaichi prédit alors la disparition progressive de [ŋ] au profit de [g] dans tous les contextes. Les travaux postérieurs, notamment l'enquête dont les résultats sont décrits par Inoue Fumio (1993), ont depuis régulièrement confirmé cette prédiction. On assiste bien à la disparition progressive de [ŋ] non seulement à Tôkyô, mais également dans d'autres régions où ce phone existait.

A la disparition de ŋ, Kindaichi voit aussi une raison structurelle. Pour lui, l'existence d'une nasale vélaire intervocalique en japonais serait un vestige de l'époque où les occlusives voisées internes étaient toutes prénasalisées : à une époque antérieure, on avait ainsi [mb], [nd], [ŋg], là où la langue moderne a généralement /b/, /d/ et /ŋ/~/g/. Lorsque les prénasalisées ont commencé à se réduire à un seul segment, [mb] et [nd] sont passés à /b/ et /d/. Les choses furent différentes pour [ŋg], qui connut un début de phonologisation vers /ŋ/ dans un certain nombre de dialectes.

---

50 On pense ici aux travaux de Labov, postérieurs à celui de Kindaichi, qui établissent le rôle moteur des femmes dans l'usage des nouvelles formes, et aux remarques de Gauchat (1905), cité par Labov (1976 :403 *sq*).

La raison en est que, la nasale vélaire /ŋ/ n'existant pas en tant que phonème dans le système, cette phonologisation de [ŋg] en /ŋ/ permettait de maintenir ou de créer de nouvelles oppositions (m / b, n / d, ŋ / g, où ŋ représente un nouvel élément). Si cela ne s'est pas produit pour [mb] et [nd], qui ne devinrent pas /m/ et /n/ mais /b/ et /d/, c'est parce que les nasales labiales et alvéolaires existaient déjà avec une certaine fréquence en tant que phonèmes. La réduction de [mb] et [nd] à /m/ et /n/ aurait donc entraîné la perte de nombreuses oppositions: par exemple **kambe* « mur » passant à **kame* se serait confondu avec *kame* « tortue », tandis que *kabe* n'était en concurrence avec aucune forme existante. En revanche, l'évolution de *kaŋge* « ombre » en *kaŋe* n'était pas susceptible de créer une confusion, puisque ŋ n'existe pas en tant que phonème.

Au XX[ème] siècle, toujours selon Kindaichi (1942), la tendance est celle d'un retour de [ŋg] vers /g/, sur le modèle des évolutions [mb] > /b/ et [nd] > /d/. La disparition de [ŋ] constituerait donc en fait l'aboutissement d'un procès diachronique de grande importance dans l'histoire de la langue japonaise, et dont on peut suivre l'évolution sur plusieurs siècles : celui de la dénasalisation des obstruantes sonores (voir la section 3.15).

Si nous avons jugé utile de consacrer plusieurs pages à la présentation des analyses de Itô & Mester (1997) et de Kindaichi (1942), c'est parce qu'elles nous semblent particulièrement représentatives de deux tendances malheureusement à l'extrême opposé l'une de l'autre : la tendance théorisante, particulièrement affirmée dans la phonologie à la manière nord-américaine d'aujourd'hui, qui fait peu de cas des données, et ignore souvent avec superbe les travaux de ses prédécesseurs travaillant dans des cadres théoriques différents du sien[51], et la tendance descriptiviste, fondée sur des enquêtes serrées, attentive à la variation, qui caractérise les linguistes japonais issus de la tradition du *kokugogaku*, mais à laquelle on pourrait reprocher parfois son manque de perspective générale.

3.11. /y/

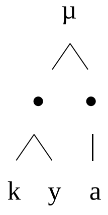
La dorso-palatale /y/ (API [j]) remplit la fonction de consonne dans les unités *ya*, *yu*, *yo*. Elle peut également apparaître après une autre consonne sous la forme d'une palatalisation. Toutes les consonnes japonaises à l'exception de *y* et *w* connaissent une version palatalisée dite *yôon* 拗音. Toutefois, c'est surtout après les consonnes /k/, /g/, /t/, /s/, /z/ et /h/ et dans

51 Itô & Mester citent certes l'article de Kindaichi, mais à propos d'un point tout à fait mineur, et sans évoquer explicitement l'enquête en question et ses résultats.

les mots sino-japonais que les palatalisations sont les plus fréquentes. On notera également qu'après /r/, la palatalisation est impossible dans les mots mimétiques (voir ci-dessous en 3.13).

Comme nous l'avons vu en 2.8, la présence de *y* ne modifie pas le poids prosodique de l'unité rythmique : *kyu* compte pour une more, au même titre que *ku*, *yu* ou *u*. Nous considérons que l'élément palatal dépend phonologiquement de la première position morique, comme représenté en (49) :

(49) Consonne palatalisée



La palatalisation est toujours notée à l'aide de *y* en transcription phonologique et en transcription officielle Kunrei. La transcription Hepburn est moins cohérente, qui rend les consonnes /s/, /t/, /z/ et /d/ palatalisées par *sh*, *ch*, et *j*, comme nous avons eu l'occasion de le remarquer.

L'élément *y* n'apparaît qu'avant les voyelles /a/, /u/, /o/. La combinaison de *y* avec /i/ est impossible dans toutes les strates lexicales: **yi*, **kyi*, **myi*, etc. n'existent pas. Il semble bien qu'il en ait toujours été ainsi en japonais.

La semi-consonne *y* n'apparaît pas non plus avant /e/, sauf dans quelques emprunts très récents ou certains dialectes, notamment du Kyûshû. Rappelons toutefois que *she* /sye/ se rencontre dans certains parlers à la place de *se* [se] de manière non distinctive : par exemple *she* /sye/ [çe] pour *se* « dos » en standard (voir la note 37). Mais /ye/ a existé en langue archaïque. Phonétiquement, /e/ et /ye/ furent distingués jusqu'au milieu du IXème siècle environ, avant de se confondre au profit de /ye/ dans la majorité des dialectes, ainsi que l'ont noté les Portugais au XVIème siècle : *yedo* (Edo, l'ancien nom de Tôkyô), *ye*, aujourd'hui *e*, « image ». C'est seulement à partir du XVIIème siècle que la prononciation [je] de *ye* commencera d'évoluer vers [e].

Les deux combinaisons impossibles */yi/ et */ye/ concernent les voyelles antérieures /i/ et /e/ en deuxième position, c'est-à-dire des éléments qui ont en commun avec la semi-consonne dorso-palatale /y/ le trait palatal, ou avant, en vertu d'un principe de dissimilation. Le même

type de restriction s'applique d'ailleurs à /w/, semi-consonne dorso-vélaire, qui n'apparaît pas avant la voyelle d'arrière (vélaire) /u/.

C'est tardivement, sous l'influence des emprunts au chinois, que la palatalisation serait apparue en japonais. Il est vrai qu'on la rencontre en grand nombre dans cette classe de mots dès l'origine. Elle apparaît quelquefois dans des mots Yamato modernes comme *kyou* « aujourd'hui », mais toujours comme le résultat d'un développement secondaire, déjà évoqué en 2.7.2. En style familier, elle est également fréquente, et parfois notée dans la graphie : *sore ha* > *sorya*, *itte ha* > *itcha* (/ittya/), *to iu* > *chuu* (/tyuu/). L'apparition de l'élément palatal s'explique par la présence de la voyelle antérieure /e/ dans les deux premiers exemples, de /i/ dans le troisième. Les palatalisations sont également répandues dans les mimétiques : *hunya-hunya* « tout mou », ainsi que dans les emprunts récents aux langues occidentales. Signalons notamment l'insertion fréquente de *y* après /k/ ou /g/ dans des mots comme *kyapashitii* {capacity}, ou *kyarameru* {caramel}, qui vise à rendre le point d'articulation plus avancé des vélaires /k/ et /g/ de l'anglais ou du français par rapport à celles du japonais.

Il existe quelques alternances C*y* / C, comme par exemple *kyu* ~ *ku* « neuf (numéral) », *shake* /syake/ ~ *sake* /sake/ « saumon ». Les alternances *shu* ~ *shi* et *ju* ~ *ji* (/syu/ ~ /si/, /zyu/ ~ /zi/), comme *Shinjuku* / *Shinjiku*, déjà évoquées en 2.4, sont nombreuses. Elles sont généralement considérées par les linguistes japonais comme impliquant la chute de /y/ (ce phénomène porte le nom de *chokuonka* 直音化). On a aussi des alternances lexicalisées *y*V / *i*, comme *yuku* / *iku* « aller », *yuu* / *iu* « dire », *yoi* / *ii* « bon », etc.

Dans certains mots, la palatalisation est parfois secondaire et fonctionne comme un phonestème pourvu d'une nuance enfantine ou affective, ou bien d'une valeur connotative de désordre et d'incohérence. Cela est particulièrement évident dans les mots mimétiques (Hamano, 1998). Ainsi, à côté de *pota-pota*, qui évoque une idée d'écoulement, on aura *pocha-pocha*, renvoyant à un barbotage. De telles palatalisations de nature expressive se produisent également sporadiquement ailleurs : ainsi, le suffixe personnel *san* devient *chan* (/tyaN/) après les prénoms d'enfants et les diminutifs (noter aussi le passage de /s/ à /t/, que nous interprétons comme un renforcement consonantique, voir 3.6). Pour des analyses de cette palatalisation secondaire (vue comme un autosegment par certains auteurs), et des enjeux théoriques qu'elle implique, on se reportera à Hamano (1998) et Mester & Itô (1989).

3.12. /w/

La semi-consonne labio-vélaire /w/ est légèrement moins arrondie que son équivalent anglais (dans *way*) ou français (dans *oiseau*). Sa réalisation phonétique se situe entre celle des symboles [ɰ] et [w] de l'API. Il s'agit en fait d'une version semi-vocalisée de la voyelle /u/ [ɯ], dont nous avons déjà dit, en 2.1. qu'elle n'était que faiblement arrondie en japonais.

/w/ ne se rencontre aujourd'hui qu'avant la voyelle /a/. Les combinaisons /wi/, /we/ et /wo/[52] ont existé dans des états antérieurs de la langue mais ont disparu en japonais standard moderne. Elles font cependant depuis peu une timide réapparition dans des emprunts occidentaux. En revanche, */wu/ n'a jamais existé. [o] *o* et [wo] *wo* se sont confondus aux alentours de l'an 1000, plutôt au profit de *wo*, comme le montrent par exemple les transcriptions des Portugais, qui écrivent *uo* ou *vo* pour お. Le groupe [wi] *wi* se réduit à [i] *i* vers le XIII[ème] siècle. Quant à [we] *we*, il se fond d'abord avec *ye* aux alentours du XIII[ème] siècle. *Ye* évolue ensuite vers le [e] moderne (voir la section précédente). En témoignent les transcriptions des Portugais, qui notent *coye* la forme moderne *koe* « voix », laquelle dérive d'un ancien *kowe*. La présence d'un *w* dans ce mot est également visible dans l'allomorphe *kowa*, qui apparaît dans des composés lexicalisés, par exemple *kowa-iro* « timbre de voix » (sur l'alternance *e* / *a* dans les composés, voir 2.3).

Les raisons qu'on peut invoquer pour ces changements, qui entraînent tout de même un appauvrissement certain des possibilités phoniques de la langue, sont, d'abord, la proximité perceptive et articulatoire des séquences en question (*wo* est proche de *o*, *wi* de *i*, et *we* de *e*), mais également le faible rendement de ces oppositions, c'est-à-dire le petit nombre de paires minimales fondées sur des oppositions entre V et *w*V. Les mores uniquement constituées d'une voyelle n'apparaissant qu'en initiale de mot en japonais Yamato archaïque, ce n'était guère que dans cette position que la perte d'une semi-consonne était susceptible de créer de nouvelles homophonies. Par ailleurs, dans les mots sino-japonais, les séquences *ye*, *we*, *wi* et *wo* étaient trop peu nombreuses pour que la neutralisation avec les voyelles simples pose problème.

Des mores de forme C*w*V (désignées sous le nom de *gôyôon* 合拗音) ont existé jusqu'à une époque assez récente dans certains mots sino-japonais (par exemple *okwashi* お菓子 « gâteau », *gwaikoku* 外国 « pays étranger »), reflétant la présence d'une semi-consonne labiale dans les formes chinoises d'origine. Le chinois ancien acceptait /w/ après une

---

[52] On romanise parfois la particule d'objet を sous la forme *wo*, mais ceci n'est pas supposé refléter la présence phonétique de la semi-consonne /w/.

grande variété de consonnes, mais, hormis quelques exceptions relevées dans des documents de l'époque Heian, ce sont uniquement les consonnes vélaires /k/ et /g/ qui toléraient /w/ en japonais. Si les combinaisons /kwa/, /gwa/, /kwe/, /gwe/, /kwi/, /gwi/ ont toutes existé, seules /kwa/ et /gwa/ se sont maintenues jusqu'au milieu ou la fin du XIXème siècle environ, et perdurent de nos jours encore dans certains dialectes du Tôhoku ou de Kyûshû principalement.

La tendance vers un affaiblissement de /w/ semble se poursuivre en langue moderne : /w/ est souvent supprimé avant /a/ en discours relâché. C'est ainsi qu'on entendra souvent *maaru* pour *mawaru* « tourner », *bia* pour *biwa* « néflier », *akannai* pour *wakaranai* « ne pas comprendre », *korya* pour *kore wa* « ceci », etc. (mais voir aussi la remarque de la note 29). Ce phénomène semble participer d'un affaiblissement généralisé des articulations labiales en japonais. On se souvient que */p/ a évolué vers /h/ ou zéro, que /w/ a disparu avant /i/, /o/ et /e/, que les labio-vélaires /kw/ et /gw/ sont passées à /k/ et /g/, et que /u/ n'est que très légèrement arrondi. La nasale /m/ n'est pas épargnée : dans la langue actuelle relâchée, elle subit parfois, en débit rapide, un amuïssement, par exemple *suimasen* pour *sumimasen* « pardon »[53].

3.13. /r/

La réalisation prototypique de l'unique liquide japonaise est celle d'une apico-alvéolaire battue : [ɾ]. Cette consonne connaît néanmoins un grand nombre de variantes selon les locuteurs, les registres ou l'environnement phonétique. On rencontre principalement : la latérale [l], surtout répandue chez les jeunes locutrices dans tous les contextes et avant la palatalisation *y* chez les autres locuteurs ; la vibrante [r], dont le nombre de roulements varie en fonction de facteurs socio-linguistiques (plus ils sont nombreux,

---

[53] On peut se demander si les causes de cette tendance à la délabialisation ne sont pas culturelles plutôt que proprement linguistiques : il n'est pas impossible que la recherche d'une certaine immobilité ou impassibilité faciale soit liée à l'amuïssement des labiales dans le système phonologique. Hagège & Haudricourt (1978) invoque une cause du même ordre pour expliquer l'absence de labiales dans le langage adulte en iroquois. On remarque d'ailleurs qu'une labialisation exagérée de l'articulation, est, en japonais, marque de colère et d'emportement. A contrario, la délabialisation apparaît donc comme une marque de maîtrise de soi, de calme et d'impassibilité, qualités martiales éminemment prisées dans la culture traditionnelle. Par ailleurs, le fait que, selon Tamba (1974), les voyelles sont nettement postériorisées dans le théâtre *no*, « donnant une impression de calme, de maîtrise de soi, de grandeur et d'irréel », va dans le même sens.

plus l'articulation est perçue comme vulgaire et masculine) ; les rétroflexes [ɭ] et [ɽ] qui apparaissent plutôt à l'intervocalique ou à l'initiale avant /u/ ; l'occlusive [d], en initiale de mot et chez les enfants ; la latérale fricative [ɮ], plutôt caractéristique de certains dialectes Ryûkyû.

En japonais archaïque et ancien, la consonne /r/ n'apparaît pas à l'initiale des morphèmes indépendants Yamato. En revanche, elle se montre extrêmement fréquente à l'intervocalique. Elle joue également un rôle pivot dans la morphologie, puisqu'elle est présente dans de nombreux suffixes, surtout verbaux, où on peut la considérer comme épenthétique (de Chêne, 1985, Labrune, 1996). D'autre part, /r/ n'apparaît jamais géminé (sauf cas exceptionnels, par exemple *barra bara* « en désordre »), et il résiste également à la palatalisation dans les mots mimétiques (Hamano, 1998). Cet ensemble de particularités, et bien d'autres, font de la consonne /r/ un segment au statut tout à fait singulier dans la phonologie du japonais (Labrune, 1993, 1997).

3.14. Les nouvelles consonnes

Un certain nombre de possibilités phoniques nouvelles se sont développées récemment en japonais sous l'influence des emprunts[54]. Il s'agit soit de l'apparition de consonnes jusqu'alors absentes du système (comme *v* prononcé [v] ou [β]), soit de la phonologisation de sons existant déjà dans la langue sans statut phonémique (par exemple *f* [ɸ]), soit, enfin, de combinaisons phonotactiques nouvelles : un segment existant déjà de manière distinctive dans le système voit ses possibilités phonotactiques étendues : par exemple *y, w, ch, j, sh* vont pouvoir survenir avant *e*, *d* avant *i* ou *u*, *w* apparaîtra après des consonnes (*kwa*, *gwo*), ou *ts* avant d'autres voyelles que *u*... Voici les principales combinaisons nouvelles :

(50)

she, je, che :	[ɕe]シェ	[ʑe]ジェ	[tɕe]チェ	
tsa, tse, tso :	[tsa]ツァ	[tse]ツェ	[tso]ツォ	
ti, di, tu, du :	[ti]ティ	[di]ディ	[tɯ]トゥ	[dɯ]ドゥ
tyu, dyu :	[tjɯ]テュ	[djɯ]デュ		

[54] Cette remarque pourrait valoir aussi pour les emprunts étrangers anciens que sont les morphèmes sino-japonais. Leur introduction massive à partir du IVème siècle fut la cause de profondes modifications dans le système phonologique du japonais.

fa, fi, fe, fyu, fo :	[ɸa]ファ	[ɸi]フィ	[ɸe]フェ	[ɸjɯ]フュ	[ɸo]フォ
va, vi, vu, ve, vo :	[βa]ヴァ	[βi]ヴィ	[βɯ]ヴ	[βe]ヴェ	[βo]ヴォ
ye :	[je]イェ				
wi, we, wo :	[wi]ウィ	[we]ウェ	[wo]ウォ		
kwa, kwi, kwe, kwo :	[kwa]クァ	[kwi]クィ	[kwe]クェ	[kwo]クォ	
gwa, gwi, gwe, gwo :	[gwa]グァ	[gwi]グィ	[gwe]グェ	[gwo]グォ	

S'agissant des séries en *w*-, *kw*- et *gw*-, il n'est pas certain toutefois que leurs réalisations les plus courantes se fassent en une seule more. On entendra sans doute plus souvent [ɯi], [ɯe] pour *wi* et *we*, [kɯa], [gɯi], etc. pour *kwa*, *gwi*.

Pour la plupart, ces séquences ne se rencontrent que dans les emprunts remontant à moins d'une vingtaine d'années, et seulement chez certains locuteurs dont le profil socio-culturel est plutôt urbain, éduqué, et féminin (Inoue, 2002). Il convient de bien faire la part entre la transcription en *katakana*, qui peut contenir des séquences comme celles citées ci-dessus, et la prononciation réelle, qui est généralement plus conservatrice : ainsi, bien qu'écrivant *paatii* パーティー {party}, certains locuteurs prononcent en réalité [paːtᶝiː] *paachii* ou *paatee* [paːteː], évitant ainsi la combinaison nouvelle [ti].

Voici quelques exemples de mots récemment empruntés comportant des sons nouveaux :

(51)

f	*famirii*	[ɸamiɾiː]	ファミリー	{family}
ti	*tissyu*	[tiççjɯ]	ティッシュ	{tissue}
she	*shepaado*	[çepaːdo]	シェパード	{shepherd (dog)}
kwo	*kwootsu*	[kwoːtsɯ], [kɯoːtsɯ]	クォーツ	{quartz}
v	*vinteeji*	[βinteːʑi]	ヴィンテージ	{vintage}
ye, tsi	*yerutsin*	[jeɾɯtsiɴ]	イェルツィン	{Eltsine}

Les séquences *fa, ti, she, kwo, ye* et *tsi* des exemples (51) consistent en fait en un élargissement des possibilités phonotactiques de sons existant déjà en japonais. Soit les phones employés font déjà partie du système de surface de la langue en tant que variantes combinatoires (ainsi [ɸ] est un allophone de /h/, [ts] un allophone de /t/, etc.), soit ils existent en tant que

phonème à part entière, mais avec une distribution restreinte : c'est le cas de *y* qui n'apparaît qu'avant *a*, *u* et *o*, et de *w* qui n'est possible qu'avant *a*. C'est donc la combinaison de ces sons avec d'autres voyelles que celles admises dans la phonologie du japonais natif ou du sino-japonais qui constitue une innovation. Certaines de ces nouvelles combinaisons ont d'ailleurs existé dans un état antérieur du japonais, ou se trouvent encore dans certains dialectes : c'est le cas de *kw*, *tsa*, *ye*, etc. Finalement, on s'aperçoit que, pour des raisons qui restent à éclaircir, la consonne *v* ([v] ou [β]) représente la seule introduction récente d'un segment véritablement inconnu en japonais auparavant. Toutefois, elle est loin de s'être imposée encore, et, dans les faits, elle est souvent remplacée par [b]. Comme le signale Inoue (2002), peu de locuteurs japonais prononcent effectivement [v] ou [β], alors même que ヴ figure dans la graphie.

D'autres sons attendent encore une transposition « adéquate » et non ambiguë. C'est le cas des consonnes fermant une syllabe (par exemple, ファット *fatto* peut être l'adaptation de l'anglais *fat* ou de l'italien *fatto*), des interdentales [θ] et [ð] de l'anglais, ou des liquides *l* et *r*, toujours confondues dans les adaptations étrangères (*Bari* et *Bali* se transcrivent et se prononcent identiquement [baɾi] バリ), et qui, de par leur fréquence élevée, sont la cause de bon nombre d'homophones, sources de confusions et d'ambiguïtés.

On notera que les emprunts plus anciens comportant dans la langue source des sons ou des combinaisons de sons inconnues en japonais étaient adaptés sous des formes plus fidèles à la phonologie de la langue japonaise, comme le montrent les exemples en (52) :

(52)

{telephone}	> *terehon*	[teɾehoɴ]	テレホン	et non	*[teɾeɸoɴ]
{visa}	> *biza*	[biza]	ビザ	et non	*[βiza]
{ticket}	> *chiketto*	[tɕiketto]	チケット	et non	*[tiketto]

Aujourd'hui, ces mots auraient vraisemblablement été adaptés, au moins graphiquement, sous les formes テレフォン *terefon* [teɾeɸoɴ], ヴィザ *viza* [βiza] et ティケット *tiketto* [tiketto].

3.15. La phonologie du voisement

Les quatre consonnes obstruantes voisées /b/, /d/, /g/ et /z/ (les *dakuon* 濁音, littéralement « sons impurs ») présentent en japonais plusieurs propriétés tout à fait singulières, qui amènent à s'interroger sur leur statut phonologique. Dans cette partie, nous passerons en revue l'ensemble de leurs particularités (3.15.1), en nous arrêtant longuement sur le phénomène du *rendaku* (section 3.15.2).

3.15.1. Propriétés des obstruantes voisées

Rappelons que le voisement des obstruantes se transcrit, en *hiragana* et en *katakana*, à l'aide d'un diacritique placé en haut à droite du signe utilisé pour noter la more commençant par la sourde qui leur correspond[55] (voir 1.3), et que la sonore est donc dérivée graphiquement de la sourde. Cette notation n'est pas sans refléter le statut morpho-phonologique du voisement des obstruantes en japonais, qui apparaît souvent, ainsi que nous le verrons, comme une propriété secondaire et dérivée.

En langue moderne mais également ancienne, les principales propriétés phonologiques des obstruantes voisées /b/, /d/, /g/ et /z/ sont les suivantes.

Tout d'abord, ces consonnes présentent une distribution limitée, surtout dans les mots Yamato. Dans cette classe, elles n'apparaissent pas à l'initiale des morphèmes indépendants (hormis dans quelques cas spéciaux sur lesquels nous revenons plus bas). De plus, elles ne peuvent en principe cohabiter au sein d'une même racine. Signalons enfin que les obstruantes sonores possèdent une fréquence extrêmement basse dans les mots Yamato, comme le montrent les relevés statistiques figurant à la fin de ce chapitre (3.16).

Les obstruantes sonores qui apparaissent exceptionnellement à l'initiale des mots Yamato s'expliquent de plusieurs manières. On relève tout d'abord des voisements initiaux relevant d'un développement secondaire à partir d'une sourde, et qui sont porteurs d'une connotation expressive et péjorative. Ils signalent généralement le caractère négatif (déplaisant, repoussant, sale, gros, lourd) du référent. Par exemple *sama* « apparence » > *zama* « allure, tronche », *kani* « crabe » > *gani-mata* « jambes arquées », *kara* « coque » > *gara* « carcasse, résidus », *hareru* « se dissiper » > *bareru* « un secret se révèle (contre le gré des intéressés) », *sara-sara*

[55] Cette pratique, toutefois est récente. Le voisement n'est noté de manière systématique que depuis le XXème siècle. Pour des détails sur l'évolution, au cours des siècles, de la notation de l'opposition de voisement, voir Labrune (1998b).

« lisse, soyeux » > *zara-zara* « rugueux ». Il est d'ailleurs amusant de noter à ce propos la correspondance entre le terme phonétique hérité de la tradition chinoise, *daku*, *nigori* (濁), désignant les voisées, qui signifie littéralement « sale », « impur », et la connotation linguistique qui leur est associée.

Ces paires sont généralement lexicalisées, et, en dehors de la classe des idéophones, il est rare de rencontrer des dérivations productives et personnelles, bien que de tels exemples soient parfois cités, comme *zakana* « poisson avarié » pour *sakana* « poisson », ou *bakimono* « godasses » pour *hakimono* « chaussures » (exemples sporadiques de l'époque d'Edo).

Il existe aussi des mots commençant par *b*, *d*, *g* et *z* pourvus d'une connotation péjorative mais dont la forme sourde n'existe pas (ou n'existe plus) : c'est le cas par exemple de *darui* « sans énergie » (**tarui* est inattesté sauf dans la forme dépendante, et avec géminée, *kattarui* « alangui »), *zurui* « roublard » (pas de **surui*), *gomi* « détritus » **(***komi), *bokeru* « devenir gâteux » (**hokeru*). Les exceptions au principe de non-cooccurrence de deux obstruantes voisées au sein d'une même racine relèvent toutes de cette classe. Elles appartiennent au registre familier ou argotique ; mentionnons par exemple *doji* « gaffe », ou *debu* « personne grosse, grasse ».

On trouve en langue moderne quelques cas de voisée initiale dans des lexèmes qui ne sont pas porteurs d'une connotation péjorative. Celles-ci sont dérivées historiquement d'une transformation phonétique impliquant une nasale, comme *buchi* « fouet » (venant probablement de *muchi*) ou *ba* « lieu » (< ?*niwa* « jardin »), ou bien elles résultent de la chute d'une voyelle haute, par exemple *bara* « rose » (dérivé de *ibara* / *ubara*), *doko* « où » (< *iduku*) ou *daku* « tenir dans les bras » (< *idaku*) (Yanagida, 1985, Kishida, 1984). Enfin, il faut relever que bon nombre des formes commençant par une obstruante voisée et qui échappent à cette connotation phono-pragmatique négative sont des noms d'animaux ou de végétaux : on trouve ainsi *bora* « mulet (poisson) », *dani* « puce de tatami », *buna* « hêtre », *gama* « crapaud » / « typha », *buta* « cochon ».

Les obstruantes sonores présentent une autre caractéristique dans les mots Yamato et sino-japonais : celle de ne pouvoir être géminées. Cette impossibilité est absolue. Seuls certains idéophones de formation marginale comme *zabbun* 'avec un gros plouf' et des emprunts occidentaux tels que *baggu* {bag} ou *beddo* {bed}, tolèrent la gémination de /b/, /d/, /g/ et /z/. Mais même dans ce dernier type d'exemples, on rencontrera sans doute plus fréquemment les formes *bakku* ou *betto*, avec dévoisement de la géminée. *Baggu* ou *beddo*, cela mérite d'être souligné, sont d'ailleurs exceptionnels à triple titre du point de vue du profil phonologique qui est celui de la majorité des mots japonais ; en effet : i) ils commencent par une

obstruante voisée ; ii) ils comportent deux obstruantes voisées au sein du même morphème ; iii) ils contiennent une obstruante voisée géminée.

Bien qu'elles ne puissent être géminées au sens strict du terme, les obstruantes voisées subissent malgré tout un procès de renforcement qui peut s'assimiler à une sorte de gémination. Celui-ci consiste en l'insertion d'une nasale-more avant la deuxième more de la racine, ayant pour effet de lui conférer le statut que confère à une sourde la gémination pure et simple (c'est-à-dire l'insertion du segment spécial /Q/). Cette équivalence fonctionnelle entre gémination et insertion de /N/ est particulièrement évidente dans le lexique idéophonique[56], comme le montrent les exemples suivants, impliquant la suffixation par *–ri*.

(53) Insertion de /Q/ (gémination) et insertion de /N/ (prénasalisation) dans les idéophones

a. Avant consonne sourde

bata	*battari*	/baQtari/	« inopiné, fortuit »
kaki	*kakkiri*	/kaQkiri/	« net, juste, exact »
goso	*gossori*	/goQsori/	« entièrement »

b. Avant consonne sonore (sauf /r/)

zabu	*zanburi*	/zaNburi/	« objet lourd tombant dans l'eau »
maji	*manjiri*	/maNziri/	« (sans) fermer l'œil de la nuit »
koga	*kongari*	/koNgari/	« bien grillé »
chima	*chinmari*	/tiNmari/	'idée de petit, compact'
huwa	*hunwari*	/huNwari/	« moelleux, aérien »

[56] On la retrouve aussi avec les préfixes intensifs *ma-*, *bu-* et quelques autres.

Avec *ma-* :

ma + kuroi	*makkuroi*	« tout noir »
ma + shiroi	*masshiroi*	« tout blanc »
ma + hutatsu	*mapputatsu*	« en deux parties égales »
ma + naka	*mannaka*	« le plein milieu »

Avec *bu-* :

bu + korosu	*bukkorosu*	« tuer »
bu + tobasu	*buttobasu*	« décamper à grande allure »
bu + naguru	*bunnaguru*	« frapper »
bu + toru	*bundoru*	« faire main basse sur qqch »
*bu + *dakuru*	*bundakuru*	« rafler, prendre de force»

hiya	*hin'yari*	/hiNyari/	« froid »

Seule la consonne /r/ résiste à ce phénomène, puisqu'elle n'est en principe ni géminée, ni prénasalisée (voir la section 3.13).

La distribution complémentaire de /Q/ et /N/ dans ces exemples plaide en faveur d'une analyse qui traite la spécification de nasalité comme pré-existante à l'insertion d'une position prosodique /N/ et donc constitutive de la structure phonologique des obstruantes voisées (voir Labrune, 1998a). Cette approche, qui voit les obstruantes voisées comme foncièrement pourvues d'une spécification de nasalité au niveau de leur structure infra-segmentale, trouve confirmation dans le processus d'évolution qu'ont subi ces consonnes au cours de l'histoire du japonais. En effet, beaucoup d'obstruantes sonores intervocaliques se sont développées à partir de groupes consonantiques comportant un premier segment nasal, comme l'illustrent les exemples en (54) :

(54)		Xème siècle		XXème siècle	
humite	>	**hunde*	>	*hude*	« pinceau »
kamipe	>	**kambe*	>	*koube*	« Kôbe »
sumisuri	>	**sunzuri*		*suzuri*	« pierre à encre »
ikanika	>	**ikanga*		*ikaga*	« comment »

Nous savons aussi, d'après les transcriptions en alphabet latin des missionnaires européens de la période Muromachi, ainsi que par les notations de documents chinois et coréens de la même époque, que toute voyelle précédant une obstruante voisée était autrefois accompagnée d'une nasalisation. C'est ainsi que l'on relève, dans les documents établis par les Jésuites ibériques, les transcriptions *Nangasaqui* pour *Nagasaki*, *vareranga*, pour *warera ga*, entre autres. Cette nasalité est notée de manière régulière avant /g/ et /d/ surtout. Elle aurait disparu peu à peu durant l'époque d'Edo, mais notons qu'on l'entend occasionnellement encore à l'époque actuelle chez certains locuteurs de Tôkyô, et qu'elle est encore très régulière dans les dialectes du Tôhoku ou de Tosa (Shikoku). L'alternance g / ŋ dont nous avons parlé en 3.10 peut d'ailleurs s'interpréter comme le dernier vestige de cette nasalisation autrefois présente avant les obstruantes sonores.

La plupart des linguistes s'accordent aujourd'hui pour considérer que l'opposition sourde / sonore se ramenait en réalité à une opposition orale /

nasale. Selon Yamaguchi Yoshinori (1997), /b/ aurait correspondu à [^{m}b], /d/ à [^{n}d], [^{n}dʒ], [^{n}dz], /g/ à [ŋ] et /z/ à [^{n}dz], [^{n}dʒ] en langue archaïque.

Selon Hayata (1980), les consonnes phonologiquement non voisées auraient été voisées à l'intervocalique en japonais pré-archaïque, tandis que les consonnes phonologiquement voisées étaient prénasalisées, mais cette hypothèse ne fait toutefois pas l'unanimité. Selon ce chercheur, sous l'influence des emprunts au chinois – où il existe des consonnes sourdes à l'intervocalique – le système se serait restructuré, les intervocaliques restant sourdes quand elles l'étaient, tandis que les voisées auraient commencé à perdre leur prénasalisation. Cette vue n'est pas très éloignée de celle de Hamada (1960), qui considère lui aussi que l'opposition sourde / sonore se serait développée sous l'influence des emprunts chinois, et qu'auparavant, l'opposition n'était pas ressentie comme pertinente en japonais. Il n'aurait existé qu'une opposition phonétique, les obstruantes étant voisées entre deux voyelles, mais de manière non distinctive, à la manière de ce qui se produit en coréen moderne. L'un des arguments en faveur de cette analyse est que la différence sourde / sonore n'est pas notée dans les documents de l'époque d'Heian, et même après[57].

Nous adhérons à une analyse des obstruantes voisées comme intrinsèquement pourvues d'une spécification de nasalité. Dans un travail précédent (Labrune, 1999), nous avons développé un traitement théorique des obstruantes voisées dans un cadre autosegmental dans lequel nous proposons que la réalisation de voisement en surface telle qu'elle s'observe dans la langue moderne s'explique par la présence d'une spécification de nasalité dans la structure interne de la consonne. Dans la langue ancienne, cette spécification était réalisée comme une prénasalisation, autrement dit, on avait affaire à un segment de contour, ce qui explique que /b, d, g, z/ (en surface [mb, nd, ŋg, nz]) ne puissent apparaître à l'initiale. Dans la langue moderne, la structure segmentale s'est simplifiée, et la nasalité est, dans la plupart des cas, implémentée comme un voisement.

Les consonnes voisées se caractérisent également par leur grande instabilité. En diachronie et en synchronie, on observe de nombreux passages de la sourde à la sonore, et vice versa, par exemple : *hota / bota / hoda* « bois de chauffage », *hoe / boe* « branche », *shita-tsuzumi / shita-zutsumi* « claquement de langue », *kurai / gurai* « environ », *touboku*

[57] Mais un contre-argument de taille existe, qui démentirait l'absence d'opposition distinctive entre sourde et sonore en japonais archaïque : c'est que certains des documents les plus anciens dont nous disposons (notamment le *Kojiki* et le *Nihonshoki*) notent très fidèlement la présence des voisées dans les passages transcrivant du japonais, notation qui ne devient facultative ou erratique qu'avec le développement des *man'yôgana* à partir de Nara, d'où un problème sérieux. C'est là d'ailleurs l'une des énigmes les plus mystérieuses de l'histoire de la langue japonaise (à ce sujet, voir Labrune, 1998a).

> *touhoku* « Province du Nord-Est », *tenga* > *tenka* « tout le pays », *abureru* > *ahureru* « déborder », *kami-gakura* > *kami-kagura* « danse sacrée », *tsukumu* > *tsugumu* « se taire », *sawaku* > *sawagu* « être bruyant », *tare* > *dare* « qui », *sosoku* > *sosogu* « verser, couler », *kitsuku / kizuku / kitsugu* « construire »… (Le symbole / indique ici une variation en synchronie ; le symbole > une variation en diachronie).

Signalons également le phénomène suivant, plutôt curieux : dans une séquence C_1VC_2V, où C_1 est une consonne sourde et C_2, la même consonne dans sa version sonore, l'haplologie se produit fréquemment en japonais ancien et moyen, au même titre qu'entre deux consonnes strictement identiques : par exemple *mashiji* évolue en *maji*, *kuhibisu* (**kupibisu*) en *kubisu* (Yamaguchi Yoshinori, 1988 :203).

Mais l'un des volets les plus complexes et les plus étudiés de la phonologie du voisement est sans aucun doute le *rendaku*, phénomène auquel nous allons maintenant nous intéresser.

3.15.2. Le *rendaku*

Le *rendaku* (連濁 littéralement « voisement d'enchaînement », ou « voisement de liaison ») consiste en une altération phonologique se produisant à la jonction entre deux morphèmes pleins entrant dans la formation d'un mot composé comme le montrent les exemples en (55). Il se traduit par le voisement de l'obstruante initiale du second constituant et affecte les consonnes /k, s, t, h/, qui deviennent respectivement /g, z, d, b/. Le *rendaku* peut être vu comme une marque de composition.

(55)

se + hone	*se-bone*
« dos » + « os »	« colonne vertébrale »
otoko + te	*otoko-de*
« homme » + « main »	« aide masculine »
umi + kame	*umi-game*
« mer » + « tortue »	« tortue de mer »
yama + sakura	*yama-zakura*
« montagne » + « cerisier »	« cerisier sauvage »

Dans le cas où le second élément de la composition commence par un segment autre que ceux qui viennent d'être cités, c'est-à-dire une consonne déjà sonore comme *b, d, z, m, n, r, w, y,* ou par une voyelle, aucune transformation ne se produit, à l'exception du cas de la consonne vélaire sonore /g/ qui peut alors (mais de façon non obligatoire) recevoir la réalisation nasalisée [ŋ] chez les locuteurs qui possèdent cet allophone de /g/ dans leur système (voir la section 3.10).

Si le composé comporte plus de deux constituants, et qu'il « branche à droite » (la tête du composé est finale) le *rendaku* est susceptible de s'appliquer cycliquement (Itô & Mester, 1986), comme dans l'exemple *ori-gami-dana-zukuri* :

(56) Application cyclique du *rendaku* : ((((ori)gami)dana)zukuri)

a. *ori + kami*	*ori-gami*
« plier » + « papier »	« papier plié »
b. *origami + tana*	*origami-dana*
« étagère »	« étagère à papiers pliés »
c. *origamidana + tsukuri*	*origamidana-zukuri*
« fabrication »	« fabrication d'étagère à papiers pliés »

Le problème principal soulevé par le *rendaku* en japonais tient au caractère imprévisible et apparemment aléatoire de son apparition. Ainsi, le terme désignant l'un des deux syllabaires du japonais, le *katakana*, voit l'obstruante initiale du second composé demeurer sourde en composition, alors que le nom du second syllabaire, *hiragana,* présente un *rendaku*. Pourtant, rien dans le mode de combinaison, dans l'origine ou dans la structure phonique des morphèmes impliqués ne permet de prévoir ou d'expliquer cette différence[58]. Et les exemples de ce type sont nombreux. Outre *hiragana* et *katakana*, citons entre autres :

[58] Mais notons toutefois que *katakana* et *hiragana* se différencient sur le plan accentuel. Le premier est toujours tonique, avec accent antépénultième ou pénultième (*ka**ta**kana*, *kata**ka**na*), le second est tonique à accent pénultième ou final, ou bien atone (*hira**ga**na*, *hiraga**na*** ou *hiragana*°).

(57)

hito + koto	*hito-koto*	**hito-goto*
« un » + « parole »	« une parole »	
vs.		
hitori + koto	*hitori-goto*	**hitori-koto*
« seul » + « parole »	« monologue »	
watari + tori	*watari-dori*	**watari-tori*
« traverser » + « oiseau »	« oiseau migrateur »	
vs.		
niwa + tori	*niwa-tori*	**niwa-dori*
« jardin » + « oiseau »	« coq »	

D'ailleurs, de nombreux exemples témoignent d'une variation, où les deux modes de composition, avec et sans *rendaku*, coexistent, sans qu'une différence de sens ni même d'emploi entre les deux dérivés puisse être dégagée, comme dans *waru-kuchi / waru-guchi* « médisance », *kenkyuu-sho / kenkyuu-jo* « centre de recherches », *nori-tsuke / nori-zuke* « collage », *kami-kakushi / kami-gakushi* « disparition d'enfant (lit. 'caché par les dieux')», *kaki-tome / kaki-dome* « (courrier) recommandé ». La possibilité et les conditions d'une telle variation, rarement signalée et peu étudiée, constituent l'une des caractéristiques les plus saillantes du *rendaku*.

Toutefois, en dépit de son caractère largement aléatoire, quelques facteurs favorables à l'apparition du *rendaku*, peuvent être identifiés.

- Facteurs favorisant l'apparition du *rendaku*

Les facteurs favorisant l'apparition du *rendaku* sont de nature diverse. On a affaire à un phénomène situé à l'intersection de plusieurs domaines de la grammaire, où s'affrontent plusieurs forces.

On peut d'abord identifier des facteurs d'ordre lexical. Le *rendaku*, on l'a dit, peut s'interpréter comme une marque de composition, mais il témoigne également du degré de lexicalisation d'un composé. Toutes choses égales par ailleurs, plus celui-ci est lexicalisé et fréquent, plus il aura de chance de comporter un *rendaku*. L'apparition du *rendaku* varie aussi selon la classe lexicale. Il reflète le degré d'intégration dans le lexique de la langue : rarissime dans les emprunts d'origine occidentale,

seulement occasionnel dans les mots sino-japonais, il est très fréquent dans les mots Yamato. Ces derniers constituent la cible privilégiée du *rendaku* lorsqu'ils figurent comme deuxième constituant d'un composé.

Dans les mots sino-japonais, le *rendaku* concerne des lexèmes de grande fréquence, renvoyant à des référents concrets et familiers, comme *shashin*, *kaisha*, *satou* :

(58)

ao + shashin	*ao-jashin*
« bleu » + « photographie »	« plan, avant-projet »
kabushiki + kaisha	*kabushiki-gaisha*
« action » + « entreprise »	« société anonyme »
kuro + satou	*kuro-zatou*
« noir » + « sucre »	« sucre non raffiné »

Les quelques cas de *rendaku* survenant dans les emprunts occidentaux n'apparaissent que dans des mots qui ne sont plus perçus comme d'origine étrangère, donc complètement assimilés au fonds Yamato. C'est le cas de *kappa* et *karuta*, deux très vieux emprunts au portugais, que beaucoup de locuteurs analysent comme des mots Yamato, d'où l'apparition du *rendaku* :

(59)

ama + kappa	*ama-gappa*
« pluie » + « cape »	« vêtement de pluie »
iroha + karuta	*iroha-garuta*
« iroha » + « carte »	« jeu de l'iroha »

Le facteur phonétique constitue l'un des autres facteurs déterminants pour l'apparition du *rendaku* : celui-ci survient beaucoup plus volontiers lorsque le premier élément se termine par la nasale-more *n* (/N/).

(60)

hon + tana	*hon-dana*
« livre » + « planche »	« étagère à livres »
han + hiraki	*han-biraki*
« moitié » + « ouvrir »	« entr'ouvert »
shin + suru	*shin-zuru*
« confiance » + « faire »	« faire confiance »

Les mots sino-japonais décrits comme comportant un *rendaku* appartiennent le plus souvent à cette catégorie. Cependant, certains des exemples que nous citons peuvent s'analyser autrement. Dans *shin-zuru* notamment, ou bien même dans *han-biraki*, il pourrait s'agir plutôt du voisement survenant après la nasale-more, fréquent en japonais, mais qui n'est pas à proprement parler un *rendaku* puisqu'il peut surgir ailleurs qu'à la frontière entre deux morphèmes pleins et autonomes, et qu'il ne se produit alors qu'après la nasale-more, dans les mots Yamato comme dans les *kango*. Le cas typique est celui se produisant avec les auxiliaires *-te* et *-ta*, qui font *-de* et *-da* après une base verbale terminée par *n* : *tonde* « voler et… », *tonda* « a volé », ou dans des *kango* tels que *kanja* (*kan* + *sha*) 患者 « patient », dont aucun des morphèmes n'est possible en emploi autonome[59].

Il semblerait également que toutes choses égales par ailleurs, la longueur du composé influe sur l'apparition du *rendaku* (Rosen, 2003).

Des facteurs sémantiques entrent également en jeu. Le *rendaku*, en effet, apparaît systématiquement dans les redoublements à valeur de pluriel et d'itération.

(61)

hito + hito	*hito-bito*
« homme » + « homme »	« les gens »

---

[59] On remarque cependant que les nasales-mores suivies d'une consonne sourde n'entraînent pas obligatoirement le voisement (notamment dans les mimétiques redoublés, *kankan* **kangan*). Il y a d'autres exceptions parmi les mots Yamato, par exemple *buranko* « balançoire », *chanto* « comme il faut », *yutanpo* « bouillotte », *tanpopo* « pissenlit »…

kuni + kuni	*kuni-guni*
« pays » + « pays »	« les différents pays »
kaesu + kaesu	*kaesu-gaesu*
« répéter » + « répéter »	« continuellement »

Il faut cependant remarquer que dans les redoublés à valeur distributive, on observe une variation : le *rendaku* tantôt se produit, tantôt ne se produit pas : on a *sore-zore* « chaque objet », avec *rendaku*, mais *hitori-hitori* « chaque personne », sans *rendaku*. En revanche, dans les mots redoublés onomatopéiques ou idéophoniques, le *rendaku* ne survient jamais.

Ces quelques règles sont malheureusement loin de rendre compte de tous les cas d'occurrence du *rendaku*. Il est en fait plus facile d'énumérer les conditions de blocage du *rendaku* que de déterminer dans quelles conditions il se produit. Ce sont ces facteurs de blocage que nous allons maintenant passer en revue.

- Facteurs bloquant le *rendaku*

Toutes aussi diverses que celles favorisant son apparition, les conditions de blocage du *rendaku* sont de nature variée : phonétique, sémantique, syntaxique ou lexicale. Comme nous l'avons vu, l'origine lexicale des morphèmes influe considérablement sur les chances d'apparition du *rendaku*. Celui-ci se produit moins souvent dans les mots d'origine sino-japonaise que dans les mots Yamato, et sauf exception comme en (59), les emprunts aux langues occidentales ne sont jamais la cible d'un *rendaku*. D'autre part, il ne se produit jamais dans les idéophones redoublés[60] : on a *kira-kira* « en étincelant », *pera-pera* « de manière volubile », mais jamais **kira-gira*, **pera-bera*[61], ni dans les composés numéraux formés d'un numéral et d'un spécifieur comme *huta-hako* « deux boîtes », **huta-bako* ou *go-hiki* « cinq petits animaux » **go-biki*, sauf exceptions (*hitotsu-boshi* « une étoile »), et aussi parfois du fait de la présence de /N/, après *san* « trois ».

Un principe général semble bloquer tout particulièrement l'apparition du *rendaku*. Ce principe est celui de la dissimilation : le *rendaku* ne se produit pas lorsque son apparition risquerait d'entraîner la cooccurrence de

---

[60] Rappelons toutefois que dans les composés redoublés non idéophoniques, par exemple les composés à valeur de pluriel ou d'itération, comme *kuni-guni* « les pays », le *rendaku* se produit très régulièrement.

[61] Les exceptions qui pourraient venir à l'esprit se révèlent en réalité de nature non idéohonique, comme *kori-gori* « en avoir assez, se repentir » (de *koriru* « regretter ») vs. *kori-kori* « tendu, contracté ».

segments identiques ou phonétiquement trop ressemblants au sein d'un même domaine. Le volet le plus connu de ce phénomène est sans conteste ce que l'on appelle communément dans la littérature anglo-saxonne la « loi de Lyman » (*Lyman's law*). Mais, comme nous le verrons, le principe de la dissimilation semble s'appliquer également, quoique à un degré moins absolu, dans d'autres cas.

La « loi de Lyman » stipule que le *rendaku* ne se produit jamais quand une obstruante sonore est déjà présente à l'intérieur du second constituant. Examinons les exemples suivants :

(62)

kami + kaze	*kami-kaze* **kami-gaze*
« dieu » + « vent »	« vent des dieux »
mais	
kami + tana	*kami-dana* **kami-tana*
« dieu » + « étagère »	« autel domestique (shintô) »
tabi + tabi	*tabi-tabi* **tabi-dabi*
« fois » + « fois »	« parfois »
mais	
toki + toki	*toki-doki* **toki-toki*
« temps » + « temps »	« parfois »

L'absence de *rendaku* dans *kami-kaze* et *tabi-tabi* relève en fait d'une loi beaucoup plus générale en japonais Yamato, qui veut que deux obstruantes sonores ne puissent cohabiter au sein d'un même morphème.

On observera que la présence d'une obstruante sonore dans le premier constituant, par exemple dans *tabi*, est en revanche indifférente. Dans une approche sérialiste, ce fait s'interprète comme la preuve que le *rendaku* est directionnel et s'applique à partir de la fin de la composition, tandis qu'une approche par contraintes n'y verra que le respect d'une contrainte active dans la morpho-phonologie des mots Yamato, voulant que deux obstruantes voisées ne peuvent cohabiter au sein du même morphème.

La non-réalisation du *rendaku* quand le second constituant comporte déjà une obstruante sonore est souvent décrite comme absolue, mais Vance (1987) signale quelques exceptions. Les moins discutables sont des

composés du nom *hashigo* « échelle ». On trouve par exemple *nawa* + *hashigo* > *nawa-bashigo* « échelle de corde », avec *rendaku* sur le *h* malgré la présence d'un *g* dans *hashigo*.

D'autres manifestations, un peu moins évidentes – mais néanmoins fort singulières – de ce principe de dissimilation apparaissent dans des exemples tels que ceux présentés en (63), empruntés à Satô (1989). Ici, la seule raison valable justifiant l'absence du *rendaku* semble être le souci d'éviter la répétition d'un même élément phonologique qui peut être soit une more, soit un segment.

(63)

a. Composés contenant *hi* « feu »

tobi + hi	*tobihi* **tobi-bi*
« sauter » + « feu »	« feu qui se propage »
comparer avec	
kitsune+hi	*kitsune-bi* **kitsune-hi*
« renard » + « feu »	« feu follet »
nokori + hi	*nokori-bi* **nokori-hi*
« rester » + « feu »	« braises »
morai + hi	*morai-bi* **morai-hi*
« recevoir » + « feu »	« incendie à partir d'une maison voisine »

b. Composés contenant *tsukeru* « mettre »

kizu + tsukeru	*kizu-tsukeru* **kizu-zukeru*
« blessure » + « mettre »	« blesser »
comparer avec	
ato + tsukeru	*ato-zukeru* **ato-tsukeru*
« trace » + « mettre »	« laisser une trace »
na + tsukeru	*na-zukeru* **na-tsukeru*
« nom » + « mettre »	« nommer »
ichi + tsukeru	*ichi-zukeru* **ichi-tsukeru*
« position » + « mettre »	« placer »

Cette série d'exemples montre que les composés X + *hi* et X + *tsukeru* subissent régulièrement le *rendaku*, sauf *tobi-hi* et *kizu-tsukeru,* qui comportent déjà les mores *bi* et *zu* dans le premier constituant. Mais on notera tout de même qu'il existe des exemples parfaitement bien formés avec des suites identiques, comme *tabi-bito* « voyageur » < *tabi* + *hito*, déjà cité.

Satô (1989) citant Kindaichi (1976) mentionne également le cas des mots *hime* « demoiselle » et *himo* « ficelle », qui ne subissent jamais le *rendaku*. Ceci pourrait s'interpréter également comme un effet du principe de dissimilation, puisque le voisement de *h* produirait *b* (*-*bime*, *-*bimo*), et que les morphèmes en question comportent déjà une labiale dans la seconde more. Ce serait donc pour éviter la succession de deux consonnes labiales dans *-*bime* et *-*bimo* que *hime* et *himo* ne subiraient jamais le *rendaku*.

D'autre part, toujours selon Satô (1989), il arrive que l'apparition du *rendaku* soit bloquée lorsque le second constituant comporte une succession de deux mores identiques impliquant les fricatives sourdes /h/ ou /s/. Les composés dont le second élément commence par *haha*, *hihi*, *susu*, etc. ne subiraient donc jamais le *rendaku*. Par exemple, *hana* (« fleur ») + *susuki* (« *miscanthus sinensis* ») fait *hana-susuki* (« *miscanthus sinensis* en fleurs ») et non **hana-zusuki.* Nous avons cependant relevé des exceptions à ce principe avancé par Satô (1989). Ainsi, le mot *sasa* « bambou nain » subit régulièrement le *rendaku* en composition : *o-zasa*, *kuma-zasa* ('variétés de bambou nain').

Le rapport sémantique entre les deux morphèmes constituant le composé est également pertinent pour l'apparition du *rendaku*. La présence d'un *rendaku* peut s'analyser comme matérialisant l'existence d'un rapport étroit entre deux éléments lexicaux. Elle est une marque de dépendance : le *rendaku* apparaît généralement lorsque le premier élément est syntaxiquement dépendant du second. En revanche, lorsqu'il n'existe pas de hiérarchie entre les deux constituants, comme cela est typiquement le cas dans les composés dvandva (composés par coordination), ainsi que dans les idéophones redoublés déjà évoqués plus haut, le *rendaku* ne se produit jamais : on peut comparer les paires d'exemples *yama-kawa* « montagne et rivière » et *yama-gawa* « rivière de montagne », ou bien *tsuyu-shimo* « le givre et la rosée » et *tsuyu-jimo* « rosée givrée ».

Il est un autre type de composés dans lesquels le *rendaku* n'apparaît jamais : ce sont les composés verbaux. Par exemple, le verbe composé *wakachi-kaku* « écrire en laissant des blancs entre les mots » ne subit pas le

rendaku, contrairement à sa forme nominale *wakachi-gaki* « fait d'écrire en laissant des blancs entre les mots »

Toujours au titre des exceptions d'ordre morpho-syntaxique, on citera le fait que lorsque le premier élément de la composition est complément d'objet du second, le *rendaku* aurait tendance à se produire moins facilement que lorsqu'il est complément de moyen ou de lieu. Comparons :

(64)

e + kaki	*e-kaki*
« dessin » + « écriture »	« dessin »
vs.	
hude + kaki	*hude-gaki*
« pinceau » + « écriture »	« écriture au pinceau »
meshi + taki	*meshi-taki*
« repas » + « cuisson »	« préparation du repas »
vs.	
mizu + taki	*mizu-daki*
« eau » + « cuisson »	« cuisson à l'eau »
yane + huki	*yane-huki*
« toit » + « couverture »	« réfection de toiture »
vs.	
wara + huki	*wara-buki*
« chaume » + « couverture »	« toit de chaume »

Les linguistes se sont beaucoup penchés sur le statut morpho-phonologique et lexical du *rendaku*, et sur l'interprétation théorique et formelle qu'il convenait de lui apporter. Nous nous bornerons à citer rapidement ici quelques unes des voies d'analyse proposées.

Pour Komatsu (1981), la fonction première du *rendaku* est de signaler la composition. Etant donné qu'aucun mot du lexique Yamato ne commence par une obstruante sonore, la présence d'une sonorisation sur la consonne initiale normalement sourde du second constituant indique que

cette consonne n'est plus initiale et, partant, que le constituant n'est plus indépendant. Cette vue est fréquemment défendue par les linguistes japonais.

Pour Itô & Mester (1986), le *rendaku* consistait en une opération morphologique d'insertion d'un autosegment [+voisé]. Cet autosegment est relié à une position segmentale non syllabée. Ces deux phonologues ont récemment proposé, en 2003, une réanalyse formelle très poussée du phénomène du *rendaku* dans le cadre de la théorie de l'optimalité.

Le *rendaku* est vu, dans certains cas, comme un fossile de la particule de détermination *no* ou d'une autre particule comportant soit une nasale (comme *ni*, marquant l'agent, le destinataire, le locatif, l'attributif, etc.), soit une obstruante sonore (comme *de*, marquant le lieu ou le moyen). Ceci expliquerait qu'il n'apparaisse pas dans les composés dvandva, dans les composés du type Objet + Verbe, ou dans les onomatopées et idéophones, où il n'y a aucune raison syntaxique ou sémantique de supposer, à un niveau quelconque de la dérivation, la présence d'une particule comme *no*, *ni* ou *de*. C'est l'analyse proposée par Vance (1982) et Hirano (1974, cité par Takayama M. 1992). Ainsi, par exemple *yama-g̲awa* « rivière de̲ montagne » remonterait à *yama* *no̲* *kawa* « rivière » 'Dét.' « montagne », alors que *yama-kawa* « montagnes et rivières » n'est que la simple juxtaposition, aux niveaux morphologique et sémantique, de *yama* et *kawa*, d'où l'absence de *rendaku*.

Nous avons nous-même développé (Labrune, 1999) un traitement théorique du comportement des obstruantes voisées dans le cadre auto-segmental. Nous y proposons que la réalisation de la sonorité en surface s'explique, dans le cas des obstruantes, par la présence d'une spécification de nasalité dans leur structure interne. Ce trait nasal reçoit l'implémentation phonétique d'un voisement en japonais standard moderne (mais il correspondait, en surface, à une vraie prénasalisation en japonais archaïque et ancien). Pour nous, l'opposition sourde / sonore en japonais se ramène fondamentalement, au moins dans les mots Yamato, à une opposition orale / nasale. Cette analyse est compatible avec les données de la diachronie discutées plus haut, et avec certaines formes modernes où la présence d'un *n* inter-morphémique est apparemment inexplicable, par exemple dans *on-dori* « oiseau mâle / coq » et *men-dori* « oiseau femelle / poule » (de *o* « mâle », *me* « femelle » et *tori* « oiseau »), *kuman-bachi* « frelon » (de *kuma* « ours » et *hachi* « guêpe »). On connaît également, en langue moderne, de nombreux doublets du type *kobu* / *konbu* « laminaire », *togaru* / *tongaru* « pointer », *tobi* / *tonbi* « milan », *warabe* / *waranbe* « enfant », *tabi* / *tanbi* « fois » . Il faut souligner que pour la plupart de ces exemples, la présence, à l'origine, de *no* ou d'une autre particule ne peut être invoquée, puisqu'il s'agit de mots simples. Ces exemples actuels avec

prénasalisation sont des vestiges d'un état de langue plus ancien. Ils reflètent une prononciation alors commune des obstruantes sonores en tant que prénasalisées, que l'on rencontre encore très systématiquement dans certains dialectes modernes.

Il faut rappeler également que les séquences /N/ + obstruante voisée présentent beaucoup de similarités en japonais avec les séquences /Q/ + obstruante sourde. Notamment, le *rendaku* alterne parfois avec une gémination consonantique (Takayama T., 1995), comme dans *migi-gawa* / *migi-kkawa* « côté droit », *de-ba* / *de-ppa* « dents saillantes », *hitori-go* / *hitori-kko* « enfant unique », *kore-kiri* / *kore-kkiri* / *kore-giri* « pour la dernière fois », *suki-ppara* / *suki-bara* « ventre vide ». Nous renvoyons également le lecteur aux exemples en (53) mettant en jeu une distribution complémentaire entre /Q/ et /N/ dans les adverbes mimétiques.

Enfin, on relève aussi de très curieuses corrélations entre voisement et accent, dont les interactions en japonais mériteraient des études plus poussées. Ainsi, les composés dvandva, qui ne se voient pas assigner un accent de composé (voir 6.3.3), ne subissent pas non plus le *rendaku*, de même que les composés longs à plus de deux constituants comportant deux accents (Itô & Mester, 2003). Dans d'autres cas de composition, on observe que l'apparition d'un *rendaku* va de pair avec un schéma accentuel atone : comparer par exemple *hi**to**-te* 一手 « une main » / *hito-de*° 人手 « coup de main (lit. main humaine) », *hi**to**-koe* 一声 « une voix » / *hito-goe*° 人声 « voix humaine », etc. La série des composés avec *tori* « oiseau » offre aussi des exemples intéressants : *ko-tori*° « petit oiseau », *mizu-tori*° « oiseau aquatique », *niwa-tori*° « coq (lit. oiseau du jardin) », *yaki-tori*° « (brochette de) poulet grillé » sont atones, et sans *rendaku*, alors que ***chi**-dori* « pluvier », *miya**ko**-dori* « huîtrier », *ya**ma**-dori* « oiseau des montagnes », *wata**ri**-dori* « oiseau migrateur », sont toniques et avec *rendaku* (exemples cités par Takeuchi, 1999:49). On trouve certes quelques exceptions, mais de telles corrélations ne sont sans doute pas fortuites.

Ces correspondances entre accent et *rendaku* sont symptomatiques du statut très particulier du voisement en japonais. Par maints aspects, celui-ci s'apparente davantage à un trait prosodique qu'à un trait segmental classique (Kamei, 1997, Labrune, 1998a). On en veut pour preuve le fait que le voisement peut fonctionner comme marque de jointure, qu'il remplit une fonction culminative (puisqu'un seul voisement est autorisé par mot simple) et démarcative (absence à l'initiale), rôles typiquement dévolus à l'accent. En outre, le voisement, comme l'accent, fut longtemps ignoré dans l'écriture commune, et, dans le système actuel, sa transcription est autosegmentalisée, à la manière, là encore, d'un accent. Rappelons aussi que longtemps, accent et voisement se sont partagés le même symbole graphique (Labrune, 1998a).

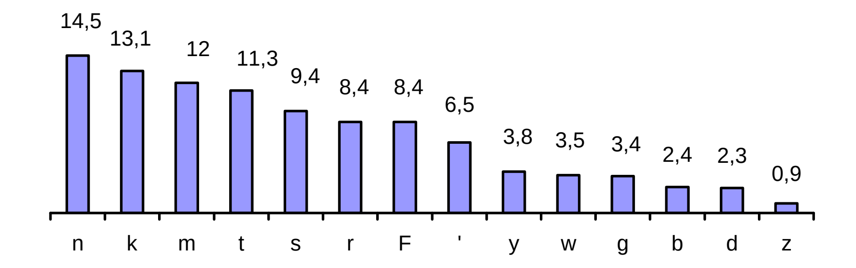
3.16. Fréquence relative des consonnes

Comme pour les voyelles, nous fournissons quelques données concernant la fréquence des consonnes dans les textes, d'une part, et dans le lexique, d'autre part, en langue ancienne et moderne.

Pour le japonais Yamato archaïque, les données sont fournies en fréquence textuelle dans la figure 5 (d'après Ôno, 1980, corpus *Man'yôshû*). Le symbole F note l'ancêtre de /h/ ; ' note la consonne zéro (initiale vide).

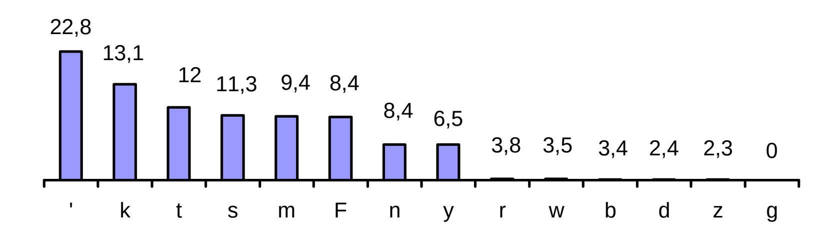
On constate que c'est la consonne nasale alvéolaire /n/ qui arrive en tête. Cette fréquence remarquable en discours est très certainement due au fait que plusieurs mots outils contiennent un /n/ (*ni*, *nari*, *nö*, etc.). Viennent ensuite /k/, puis /m/ et /t/. Noter que les quatre obstruantes voisées /b/, /d/, /z/ et /g/ occupent les quatre dernières places, précédées par les deux semi-consonnes /y/ et /w/.

Figure 5. Fréquence textuelle (en %) des consonnes en japonais archaïque (adapté de Ôno, 1980).



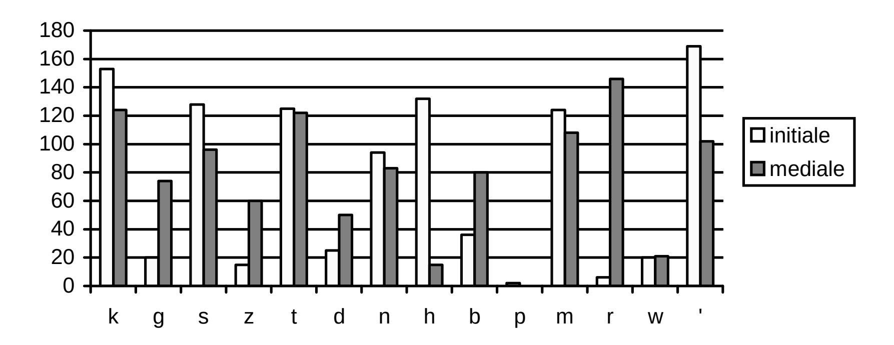
La figure 6 concerne encore le japonais Yamato archaïque, mais les données fournies valent cette fois en fréquence lexicale pour l'initiale de mots, d'après un relevé de dictionnaire. Comme on le voit, c'est maintenant /'/ qui figure en tête.

Figure 6. Fréquence lexicale (en %) des consonnes en japonais Yamato archaïque à l'initiale des mots du dictionnaire de langue de l'époque Nara *Jidai Betsu Kokugo Daijiten, jôdai-hen* (1967).



L'histogramme de la figure 7 fournit des données pour les mots Yamato de la langue moderne en fréquence lexicale (valeur absolue). On y distingue les positions initiales et médiales dans les noms à deux mores d'origine Yamato. Dans ce relevé, il manque la semi-consonne *y* pour laquelle les chiffres fournis par la source ne sont pas exploitables.

Figure 7. Fréquence lexicale en valeur absolue des consonnes selon leur position dans les noms bimoriques Yamato de la langue moderne (KKK, 1984).

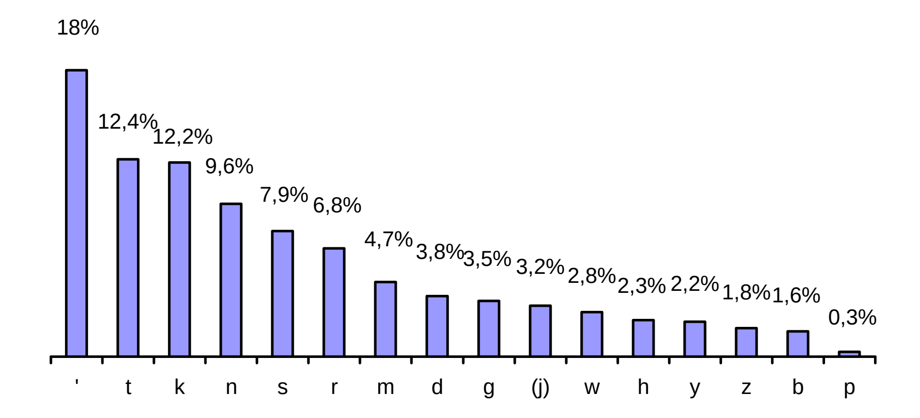


Enfin, la figure 8 présente les fréquences textuelles des consonnes en langue moderne. On observe que /p/ est sans conteste la consonne la moins fréquente. Deux obstruantes voisées, /d/ et /g/, font un meilleur score en

japonais moderne qu'en japonais archaïque. Ceci est probablement dû à la grande fréquence dans les textes de *da* (copule) et *de* (particule) ainsi que *ga* (particule, conjonction). Le comptage de la source étant basé sur les retranscriptions en *kana* des textes (sauf pour *ha* は et *wo* を particules, comptés comme *wa* わ et *o* お), les chiffres indiqués pour l'initiale zéro ' sont trompeurs, car ils incluent aussi les deuxièmes parties de voyelles longues : par exemple il est compté une occurrence de /'/ dans la suite *kou* こう, interprétée comme *ko'u*. La fréquence de /'/ doit donc être revue à la baisse. D'après notre estimation, elle se situerait en réalité dans une fourchette de 10 à 13%.

Ici, (j) note la palatalisation (par exemple *y* dans *tya*, *kyo*), tandis que *y* représente l'initiale des mores *ya*, *yu* et *yo*. On aura noté enfin que le total n'atteint pas tout à fait 100%, car il manque les fréquences des segments spéciaux /N/ et /Q/ (voir aussi 4.6).

Figure 8. Fréquence textuelle des consonnes en japonais moderne (d'après Imae, 1960, cité par Hayashi O., 1982).



Chapitre 4

LES SEGMENTS SPECIAUX

La tradition linguistique japonaise désigne sous l'étiquette de « phonèmes spéciaux » (*tokushu onso* 特殊音素), « unités rythmiques spéciales » (*tokushu haku* 特殊拍) ou « phonèmes mores » (*môra onso* モーラ音素), trois éléments[62] dotés de caractéristiques prosodiques et segmentales remarquables. Nous les appellerons « segments spéciaux ». Il s'agit de :

- la nasale-more (*hatsuon* 撥音, *haneru oto* 撥ねる音), notée /N/ en transcription phonologique, comme dans *yanda* /yaNda/ [janda] « a cessé », *sanpo* /saNpo/ [sampo] « promenade », *hon* /hoN/ [hoɴ] « livre ».
- la première partie d'une géminée (*sokuon* 促音, *tsumaru oto* つまる音), notée /Q/ en transcription phonologique : *kitte* /kiQte/ « timbre », *kossori* /koQsori/ « en catimini », *hakken* /haQkeN/ « découverte ».
- la seconde partie d'une voyelle longue (*chôon* 長音, *hiku oto* 引く音), notée /R/ en transcription phonologique : *hou* /hoR/ « direction », *aa* /aR/ « ainsi », *kuuki* /kuRki/ « air ».

Non autonomes, ces éléments valent chacun une unité prosodique (more, *haku*) au même titre qu'une séquence CV : les trimores *sanpo*, *kitte*

---

[62] Pour certains linguistes (par exemple Jôo, 1977), il faut ajouter à cette liste un quatrième segment spécial, la palatale /J/, qui apparaît par exemple dans *kai* /kaJ/ « coquillage », *oyoida* /oyoJda/ « a nagé ». Ce serait également cet élément qu'on trouve après la voyelle /e/ lorsqu'elle est allongée (*sensei* /senseJ/ « maître »). Nous considérons quant à nous qu'il n'y a pas lieu de distinguer /J/ de la voyelle sans attaque *i* /i/, et nous noterons donc les mots juste cités /kai/ « coquillage », /oyoida/ « a nagé » et /seNsei/ « maître » (ou /seNseR/). Sur ce point, voir aussi la section 2.7.1, ainsi que le chapitre 5.

et *kuuki* sont donc perçus comme de même longueur que le mot *katana* par exemple.

Le statut phonologique de /N/, /Q/ et /R/ constitue sans aucun doute l'un des problèmes clé de la phonologie du japonais, puisque c'est notamment l'existence de ces éléments qui amène à poser une distinction entre syllabe légère et syllabe lourde dans certaines approches récentes, ou entre unité rythmique (more, *haku*) « normale » et unité rythmique « spéciale » dans les approches traditionnelles (problème sur lequel nous reviendrons plus en détail au cours du chapitre 5).

Après avoir présenté chacun des trois segments spéciaux du point de vue de leurs caractéristiques phonétiques et phonologiques (4.1, 4.2 et 4.3), nous examinerons dans un deuxième temps leur origine ainsi que leurs propriétés communes (4.4 et 4.5), avant de clore le chapitre sur quelques données statistiques concernant leur fréquence.

Ce n'est que dans le chapitre suivant que nous examinerons la structure phonologique des segments spéciaux, après qu'aura été présentée la façon dont nous concevons l'organisation des unités prosodiques de la langue, les deux questions étant intimement liées.

4.1. /N/

/N/, la nasale-more, est une contoïde nasale générique dépourvue de point d'articulation propre. Par défaut, en diction lente et avant pause, /N/ est une uvulaire, réalisée sans occlusion dorsale, et que nous transcrirons [ɴ] (exemple 65a). Avant les occlusives orales ou nasales labiales /p/, /b/, /m/, elle se réalise [m] (65b). Avant les alvéolaires /t/, /d/, /n/, elle correspond à [n] (65c), et avant les vélaires /k/ et /g/, à [ŋ] (65d). Avant les fricatives /h/, /s/, /z/, palatalisées ou non, les avis des phonéticiens divergent : soit /N/ est réalisé comme la version nasalisée de la voyelle précédente (Saitô, 1997, 2003), soit comme une fricative nasale ou même une voyelle haute nasalisée [ɯ̃] ou [ĩ] (Imada, 1981, Hashimoto S. 1950) (65e). Avant les semi-consonnes /w/ et /y/ et les voyelles, le segment spécial /N/ se présente phonétiquement comme une voyelle nasale, dont le timbre serait celui de la voyelle précédente (65f). Selon Akamatsu (1997:58 *sq*) il serait même impossible de déterminer la qualité exacte de /N/ avant les voyelles, les semi-consonnes et les fricatives. Enfin, avant la liquide /r/, les choses sont tout aussi floues. Il semblerait qu'on ait affaire à une sorte de [ɯ̃], à la version nasalisée de la voyelle précédent /N/, ou bien à une nasale qui serait à la fois alvéolaire et uvulaire (65g). En outre, la présence de /N/ entraîne fréquemment une légère nasalisation de la voyelle le précédant (non notée dans les exemples ci-dessous). On retiendra que les

descriptions des phonéticiens divergent considérablement quant à la nature articulatoire exacte de ce segment.

(65) Réalisations de /N/

a. avant pause

hon		
[hoɴ]	/hoN/	« livre »

b. avant [p], [b], [m]

kinpatsu		
[kimpatsɯ]	/kiNpatu/	« blond »
binbou		
[bimboː]	/biNboR/	« pauvre »
genmai		
[gemmai]	/geNmai/	« riz complet »

c. avant [t], [d], [n]

honten		
[honteɴ]	/hoNteN/	« maison mère »
tonda		
[tonda]	/toNda/	« s'est envolé »
sannen		
[sanneɴ]	/saNneN/	« trois années »

d. avant [k], [g], [ŋ]

kankei		
[kaŋkeː]	/kaNkei/, /kaNkeR/	« rapport »
kangae		
[kaŋgae], [kaŋŋae]	/kaNgae/, /kaNŋae/	« pensée »

e. avant /h/, /s/, /z/

sanhujinka

[saɯ̃ɸɯʑiŋka], [saãɸɯʑiŋka] /saNhuziNka/ « gynécologie »

sensei

[seẽseː], [seɯ̃seː], [sez̃seː] /seNsei/ « maître »

kanji

[kaãʑi], [kaɯ̃ʑi], [kaʑ̃ʑi] /kaNzi/ « sinogramme »

f. avant /w/, /y/ et avant voyelle

kanwa

[kaãɰa] /kaNwa/ « sino-japonais »

sen'you

[seẽjoː] /seNyoR/ « usage réservé »

on'in

[oĩiɴ], [oĩˀiɴ] /oNiN/ « phonologie »

nan'ou
[naãoː], [naãˀoː] /naNoR/ « Europe du sud »

g. avant /r/

enryo

[eɯ̃ɾjo], [eẽɾjo], [eɴ̻ɾjo] /eNryo/ « gêne, retenue »

Autre fait notable : le segment /N/ ne peut jamais fonctionner comme initiale d'une unité rythmique suivie d'une voyelle. Il n'y a donc jamais de resyllabation : le mot *on'in* /oNiN/ « phonologie » est réalisé [oĩ.iɴ] ou [oĩ.ˀiɴ] mais jamais *[o.niɴ], *[on.niɴ] ou *[o.ɴiɴ][63]. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette particularité, qui pose à la phonologie des problèmes tout à fait sérieux, dans le chapitre suivant (5.2.2).

---

[63] Notons qu'en langue ancienne, le phénomène dit de *renjô* (連声 « liaison ») se produit parfois dans ce type de contexte. Il en subsiste quelques vestiges totalement lexicalisés en langue moderne : *tennou* « empereur » de /teN/ « ciel » + /oR/ « roi », et non **ten'ou* comme on s'y attendrait. En langue moderne toutefois, ce phénomène n'est plus productif.

4.2. /Q/

/Q/ est une obstruante orale générique sans point d'articulation propre, qui, contrairement aux consonnes placées en attaque, constitue à elle seule une more. Elle n'apparaît qu'avant une autre consonne, sauf dans quelques cas particuliers, notamment celui des interjections, où elle peut être finale, mais sa présence est alors expressive et non distinctive.

/Q/ est noté uniformément par le petit *kana tsu* (っ, ッ) dans l'écriture japonaise, quelle que soit sa réalisation phonétique effective, qui dépend en fait de celle de la consonne suivante. /Q/ hérite de cette dernière la totalité de ses traits articulatoires (mode et lieu d'articulation). Il sera donc réalisé [p] avant /p/, [b] avant /b/, [t] avant /t/, [s] avant /s/, [ç] avant /sy/, etc.

Les consonnes susceptibles de gémination en japonais Yamato (mots mimétiques compris) et sino-japonais se limitent aux obstruantes sourdes /p, t, s, k/ et à leur versions palatalisées (66a.). Les sonores géminées /b, d, z, g/ n'apparaissent que dans les emprunts récents ou sous certaines conditions particulières. Lorsqu'elles existent, elles ont parfois tendance à être dévoisées (66b) surtout dans le cas où une autre obstruante voisée figure ailleurs dans le mot, comme c'est le cas dans nos exemples. Les consonnes /r/ et /h/ géminées sont quasiment inexistantes, sauf dans quelques exemples marginaux, tels que les emprunts étrangers récents ou les mots mimétiques (66c) ; (sur /Qh/, et /Qs/ voir aussi 3.7, ainsi que la note 38). Les semi-consonnes /w/ et /y/, en revanche, ne sont pas géminables.

Phonétiquement, les nasales géminées existent. Cependant, elles sont généralement interprétées comme une séquence /N/ + Consonne nasale, plutôt que /Q/ + Consonne nasale. L'écriture en *kana* écrit d'ailleurs *minna* « tous » みんな plutôt que みっな. Rappelons enfin que dans les mots Yamato (y compris mimétiques) et sino-japonais, la fricative /h/ est réalisée [pp] lorsqu'elle est géminée (voir 3.7).

(66) Réalisations de /Q/

a. avant une obstruante sourde

kappa	[kappa]	/kaQpa/	« *kappa* (lutin aquatique) »
motto	[motto]	/moQto/	« davantage »
kissaten	[kissateɴ]	/kiQsateN/	« café »
hassha	[haçça]	/haQsya/	« départ »
matcha	[mattça]	/maQtya/	« thé vert matcha »

sekken	[sekkeɴ]	/seQkeN/	« savon »

b. avant une obstruante sonore

baggu	[baggɯ]	/baQgu/	{bag}
guzzu	[gɯzzɯ]	/guQzu/	{goods}
baddo	[baddo]	/baQdo/	{bad}

c. avant /h/ et /r/ (cas marginaux)

juhhari	[ʑɯhhaɾi]	/zyuQhari/	« dix points de suture »
bahha	[bahha], [baχχa]	/baQha/	« Bach »
uhhuhhu	[ɯɸɸɯɸɸɯ]	/uhhuhhu/	‘onomatopée de rire’
barra bara	[baɾɾabaɾa], [ballabala]	/baQra bara/	« en désordre »

Avant pause, /Q/ est réalisé comme une occlusion glottale [ʔ] : *are’* [aɾeʔ] /areQ/ ‘interjection’.

4.3. /R/

/R/ est une vocoïde qui se définit phonologiquement comme une position vocalique générique dépourvue de spécifications articulatoires propres, constituant à elle seule une more. Elle correspond phonétiquement à l’allongement de la voyelle précédente.

(67) Réalisations de /R/

okaasan	[okaːsaɴ]	/okaRsaN/	« maman »
oniisan	[oniːsaɴ]	/oniRsaN/	« frère aîné »
kuuki	[kɯːki]	/kuRki/	« air »
oneesan	[oneːsaɴ]	/oneRsaN/	« sœur aînée »
koukou	[koːkoː]	/koRkoR/	« lycée »

On se reportera à la partie 2.7 pour une présentation et une discussion détaillée du statut des voyelles longues en japonais.

4.4. Origine des segments spéciaux

Les segments spéciaux se seraient développés en japonais à partir du IX[ème] siècle, sous l’influence des emprunts au chinois ancien, langue comportant des syllabes lourdes à codas consonantiques ou semi-vocaliques. Aujourd’hui, les segments spéciaux se rencontrent dans toutes les strates lexicales, où ils résultent de l’un des trois processus suivants : réduction d’une séquence CV (68), renforcement expressif (69), adaptation de sons étrangers (70) :

(68) Segments spéciaux résultant de la réduction d’une séquence CV (*onbin*, 音便)

shini-ta	>	*shinda*	/siNda/	« est mort »
kamibe	>	*koube*	/koRbe/	« Kôbe »
tori-ta	>	*totta*	/toQta/	« a pris »

(69) Segments spéciaux marquant le renforcement expressif (par ajout d’une position rythmique)

kogari	>	*kongari*	/koNgari/	« bien grillé »
onaji	>	*onnaji*	/oNnazi/	« identique »
totemo	>	*tottemo*	/toQtemo/	« très »
zutto	>	*zuutto*	/zuRQto/	« continuellement »

(70) Segments spéciaux résultant de l’adaptation de sons étrangers

ch. **tong*	>	jp. *tou*	/toR/	« l’Est »
ch. **sam*	>	jp. *san*	/saN/	« trois »
anglais *pet*	>	jp. *petto*	/peQto/	« animal familier »
français *Bordeaux*	>	jp. *borudou*	/borudoR/	« Bordeaux »

4.5. Propriétés des segments spéciaux

Au delà de leurs caractéristiques phonétiques de surface, fort différentes, ce qui réunit les segments spéciaux, c’est une phénoménologie particulière,

un comportement phonologique singulier, distincts de ceux des consonnes et voyelles au sens classique du terme. Première propriété : les segments spéciaux n'apparaissent pas à l'initiale de mot en japonais standard. Ils correspondent en fait aux mores susceptibles d'apparaître en finale de ce qui, dans des langues comme l'anglais, le français ou le chinois, serait qualifié de syllabe lourde.

La seconde caractéristique des segments spéciaux est d'être en principe inaccentuables. Lorsque l'accent doit frapper un segment spécial, il recule sur la more précédente. Ainsi, dans les composés X + *eki* « gare de X » ou X + *kai* « club de X », l'accent frappe normalement la dernière more du premier constituant, sauf si celui-ci se termine par /N/, /Q/ ou /R/, auquel cas l'accent sera alors placé sur la more pénultième :

(71)

nagoya + eki	*nago**ya**-eki*		« gare de Nagoya »
eiga + kai	*ei**ga**-kai*		« club de cinéma »
mais			
toukyou + eki	*tou**kyo**u-eki*	**toukyo**u**-eki*	« gare de Tôkyô »
rondon + eki	*ron**do**n-eki*	**rondo**n**-eki*	« gare de Londres »
toukyou + kai	*tou**kyo**u-kai*	**toukyo**u**-kai*	« club de Tôkyô »
rondon + kai	*ron**do**n-kai*	**rondo**n**-kai*	« club de Londres »

On observe le même type de phénomène dans les compositions Verbe + Auxiliaire. L'ajout du suffixe d'accompli *-ta* entraîne automatiquement l'accentuation de la more antépénultième dans les verbes accentués. Cependant, si cette dernière correspond à un segment spécial, l'accent recule d'une more à gauche, jusqu'à la pré antépénultième :

(72)

/tabe/ + /ta/	***ta**beta*	/**ta**beta/	« a mangé »
/atume/ + /ta/	*a**tsu**meta*	/a**tu**meta/	« a rassemblé »
mais			
/roNzi/ + /ta/	***ro**njita*	/**ro**Nzita / **ro**n**jita*	« a discouru »
/moRsi/ + /ta/	***mo**ushita*	/**mo**Rsita/ **mo**u**shita*	« a dit »

Troisième exemple : dans les emprunts étrangers, l'accent par défaut tombe normalement sur la more antépénultième : ***o**pera* /**o**pera/ {opéra}, *sando**i**tchi* /saNdo**i**Qti/ {sandwich}, *maiku**ro**hon* /maJku**ro**hoN/ {microphone}, *sanhuran**shi**suko* /saNhuraN**si**suko/ {San Francisco}. Cependant, si la more antépénultième consiste en /N, /Q/, /R/ (ou bien encore parfois /i/), l'accent recule d'une position et affecte la more pré antépénultième : *disu**ka**sshon* /disu**ka**QsyoN/ **disuka**s**shon* {discussion}, *re**po**utaa* /re**po**RtaR/ **repo**u**taa* {reporter}. Nous reviendrons sur ces problèmes accentuels dans le chapitre 6.

De très rares exceptions à ce principe existent. Elles se rencontrent dans le cas où plusieurs segments spéciaux se succèdent : par exemple, *obaasa**n**kko* /obaRsa**N**Qko/ « enfant choyé par sa grand-mère » ou *che**e**n-ten* /te**R**NteN/ « magasin franchisé ».

Pour finir, il est intéressant également d'observer, comme le signale Jôo (1977), que les segments spéciaux alternent fréquemment entre eux ainsi qu'avec la voyelle /i/ :

(73)

shouben /syoRbeN/ ~ *shonben* /syoNbeN/	« urine »
omotta /omoQta/ ~ *omouta* /omoRta/ (dialectal)	« a pensé »
bouzu /boRzu/ ~ *bonzu* /boNzu/	« bonze »
toiya /toiya/ ~ *ton'ya* /toNya/	« grossiste »
ecchi /eQti/ ~ *eechi* /eRti/ ~ *eichi* /eiti/	« la lettre h »
kirei /kirei/ ~ *kiree* /kireR/	« joli »

4.6. Fréquence relative des segments spéciaux

D'après Imae (1960, cité par Hayashi O. 1982), /N/ et /Q/ représentent respectivement 4,7% et 2,3% de toutes les mores japonaises en fréquence textuelle. Cette source ne fournit pas de données pour /R/.

Chapitre 5

LES UNITES PROSODIQUES

Alors qu'il n'y a aucun doute sur la pertinence et l'importance de la more et du pied en phonologie japonaise, les choses sont beaucoup moins claires en ce qui concerne la syllabe au sens le plus habituel du terme, c'est-à-dire en tant que constituant prosodique pouvant être de structure légère (syllabe à deux positions, comme *ka*) ou lourde (syllabe à trois positions, comme *kan*, *kou* [koː], *kai*). Le problème de la syllabe en japonais a d'ailleurs fait couler beaucoup d'encre, mais l'intérêt qu'il suscite est en réalité assez récent. La linguistique traditionnelle japonaise, en effet, s'est généralement contentée de ce qui correspond à la more pour l'analyse des différents phénomènes prosodiques, qu'elle l'appelle *onsetsu* 音節 (Arisaka Hideo), *haku* 拍 (Kamei Takashi, Kindaichi & Akinaga 2001) ou *môra* モーラ (Hattori Shirô) (voir par exemple Kindaichi, 1972b, pour une discussion générale de ces questions). Certes, Hattori (1960) invoque également, en plus de la more, la syllabe (*onsetsu*), mais il le fait en prenant soin de préciser qu'il s'agit d'une unité phonétique, alors que c'est la more qui, pour lui, constitue l'unité phonologique réelle du japonais.

En affirmant, dans sa thèse publiée en 1968, que « l'unité prosodique du japonais est la syllabe, pas la more », James McCawley, phonologue générativiste américain, remet en cause cette tradition[64]. Il pose l'existence en japonais de deux types de syllabes : des « syllabes brèves » (*short syllables*) et des « syllabes longues » (*long syllables*). Pour lui, le japonais doit être catégorisé comme une « langue à syllabes qui compte les mores »

[64] Il faut toutefois rappeler un lointain précurseur, le Portugais Rodriguez, qui, dans son *Arte da lingoa de Iapam* (1604-1608), distingue en japonais des syllabes longues et des syllabes courtes, sur le modèle du latin.

(p. 134)[65]. Nous verrons bientôt quels sont les arguments avancés par McCawley et ses successeurs en faveur de cette hypothèse.

Les successeurs générativistes et post-générativistes de McCawley feront quasiment tous, explicitement ou implicitement, référence à la syllabe (les termes syllabe légère et syllabe lourde étant plutôt préférés à ceux de syllabe brève et syllabe longue), qu'il s'agisse de phonologie générative linéaire classique, de phonologie multilinéaire ou de théorie de l'optimalité. La syllabe – comprendre, la distinction entre syllabe légère et syllabe lourde – est dès lors présentée comme un élément indispensable à la description et à la compréhension de la phonologie et de la morphologie japonaises. Mais les arguments sont loin d'être convaincants. Bien souvent, ceux-ci reposent sur un postulat arbitraire – celui de l'existence des syllabes lourdes en japonais – sans jamais démontrer en quoi l'hypothèse opposée – l'inexistence des syllabes lourdes – serait fausse. Le sujet jouit même d'une certaine vogue, si l'on en juge par le nombre de travaux récents parus sur la question. Mais on a trop souvent l'impression que ce souci insistant à affirmer le rôle de la syllabe résulte plus de la volonté de cautionner un modèle supposé universel que de justifier sa pertinence sur la base d'arguments internes au japonais dans le but d'apporter des réponses nouvelles à des questions qui n'avaient pas trouvé de solution auparavant[66].

Une remise à plat du problème du statut de la syllabe en japonais, et de ses rapports avec la more et le pied, est donc à l'ordre du jour.

Ce chapitre se propose de présenter et d'évaluer successivement les arguments empiriques pouvant justifier l'existence des constituants prosodiques majeurs que sont la more, la syllabe, le pied, le mot prosodique et le syntagme phonologique, en s'arrêtant longuement sur le problème de la syllabe. Qu'il n'existe pas de preuve de sa réalité en japonais, et que tous les phénomènes qui lui ont été imputés peuvent être expliqués par le recours à la more et au pied, c'est ce que nous nous attacherons à démontrer.

---

[65] La position de McCawley se ramène en fait à celle de Troubetzkoy. Troubetzkoy (1967: 207, 99) considère en effet que les langues se répartissent en deux types : celles qui comptent les mores – et qui ont aussi des syllabes ; celles qui comptent les syllabes, et qui n'ont pas de mores. Le japonais appartiendrait au premier type.

[66] Sur ce point, on partage l'avis de Larry Hyman (2003 :XVII), qui, notant combien les phonologues se sont mis à « adorer » la syllabe à partir des années 1980 et à la mettre au premier plan après l'avoir si longtemps boudée, se demande si cette nouvelle ferveur n'est pas un peu exagérée.

5.1. La more

La more constitue l'unité de rythme et de mesure prosodique de la langue japonaise, la seule reconnue, d'ailleurs, dans la réflexion linguistique autochtone.

Chaque more articulée occupe une durée perçue comme semblable[67]. Les mores japonaises présentent les structures suivantes : CV, par exemple /ka/, /mu/, /ni/ ; C*y*V avec une consonne initiale palatalisée, comme dans /kya/, /myu/, /tyu/ (Hepburn *chu)*, /sya/ (Hepburn *sha*) ; V, comme dans /a/, /i/, /u/, /e/, /o/ ; et enfin /N/, /Q/ et /R/, par exemple dans /hoN/ *hon* « livre », /moQte/ *motte* « tenir et… », /koQpu/ *koppu* « gobelet », /toR/ *tou* « tour », /maR/ (*maa*) « eh bien ». Le mot *hontou* « vrai » est donc de même longueur prosodique que *origami* « pliage de papier », soit quatre mores. La langue moderne standard distingue 103 mores différentes (tableau 3).

Dans les théories japonaises issues du courant traditionnel, la more (*môra* モーラ ou *haku* 拍, parfois aussi *onsetsu* 音節) est conçue comme la seule unité prosodique pertinente. Deux types de mores sont généralement distingués :

- les mores « ordinaires », de structure CV, C*y*V ou V (à l'exception de *i* en position interne de mot) ;
- les mores « spéciales » (*tokushu haku* 特殊拍) correspondant à la nasale /N/, à la première partie d'une géminée /Q/, à la deuxième partie d'une voyelle longue /R/ ou à la voyelle palatale *i* parfois notée /J/.

Dans les pages qui suivent, nous passerons en revue les principaux phénomènes attestant de la réalité de la more comme unité prosodique en japonais.

---

[67] De nombreux travaux de phonétique instrumentale, que nous ne pouvons résumer ici, se sont penchés sur la question de la more japonaise en tant qu'unité temporelle isochrone. Pour une bibliographie et un passage en revue critique de ces recherches, on se reportera à Warner & Arai (2001).

Tableau 3. Les 103 mores distinctives du japonais standard moderne (sans les nouvelles consonnes, voir 3.14), en transcription phonologique.

(Les groupes en italiques ne sont pas distinctifs.)

あ a	い i	う u	え e	お o	-	-	-
か ka	き ki	く ku	け ke	こ ko	きゃ kya	きゅ kyu	きょ kyo
が ga	ぎ gi	ぐ gu	げ ge	ご go	ぎゃ gya	ぎゅ gyu	ぎょ gyo
さ sa	し si	す su	せ se	そ so	しゃ sya	しゅ syu	しょ syo
ざ za	じ zi	ず zu	ぜ ze	ぞ zo	じゃ zya	じゅ zyu	じょ zyo
た ta	ち ti	つ tu	て te	と to	ちゃ tya	ちゅ tyu	ちょ tyo
だ da	*ぢ di*	*づ du*	で de	ど do	*ぢゃ dya*	*ぢゅ dyu*	*ぢょ dyo*
な na	に ni	ぬ nu	ね ne	の no	にゃ nya	にゅ nyu	にょ nyo
は ha	ひ hi	ふ hu	へ he	ほ ho	ひゃ hya	ひゅ hyu	ひょ hyo
ば ba	び bi	ぶ bu	べ be	ぼ bo	びゃ bya	びゅ byu	びょ byo
ぱ pa	ぴ pi	ぷ pu	ぺ pe	ぽ po	ぴゃ pya	ぴゅ pyu	ぴょ pyo
ま ma	み mi	む mu	め me	も mo	みゃ mya	みゅ myu	みょ myo
や ya	-	ゆ yu	-	よ yo	-	-	-
ら ra	り ri	る ru	れ re	ろ ro	りゃ rya	りゅ ryu	りょ ryo
わ wa	*ゐ wi*	-	*ゑ we*	*を wo*	-	-	-
ん N							
っ Q							
ー R							

La more est avant tout l'unité métrique de la poésie, comme l'illustre le *haiku* suivant :

(74)

Romanisation	*Kana*	*Kanji/kana*	
ikken no	いっけんの	一軒の	5 mores
chamise no yanagi	ちゃみせのやなぎ	茶店の柳	7 mores
oinikeri	おいにけり	老いにけり	5 mores

(« maison de thé, à côté, un vieux saule », Yosa Buson, trad. Dale Saunders.)

Un *haiku* se compose de trois vers, le premier comptant cinq mores, le second sept, le troisième cinq (et non cinq, sept et cinq *syllabes* comme on le dit souvent). Dans l'exemple choisi, on constate que le premier vers, *ikken no*, occupe bien cinq temps rythmiques : *i.k.ke.n.no.* (et non trois, comme pourrait *a priori* le supposer une oreille française).

Il en va de même dans les chansons, où chaque more, y compris /R/, /N/ ou /Q/ représente généralement une unité rythmique chantée sur un temps.

L'écriture japonaise accorde à la more un statut graphique : toute more, y compris la longueur vocalique, la nasale-more ou la première partie d'une géminée, occupe une case sur le papier. *Ikken* いっけん s'inscrit donc dans le même espace graphique que le mot *okinawa* おきなわ, à savoir quatre carrés virtuels[68]. La seule exception à ce principe est celui de la palatalisation : les structures C*y*V, bien que valant une seule more, occupent deux cases graphiques.

---

[68] Il est légitime de s'interrroger sur les rapports qu'entretiennent, en japonais, la graphie et la phonie, et sur les influences que les deux systèmes, le système graphique et le système phonologique, exercent l'un sur l'autre. Ainsi peut-on se demander par exemple si c'est parce qu'elles sont notées chacune à l'aide d'une unité graphique autonome et spécifique que la nasale-more, ou la première partie d'une géminée, sont traitées comme équivalant à une unité phonologique. Ou bien est-ce parce qu'elles correspondent à une unité phonologique autonome, la more, qu'elles disposent d'un signe graphique spécifique et autonome ? Autrement dit, est-ce la phonologie qui conditionne la graphie, ou la graphie qui conditionne la phonologie ?

Notre position de principe est que c'est la structure phonologique de la langue japonaise qui a déterminé, et continue très largement de déterminer, le système graphique *kana* et sa viabilité. Il suffit de rappeler en effet que ce dernier, dérivé des caractères chinois, aurait dû, s'il avait évolué conformément à la logique et à l'esprit du système graphique chinois, produire un véritable syllabaire, c'est-à-dire un système qui noterait à l'aide d'*un* signe (et non de *deux* comme c'est le cas actuellement) les syllabes lourdes telles que *kan*, *sou* ou *kai*. En effet, le chinois, dont les morphèmes sont monosyllabiques, inscrit toute syllabe, qu'elle soit lourde ou légère, dans une case graphique virtuelle. Ce n'est pas ce que fait le japonais, qui, avec les *kana*, inscrit lui, dans une case graphique virtuelle des mores et non des syllabes. Cette évolution n'était nullement induite par le système graphique chinois, et si le japonais a suivi cette voie, c'est parce que sa structure phonologique l'y invitait, et non l'inverse.

Ceci ne signifie pas que le système graphique n'ait pu, en retour, contribuer à consolider et fixer encore un peu plus fermement la représentation phonologique du japonais en tant que langue à mores, de la même manière que l'usage d'un système graphique tel que l'alphabet, basé sur le phonème, contribue indéniablement au développement d'un conscience phonémique chez les sujets lettrés (Morais, 1994).

Tout locuteur japonais est capable, dès son plus jeune âge, de compter et d'identifier les mores, par exemple dans le jeu du *shiritori*, qui suit le principe de « marabout de ficelle » (Katada, 1990). Ce jeu consiste à trouver un mot commençant par la more finale du mot donné par le joueur précédent, comme dans l'exemple suivant : *hutsuu* -> *uguisu* -> *surume* -> *meirei* -> *iruka*, et ainsi de suite. Il est important de souligner que même chez les enfants pré-lettrés, la segmentation prosodique opère sur les mores, et non sur les syllabes, ce qui exclut l'influence de la graphie. Une anecdote racontée par le phonologue Kindaichi Haruhiko en fournit un exemple tout à fait éclairant. Il s'agit de son fils, qui, ne sachant encore ni lire ni écrire, entreprend d'inculquer à son chien la manière d'aboyer – c'est-à-dire de faire *wan wan* (« ouaf ouaf » en japonais). Kindaichi rapporte comment le petit pédagogue s'applique à articuler distinctement, en quatre temps, chacune des mores : *wa-n-wa-n*, afin que l'animal assimile parfaitement la leçon !

C'est encore la more qui fonctionne comme unité prosodique dans certains langages secrets, par exemple le langage *babibu* (Haraguchi, 1991), sorte de javanais qui consiste à insérer la séquence *b* + V après chaque more. Le mot *sakura* « cerisier » est ainsi codé *saba-kubu-raba*, le mot *nippon*, *nibi-tsubu-pobo-nbu*[69]. Ces exemples illustrent très clairement le fait que *sakura* et *nippon* sont constitués respectivement de trois et quatre unités prosodiques distinctes et indépendantes, de statut identique.

La more constitue en outre le support phonétique de l'accent (voir le chapitre 6), en ce sens que deux mores appartenant à ce que la linguistique traditionnelle reconnaît comme une syllabe lourde peuvent être articulées sur des registres différents. Par exemple, dans le mot ***kyo****uto* HBB « Kyôto », la baisse de registre se produit après *kyo*, juste *avant* la seconde partie de la voyelle longue.

Plusieurs études psycholinguistiques, en particulier celles de Otake *et al*. (1993), ont pu établir que c'est la more, plutôt que le phonème ou la syllabe, qui constitue l'unité première de perception et de traitement en japonais. Ils ont démontré par exemple que les sujets japonais détectent l'unité *mo* dans *monka* aussi rapidement que dans *monaka*, ce qui signifie que *monka* et *monaka* commencent par la même unité prosodique, et se segmentent donc en *mo.n.ka* et *mo.na.ka*. La more constitue donc une unité pré lexicale de segmentation et d'accès au lexique en japonais. Ceci contraste nettement avec les réponses faites par des sujets dont la langue maternelle est syllabique, et à qui on demande d'effectuer le même type de tâche (Mehler *et al*., 1981) : ainsi, des francophones, qui détectent plus rapidement *pa*

---

[69] Le codage de la première partie du *p* géminé en *tsu* s'explique par la graphie en *kana* にっぽん (c'est la lettre notant le son *tsu* qui est utilisée pour noter la gémination).

dans *palace* que dans *palmier*, ce qui montre que les mots *palace* et *palmier* en français *ne commencent pas* par la même unité prosodique, et que la segmentation s'effectue de la manière suivante : *pa.lace*, *pal.mier*.

Dans les lapsus, les segments spéciaux et la voyelle *i* ont tendance à être fréquemment intervertis ou copiés, comme dans les exemples suivants en (75) où l'on observe qu'un élément vocoïde (*i* ou la deuxième partie d'une voyelle longue) peut être remplacé par un élément contoïde (/N/ ou /Q/), ce qui signifie que ces segments, valant chacun une more, se comportent comme des unités autonomes. Selon Kubozono (1989), ce type d'erreurs, fréquent en japonais, serait rarissime dans une langue comme l'anglais. L'explication en serait que l'unité de codage des deux langues est différente : c'est la more en japonais, la syllabe en anglais.

(75) Lapsus

kuubo middowei > *kubbo middowei* « le porte-avion Midway »

juugo paasento > *juugo pansento* « quinze pour cent »

kankei kaizen > *kaiken kaizen* « amélioration des rapports »

5.2. La syllabe

5.2.1. Préliminaires

Comme nous l'avons signalé dans l'introduction de ce chapitre, l'existence et le statut de la syllabe en japonais posent problème. Il importe toutefois de garder à l'esprit que, pour la plupart des travaux qui abordent la question, ce n'est pas tant l'existence de la syllabe elle-même qui est en jeu (celle-ci est tenue pour acquise), que l'existence d'un certain type de syllabe, la syllabe lourde CVC ou CVV, à trois constituants. Lors, pour tel linguiste qui soulève les problèmes posés par la syllabe, ou qui dit chercher à prouver son existence, il s'agit en réalité de soulever le problème de la syllabe *lourde*, de prouver l'existence de la syllabe *lourde*. Pourtant, ce n'est pas la même chose, pour une langue, de ne posséder que des syllabes légères ou d'être totalement dépourvue de syllabes, lourdes ou légères.

Toutefois, cette position n'est pas toujours explicite, d'où une certaine confusion[70].

La première question à poser n'est donc pas celle de savoir s'il existe des syllabes en japonais, mais s'il existe des syllabes *lourdes*. Après un rappel des différents modèles de la syllabe japonaise proposés dans la littérature, nous procéderons à un examen critique des principaux arguments supposés étayer l'existence des syllabes lourdes dans cette langue. Nous montrerons qu'il n'existe pas de preuve empirique directe de leur réalité. Si certains travaux ont cru pouvoir démontrer le contraire, c'est parce qu'ils sont partis du présupposé que les syllabes lourdes existent en japonais, sans même tenter une mise à l'épreuve par une confrontation avec le présupposé inverse.

A partir du moment où l'on établit que les syllabes lourdes n'existent pas en japonais, il devient nécessaire de reprendre depuis la base l'examen de la syllabe japonaise. C'est ce que nous ferons dans la section suivante. Ce réexamen nous amènera à conclure que cette unité ne joue aucun rôle en japonais – ce qui autorise à faire l'hypothèse qu'elle y est inexistante[71] – et que seuls la more et le pied sont pertinents dans la phonologie de la langue.

5.2.2. Critique de la syllabe japonaise conçue comme une organisation ternaire

Pour McCawley et ses successeurs, le japonais connaît des syllabes légères, de structure (C)V ou C*y*V, et des syllabes lourdes, de structure (C)VC ou C*y*VC ainsi que (C)VV ou C*y*VV. On doit ajouter à cet inventaire des syllabes extra-lourdes comme dans *sain* (CVVN) ou *kaat* dans *kaatto* (CVRQ), beaucoup plus rares.

Les détails de l'organisation exacte de ces différents types de syllabes en japonais varient selon les approches, mais elles ont toutes en commun une structuration à trois positions. Le cadre morique tel que prôné par

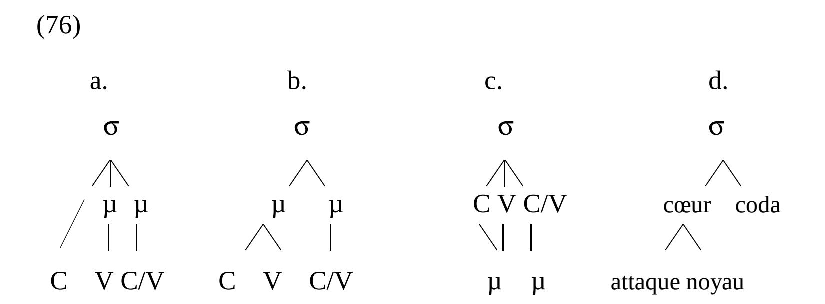
---

[70] L'article de Haruo Kubozono (2003), intitulé « the syllable as a unit of prosodic organization in Japanese », illustre parfaitement ce point. En réalité, il faut comprendre, dans ce titre : « the *heavy* syllable as a unit of prosodic organization in Japanese ».

[71] Le fait qu'il n'existe aucune preuve de l'existence d'un objet ne suffit pas à constituer la certitude absolue que cet objet n'existe pas. Comme le souligne fort pertinemment Hyman (2003 [1985]), il est logiquement impossible de prouver qu'une langue n'a pas de syllabe. On ne peut que démontrer qu'il n'y en a pas de preuve manifeste. Toutefois, la charge de la preuve de l'existence d'un objet revenant à ceux qui croient en son existence, la balle est donc dans le camp des tenants de la syllabe.

Hayes (1989) par exemple ramène la syllabe lourde à une structure ternaire, avec une attaque dépourvue de poids morique, un noyau valant une more, et un élément final V ou C, valant une more lui aussi, suivant la représentation en (76a). Il a parfois été proposé, pour rendre compte du japonais, que l'attaque soit rattachée à la more contenant le noyau, comme en (76b), et non directement à la syllabe (Kubozono, 1989, 1995, reprenant la structure proposée par Hyman 2003 [1985]). D'autres travaux (Terao, 1992, Kubozono, 1994, 1998b) sont allés jusqu'à dissocier les plans de la more et de la syllabe (76c), chacun étant directement et indépendamment associé aux segments, selon un modèle dans lequel la more n'est plus un constituant direct dépendant de la syllabe. Ce choix dissociant more et syllabe, tout à fait hétérodoxe, n'est pas vraiment commenté par ses partisans, mais il est clair qu'il vise à contourner le problème fort épineux de l'articulation more / syllabe en japonais, sur lequel nous reviendrons ultérieurement. Enfin, Haraguchi (2003) a proposé que la syllabe se structure en un cœur et une coda, le cœur étant lui-même divisé en attaque et noyau, comme en (76d). Selon lui, ce serait là le modèle universellement non marqué de la syllabe (?!), adopté par le japonais.

(76)



On notera que les quatre modèles présentés en (76) ont en commun de ne pas reconnaître de constituant rime au sein duquel se groupent le noyau et la coda, contrairement aux approches courantes pour le traitement de la syllabe anglaise ou française, par exemple. Ceci se justifie par l'existence de nombreuses données montrant que la rime n'a pas d'existence en japonais. Citons, entre autres, une étude de Kubozono (1995c) qui démontre que les locuteurs japonais préfèrent segmenter une suite CVC comme CV / C, alors que les anglophones favorisent la coupure C / VC.

Toutefois, l'approche dite à « rime branchante » qui suppose qu'une syllabe lourde est constituée d'une attaque et d'une rime, elle-même composée d'un noyau et d'une coda, a parfois été retenue. On peut citer les travaux de Yoshida Sh. (1990, 1991), qui travaille dans le cadre de la phonologie de gouvernement. Même s'il propose de considérer que les

syllabes lourdes constituent des séquences dissyllabiques avec deux noyaux (dans son modèle, *kuukou* /kuRkoR/ « aéroport » ou *konpon* /koNpoN/ « fondement, base » comportent quatre syllabes), Yoshida n'abandonne pas l'idée que certaines syllabes japonaises soient pourvues de rimes branchantes : c'est notamment le cas pour les séquences comportant une séquence de deux segments spéciaux, comme *hontte* /hoNQte/ « livre + 'Citatif' », où la première partie de la géminée est conçue comme rattachée à la rime de la syllabe dont le noyau est /N/. Angoujard (1997), qui propose lui aussi une analyse de la syllabe japonaise dans un cadre dérivé de celui de la phonologie du gouvernement, le modèle rythmique, admet également que la syllabe japonaise puisse comporter trois éléments.

Premier constat : les écarts dans la conception et la représentation syllabiques par rapport à l'orthodoxie, et l'absence de consensus, constituent deux premiers indices de ce qu'il existe bel et bien un problème majeur concernant la structure propre de la syllabe en japonais.

C'est cette conception ternaire de la syllabe japonaise telle que la prônent, sous une forme ou sous une autre, les modèles présentés en (76), que le présent travail souhaite d'abord remettre en cause. Mais auparavant, il convient d'examiner les arguments internes supposés plaider en faveur de la reconnaissance d'une opposition entre syllabes légères (à une more) et syllabes lourdes (à deux mores) en tant que constituants prosodiques actifs dans la phonologie du japonais, justifiant les conceptions défendues par les travaux qui viennent d'être cités.

Le principal phénomène invoqué relève de la phonologie accentuelle. C'est le statut prosodique des segments spéciaux /N/, /Q/, /R/ et de la voyelle /i/, autrement dit les éléments qui, dans des langues comme l'anglais ou l'italien, sont susceptibles de constituer la deuxième partie d'une syllabe lourde, qui sont au cœur du problème.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre 4, ces éléments sont inaccentuables et ont pour propriété de repousser l'accent d'une position à gauche (cf. les exemples 71 et 72 ci-dessus). Prenons par exemple le cas des mots d'origine occidentale, dans lesquels un accent par défaut est assigné sur la more antépénultième. La linguistique traditionnelle (dont Kindaichi & Akinaga, 2001, sont représentatifs) énonce la règle suivante : l'accent tombe sur la more antépénultième ; si celle-ci consiste en une more dite spéciale (à savoir constituée d'un segment spécial ou de /i/), il remonte d'une position, et frappe la pré antépénultième : comparer *a.na.ku.ro.**ni.**zu.mu* {anachronism} et *di.su.**ka.**s.sho.n* / **di.su.ka.**s.**sho.n* {discussion} (les points marquent les frontières de mores). C'est donc sans référence à la syllabe qu'il est rendu compte de ces schémas accentuels.

McCawley (1968) propose une toute autre analyse : pour lui, les faits ci-dessus prouvent la pertinence de la syllabe en japonais, car ils signifient

que seule la première more d'une *syllabe lourde* peut recevoir l'accent. Dans cette approche, *disu**ka**sshon* compte 3 syllabes : *dis-kas-shon* (les tirets indiquent les frontières de syllabes). La règle d'accentuation par défaut du japonais, celle qui s'applique notamment aux emprunts étrangers, est reformulée comme suit : « l'accent se place sur la syllabe contenant la troisième more à partir de la fin ». Le japonais se laisserait donc décrire comme une langue qui compterait les mores pour accentuer les syllabes, et dont l'unité prosodique, par conséquent, toujours selon McCawley, est la syllabe, non la more (même si McCawley reconnaît par ailleurs à la more un rôle tout à fait important en japonais).

Première critique à l'encontre de cette analyse : si c'est bien la syllabe qui est l'unité prosodique, comment expliquer que dans une syllabe lourde accentuée, le troisième constituant (la coda) n'est jamais de même hauteur mélodique que l'attaque et le noyau ? En effet, dans des mots tels que ***kyo**uto* « Kyôto » ou *ni**ho**n* « Japon », la baisse de registre marquant l'accent se produit juste *avant* les segments spéciaux (en l'occurrence la deuxième partie de la voyelle longue dans *kyo↓uto* et avant la nasale-more dans *niho↓n*). Laisser entendre que le japonais est une langue qui accentue les syllabes paraît donc tout à fait abusif, puisque seule une sous-partie de la supposée syllabe est porteuse de hauteur mélodique. Il est beaucoup plus correct sur le plan descriptif de considérer que le japonais accentue les mores. De plus, cette conception des mécanismes d'accentuation japonais se révèle encore plus inadéquate lorsque plusieurs segments spéciaux se succèdent. En effet, dans des mots comme *obaasa**n**kko* /obaRsa**N**Qko/ « enfant choyé par sa grand-mère » ou *che**e**nten* /tye**R**NteN/ « magasin franchisé », l'accent ne tombe pas sur ce qui, dans le modèle de McCawley, constitue le sommet accentuel de la syllabe, mais sur le premier segment spécial suivant le noyau, en l'occurrence /N/ et /R/. Ici, non seulement ce n'est pas la syllabe entière qui reçoit l'accent, mais ce n'est même pas ce qui en constitue le cœur. On voit mal comment le cadre explicatif de McCawley pourrait rendre compte de ce fait.

D'autres données censées prouver la pertinence de la syllabe lourde ont, depuis McCawley, été présentées. L'un des exemples les plus convaincants *a priori* est cité par Kubozono (1996). Examinant l'attribution de l'accent dans les toponymes étrangers (représentatifs selon lui des processus d'accentuation dans les emprunts en général), Kubozono note que si, dans les emprunts accentués, la règle d'accentuation par défaut s'applique généralement – et ce, qu'on la formule selon les termes de Kindaichi & Akinaga ou selon ceux de McCawley – elle laisse cependant de côté un certain nombre d'exceptions, accentuées sur la quatrième ou cinquième more avant la fin comme ***mo**nburan* /m**o**NburaN/ « Mont Blanc », ***a**mazon*

/**a**mazoN/ « Amazone », ***pi**_renee_* /**pi**reneR/ « Pyrénées », plutôt que *_mon**bu**ran_, *_a**ma**zon_, *_pi**re**nee_ qui sont les formes prédites par les analyses de Kindaichi & Akinaga et de McCawley. Au vu de ces exemples, Kubozono dégage la règle d'accentuation suivante : l'accent affecte la syllabe pénultième si elle est lourde, l'antépénultième sinon. On serait donc en présence d'un système accentuel similaire à celui du latin. Ces données peuvent sembler plus robustes que celles de McCawley, mais on verra dans la section 6.9 que notre approche de la structure du pied et de la more est à même de rendre compte de manière plus simple et plus élégante de ces exemples, sans qu'il soit besoin de référer à des types syllabiques lourds et légers.

Un troisième phénomène souvent invoqué pour justifier la nécessité des syllabes lourdes est celui de la dissimilation initiale. Comme nous le verrons au cours du chapitre 6, il existe en japonais un principe voulant que tout mot qui n'est pas porteur d'un accent lexical initial commence par une séquence Bas – Haut. Or, ce principe ne s'appliquerait [72] que facultativement dans les mots commençant par une séquence CV + segment spécial (autrement dit, une syllabe supposée lourde). De tels mots commencent alors par une mélodie Haut - Haut (comparer *kokusai*° « international » réalisé BHHH vs. *kousai*° HHHH « échange »).

Pour Haraguchi (1999), la description correcte de ce phénomène impose de faire référence à la syllabe lourde. Nous considérons, quant à nous, que la référence à des mores spéciales, ou déficientes, en rend compte de manière plus motivée. En effet, bien que la montée de timbre sur la deuxième more d'un mot ne soit pas un accent au sens phonologique (c'est-à-dire lexical) du terme, elle constitue toutefois un phénomène prosodique d'une certaine pertinence, notamment en raison de son caractère démarcatif, de statut finalement assez comparable à l'accent sur le plan fonctionnel. On peut donc interpréter la dissimilation initiale comme une version miroir, et mineure, de l'accent : celui-ci se caractérise par un *abaissement* mélodique entre deux mores, tandis que celle-là consiste en une *élévation* mélodique entre deux mores. Et, tout comme celui-ci ne peut se produire *après* un segment spécial (*alias*, dans notre approche, une more déficiente), celle-là ne peut se produire *avant* un segment spécial (une more déficiente). Dans les deux cas, le problème survient en raison de la faiblesse structurelle des segments spéciaux, qui les empêche de fonctionner comme site d'un événement prosodique. La stratégie adoptée est identique dans les deux cas : accent et abaissement initial sont décalés d'une position vers la gauche.

[72] Nous employons ici le conditionnel car certains linguistes réfutent l'existence de la dissimilation initiale telle que la décrivent Hattori ou Haraguchi ; voir à ce propos la note 81 en 6.1.1.

Nul besoin, donc, de référer à la syllabe pour comprendre et expliquer ce phénomène.

Un autre exemple digne d'intérêt est cité par Vance (1987 : 66, 74, 83) et Kubozono (1999). Ce cas implique la particule de détermination *no*, particule dont le comportement accentuel est tout à fait singulier, comme l'illustrent les exemples en (77a-d). Lorsque la particule *no* est postposée à un nom, il arrive en effet que celui-ci subisse une modification accentuelle.

(77)

a. *ya**ma** + no*	*yama-no°*	« de la montagne »
*oto**ko** + no*	*otoko-no°*	« de l'homme »
b. *ni**ho**n + no*	*nihon-no°*	« du Japon »
*ki**no**u + no*	*kinou-no°*	« d'hier »
*cf. ko**ko**ro + no*	*ko**ko**ro-no*	« du cœur »
c. ***me** + no*	***me**-no*	« de l' œil »
d. ***do**u + no*	***do**u-no*	« de bronze »
***te**n + no*	***te**n-no*	« du ciel »
***ka**i + no*	***ka**i-no*	« du coquillage »

Selon Kubozono, une description adéquate de ces exemples passe obligatoirement par le recours à la syllabe, et devrait se formuler comme suit : les mots d'une longueur supérieure à une syllabe comme *ya**ma***, *oto**ko***, *ni**ho**n* et *ki**no**u* et accentués sur la syllabe finale sont désaccentués[73] lorsqu'ils sont suivis par la particule *no*, tandis que les mots d'une syllabe (lourde ou légère) comme ***me***, ***do**u*, ***te**n* ou ***ka**i* maintiennent leur accent originel. Ce cas apparaît de fait comme le plus probant[74] pour justifier la pertinence des syllabes lourdes, même si, d'une part, il existe des exceptions (par exemple *taku**sa**n* « beaucoup » n'est pas désaccentué avant *no* : *taku**sa**n + no* > *taku**sa**n-no* et non **takusan-no°*), et d'autre part, certains locuteurs ne réalisent pas (77b) comme prédit par Kubozono.

[73] Précisons que le lexique du japonais se partage entre mots accentués et mots inaccentués. Voir la section 6.1.

[74] Signalons toutefois la position de Vance (1987) qui estime que l'effacement accentuel avant *no* ne constitue pas un indicateur fiable de la structure syllabique.

Mais une autre analyse est possible. Notre approche de ces données consiste à poser que la grande majorité des mots du type (77b) et (77d), terminés par une more spéciale et portant en surface un accent pénultième, possèdent en réalité l'accent sur la more finale au niveau sous-jacent, à savoir /niho**N**/, /kino**R**/, /do**R**/, /te**N**/, /ka**i**/[75], accent qui se retrouve décalé d'une position morique à gauche en vertu du principe, très général en japonais, de non accentuabilité des mores spéciales lors de la réalisation phonétique. Cette analyse est en concordance avec nos hypothèses concernant l'accentuation des morphèmes sino-japonais simples (qui sont en principe à accent final ou atones, voir 6.2.3), et elle rend compte également des exceptions comme *takusan* cité plus haut : on considère en effet qu'au niveau sous-jacent, cette forme est, elle, accentuée sur la more *sa*. Les mots en (77b) et (77d) portent bien, en réalité, un accent final au niveau sous-jacent. C'est la raison pour laquelle ils se comportent exactement comme *ya**ma*** et *oto**ko*** en (77a), plutôt que comme *ko**ko**ro*. Dans les mots ***do**u*, ***te**n* ou ***ka**i*, c'est la more initiale du mot qui, en surface, reçoit l'accent. Dans ce cas, la désaccentuation ne se produit pas, l'accent est maintenu sur la more initiale, ce qui a à voir très vraisemblablement avec le fait que l'initiale de mot constitue, on le sait, une position privilégiée, où les contrastes sont plus souvent préservés et les neutralisations évitées (Beckman J., 1999).

Une deuxième série d'arguments positifs démontre de manière encore plus robuste l'inexistence des syllabes ternaires en japonais.

Le premier, déjà soulevé par Poser (1990), tient au fait que les frontières des pieds japonais ne coïncident pas avec les frontières de la syllabe telle qu'on la conçoit généralement, comme le révèle l'examen des hypocoristiques, des formes tronquées, ou des dérivés du *nyôbô kotoba* présentés ci-dessous en 5.4. Cette discordance est particulièrement fâcheuse, car elle remet en cause le principe de la hiérarchie prosodique connu sous le nom de « strict layer hypothesis » (Nespor & Vogel, 1986) voulant que tout constituant prosodique soit intégralement inclus dans le constituant de rang immédiatement supérieur.

Par ailleurs, les voyelles apparaissant dans des syllabes supposées fermées CVC ne sont pas plus courtes phonétiquement que celles apparaissant dans des syllabes supposées ouvertes CV (Homma, 1981). Cette situation contraste radicalement avec ce que l'on observe dans des langues à syllabes fermées telles que le français ou l'anglais, où des phénomènes de compensation temporelle très nets existent. Ceci fournit un

---

[75] Le mot ***ka**i* étant d'origine Yamato, il est également loisible de l'analyser comme porteur d'un accent initial dans sa forme sous-jacente, c'est-à-dire /**ka**i/, puisque les deux possibilités accentuelles existent pour cette classe lexicale.

argument supplémentaire contre l'existence d'un constituant rime opposé à l'attaque en japonais et autorise à considérer que CVC doit se découper en CV/C tout comme CVCV se découpe en CV/CV.

Toujours dans le domaine de la phonétique, signalons également que le fait que le rapport CV soit phonétiquement plus étroit que le rapport VC ou V_1V_2 constitue une autre preuve matérielle de la non-existence de syllabes lourdes en japonais. Nous entendons par là que la consonne d'attaque subit fréquemment des modifications articulatoires sous l'influence de la voyelle qui la suit, par exemple /t/ -> [ts] avant /u/ (voir le chapitre 3). En revanche, ces mêmes voyelles n'influent que de manière négligeable sur les segments supposés constituer une coda qui les suivent. Or, si les syllabes lourdes existaient, on s'attendrait à ce que des assimilations phonétiques similaires à celles se produisant entre deux constituants syllabiques distincts (l'attaque et le noyau) soient *a fortiori* encore plus répandues au sein d'un même constituant syllabique, un noyau branchant dans le cas de V_1V_2, une rime dans le cas de VC, ou, même si on se situe dans un cadre déniant toute existence à un constituant rime, comme ceux rappelés en (76) ci-dessus, qu'elles se produisent au moins aussi fréquemment entre les segments 1 et 2 qu'entre les segments 2 et 3 d'une même « syllabe ». Or, il n'en est rien.

L'étude des lapsus nous fournit également des indices extrêmement intéressants. Par exemple, selon Kubozono (1989, 1995c), ce qui correspond à une « syllabe » lourde tend lors d'un lapsus à être remplacé par une suite de *deux* « syllabes légères » ou par *une* « syllabe lourde », plus souvent que par *une* « syllabe légère », comme par exemple dans *Kyouno Kikujirou* (nom propre) > *Kikuno Kikujirou* et *juugo paasento* « quinze pour cent » > *juugo pansento*. Ceci démontre que l'unité syllabe n'a pas de réalité cognitive, puisqu'on s'attendrait autrement à ce qu'une syllabe lourde puisse commuter avec une syllabe légère plus souvent qu'avec deux syllabes. Au contraire, si on procède à l'analyse de ce phénomène à partir de la more ou du pied, ces lapsus s'expliquent beaucoup mieux : une more commute avec une more (ou, un pied bimorique commute avec un pied bimorique). Les travaux de Terao (1992, 2002) établissent d'ailleurs que l'unité fondamentale sur laquelle opèrent les lapsus est, en japonais, la more, et pas la syllabe.

Un autre argument fort convaincant en faveur de l'inexistence des syllabes lourdes au niveau phonologique est constitué par le comportement de la nasale-more /N/. Ainsi que nous l'avons signalé en 4.1, une séquence VNV n'est jamais syllabée V.NV (en deux mores) en japonais, mais V.N.V

(en trois mores). Ceci contredit l'affirmation pour le moins péremptoire de Golston & van der Hulst (1999), selon lesquels (notre traduction) :

> « Il est largement observé qu'une séquence constituée d'une syllabe fermée suivie d'une syllabe commençant par une voyelle est un fait non attesté sur le plan empirique. L'opinion traditionnelle selon laquelle une chaîne à organisation linéaire forme l'input de la syllabification rend compte de cela en disant qu'une séquence VCV est universellement syllabée comme V.CV. […]. En conséquence, toute possibilité de contraste entre V.CV et VC.V sera neutralisée. »

Or, l'existence en japonais d'un contraste entre V.CV et VC.V est parfaitement attestée sur le plan empirique, par exemple dans *an'i* /aNi/ « aisance » et *ani* /ani/ « frère aîné », le premier étant trimorique, le second bimorique. Et la nasale-more n'est pas la seule concernée par ce phénomène, qui s'observe également avec le /i/ morique : par exemple, dans le mot *baiorin* /baioriN/ {violin} « violon », la palatale ne se groupe jamais avec la voyelle *o* qui suit (**ba.yo.ri.n*) mais maintient son statut morique : *ba.i.o.ri.n*. Ce mot est donc réalisé en cinq mores, non en quatre.

Pour nous, ce contraste constitue une preuve robuste de ce que /N/ et /i/ ne sont pas des codas, mais des unités prosodiques à part entière, comme tous les autres segments spéciaux.

Enfin, il faut bien prendre acte de ce que, à ce jour, aucune des nombreuses études psycholinguistiques qui ont été menées n'a pu mettre en évidence une quelconque réalité de la syllabe en japonais, alors que, comme signalé en 5.1, maints travaux ont établi le rôle central de la more aux niveaux perceptif et cognitif.

On l'aura constaté : les prétendues preuves de l'existence de la syllabe lourde sont finalement bien minces, et ne résistent pas à un contre-examen. Les bénéfices qu'apporte ce constituant à la description et à la compréhension des données sont nuls. Au terme de cette revue, la conclusion qui s'impose est donc la suivante : si l'on peine tant à trouver des arguments prouvant le rôle actif de la syllabe lourde en japonais, c'est tout simplement qu'elle n'existe pas. On ne peut, finalement, s'empêcher de penser qu'on a plaqué un peu arbitrairement sur le japonais un modèle structurel inadéquat et qui n'est pas le sien, sans prendre suffisamment en compte les réalités empiriques de la langue. C'est donc ce modèle qu'il faut réviser.

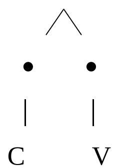
5.3. Pour un modèle strictement binaire de l'unité prosodique en japonais

Les faits discutés précédemment démontrent amplement l'inadéquation du modèle syllabique à trois positions pour traiter la phonologie du japonais. A partir de ce constat, nous nous proposons de reprendre l'analyse de ce que nous appellerons temporairement « unité prosodique » du japonais.

5.3.1. Structure de l'unité prosodique

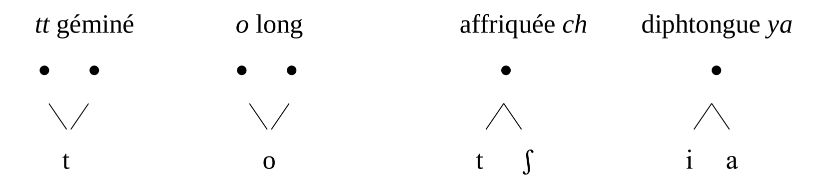
Nous proposerons une autre approche de l'unité prosodique de base (UP) opérationnelle en japonais, réduite au strict nécessaire. Pour nous, cette unité est maximalement binaire, c'est-à-dire à deux positions : une position d'attaque (représentée par C) et une position de noyau (représentée par V), comme ci-après :

(78) UP



Les • représentent des positions linéaires, correspondant à ce que l'on appelle traditionnellement le squelette en phonologie multilinéaire. Le squelette est conçu comme une projection temporelle de chaque unité segmentale, et permet d'encoder les différences de quantité. Ainsi, une consonne géminée ou une voyelle longue se conçoivent comme un seul segment (ou ensemble de spécifications segmentales) associé à deux positions squelettales, tandis qu'une affriquée, ou certains types de diphtongues correspondent à deux segments (ou ensemble de spécifications segmentales) associées à une seule position, comme illustré en (79) :

(79)



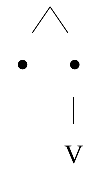
Dans notre modèle, il n'est pas besoin de poser de structure plus complexe du type syllabe lourde. Tous les éléments conçus comme correspondant à des codas ou des troisièmes positions de syllabes dans les approches concurrentes doivent être analysés comme autant d'UP distinctes.

En revanche, certaines UP sont structuralement incomplètes en ceci qu'elles comportent une position vide, soit en attaque, soit en noyau. Nous qualifierons ces UP de « faibles » ou « déficientes ». L'idée qu'il existe des UP faibles ou déficientes, c'est-à-dire des UP qui contiennent des segments nuls, n'est pas nouvelle en phonologie, mais curieusement, elle n'a jamais, à notre connaissance du moins, été invoquée pour le japonais, sauf partiellement (par exemple par Yoshida Sh.).

Les UP déficientes japonaises comprennent les quatre types suivants, dont on trouvera à la suite les représentations :

- UP constituées uniquement d'une voyelle nucléaire ;
- UP constituées d'un segment spécial ;
- UP comportant une voyelle dévocalisée ;
- UP comportant une voyelle épenthétique.

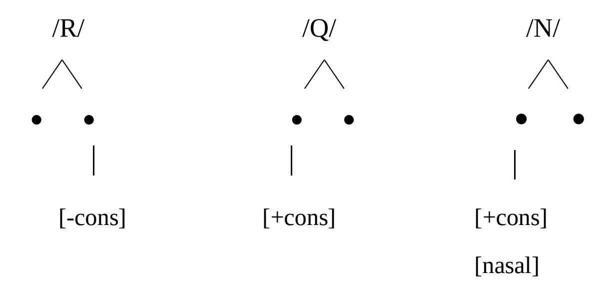
(80) UP déficiente constituée uniquement d'une voyelle



Cette représentation est celle des voyelles sans attaque. Elle revient à considérer la voyelle /i/ sans attaque et l'élément /J/, qui constitue, pour certains phonologues d'inspiration structuraliste, un quatrième segment spécial aux côtés de /N/, /R/ et /Q/, comme la même entité phonologique,

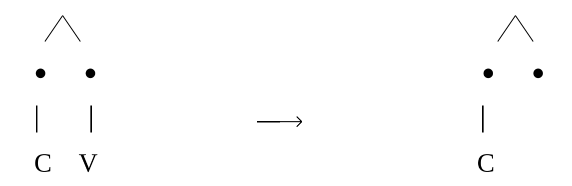
ce qui va dans le sens de nombreuses données, à commencer par le fait qu'ils sont notés par le même signe graphique dans l'écriture en *kana*.

(81) UP constituées d'un segment spécial



On voit que /R/ consiste en une spécification segmentale [-consonantique], tandis que /Q/ est [+consonantique][76]. /N/ comporte une spécification segmentale additionnelle par rapport à /Q/ : le trait de nasalité. En fait, hormis la spécification du trait [±consonantique] qui encode simplement leur nature de vocoïde ou de contoïde, /R/ et /Q/ sont dépourvus de toute spécification segmentale au niveau sous-jacent.

(82) UP constituées d'une voyelle totalement dévocalisée



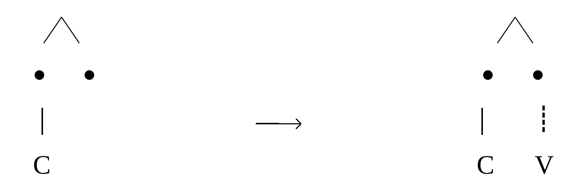
Dans le cas des voyelles dévocalisées, un segment V présent dans la forme sous-jacente est effacé en surface. On a affaire à une désassociation de matériel segmental, mais sans disparition de la position initialement associée au V du noyau. Ce dernier, vide, reste présent au niveau phonologique[77].

---

[76] Le trait [consonantique] est ici défini comme chez Chomsky & Halle (1968). Il dénote un segment présentant une obstruction importante dans la région médio-sagittale de l'appareil vocal.

[77] Voir Hyman (2003 [1985]) et Kager (1997) pour des arguments en faveur de l'existence théorique de telles voyelles dans les langues.

(83) UP comportant une voyelle épenthétique



Le statut phonologique exact des voyelles épenthétiques dans les représentations et les dérivations constitue un problème délicat pour la théorie phonologique, et qui attend encore sa solution. Il n'en reste pas moins, quel que soit le cadre théorique adopté, qu'une voyelle épenthétique n'est rien d'autre qu'une position initialement vide qui reçoit en surface une réalisation phonétique par défaut. En cela, la voyelle épenthétique constitue en quelque sorte la version négative de la voyelle dévocalisée vue en (82), qui correspond, elle, à une position initialement remplie mais vidée de son contenu phonétique.

C'est la présence à un niveau ou à un autre de la représentation d'une position vide qui fait que voyelles épenthétiques, voyelles dévocalisées et segments spéciaux présentent un statut similaire.

Les quatre types d'UP déficientes vus ci-dessus présentent une caractéristique commune, déjà souvent discutée de manière dispersée dans cet ouvrage (cf. 2.5, 2.6, 4.5, 6.1.4 entre autres) : celle d'être difficilement accentuables. En effet, les segments spéciaux /N/, /Q/ et /R/ ne sont pas les seuls à éviter l'accent. Comme nous l'avons déjà signalé, les voyelles sans attaque, les voyelles épenthétiques et les voyelles dévocalisées partagent cette propriété. Celle-ci s'explique par le fait que structurellement, toutes ces entités comportent une position sans spécification segmentale, laquelle se traduit, au niveau phonétique, par un défaut de proéminence acoustique, peu attractif pour l'accent. Or, le cadre syllabique classique ne permet pas de capturer cette propriété commune à une voyelle sans attaque, à une voyelle dévocalisée ou épenthétique, et à des troisièmes constituants de syllabe, car ces éléments s'y ramènent tous à des objets phonologiques totalement différents. Dans notre approche, au contraire, ils appartiennent à une même classe d'objets, ayant en commun la propriété structurelle de contenir une position vide.

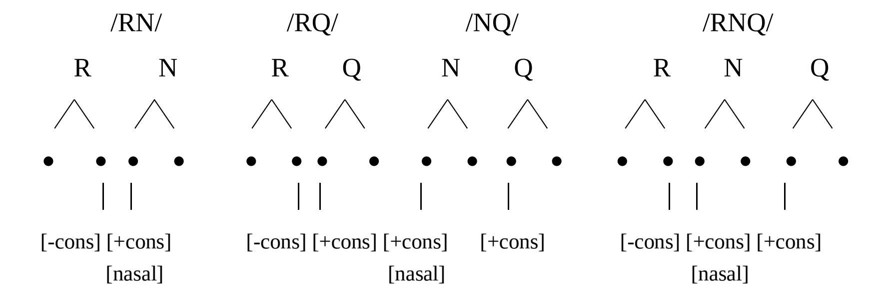
Dans nos représentations, les positions • vides représentent le vestige d'un matériel segmental désassocié et matérialisent la présence d'un site susceptible de recevoir l'association de matériel segmental. L'existence d'une telle position, en outre, se justifie notamment par le fait que dans une séquence VCV sans consonne initiale, la voyelle initiale est plus longue que dans une séquence CVCV. En outre, les V initiales non précédées

d'une consonne sont parfois précédées d'un coup de glotte [ʔ] (KKK, 1990 : 440). Sur le plan diachronique, on sait aussi que les segments spéciaux résultent pour certains d'entre eux de la chute d'une consonne ou d'une voyelle (cf. section 4.4.), dont on peut supposer qu'elle a laissé une position structurale vide.

Les représentations proposées permettent également une explication naturelle des schémas de cooccurrence qui caractérisent les segments spéciaux. En effet, alors que les combinaisons RN, RQ, NQ, et même RNQ sont tolérées dans certains cas particuliers (par exemple dans les mots *shiin* /siRN/ {scene}, *zuutto* /zuRQto/ « continuellement », *hontte* /hoNQte/ « livre + Citatif », *wiintte* /wiRNQte/ « Vienne + Citatif »), il est en revanche absolument impossible de rencontrer des séquences résultant des combinaisons *NR, *QR, *QN, *QQ, *NN et *RR. La raison en est la suivante : comme on le voit en (84a), dans les suites RN, RQ, NQ et RNQ, deux positions squelettales vides ne se succèdent jamais, alors que les deux séquences interdites *NR et *QR comportent dans leur représentation deux positions vides contiguës. On peut faire l'hypothèse qu'une contrainte structurale bannissant la succession de deux positions vides empêche les séquences illustrées en (84b).

(84)

a. Séquences de segments spéciaux licites : pas plus d'une position vide successive



b. Séquences de segments spéciaux illicites : plus d'une position vide successive



Quant à l'impossibilité d'avoir *QQ, *NN et *RR, elle résulte de l'interdiction des séquences de deux segments spéciaux identiques, ce qui explique probablement, également, l'impossibilité de *QN, puisque cette séquence – si elle existait – serait phonétiquement réalisée comme une suite de deux /N/ (ou /N/ géminé).

5.3.2. Pour l'abandon de la syllabe

On n'aura pas manqué de noter que le modèle de l'UP japonaise proposé ici correspond exactement à la more. Il est donc logique de considérer que l'UP centrale du japonais est la more, structurée comme en (85), et que, sur la base des arguments développés précédemment, le recours à la syllabe n'est pas nécessaire.

(85)

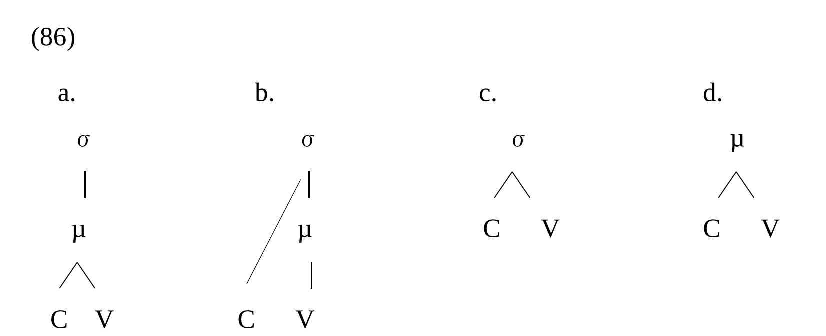


Rappelons que dans le cas des mores spéciales, l'une des deux positions C ou V est vide.

Nous considérons que le recours à la more et au pied suffit en définitive à rendre compte de tous les phénomènes. Une telle hypothèse n'est probablement pas celle qui se présente le plus spontanément à l'esprit dans le contexte de la recherche contemporaine en phonologie (voir toutefois Kubozono, 1995a, qui évoque, mais sans entrer dans le détail, la possibilité d'éliminer la syllabe au profit du pied dans les toutes dernières pages de son livre). La position actuellement dominante considère en effet que la syllabe n'est pas une unité facultative dans les langues, mais au contraire un constituant universel, présent partout, et dont l'existence ne peut être remise en cause (pour une discussion sur ce point, voir Labrune, 2005). Dans ce contexte, la more n'est conçue que comme une partie de syllabe (voir par exemple Itô & Mester, 1992/2003, selon lesquels « it is reasonable to assume that moras can only exist as parts of syllables »). Quelques linguistes ont cependant émis l'hypothèse que certaines langues étaient sans syllabe : citons par exemple le gokana, langue niger-congo (Hyman, 2003 [1985]) ou le bella coola, langue amérindienne de la famille salish (Bagemihl, 1991). Notre position est qu'il en va de même pour le japonais, et nous pensons avoir pu fournir suffisamment d'éléments en faveur de cette conception.

Compte tenu des phénomènes passés en revue dans cette section, et même en récusant l'existence des syllabes lourdes, trois autres interprétations de la structure prosodique du japonais se présentaient à nous. Il est important de les mentionner aussi et de justifier ainsi nos choix. Ces options figurent en (86a-c), (86d) représentant l'analyse que nous adoptons.

(86)



La première représentation (86a) consiste à poser que mores et syllabes, bien qu'isomorphes, coexistent en japonais selon une organisation hiérarchique. Cette option est sans doute la plus prudente, et c'est d'ailleurs celle que nous avions implicitement adoptée dans un travail précédent (Labrune, 2001). Dans cette représentation, cependant, la syllabe se révèle

parfaitement redondante par rapport à la more, et le principe du rasoir d'Occam invite donc à devoir lui préférer l'une des trois possibilités restantes, à savoir (86b), (86c) ou (86d).

La deuxième option, (86b), est la moins discordante par rapport au modèle dominant en usage actuellement. Toutefois, les faits examinés tout au long de ce chapitre ne nous ont fourni aucune preuve de ce qu'il y aurait intérêt à distinguer une attaque directement rattachée à la syllabe, alors que le noyau serait lui associé à une more. Bien au contraire : nous avons vu qu'il existait en japonais une remarquable cohésion entre l'élément C et l'élément V d'une UP, cohésion inconnue des langues « à syllabes », et qui transparaît dans divers phénomènes. On mentionnera aussi ici, en plus de celles déjà citées, les données provenant de la parole bégayée. Selon Ujihira & Kubozono (1994), la portion répétée par les bègues japonais à l'initiale des mots commençant par une consonne est dans 88.6% des cas une unité CV, et seulement dans 1.2% des cas une unité C : par exemple *na-na-na/nde* (« pourquoi »). Ceci diffère fondamentalement de l'anglais – et, d'après nos observations, du français – où la segmentation initiale se produit le plus souvent avant la voyelle (*n-n-n-n/ever*). Si on suppose que c'est non pas la syllabe et ses constituants tels que représentés en (86b) qui est l'unité de codage, mais la more, ces données s'expliquent plus aisément. Rappelons aussi que l'ajustement temporel entre C et V est beaucoup plus important en japonais qu'il ne semble l'être dans les langues syllabiques. Campbell & Sagisaka (1991), cités par Kubozono (1995c), montrent qu'en japonais, c'est entre l'attaque et le noyau que des effets de compensation temporelle se produisent. La durée d'une voyelle nucléaire est en effet inversement proportionnelle à la durée intrinsèque de la consonne la précédant, faisant par exemple que la consonne d'attaque tend à être moins longue avant /a/ qu'avant /i/ et /u/, les deux voyelles les plus brèves du japonais. Ceci peut être interprété comme une conséquence de la structure strictement binaire de l'UP en japonais et de la grande solidarité et égalité de statut qui existe entre ses deux constituants, solidarité et égalité que (86b) ne reflète guère.

L'élimination de (86a) et (86b) nous laisse deux possibilités : (86c) et (86d). A vrai dire, il n'est pas aisé de trancher entre les deux.

(86c) pose la syllabe comme seule nécessaire, mais en limitant celle-ci à une structure maximalement binaire, à la manière de ce que propose Lowenstamm (1996) qui défend l'idée que toutes les syllabes, dans toutes les langues, se ramènent fondamentalement à une structure CV. Si nous adoptons cette position, les références à la more peuvent être alors simplement remplacées par des références à la syllabe. Ce choix aurait l'avantage de ne pas remettre en cause le postulat très largement suivi (mais à notre avis non démontré) selon lequel toutes les langues possèdent

des syllabes, et qui voit la more au contraire comme un constituant optionnel. Nous pensons toutefois qu'il est souhaitable de maintenir une distinction conceptuelle entre more et syllabe légère, autrement dit, que ces deux termes ne doivent pas être compris comme des dénominations différentes d'une même entité[78]. C'est pourquoi nous adoptons l'hypothèse (86d).

La masse de faits examinés tout au long de ce chapitre nous suggère en effet que c'est la more, unité rythmique et temporelle de regroupement des segments, plutôt que la syllabe, unité plus abstraite d'organisation, qui est l'unité prosodique fondamentale du japonais. Il faudrait voir si d'autres langues adoptent le même schéma. C'est une recherche qui devra être entreprise un jour, pour laquelle des pistes prometteuses existent, par exemple le cas du gokana ou du bella coola, déjà cités, dans lesquels la syllabe ne jouerait aucun rôle.

Il existe donc, pour nous, des langues qui possèdent des mores et des syllabes (l'anglais par exemple), des langues à syllabe mais sans mores (le français probablement), et des langues sans syllabes mais avec des mores (le japonais).

5.3.3. Hiérarchie des mores japonaises

Nous distinguons, sur le plan structurel et fonctionnel, deux types de mores : les mores « pleines », de structure CV et les mores dont l'une des positions est vide, que nous qualifions de mores « faibles » ou « déficientes ». Ce qui oppose d'abord, sur le plan phénoménologique, les mores pleines aux mores déficientes est que les secondes sont en principe inaccentuables.

Mais l'opposition more pleine / more déficiente n'est pas dichotomique. Nous considérons en effet que les mores japonaises se classent selon une hiérarchie, déterminée à partir de leur proéminence acoustique. On observe en effet que l'inaccentuabilité des mores déficientes n'est pas un principe absolu. Certaines peuvent, sous certaines conditions, porter l'accent. Une certaine variation s'observe, surtout avec les voyelles sans attaque et les voyelles épenthétiques, qui tantôt sont accentuées, tantôt ne le sont pas, entraînant alors un recul accentuel. On manque encore de données fiables et phonétiquement contrôlées qui nous renseigneraient sur les facteurs qui

---

[78] Nous croyons en effet que more et syllabe légère ont des propriétés distinctes, même si dans leurs tentatives de définition, les phonologues se trouvent souvent assez embarrassés pour dire de manière rigoureuse ce qu'est une more ou ce qu'est une syllabe.

conditionnent cette variation, mais d'après les éléments dont nous disposons, l'échelle générale des mores japonaises en fonction de leur aptitude à recevoir l'accent est la suivante (• note une position morique vide) :

CV >> •V >> C•

Chacune de ces trois grandes classes connaît à son tour la sous-gradation suivante :

Ca > Co > Ce > Cu > Ci > •a > •o > •e > •u > •i > { R > N > Q ; $CV_{\text{épenthétique}}$; $CV_{\text{dévocalisée}}$ }

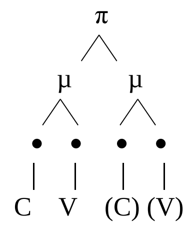
C'est la proéminence phonétique et l'énergie acoustique qui conditionnent, outre le nombre de positions remplies, la capacité relative d'une more à recevoir l'accent : les consonnes suivies d'une voyelle haute, la nasale-more, la première partie d'une géminée, les consonnes sourdes suivies d'un noyau vidé par dévocalisation, d'une part, se caractérisent par leur moindre saillance phonétique (généralement assimilable à leur sonorité), ce qui n'est pas une surprise, de même que, d'autre part, les voyelles sans attaque, surtout *i*, *u* et *e* (ceci, en revanche, peut paraître de prime abord plus étonnant, mais nous sommes d'accord avec Burzio (1994 :158) pour admettre que les attaques contribuent à l'énergie acoustique). Quant aux mores contenant une voyelle épenthétique, on peut supposer que si moindre saillance il y a, il s'agit plutôt de saillance au niveau de la constituance phonologique, donc, au niveau représentationnel.

Outre sa structure phonologique, la sonorité intrinsèque de la more conditionne donc indéniablement son aptitude à recevoir l'accent. Mais nous soupçonnons que le rapport entre accentuation, sonorité et structure n'est pas direct. Il s'opère par le truchement du pied. Selon notre analyse, l'inaptitude des mores déficientes à être toniques ne provient pas *directement* de leur moindre sonorité ni de leur incomplétude structurale, mais d'une contrainte pesant sur la bonne formation du pied en japonais. Cette contrainte impose qu'un pied japonais commence par une more présentant une proéminence acceptable, c'est-à-dire par une more pleine, de structure CV. Nous reviendrons sur cette question dans la section suivante.

5.4. Le pied

Le pied (*hutto* フット ou *kyaku* 脚) japonais canonique est binaire en mores. Il présente les structures suivantes : (C)VCV, (C)VV, (C)VC. Dans (C)VC, la dernière C est égale à la nasale-more (/N/) ou à la première partie d'une géminée (/Q/). Dans (C)VV, la deuxième V peut équivaloir à /R/.

(87) Structure du pied (π)



Les exemples illustrant la pertinence du pied en tant qu'unité prosodique sont nombreux et sans controverse, bien que la reconnaissance du pied en phonologie du japonais soit finalement assez récente (elle remonte à l'étude de Poser, 1990).

On citera en premier lieu l'exemple bien connu des dérivés hypocoristiques. Ceux-ci se forment par suffixation de *-chan* à un pied obtenu à partir du matériel segmental présent dans la base (le prénom complet). Lorsque le prénom excède cinq mores, on trouve également des dérivés hypocoristiques de deux pieds. On retiendra surtout que les gabarits de une, trois ou cinq mores sont interdits (Poser 1990), prouvant que c'est bien au niveau du pied que s'effectue la dérivation :

(88)

prénom	dérivé hypocoristique	
midori	*mii-chan, mit-chan, mido-chan*	**mi-chan*
tarou	*taro-chan, taa-chan*	**ta-chan*
kazuhiko	*kazu-chan*	**ka-chan*
		**kazuhi-chan*
kenzaburou	*ken-chan, kenzabu-chan*	**ke-chan, *kenza-chan*
		**kenzaburo-chan*

Certains dérivés de la langue féminine (issus du *nyôbô kotoba* 女房詞, ancien langage secret des dames de la cour), mettent également en œuvre le pied. Ces dérivés sont obtenus par troncation d'une base en un pied précédé du préfixe de politesse *o-*.

(89) *Nyôbô kotoba*

base	dérivé	
satsuma imo	*o-satsu*	« patate douce »
juubako	*o-juu*	« boîte superposable »
dengaku	*o-den*	« *oden* (plat bouilli) »
neshouben	*o-nesho*	« pipi au lit »

C'est également le pied qui sert de gabarit pour les abréviations de composés étrangers. Ceux-ci sont normalement construits en prélevant un pied dans chacun des composants de la forme originale.

(90) Dérivés composés abrégés de deux pieds

base	dérivé	
dejitaru kamera	*deji-kame*	{digital camera}
rimouto kontorouru	*rimo-kon*	{remote control}
enjin sutoppu	*en-suto*	{engine stop}
patorouru kaa	*pato-kaa*	{patrol car}

Le rôle capital joué par le pied en phonologie accentuelle sera mis en évidence au cours du chapitre suivant, particulièrement en 6.9. Contentons-nous de signaler pour l'instant que c'est le pied qui constitue le domaine prosodique au sein duquel s'effectuent certains déplacements accentuels. Nous avons vu en 2.6. que dans le cas où plusieurs voyelles adjacentes sont susceptibles de recevoir l'accent déplacé suite à une dévocalisation, le principe semble être que l'accent reste au sein du même pied (Tanaka, 2001a). Une autre étude, celle de Tanaka (1998) met en évidence le fait qu'il se produit dans certains cas une évaluation de la sonorité relative des voyelles pour le placement de l'accent, mais uniquement au sein du pied tête, l'accent se plaçant sur la voyelle la plus

sonore des deux. Ces phénomènes plaident encore une fois pour la pertinence du pied.

Dans le modèle prosodique du japonais que nous proposons, le rôle habituellement dévolu à la syllabe lourde est entièrement assumé par le pied : en effet, pour nous, une supposée syllabe lourde CVC ou CVV n'est rien d'autre qu'un pied comportant une more déficiente en deuxième position : CVC• ou CV•V.

Comme indiqué à la fin de la section 5.3.3 nous supposons qu'une contrainte de bonne formation pèse sur le pied japonais. Cette contrainte, qui impose que tout pied, binaire en mores, commence par une more pleine CV, est la suivante :

(91)

$*_F$[m: un pied ne commence pas par une more déficiente

Nous reviendrons en 6.9.1 sur le rôle que joue $*_F$[m dans la phonologie du japonais.

Le pied japonais étant trochaïque, il résulte que les mores déficientes ne sont pas, sauf exception, en position de recevoir l'accent[79]. Le rapport entre sonorité, accent, et construction des pieds en japonais a d'ailleurs été mis en évidence par des travaux récents (Tanaka, 1998, Yokotani, 1997), et il est également attesté pour d'autres langues (Hayes, 1995, Kenstowicz, 1994b).

[79] Cette hypothèse prédit que les mots qui commencent par une voyelle ne peuvent être accentués sur l'initiale ; or, de tels mots existent en japonais (par ex. ***i****to* « fil », ***a****mazon* « Amazone »). Cependant, une enquête statistique portant sur un corpus test constitué de 211 toponymes d'origine occidentale dans lesquels l'accent est attribué en vertu des principes propres au japonais montre que les mots commençant par une voyelle sont moins fréquemment accentués sur la more initiale que les mots commençant par une consonne, et ce, de manière significative (52% de mots #V- à accent initial vs. 70% de mots #CV- à accent initial). Ceci indique que la contrainte imposant que tout pied commence par une more CV existe bien. Qu'elle soit parfois enfreinte – puisqu'il existe des mots #V- à accent initial – résulte du fait qu'une contrainte plus forte de fidélité à l'accent lexical, ou d'un autre type, vient contrecarrer son application.

5.5. Le mot prosodique et le syntagme phonologique

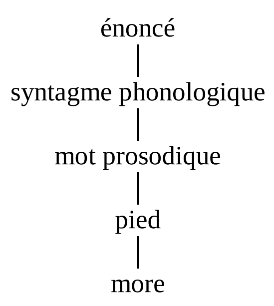
Les constituants prosodiques mineurs que sont la more et le pied sont dominés, dans la hiérarchie prosodique, par le mot prosodique, domaine plus vaste au sein duquel s'appliquent notamment les règles d'accentuation. Le mot prosodique japonais correspond en principe au mot lexical, accompagné de ses « satellites » : préfixes et surtout particules enclitiques, qui n'ont pas en principe d'autonomie lexicale et prosodique.

Les mots composés dans le sens morphologique du terme forment un mot prosodique lorsqu'ils ne possèdent qu'un seul accent, par exemple *yuki-**da**ruma* « bonhomme de neige ». Il existe toutefois des mots composés (toujours dans le sens morphologique du terme) qui possèdent deux accents. Ils sont alors à considérer comme deux mots prosodiques distincts. Par exemple ***kyu**ushuu **na**nbu* « Sud de Kyûshû » (voir la section 6.4).

Au-dessus du mot prosodique se situe le syntagme phonologique, lui-même dominé par l'énoncé. Le syntagme phonologique est le domaine au sein duquel s'applique notamment la fameuse règle d'abaissement initial (dissimilation initiale), sur laquelle nous reviendrons en 6.1 et en 6.4. Au sommet de la hiérarchie se trouve l'énoncé phonologique, qui est le domaine de l'intonation.

5.6. Conclusion

Les constituants prosodiques du japonais sont, comme nous l'avons vu, la more, le pied, le mot prosodique, le syntagme phonologique, et l'énoncé, hiérarchisés comme suit :



Nous ne reconnaissons pas l'existence d'un constituant syllabe en japonais puisque, comme nous l'avons dit, il n'existe à notre avis aucune preuve empirique de l'existence d'une telle unité dans la langue. Dans notre approche, toutes les références possibles à des syllabes lourdes sont remplacées par des références au pied et à la more, sans que la description ou la compréhension des phénomènes en souffrent. Bien au contraire : comme nous le montrerons plus loin à la fin du chapitre 6, l'analyse de certains phénomènes tels que l'accentuation des emprunts étrangers ou celle des noms composés se trouve considérablement simplifiée par la suppression de toute référence à un constituant syllabe.

Chapitre 6

L'ACCENT

6.1. Préliminaires

De par la richesse et la complexité du donné empirique, l'intérêt typologique et les prolongements théoriques que génère son analyse, il n'est certainement pas de sujet plus fascinant en phonologie du japonais que celui de l'accent (*akusento*, アクセント), auquel sera consacré le présent chapitre.

Nous commencerons, avec cette section 6.1, par une présentation générale de la nature et du fonctionnement de l'accent japonais, avant d'aborder en détail, dans les sections suivantes 6.2, 6.3, 6.4, respectivement, les questions de l'accentuation des mots simples, des mots composés, et du syntagme phonologique. Avec la section 6.5, nous élargirons la perspective afin de nous intéresser à la variation individuelle et dialectale. Nous examinerons également, en 6.6, quelques faits quantitatifs, à travers les différences de fréquence des patrons prosodiques relevées dans le lexique.

La section 6.7 sera l'occasion d'amorcer une réflexion sur la nature de l'accent japonais d'un point de vue typologique. Elle sera suivie, en 6.8, d'un passage en revue des études accentuelles menées au Japon et en Occident au cours des années passées, depuis l'époque d'Edo jusqu'à nos jours.

Enfin, nous clorons ce chapitre sur deux études de cas : l'accent des toponymes étrangers (6.9.1) et celui des noms composés (6.9.2), dont nous présenterons un traitement théorique et formel dans le cadre de la théorie

de l’optimalité. Ceci nous permettra de valider notre hypothèse que la more et le pied sont bien les seules unités prosodiques pertinentes en phonologie japonaise.

6.1.1. Principes généraux de l’accentuation

L’accent du japonais standard (de Tôkyô) consiste en un accent lexical de hauteur mélodique distinctif (accent musical, ou *pitch accent* selon la terminologie anglaise). Il est marqué phonétiquement par le passage d’une more haute (notée H dorénavant) à une more basse (B). La dernière more du mot portant la tonalité H avant une descente vers un B est considérée comme la more accentuée du mot, son sommet prosodique.

Le lexique se partage en mots toniques (accentués, *kihuku-shiki* 起伏式) et mots atones (inaccentués, *heiban-shiki* 平板式). Un mot tonique possède un passage HB, un mot atone n’en possède pas. Dans ce travail, rappelons-le, la more accentuée figure en caractères gras, tandis que les mots inaccentués sont suivis[80] du signe ° .

En japonais standard, il existe en théorie, pour un mot donné, *n* + 1 possibilités accentuelles, où *n* est égal au nombre de mores pleines du mot. Ainsi, pour un mot à trois mores de structure CVCVCV, les quatre schémas prosodiques donnés en (92) sont possibles au niveau lexical :

(92) Possibilités accentuelles pour un mot de trois mores

CVCVCV	**na**mida	« larme »
CV**CV**CV	ko**ko**ro	« cœur »
CVCV**CV**	kaga**mi**	« miroir »
CVCVCV° (atone)	sakura°	« cerisier »

Dans la terminologie japonaise, le type ***na**mida*, à accent initial, est dit *atamadaka-gata* 頭高型, le type *ko**ko**ro*, à accent interne, *nakadaka-gata* 中高型, le type oxyton *kaga**mi***, à accent final, est *odaka-gata* 尾高型.

Le patron prosodique global en surface est ensuite régi par les deux principes suivants :

-*HBH / Principe de consécutivité : deux tonalités hautes (H) en surface ne peuvent cohabiter dans un mot que si elles sont consécutives. Autrement

[80] Dans certains travaux, l’accent est noté par le signe ’ placé après la more accentuée : ***na**mida* = *na’mida.*

dit, plusieurs H ne peuvent être séparés par un ou plusieurs B. Il n'y a donc qu'un seul plateau haut dans un mot. L'accent joue ici un rôle culminatif.

- *#HH et *#BB / Principe de dissimilation initiale : la première et la deuxième more du mot sont toujours de hauteur différente : un mot commence donc obligatoirement, soit par HB dans le cas où la première more du mot porte l'accent, soit par BH dans les autres cas, sauf si la deuxième more du mot est un « segment spécial » (voir section 4), auquel cas on a souvent HH et non BH[81]. La mélodie BH sur les deux premières mores est de nature dissimilatoire et prévisible. Elle ne constitue donc pas le signe de la présence phonologique d'un accent. L'accentuation remplit là une fonction démarcative. Comme nous le verrons en 6.1.5 et en 6.4, c'est en réalité au niveau du syntagme phonologique, plutôt qu'au niveau du mot lexical, que s'opère la dissimilation initiale.

De l'application de ces deux principes, il résulte que dans les mots autres qu'à accent initial, toutes les mores placées avant la more accentuée porteront, au niveau phonétique, une tonalité haute, sauf la première du mot qui est basse.

Par conséquent, des schémas prosodiques de surface tels que (93a et b) sont impossibles en japonais standard au sein d'un mot prosodique, car ils enfreignent les deux principes ci-dessus énoncés :

(93) Schémas prosodiques de surface impossibles

a. Infractions à *HBH : plusieurs H non consécutifs

*HBH	*BHBH	*HHBH	etc.	

b. Infractions à *#HH et *#BB : séquences HH ou BB à l'initiale

*BB	*HH	*HHH	*BBB	
*HHB	*BBH	*HHHB	*BBBH	etc.

81 Les mots commençant par ce que l'on appelle traditionnellement une « syllabe lourde », c'est-à-dire, dans notre cadre, un pied constitué d'une more pleine suivie d'une more déficiente, sont souvent décrits comme ne subissant pas obligatoirement le principe de dissimilation initiale. Toutefois, cette question reste controversée : Poser (1984), puis Pierrehumbert & Beckman (1988) affirment, sur la base d'analyses phonétiques, qu'il existe bien un passage de B à H à l'initiale de tous les mots sous focus, même quand la deuxième more est un segment spécial. En revanche, selon Pierrehumbert & Beckman (1988), cette séquence BH initiale est absente quand le mot n'est pas en focus, quelle que soit la structure de sa syllabe initiale.

Les seuls patrons de surface attestés sont donc tels qu'indiqués en (94), où le mot lexical et la particule qui le suit, qui constituent un mot prosodique, sont séparées par un tiret (nous nous limitons ici à des exemples allant de une à cinq mores) :

(94) Schémas prosodiques possibles

a. Mots toniques (comportant une séquence HB)

H-B	HB-B	HBB-B	HBBB-B	HBBBB-B
	BH-B	BHH-B	BHHH-B	BHHHH-B
		BHB-B	BHBB-B	BHBBB-B
			BHHB-B	BHHBB-B
				BHHHB-B

b. Mots atones (ne comportant pas de séquence HB)

B-H	BH-H	BHH-H	BHHH-H	BHHHH-H

Un mot atone, comme en (94b), est un mot qui ne présente pas de passage de H à B. En vertu des principes ci-dessus énoncés, le schéma prosodique d'un mot atone commencera forcément par une mélodie BH (principe de dissimilation initiale), suivie d'autant de H qu'il y aura ensuite de mores dans le mot, sans redescente vers B.

L'accent japonais présente tous les attributs d'un accent distinctif, et il l'est en effet. Toutefois, l'importance de la fonction distinctive ne saurait être exagérée, car sur le nombre total de paires minimales que compte le japonais, 14% seulement ne se distingueraient que par une différence dans le schéma accentuel, selon Shibata & Shibata (1990), cité par Kubozono (2001a). La fonction principale de l'accent japonais consiste plutôt à organiser les unités linguistiques au sein de l'énoncé sur le plan linéaire, et, par le biais de l'intonation, à structurer les informations morpho-syntaxiques et sémantiques. C'est en effet à partir de la more accentuée du mot que s'échafaude toute la structure intonative.

6.1.2. Différence entre mots atones et mots oxytons

Le caractère tonique ou atone d'un lexème dont la more finale est réalisée phonétiquement sur une tonalité haute, c'est-à-dire la différence entre les mots atones et les mots oxytons, ne peut être déterminé que si le mot en question est suivi d'un élément accentuellement neutre, par exemple une particule telle que *ga* (Sujet) ou *wo* (Objet), grâce à laquelle le passage de H à B, seul pertinent pour détecter la présence de l'accent, pourra se manifester.

Ce point peut être illustré au moyen des exemples *ha**na*** « fleur » (accentué) et *hana*° « nez » (atone). La dernière more, *na*, sera dans les deux cas articulée sur une tonalité haute chez des locuteurs du japonais de Tôkyô quand les mots se présentent sous une forme isolée. Leur réalisation phonétique est alors identique sur le plan perceptif (voir aussi la remarque plus bas). Ce n'est que lorsque *ha**na*** et *hana*° sont suivis d'une particule enclitique, par exemple *ga*, que la différence se matérialise pleinement. Dans *ha**na**-ga* « fleur » il se produit une baisse de registre significative sur la more *ga* après le *na* final. Dans *hana-ga*° « nez », la particule *ga* est à peu près de même hauteur que la more finale *na* du nom, comme le montrent les analyses instrumentales présentées dans les figures 9 et 10.

Toutefois, l'examen des figures 9 et 10 indique qu'il existe en réalité une légère différence dans la courbe accentuelle de *ha**na*** et *hana*° réalisés avant la particule *ga* : le *na* de *ha**na*** présente une fréquence plus élevée que celui de *hana*°. Cette différence existe aussi quand les mots sont réalisés en isolation. Il a cependant été démontré qu'elle n'était alors pas perceptible par les locuteurs, et qu'elle devait donc être considérée comme non pertinente sur le plan linguistique. Ce type de données est en contradiction avec l'hypothèse de Haraguchi présentée plus loin en 6.1.5, selon laquelle les mots *ata**ma*** et *miyako*° recevraient exactement la même représentation autosegmentale au niveau de surface, car si c'était le cas, aucune différence phonétique ne serait réalisée.

Figure 9. Courbe accentuelle (F0) de *ha**na**-ga* « fleur ».

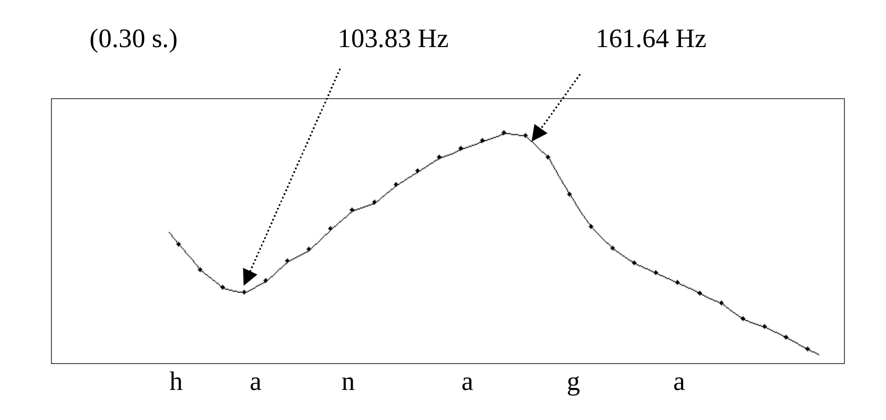
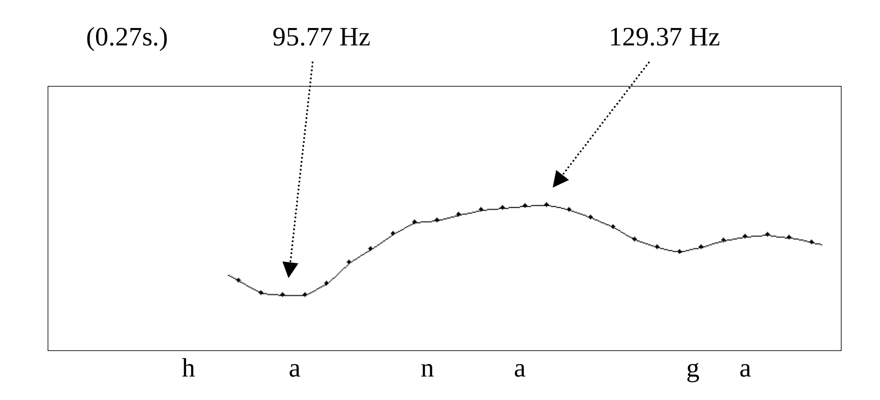


Figure 10. Courbe accentuelle (F0) de *hana-ga*° « nez ».



6.1.3. La généralisation du patron atone

Une nette tendance à la désaccentuation des noms, c'est-à-dire à la généralisation du patron atone, s'observe actuellement en japonais. Citons par exemple *densha*° « train », *kareshi*° « petit ami », *houki*° « balai » à la place de ***de****nsha*, ***ka****reshi*, ***ho****uki*.

Ce patron serait, selon certains linguistes, le plus productif actuellement. On aura d'ailleurs l'occasion, dans les pages qui suivent, d'observer maints exemples de cette productivité.

On peut se demander si la généralisation du patron atone à laquelle on assiste actuellement est un phénomène de mode passager, ou bien s'il témoigne d'une évolution profonde et générale de la langue vers un appauvrissement prosodique, dont le terme serait la perte de l'accent tonique, comme c'est le cas d'ailleurs dans certains dialectes actuels (Tôhoku, Kyûshû, voir la section 6.5.1). La question est ouverte.

Les mots de grande fréquence et envers le référent duquel le locuteur ressent proximité, familiarité et attachement sont les plus prompts à subir la désaccentuation, en particulier dans les couches les plus jeunes. On sait d'ailleurs que dans les langues, les mots les plus fréquents sont régulièrement ceux qui subissent le plus la réduction phonétique, qu'il s'agisse d'abréviation (apocopes, etc.), de simplification articulatoire ou, comme ici, de simplification prosodique.

En japonais, le fait de désaccentuer un mot normalement tonique peut fonctionner comme indice d'appartenance à un groupe social, celui des initiés au domaine auquel appartient le mot en question, selon des modalités qui rappellent celles de l'emploi des formes abrégées[82].

Mais cette dimension sociolinguistique ne suffit pas à rendre compte du phénomène dans toute son ampleur. En effet, toutes choses égales par ailleurs, les mots de trois et quatre mores sont plus concernés par l'atonicité que les mots de longueur inférieure ou supérieure. On peut supposer que cela s'explique en partie par le fait que le nivellement accentuel pour les mots de trois mores et plus n'est pratiquement jamais susceptible d'entraîner une perte d'opposition lexicale. En effet, les paires de mots homophones de trois mores et plus que distinguent uniquement le patron accentuel sont rares, surtout dans les classes Yamato et occidentales. D'autre part, si l'atonicité cible plus particulièrement les formes à trois et quatre mores, et beaucoup moins celles à cinq mores et plus, c'est essentiellement parce que les dernières sont plus souvent des mots composés que les premières, et que la présence et la position de l'accent joue, dans les composés, un rôle morphologique essentiel, comme nous le verrons dans la section 6.3.

---

[82] En effet, seuls les locuteurs initiés, faisant partie d'un milieu ou d'un groupe donnés, ou qui souhaitent se présenter comme tels, sont « socialement » autorisés à utiliser des formes tronquées. Ainsi, si l'on n'appartient pas au milieu des spécialistes de spiritueux ou des amateurs de champagne, il n'est guère approprié d'utiliser la forme abrégée *moe-shan* (Moët et Chandon) en japonais, ou, si l'on n'est pas étudiant, *exam* pour *examen* en français.

Par ailleurs, les données statistiques que nous présentons plus loin en 6.6 montrent que toutes catégories lexicales et grammaticales confondues, les quadrimores sont à 67,7% atones, c'est-à-dire davantage que les trimores (qui ne sont que 52,6% à l'être). Nous verrons en outre également que dans certains micro-systèmes lexicaux, le patron atone apparaît comme le patron productif pour les mots de quatre mores. C'est le cas des emprunts occidentaux par exemple. Les raisons profondes de cette préférence des quadrimores pour l'atonicité restent encore mal comprises, mais peut-être faut-il aussi invoquer des « effets de fréquence », dans le sens de Bybee (2001), et des facteurs analogiques. On peut supposer que c'est parce que le patron atone est statistiquement le plus fréquent pour les quadrimores dans le lexique japonais qu'il a tendance à se généraliser parmi les emprunts récents, entre autres, et à devenir le plus productif. Le fait que les mots les plus fréquemment utilisés sont prioritairement la cible de ce nivellement accentuel constitue un argument en faveur de cette hypothèse, mais la question mérite une investigation plus poussée.

Rappelons d'ailleurs que c'est non seulement la généralisation du patron atone, mais également son existence même, susceptible de remettre en cause la catégorisation du japonais comme langue à accent (voir la section 6.7), qui constitue indiscutablement le plus gros problème théorique et typologique de l'accentologie japonaise.

6.1.4. Facteurs secondaires influant sur la position de l'accent

Certains facteurs secondaires sont susceptibles d'entraîner un déplacement de l'accent lexical en surface. C'est le cas des segments spéciaux /R/, /Q/ et /N/, qui sont, comme nous l'avons vu dans les chapitres 4 et 5, inaccentuables en japonais de Tôkyô. Dans le cas où l'accent aurait dû, en application d'une règle générale (par exemple l'une de celles discutées en 4.5), frapper un segment spécial, il recule d'une position. De même, les mores comportant une voyelle dévocalisée (voir 2.6) sont généralement désaccentuées, tandis que celles constituées d'une voyelle seule[83] ou d'une voyelle épenthétique (dans les emprunts occidentaux), le

[83] La capacité à repousser l'accent qu'ont en japonais les mores à position initiale vide pose un problème sérieux à la phonologie. En effet, il est communément admis que l'attaque ne saurait déterminer le poids prosodique. A l'évidence, les données discutées ici remettent sérieusement en cause cette certitude.

La pertinence de l'attaque dans l'attribution du poids prosodique en japonais est déjà attestée dans le *Man'yôshû*, recueil poétique dont la compilation remonte au VIII[ème] siècle. Comme on l'a déjà dit, le mètre de la poésie japonaise est fixe, et

sont parfois (95). (Pour une approche théorique de ce phénomène, nous renvoyons le lecteur au chapitre 5.)

(95) Déplacement accentuel

a. Dû à la présence d’un segment spécial (déplacement obligatoire)

accent attendu		accent réalisé	
nihon-kai* → **nihon**-kai*	>	*ni**ho**n-kai*	« mer du Japon »
chichuu**-kai*	>	*chi**chu**u-kai*	« Méditerranée »

b. Dû à la présence d’une voyelle dévocalisée (déplacement fréquent)

accent attendu		accent réalisé	
***hu**kaku* [ˈɸɯkakɯ]	>	*hu**ka**ku* [ɸɯ̥ˈkakɯ]	« profondément »
***ki**sha* [ˈkiɕa]	>	*ki**sha*** [ki̥ˈɕa]	« train »
*aido**ku**sha* [aidoˈkɯɕa]	>	*ai**do**kusha* [aiˈdokɯ̥ɕa]	« lecteur assidu »

basé sur le nombre de mores. Le *tanka*, genre le plus représenté dans la poésie classique, se compose de vers de 5–7–5–7–7 mores. Or, lorsque le vers comporte des voyelles sans attaque, il arrive parfois que ce mètre ne soit pas respecté, comme l’illustrent les deux exemples suivants (*Man’yôshû*, chants 2123 et 4129).

- 8 mores au lieu de 7 :
<u>i</u>mada sakazukeru
« ne fleurit pas encore »
- 9 mores au lieu de 7 :
tori <u>a</u>ge mahe ni <u>o</u>ki
« (le) prenant et (le) mettant à l’endroit »

Ces licences métriques portent le nom de *jiamari*, littéralement « lettre surnuméraire ». Il est significatif de noter que la voyelle sans attaque peut se trouver en début de vers, comme dans le premier exemple, ce qui exclut l’hypothèse d’une synérèse.

Nous soupçonnons que c’est sans doute la structure prosodique du japonais telle que nous la concevons, à savoir sans syllabe et avec des mores comportant obligatoirement deux positions, dont l’une peut être vide, qui explique ce phénomène, mais une investigation plus poussée de cette question devrait être menée pour valider cette intuition.

Un petit nombre d’autres langues ont été signalées, y compris l’anglais, où la structure de l’attaque serait pertinente pour le positionnement de l’accent (voir Kelly, 2004, Davis, 1988, ou encore Everett & Everett, 1984).

c. Dû à la présence d'une voyelle seule (déplacement obligatoire, marqué *, ou variation possible, selon les cas)

accent attendu		accent réalisé	
**keizai*-ryoku*	>	*kei**za**i-ryoku*	« pouvoir économique »
*ka**e**tta*	>	***ka**etta*	« est rentré »
**donau*-gawa*	>	*do**na**u-gawa*	« le Danube »
*kanga**e**ru*	>	*kan**ga**eru*	« penser »
*ana**u**nsu*	>	*a**na**unsu*	{announce}

Mais les motifs phonologiques ne sont pas seuls pertinents, bien au contraire. Des facteurs extra-phonologiques d'origine sémantique, lexicale, syntaxique, étymologique et morphologique interfèrent avec les mécanismes purement phonologiques qui déterminent la position de l'accent dans les mots (sans parler évidemment de la variation sociolinguistique et notamment dialectale, sur laquelle nous reviendrons dans la section 6.5). C'est pourquoi l'intérêt des études accentuelles dépasse le strict cadre de la phonologie.

Ainsi, le changement de catégorie grammaticale d'un mot peut se matérialiser par une modification de son schéma accentuel. Par exemple, les noms à référence temporelle ou quantitative accentués sur la dernière more tels que *ashi**ta*** « lendemain », *huta**tsu*** « deux » présentent un patron inaccentué lorsqu'ils sont utilisés en tant qu'adverbes : *ashita*°, *hutatsu*° (Kindaichi & Akinaga, 2001, Uwano, 2003). Des facteurs sémantiques peuvent aussi jouer : ainsi, le suffixe *sei* 生 est pré accentuant avec le sens « élève » (*ichi**ne**n-sei* 一年生 « élève de première année », *yuu**to**u-sei* 優等生 « élève brillant »), mais atone dans le sens botanique (*ichinen-sei*° 一年生 « plante annuelle », *tanen-sei*° 多年生 « plante vivace », Satô, 1993). La classe lexicale ou étymologique constitue également l'un des facteurs déterminants : le fait qu'un mot soit d'origine Yamato, sino-japonaise ou occidentale peut entraîner des comportements accentuels différents.

Il existe en outre des règles spécifiques pour des sous-classes telles que les interrogatifs, les mimétiques, les spécifieurs numéraux, les noms propres, les mots redoublés, etc. Le comportement accentuel permet ainsi de marquer phonologiquement l'appartenance à des catégories syntaxiques ou sémantiques : par exemple, les interrogatifs sont tous à accent initial (***do**ko*, ***na**ni*, ***do**chira*, etc.), les déictiques non composés (*kore*°, *soko*°, *achira*°) sont tous atones… *A contrario*, de par le schéma accentuel, l'homogénéité de certains regroupements catégoriels pourrait sans doute être remise en cause ou précisée. L'accent peut donc se révéler un très

précieux critère pour la taxinomie grammaticale ou lexicale, sachant qu'un ensemble de mots donnés partageant un même patron accentuel a toutes les chances d'avoir aussi en commun quelque propriété grammaticale, lexicale ou sémantique.

6.1.5. Traitements théoriques et formels de l'accent japonais

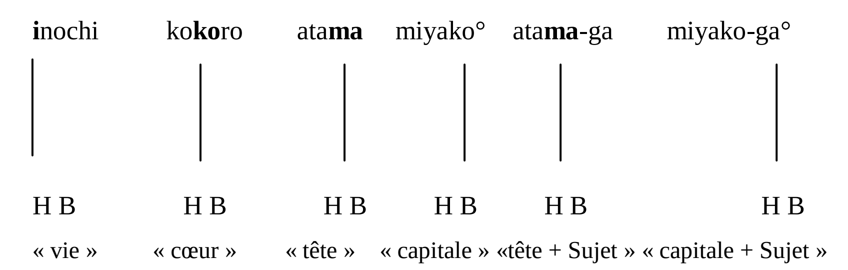
Nous présentons ici deux traitements formels marquants et très différents dans leur inspiration théorique et méthodologique de l'accent japonais : celui de Haraguchi (1977) et celui de Pierrehumbert & Beckman (1988). Ces deux travaux en effet ont exercé sur les études accentologiques postérieures une influence importante.

- Haraguchi (1977)

Pour Haraguchi Shôsuke, qui a présenté un traitement formel de l'accent japonais dans le cadre autosegmental (Goldsmith, 1976), la mélodie de contour HB est ce qui caractérise l'accent de Tôkyô.

Au niveau lexical, il existe, au sein d'un mot tonique, une more marquée comme accentuée. C'est cette more qui est associée au H de la mélodie, suivi du B qui reste non associé. Les autres mores sont non spécifiées. Si le mot est atone, c'est-à-dire non spécifié comme accentué dans le lexique, la mélodie HB est associée à la dernière more du mot, comme dans l'exemple *miyako°* ci-dessous.

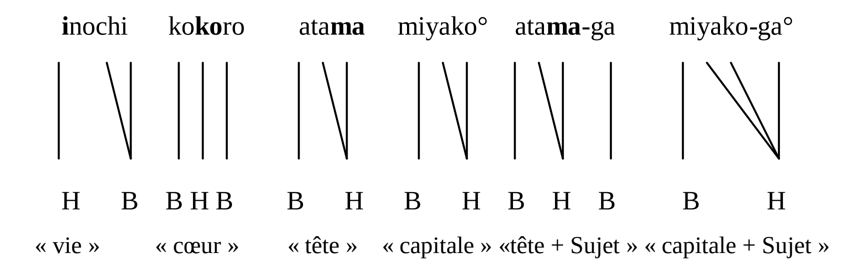
(96) Représentation lexicale des mots selon le cadre autosegmental (Haraguchi 1977)[84]



[84] Suivant la pratique de la phonologie autosegmentale, Haraguchi note les voyelles portant l'accent à l'aide d'une étoile ; par commodité, nous continuons à noter les mores contenant ladite voyelle accentuée en caractères gras, et à faire suivre les mots inaccentués du signe °.

A l'issue de l'application d'une série de règles et de conventions d'association (dont nous laisserons de côté la présentation détaillée), toutes les voyelles de surface se retrouvent associées à un ton H ou B, comme suit :

(97) Représentation de surface à l'issue de l'application des conventions d'association et des règles d'abaissement initial et de simplification des tons de contour



L'hypothèse défendue par Haraguchi est donc qu'en surface, toutes les mores sont spécifiées comme H ou B.

- Pierrehumbert & Beckman (1988)

Janet Pierrehumbert et Mary Beckman proposent une analyse selon laquelle l'accent japonais est traité, dans sa représentation, comme une mélodie de nature essentiellement tonale, associée à une more au niveau lexical. Leur travail se situe dans l'approche de la « phonologie de laboratoire », qui consiste à explorer, avec des moyens expérimentaux, les liens entre réalisation phonétique et représentation phonologique. L'ouvrage publié en 1988 se propose de décrire les schémas tonals de surface du japonais en identifiant les mécanismes phonétiques régulant l'interprétation des représentations phonologiques, autrement dit les règles phonétiques régissant la réalisation tonale de surface des énoncés. Ce n'est donc pas directement une étude sur l'accent lexical, mais une étude sur la structure tonale dans le sens de structure intonative. Cependant, dans une langue comme le japonais, les accents lexicaux constituent une large part de l'input représentationnel auquel vont s'appliquer les règles phonétiques qui intéressent Pierrehumbert & Beckman. A ce titre, leur travail se présente comme une théorie de l'interaction entre l'accent de mot et les structures prosodiques de niveau supérieur. Les expériences menées éclairent donc d'un nouveau jour le statut et la nature de l'accent lexical.

Ces deux chercheuses remettent en cause l'analyse de Haraguchi basée sur les postulats théoriques selon lesquels : i) l'accent est conçu et représenté comme une marque associée à une voyelle du mot, cette marque étant, par application de règles, réinterprétée ensuite comme une mélodie HB ; ii) toutes les voyelles sont associées à une spécification tonale au niveau de surface.

Elles distinguent en fait trois types de tons (c'est ce terme qu'utilisent les autrices, pour qui la marque HB est de nature tonale), selon le niveau dans la hiérarchie prosodique de l'unité à laquelle chacun s'applique.

On a d'abord, au niveau lexical, un ton qui consiste comme chez Haraguchi en une mélodie HB directement associée à la voyelle accentuée du mot.

Au niveau du syntagme phonologique, on a ensuite, d'une part un ton H isolé, inséré et associé à la deuxième more, sauf dans le cas où le syntagme phonologique commence par un lexème à accent initial, d'autre part un ton de frontière noté B%, inséré à la fin du syntagme. Le syntagme phonologique est donc circonscrit par un H associé à la deuxième more à partir du début et par un B% en position finale.

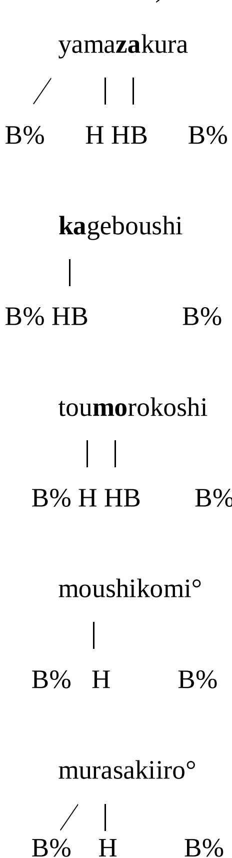
Enfin vient le ton d'énoncé, qui consiste en un ton de frontière bas noté B%, inséré en début d'énoncé (il sera « fort » et associé ou « faible » et non associé selon que le mot est décrit comme commençant par une « syllabe » initiale légère ou lourde).

Dans ce modèle, il n'existe en surface aucun autre ton inséré ou propagé par association au niveau du mot ou du syntagme accentuel, d'où il résulte qu'il y a moins de tons que d'unités porteuses de tons. Certaines unités prosodiques ne sont donc associées à aucun ton, ce qui signifie que les formes de surface sont phonologiquement sous-spécifiées, comme on le voit en (98). La principale innovation de ce modèle par rapport à la majorité des analyses précédentes réside dans le fait que le japonais est traité comme une langue à ton (mais la perspective tonale remonte en fait au travail de Poser, 1984) et, surtout, qu'une distinction formelle explicite est opérée entre les tonalités assignées au niveau lexical (HB) et celles assignées au niveau du syntagme phonologique (H et B%) et au niveau de l'énoncé (B%)[85].

---

[85] Cette distinction est déjà opérée par Kawakami (1957), qui analyse la tonalité BH initiale comme relevant du « syntagme accentuel » (*akusento-ku* アクセント区) et non de l'accent de mot proprement dit.

(98) Transcription des schémas tonals de surface pour les mots *yama**za**kura*, ***ka**geboushi*, *tou**mo**rokoshi*, *moushikomi*° et *murasakiiro*° en isolation (adapté de Pierrehumbert & Beckman, 1988 :14)



L'hypothèse de Pierrehumbert & Beckman pour la sous-spécification tonale est basée sur des données phonétiques robustes, qui indiquent notamment que la courbe du F0 sur les unités prosodiques suivant un H de syntagme dans les syntagmes inaccentués (par exemple *moushikomi*° ou *murasakiiro*°) n'est pas la même que celle attendue après un HB lexical. L'explication la plus plausible est donc qu'il y a, au niveau phonologique de surface, moins de tons que d'unités porteuses de tons susceptibles de conditionner la courbe de F0. Celle-ci est donc différente selon les mots, et en l'absence de spécifications tonales, ce sont des mécanismes phonétiques qui déterminent les transitions du ton H placé sur la deuxième more vers le B% final.

6.2. Accentuation des mots simples

En japonais, un mot se présente presque toujours accompagné d'affixes (particules enclitiques ou autres dans le cas des noms, auxiliaires ou autres dans le cas des verbes), mais, dans la mesure où ces affixes sont dépourvus d'autonomie lexicale, on considère que de tels groupements constituent lexicalement et prosodiquement des mots simples. Nous appelons donc ici « mot simple » toute forme linguistique autonome qui, ne possédant qu'un seul sommet accentuel, n'est pas décomposable en éléments eux-mêmes susceptibles d'autonomie lexicale. D'après cette définition, *yama-ga* « montagne + Sujet », *yama-bakari* « seulement la montagne », *kaeri-masu* « rentrer + Politesse » sont des mots simples, tandis que *yama-michi* « chemin de montagne » ou *kaeri-tsuku* « rentrer », qui ne possèdent qu'un seul sommet accentuel mais sont formés de deux éléments autonomes (*yama*, *michi*, *kaeru*, *tsuku*), sont lexicalement des composés.

6.2.1. Noms Yamato

Toutes les possibilités accentuelles décrites ci-dessus en (94a et b) sont attestées pour les noms Yamato simples : un nom Yamato est tonique ou atone, et s'il est tonique, n'importe laquelle de ses mores est susceptible de porter l'accent. Des exemples sont présentés dans le tableau 4, accompagnés de la particule accentuellement neutre *ga* (marquant le sujet syntaxique).

Mais toutes les particules ne sont pas, comme *ga*, sans effet sur le schéma accentuel du nom qu'elles suivent. Certaines peuvent modifier, selon des mécanismes fort complexes, la position de l'accent originel du nom auquel elles sont postposées, comme l'illustrent les exemples du tableau 5. Nous rangeons ici dans la catégorie « particule » ce que la grammaire japonaise désigne sous le nom de *joshi* 助詞, catégorie qui inclut en réalité des éléments de nature diverse (particules dites casuelles, adverbiales, finales, connectives).

A côté des particules neutres comme *ga*, on distinguera les particules à accent récessif comme *yori* ou *shika*, et les particules à accent dominant comme *dake* ou *bakari*. Il faut compter aussi avec les cas particuliers, comme *no*.

La particule *ga*, on l'a vu, est totalement inerte sur le plan accentuel : le nom qu'elle suit garde son accent intrinsèque dans tous les cas. Appartiennent à ce type toutes les particules monomoriques à l'exception de *no* et *ne*, ainsi que certaines particules bimores comme *kara* ou *hodo*.

Tableau 4. Accent des noms Yamato simples[86] (suivis de la particule de sujet *ga*)

	1 more	2 mores	3 mores	4 mores
noms atones	B-H *hi-ga°* « jour »	BH-H *hana-ga°* « nez »	BHH-H *sakura-ga°* « cerisier »	BHHH-H *tomodachi-ga°* « ami »
noms toniques	H-B ***hi**-ga* « feu »	HB-B ***ne**ko-ga* « chat »	HBB-B ***ka**rasu-ga* « corbeau »	HBBB-B ***ko**omori-ga* « chauve-souris »
		BH-B *ha**na**-ga* « fleur »	BHH-B *kaga**mi**-ga* « miroir »	BHHH-B *imou**to**-ga* « sœur cadette »
			BHB-B *ko**ko**ro-ga* « cœur »	BHBB-B *ku**da**mono-ga* « fruit »
				BHHB-B *mizu**u**mi-ga* « lac »

[86] Les mots *tomodachi, kudamono, mizuumi, koomori et imouto* figurant dans le tableau 4 sont en fait des mots composés à l'origine, mais ils possèdent une cohésion lexicale faisant qu'ils ne sont plus perçus comme tels par les locuteurs, ce qui autorise à les citer ici. En réalité, la plupart des mots Yamato longs (trois mores et plus) sont étymologiquement des composés.

La particule *yori* (« depuis ») peut être qualifiée de particule à accent récessif avec accent initial. Cet accent ne se manifeste qu'après les noms atones comme *hana*° « nez », et est effacé après les mots toniques. Plusieurs autres particules, par exemple *made, nado, nomi*, *demo, datte, kashira*, *koso*, se comportent de la même manière. *Shika* « uniquement » peut également, chez certains locuteurs, être considérée comme une particule à accent récessif de type pré accentuant, puisqu'elle entraîne l'apparition d'un accent sur la more finale du lexème lorsque celui-ci est atone (4b, tableau 5), alors qu'après les mots toniques, chez tous les locuteurs, le lexème conserve son accent intrinsèque.

Dake (« seulement ») constitue chez certains locuteurs (exemples 5a) un exemple de particule dominante, c'est-à-dire inhibant totalement le schéma accentuel du nom en lui imposant un nouveau patron, en l'occurrence atone ; chez d'autres, c'est une particule neutre. *Bakari* « seulement » se comporte soit comme une particule dominante à accent initial avec accent toujours réalisé sur la première more de la particule (exemples 6a), soit comme une particule à accent récessif (6b), sur le modèle de *yori*. *Kurai / gurai* « environ » et *dokoro* « tant s'en faut » sont également du même type.

Enfin *no* (particule de détermination) constitue un type à part. Comme nous l'avons vu en (77), elle entraîne l'atonicité des noms d'une longueur de deux mores et plus à accent final comme *ha**na*** « fleur », mais reste neutre avec les autres patrons – y compris les mots d'une seule more comme ***ha*** « dent » – qui conservent leur accent intrinsèque, comme ils le font après *ga*[87].

On constate que la variation n'est pas rare : une particule donnée telle que *dake* ou *bakari* est à accent récessif chez certains locuteurs (5b, 6b), à accent dominant chez d'autres (5a, 6a).

[87] Il existe quelques exceptions, constituées notamment de noms terminés par un segment spécial, de toponymes et de numéraux. Voir aussi à ce sujet la section 5.2.2.

Tableau 5. Effet accentuel des particules.

(le tableau se lit sur deux pages)

		1. N + *ga* type récessif	2. N + *no* type spécial	3. N + ***yo**ri* type récessif
noms atones	*hana°* « nez »	*hana-ga°*	*hana-no°*	*hana-**yo**ri*
noms toniques	***ha*** « dent »	***ha**-ga*	***ha**-no*	***ha**-yori*
	*ha**na*** « fleur »	*ha**na**-ga*	*hana-no°*	*ha**na**-yori*
	***ne**ko* « chat »	***ne**ko-ga*	***ne**ko-no*	***ne**ko-yori*
	*ko**ko**ro* « cœur »	*ko**ko**ro-ga*	*ko**ko**ro-no*	*ko**ko**ro-yori*
	*ku**da**mono* « fruit »	*ku**da**mono-ga*	*ku**da**mono-no*	*ku**da**mono-yori*

	4. N + *shika* type récessif	5. N + *dake°* type dominant (a) ou neutre (b)	6. N + ***ba**kari* type dominant (a) ou récessif (b)
	a. *hana-shika°* b. *ha**na**-shika*	*hana-dake°*	*hana-**ba**kari*
	***ha**-shika*	a. *ha-dake°* b. ***ha**-dake*	a. *ha-**ba**kari* b. ***ha**-bakari*
	*ha**na**-shika*	a. *hana-dake°* b. *ha**na**-dake*	a. *hana-**ba**kari* b. *ha**na**-bakari*
	***ne**ko-shika*	a. *neko-dake°* b. ***ne**ko-dake*	a. *neko-**ba**kari* b. ***ne**ko-bakari*
	*ko**ko**ro-shika*	a. *kokoro-dake°* b. *ko**ko**ro-dake*	a. *kokoro-**ba**kari* b. *ko**ko**ro-bakari*
	*ku**da**mono-shika*	a. *kudamono-dake°* b. *ku**da**mono-dake*	a. *kudamono-**ba**kari* b. *ku**da**mono-bakari*

6.2.2. Verbes et adjectifs en *-i* (et quelques uns de leurs suffixes)

Les verbes et les adjectifs en *-i* présentent des schémas accentuels moins variés que les noms: ils sont soit atones, soit toniques, et, dans ce dernier cas, il n'existe qu'un seul patron, quelle que soit la longueur de la base, comme le montrent les tableaux 6 et 7 plus loin.

Parmi les verbes, les deux patrons sont à peu près équitablement représentés. Parmi les adjectifs, en revanche, le patron tonique est beaucoup plus fréquent. Akinaga (2002) note que de nombreux verbes et adjectifs appartenant traditionnellement à la classe atone ont actuellement tendance à devenir toniques (ce qui, notons-le au passage, va à l'encontre de la tendance générale qu'on observe pour les noms).

L'accentuation des verbes et adjectifs en *-i* relève de principes différents de ceux des noms. Il y a, nous l'avons dit, moins de patrons possibles que pour les noms. Mais cela ne signifie pas une plus grande simplicité au niveau du fonctionnement linguistique de l'accent, bien au contraire : les principes d'accentuation des verbes et des adjectifs en *-i* se révèlent, malgré les apparences, redoutablement complexes.

Les difficultés tiennent d'abord au fait qu'il est difficile de déterminer quelle more du verbe ou de l'adjectif est, au niveau lexical, le siège de l'accent. En effet, à travers le paradigme d'un verbe ou d'un adjectif donné, la position de l'accent varie : par exemple, le verbe signifiant « manger » voit sa more accentuée occuper pas moins de trois positions différentes, selon la forme du paradigme et les affixes présents : *ta**be**ru* / ***ta**bete* / *tabe**ma**su*. Dans ces conditions, comment dire où se situe l'accent au niveau le plus abstrait ? D'autant que, contrairement aux noms, ces mots ont pour propriété de ne jamais se présenter sous une forme nue, sans affixe. Sans doute, à la forme terminale (*shûshi*), les verbes et adjectifs toniques étant tous accentués en principe sur la more pénultième (*ta**be**ru*, *shira**be**ru*, ***atsu**i*, *ure**shi**i*), il peut paraître tentant d'attribuer à celle-ci le statut de noyau accentuel. Toutefois, à y bien réfléchir, il n'existe aucune raison particulière de considérer la forme terminale comme basique, puisqu'elle n'est ni plus courte, ni plus simple, ni plus fréquente que d'autres. Elle est d'ailleurs elle aussi décomposable en une base et un suffixe (*-ru* ou *-u* pour les verbes, *-i* pour les adjectifs[88]).

---

[88] L'analyse développée ici étant synchronique, et menée à des fins descriptives, nous traitons comme suffixe verbal ou adjectival tout ce qui est susceptible de commuter avec d'autres morphèmes en japonais moderne, sans chercher à entrer plus finement dans l'analyse étymologique. Ceci nous amène par exemple à

Du côté des affixes (auxiliaires, particules, etc.) ensuite, leur triple catégorisation en neutres, récessifs et dominants sur le modèle établi pour les noms se révèle inadéquate et non opérationnelle. Prenons par exemple le cas du suffixe *-tai* (volitif) : au vu de son comportement accentuel, il faudrait le catégoriser comme dominant après les verbes toniques, mais comme récessif après les verbes atones, ce qui compliquerait considérablement l'analyse. Le suffixe hypothétique *-eba* est encore plus problématique : il entraîne l'apparition d'un accent sur la troisième more à partir de la fin des verbes toniques (*shira**be**reba*) et la cinquième more à partir de la fin des adjectifs toniques (*u**re**shikereba*), mais sur la more pénultième des verbes atones (*ki**re**ba*, *koro**be**ba*) et la pré antépénultième des adjectifs atones (*tsume**ta**kereba*).

Dans ces conditions, il semble plus adéquat de considérer que les verbes et les adjectifs en *-i* sont spécifiés, au niveau lexical, comme tonique ou atone (ou [+accentué] / [-accentué]), et que des règles spécifiques viennent ensuite déterminer quelle more doit recevoir l'accent, selon les affixes présents dans la forme de surface. Dans cette approche, il n'y a donc, au sein d'un verbe ou d'un adjectif en *-i* donné, *a priori* aucune more qui soit *la* more accentuée du lexème. C'est à cette deuxième approche que souscrivent McCawley (1968) et Poser (1984). Le problème, toutefois (mais est-ce vraiment un problème ?), est que noms d'une part, et verbes et adjectifs d'autre part, relèvent d'un système et d'une représentation différents[89].

Deux arguments en faveur de ce type d'analyse peuvent être avancés. Tout d'abord, comme le montre le tableau 6, il existe des affixes verbaux, tels que *-tai* ('volitif'), qui présentent en apparence un comportement contradictoire : adjoint à un verbe tonique, *-tai* reçoit un accent sur la more *ta* ; adjoint à un verbe atone, la forme verbale toute entière demeure atone. Autrement dit, le suffixe *-tai* n'est pas porteur d'un accent intrinsèque (car

---

découper l'adjectif *ureshii* en *ureshi* (base) + *-i* (suffixe), même si *shi* est lui-même à l'origine un affixe. De même, nous décomposons *atsukereba* comme *atsu* + *kereba*, et non comme *atsu-kere-ba*, voire *atsu-k-er-eba*, comme y inviterait l'étymologie.

[89] Smith (1998) propose une analyse optimaliste de l'accent japonais dans laquelle noms et verbes /adjectifs en *-i* reçoivent le même type de représentation au niveau sous-jacent (input), ce qui présente un avantage théorique certain sur les analyses de McCawley ou Poser. Toutefois, dans ce modèle, le problème est en fait déplacé des représentations aux contraintes puisque c'est à ces dernières qu'incombe la tâche d'opérer une distinction entre noms et verbes / adjectifs. Certaines contraintes sont en effet censées ne s'appliquer qu'aux noms. D'autre part, il reste à voir si ce type d'approche permet un traitement meilleur de l'accent des formes verbales et adjectivales suivies d'un ou plusieurs auxiliaires comme *-tai* ou *-eba*.

sinon cet accent émergerait forcément avec les bases atones), mais il devient le siège de l'accent dans le cas d'un verbe tonique, ce qui prouve que l'accent du verbe tonique n'est pas, *a priori*, associé à une more particulière. D'autre part, les verbes issus d'une même racine étymologique appartiennent toujours au même type prosodique [+accentué] ou [-accentué]. Ainsi, une paire de verbes transitif / intransitif relève toujours du même patron accentuel : tonique ou atone. On a *kimaru*° (intr.) 決まる/ *kimeru*° (tr.) 決める « décider », *tzuzuku*° (intr.) 続く/ *tzuzukeru*°(tr.) 続ける « continuer », ***de****ru* (intr.) 出る / ***da****su* (tr.) 出す « sortir », *ka****wa****ku* (intr.) 乾く / *kawa****ka****su* (tr.) 乾かす « sécher », *ki****re****ru* (intr.) 切れる / ***ki****ru* (tr.) 切る « couper », et bien d'autres exemples. La more accentuée n'est bien sûr pas nécessairement identique dans les deux membres d'un binôme, comme l'illustrent les exemples *ka****wa****ku* / *kawa****ka****su* et *ki****re****ru* / ***ki****ru* juste cités, mais ce qui est important, c'est qu'on ne rencontre pas de paire de ce type dans laquelle l'un des verbes est tonique, l'autre atone. L'hypothèse qui consiste à poser qu'une racine donnée est spécifiée comme tonique ou atone, et que la more accentuée est ensuite déterminée à partir des suffixes présents en surface, est la mieux à même de rendre compte de cette correspondance régulière entre les membres d'une même famille verbale. Il reste alors à spécifier, pour chaque auxiliaire ou suffixe, les règles accentuelles afférentes. Ce type d'approche ne présente toutefois, reconnaissons-le, qu'un faible pouvoir explicatif en ce qui concerne l'interaction entre les caractéristiques prosodiques de l'affixe et celles de la base, dont on aimerait pouvoir mieux saisir la mécanique. Un très gros travail reste à effectuer dans ce domaine.

Tableau 6. Accent des verbes.

a. Verbes atones

	« se vêtir »	« culbuter »	« aligner »
forme finale	*kiru*°	*korobu*°	*naraberu*°
forme suspensive	*kite*°	*koronde*°	*narabete*°
forme négative	*kinai*°	*korobanai*°	*narabenai*°
forme polie	*ki****ma****su*	*korobi****ma****su*	*narabe****ma****su*
forme hypothétique	*k****ire****ba*	*koro****be****ba*	*narabe****re****ba*
forme volitive	*kitai*°	*korobitai*°	*narabetai*°

b. Verbes toniques

	« couper »	« manger »	« vérifier »
forme finale	***ki**ru*	*ta**be**ru*	*shira**be**ru*
forme suspensive	***ki**tte*	***ta**bete*	*shi**ra**bete*
forme négative	*ki**ra**nai*	*ta**be**nai*	*shira**be**nai*
forme polie	*kiri**ma**su*	*tabe**ma**su*	*shirabe**ma**su*
forme hypothétique	***ki**reba*	*ta**be**reba*	*shira**be**reba*
forme volitive	*kiri**ta**i*	*tabe**ta**i*	*shirabe**ta**i*

Signalons également que les verbes dénominaux dérivés d'un nom sino-japonais suivis du verbe support *suru*° conservent le patron accentuel qui était celui du nom : *benkyou*° > *benkyou suru*° 勉強する « étudier », *an**na**i* > *an**na**i suru* 案内する « guider », ***ku**rou* > ***ku**rou suru* 苦労する « peiner », etc.

Tableau 7. Accent des adjectifs en *–i*.

a. Adjectifs atones

	« épais »	« froid »
forme finale	*atsui*°	*tsumetai*°
forme suspensive	*a**tsu**kute*	*tsume**ta**kute*
forme adverbiale	*atsuku*°	*tsumetaku*°
forme polie	*a**tsu**i desu*	*tsume**ta**i desu*
forme hypothétique	*a**tsu**kereba*	*tsume**ta**kereba*

b. Adjectifs toniques

	« chaud »	« content »
forme finale	*a**tsu**i*	*ure**shi**i*
forme suspensive	***a**tsukute*	*u**re**shikute*
forme adverbiale	***a**tsuku*	*u**re**shiku*
forme polie	*a**tsu**i desu*	*ure**shi**i desu*
forme hypothétique	***a**tsukereba*	*u**re**shikereba*

6.2.3. Lexèmes sino-japonais correspondant à un seul caractère chinois

Les lexèmes sino-japonais correspondant à un seul caractère portent en majorité un accent lexical final : par exemple ***e*** 絵 « image », ***shi*** 死 « mort », ***ji*** 字 « lettre », ***bi*** 美 « beauté », *ki**ku*** 菊 « chrysanthème », *ji**tsu*** 実 « vérité », *shi**ki*** 式 « cérémonie ». Celui-ci est déplacé d'une position à gauche (donc en position initiale) en surface dans le cas des mots terminés par un segment spécial ou *i* sans attaque, comme dans **te**n*** > ***te**n* 天 « ciel », **a**i*** > ***a**i* 愛 « amour », **to**u*** > ***to**u* 党 « parti politique » etc.

Pour étayer cette hypothèse d'un accent lexical final dans ce type de mots au niveau sous-jacent, on dispose de l'argument suivant : les noms composés atones sont quasiment tous issus de la combinaison avec un second membre Yamato ou sino-japonais à accent final (par exemple *kodomo*° + *he**ya*** > *kodomo-beya*° « chambre d'enfant », ***mi**dori* + *i**ro*** > *midori-iro*° « couleur verte », *kao*° + *ya**ku*** > *kao-yaku*° « personnage d'influence ») ou sino-japonais à accent de surface initial mais terminé par un segment spécial (*ni**ho**n* + ***hu**u* > *nihon-huu*° « manière japonaise », *denwa*° + ***se**n* > *denwa-sen*° « ligne de téléphone »). Si l'on considère que ***hu**u*, ***se**n*, etc. sont en réalité des oxytons au niveau phonologique (/hu**R**/, /se**N**/), la classe des mots entraînant l'atonicité d'un composé se réduit à un type unique, celui des mots à accent lexical final. Nous reviendrons sur cette question en 6.3.1 et en 6.9.2.

De même, les morphèmes tels que ***ka**n* 館 « bâtiment », ***ka**i* 海 « mer », ***jo**u* 城 « château », ***shu**u* 州 « province », qui entraînent dans les mots composés l'apparition d'un accent sur la more finale du premier constituant, se comportent exactement comme les mots Yamato du type *u**ma*** plutôt que comme ceux du type ***ne**ko* (qui conserve, en composition, l'accent dans sa position d'origine). On comparera, par exemple *ariake*° + ***ka**i* > *aria**ke**-kai* « mer d'Ariake » et *abare*° + *u**ma*** > *aba**re**-uma* « cheval fougueux » qui ont l'accent sur la more finale du premier constituant du composé. Ceci constitue un argument additionnel pour considérer que *kan*, *kai*, *jou*, *shuu* etc. sont en réalité, comme *uma*, accentués sur la more finale au niveau sous-jacent (/ka**N**/, /ka**i**/, /zyo**R**/, /syu**R**/). Nous aurons l'occasion de reparler de ce point beaucoup plus en détail dans la section 6.9.2.

Enfin, nous avons également vu en 5.2.2 (exemples (77)) que les mots sino-japonais terminés par un segment spécial et à accent de surface paroxyton sont désaccentués lorsqu'ils sont suivis de la particule *no*, tous comme le sont les mots Yamato à accent oxyton. Ceci constitue une preuve supplémentaire de ce que c'est la more finale et non la more pénultième qui porte l'accent sous-jacent dans ce type de mots.

Le reste des lexèmes sino-japonais est généralement atone : *i*° 胃 « estomac », *cha*° 茶 « thé », *shi*° 詩 « poème », *taku*° 宅 « domicile », *toku*° 得 « avantage », *shitsu*° 質 « qualité », *teki*° 敵 « ennemi », etc, ou parfois à accent initial : ***se**ki* 席 « place, siège », ***ba**tsu* 罰 « punition ». On remarque une nouvelle fois que les mots de grande fréquence et d'usage familier ont tendance à devenir atones.

6.2.4. Emprunts occidentaux

Alors que l'accent des mots simples est par nature lexical, et qu'il ne peut donc, en principe, être déterminé par des règles, il est cependant un cas où sa position est dans une certaine mesure prévisible : c'est celui des mots empruntés aux langues occidentales (Kubozono, 1996). Dans cette classe lexicale, en effet, il est fréquent que l'accent tombe sur la more antépénultième s'il s'agit d'une more de structure CV (99a), et sur la pré antépénultième si l'antépénultième est occupée par un segment spécial, une voyelle épenthétique ou dévocalisée ou, dans certains cas, une voyelle seule (99b) (c'est-à-dire, dans tous ces cas, une more déficiente selon notre définition). Si le mot est court, l'accent se place en principe sur la more initiale (99c) ; ainsi :

(99) Accent des emprunts occidentaux

a. Accent antépénultième

*mero**do**rama*	{melodrama}	
*choko**re**eto*	{chocolate}	
***u**uman*	{woman}	
*pira**mi**ddo*	{pyramid}	
***ri**zumu*	{rhythm}	
*oosuto**ra**ria*	{Australia}	

b. Accent pré antépénultième

*nabi**ge**etaa*	{navigator}	« système GPS »
*wa**shi**nton*	{Washington}	
*ahuga**ni**sutan*	{Afghanistan}	
*ri**sa**ikuru*	{recycle}	

c. Accent pénultième (mots courts)

ka*a* {car}

gya*ru* {gal}

Toutefois, dans les emprunts quadrimores, et dans ceux de grande fréquence, bien implantés dans la langue, le patron inaccentué apparaît fréquemment : *amerika*° {America}, *huransu*° {France}, *rittoru*° {litre}, *botan*° {botão}, *oopuningu*° {opening}. Cette tendance à l'atonicité des quadrimores d'une part et des mots fréquents (ou envers lesquels le locuteur ressent une certaine familiarité) d'autre part n'est d'ailleurs pas spécifique aux emprunts récents, comme nous l'avons déjà signalé.

Enfin, il arrive parfois que l'accent d'un emprunt soit maintenu dans la position qu'il occupait dans la langue d'origine comme dans ***me****ntenansu* {maintenance} ou *kon****sa****rutanto* {consultant}, sauf s'il était final. En effet, il n'existe pas de mot d'origine occidentale terminé par une more accentuée en surface. On peut reconnaître là l'effet d'une contrainte bien connue en théorie de l'optimalité, la contrainte Non Finalité.

Nous traiterons de nouveau de ces questions dans la section 6.9.1, consacrée à l'analyse théorique de l'accentuation des emprunts dans le cadre de la théorie de l'optimalité.

6.2.5. Autres types de mots simples

Le reste des mots simples se divise en une multitude de cas ou sous-cas spécifiques, pour lesquels se laissent parfois dégager des principes généraux d'accentuation. Nous passerons ici en revue quelques unes de ces catégories, renvoyant le lecteur intéressé aux références déjà citées pour des descriptions plus détaillées.

Les adjectifs en *-na* forment une classe hétérogène du point de vue accentuel. C'est le patron du mot source (un nom généralement) dont il est dérivé qui s'applique à l'adjectif. Ainsi, on a ***o****oki* > ***o****oki-na* « gros » (nom Yamato), ***shi****npuru* > ***shi****npuru-na* (emprunt occidental) « simple, sobre » {simple}, *da****me*** > *da****me****-na* (nom mixte sino-japonais et Yamato) « nul ». Toutefois, les adjectifs en *-na* dont la base se termine par *-ka* sont automatiquement accentués sur la more antépénultième de la base : ***shi****zuka-na* « tranquille », *ko****ma****yaka-na* « détaillé ».

Pour des raisons très certainement pragmatiques, les interrogatifs présentent tous un accent initial : ***na****ni* « quoi », ***do****ko* « où », ***i****kutsu* « combien », ***do****chira* « dans quelle direction », etc., tandis que les

déictiques non composés correspondants, quels qu'ils soient, sont généralement atones (cette fois, à l'encontre des principes pragmatiques ci-dessus évoqués…) : *koko*° « ici », *are*° « cela », *sono*° « ce », *asoko*° « là-bas », *sonna*° « tel », etc.

Concernant les adverbes, on peut dégager une tendance à l'accentuation pénultième pour les bimores, et antépénultième pour les trimores et plus : ***ma***_da_ « pas encore », ***mu***_shiro_ « plutôt », *mo*_**_chi_**_*ron* « bien sûr », *shi*_**_ba_**_*raku* « pendant un moment », ***yu***_rai_ « à l'origine » (mais *yurai*° « origine », nom). En revanche, on compte de très nombreux adverbes quadrimores atones : *ainiku*° « malheureusement », *hanahada*° « extrêmement », *kekkyoku*° « finalement ».

Il existe, s'agissant de l'accentuation des mots mimétiques (onomatopées et idéophones), toute une série de sous-règles spécifiques, déterminées en fonction de la structure prosodique du mot, de son étymologie, de la présence de certains suffixes (*-ri*, *-to*, *-ni*). On se reportera par exemple à Kindaichi & Akinaga (2001) pour une énumération de ces règles.

Les mots abrégés de deux mores sont régulièrement accentués sur la pénultième, ceux de trois mores sur l'antépénultième : ***sha***_mi_ (< *shamisen*°) « shamisen », ***te***_ro_ (< *tero*_**_ri_**_*zumu*) « terrorisme », ***a***_nime_ (< *ani*_**_me_**_*eshon*) « dessin animé ». Cette règle vaut aussi pour les hypocoristiques apocopés : ***ma***_sa_, ***ma***_sa-kun_ < *ma*_**_sa_**_*ki* (prénom masculin), ***na***_o_, ***na***_o-chan_ < *naomi*° (prénom féminin). Les mots abrégés de quatre mores sont généralement atones : *rihabiri*° (< *rihabiri*_**_te_**_*eshon*) « rééducation », *masukomi*° (< *masukomyuni*_**_ke_**_*eshon*) « mass media ».

Enfin, les noms propres sont soumis à des principes spécifiques, fort complexes car conditionnés par une grande variété de facteurs, mais somme toute assez réguliers (voir Kindaichi & Akinaga, 2001).

6.3. Accentuation des mots composés

Avec l'accentuation des mots composés, on aborde sans doute l'une des questions les plus épineuses de la phonologie accentuelle du japonais sur le plan descriptif tout autant que théorique. Si le schéma accentuel d'un composé, quel qu'il soit, semble très généralement prévisible à partir de ses constituants, les facteurs qui le déterminent sont nombreux et divers, et leurs interactions difficiles à saisir. Contrairement à ce qui se produit dans une langue comme l'anglais, où la position de l'accent principal dans un composé correspond toujours à la projection de l'accent principal de l'un des constituants (***Christ***_mas_ + ***ca***_ke_ > ***Christ***_mas cake_, ***fea***_ther_ + ***pi***_llow_ > *feather* ***pi***_llow_), il en va très différemment en japonais. Dans cette langue,

l'algorithme accentuel du composé est entièrement recalculé, et l'accent peut tomber sur une more qui n'était pas noyau accentuel dans la forme simple du lexème auquel elle appartient : par exemple, la combinaison de *yu**ki*** « neige » + *oto**ko*** « homme » donne *yuki-**o**toko* « homme des neiges », avec accent sur ***o***, et effacement des accents originels sur ***ki*** et ***ko*** (on n'a donc ni **yuki-oto**ko***, ni **yu**ki**-otoko*), ou encore *hu**ku**oka* « Fukuoka » + ***shi*** « ville » fait *hukuo**ka**-shi* « ville de Fukuoka », avec accent sur ***ka*** (et non **hu**ku**oka-shi* ou **hukuoka-**shi***). En japonais, on ne peut donc pas procéder à une analyse par projection de la tête accentuelle du mot-tête à tout le composé, sauf, comme nous le verrons, dans les cas notables où le second constituant est d'une longueur supérieure à cinq mores, ou bien encore dans les composés dvandva.

Les principaux paramètres à prendre en compte pour l'analyse de l'accentuation d'un mot composé japonais sont les suivants :
- la nature de la relation morphologique et syntaxique entre les deux constituants.
- la taille du composé.
- la taille de chacun des constituants.
- la catégorie grammaticale des constituants (nom, verbe, etc.).
- l'accent intrinsèque de chacun des constituants.
- la strate lexicale des constituants (Yamato, sino-japonais, occidental).

Le degré de lexicalisation du composé constitue également une donnée capitale. Par exemple, il est douteux que les composés anciens, fortement lexicalisés et opaques, tels que *kaya* « moustiquaire », *ido* « puits », *tamago* « œuf », *amado* « volet », *namae* « nom », ou *hanabi* « feu d'artifice », soient à traiter sur le même plan que des formations telles que *shimaguni-konjou* « esprit insulaire », *yuki-otoko* « homme des neiges » ou *onna-gokoro* « cœur de femme », beaucoup plus transparents. Malheureusement, peu de travaux prennent la peine de définir avec précision ce qu'ils entendent par « mots composés », et cette imprécision est pour beaucoup dans les différences, voire les contradictions apparentes qu'on observe entre les analyses de différents auteurs. Ainsi, Kindaichi & Akinaga (2001), qui adopte un critère strictement étymologique pour définir les composés – et traite donc comme tels *kaya, ido, tamago, amado, namae* et *hanabi* – est-il amené à énoncer une règle générale totalement à l'opposé de celle proposée par Tanaka & Kubozono (1999) ! Selon Kindaichi & Akinaga (2001) c'est surtout en fonction du premier constituant que se décide l'accent du composé, tandis que Tanaka & Kubozono (1999) considère que seul le deuxième élément est déterminant.

Nous nous intéresserons plus spécialement dans cette partie aux composés transparents, dont le sens global est facilement déductible à partir de celui de leurs constituants, ces derniers existant de manière indépendante dans la langue moderne.

Nous passerons en revue successivement dans les sections suivantes l'accentuation des noms composés de structure modifieur / tête et ceux de structure dvandva (composés équipollents). Nous présenterons également le cas des composés sino-japonais figés à deux caractères, et celui des verbes composés. Nous évoquerons enfin le problème des expressions numérales, avec ou sans spécifieur. Pour d'autres traitements descriptifs ou théoriques de l'accent des composés, on se reportera à McCawley (1968), Higurashi (1983), Poser (1990), Kubozono (1993), Uwano (1997), Satô (1989), Shinohara (2002) et naturellement, les annexes des deux dictionnaires d'accentuation (NHK, 1998, et Kindaichi & Akinaga, 2001). C'est à ces références que nous empruntons la plupart de nos exemples.

6.3.1. Noms composés de type [modifieur – tête] à un seul noyau accentuel

Dans les noms composés de type [modifieur – tête], par exemple *yuki-daruma* (« neige » + « bonhomme ») « bonhomme de neige », ou *denwa-ki* (« téléphone » + « appareil ») « appareil téléphonique », l'accent dépend surtout en principe de la taille et du patron accentuel d'origine du second membre, syntaxiquement le plus important[90]. Il faut noter que les règles générales présentées ici s'appliquent aux mots dont les constituants sont Yamato, sino-japonais ou occidentaux, à l'exception des composés sino-japonais figés de deux caractères comme *benkyou* 勉強 « étude », *shinju* 真珠 « perle » ou *akumu* 悪夢 « cauchemar », dont il sera question en 6.3.4.

Il convient de distinguer trois grandes catégories, selon que le second constituant (C2) est court (une ou deux mores), long (trois ou quatre mores), ou extra-long (cinq mores ou davantage).

[90] Il semblerait toutefois que le patron accentuel du premier nom joue un rôle dans certains cas. Ainsi, tous les composés quadrimores commençant par *hi**to*** « être humain » sont atones, quel que soit le patron accentuel du second constituant. Kubozono & Fujiura (2004) montrent d'autre part que 96% des composés dont le N1 est atone sont atones, alors qu'ils ne sont que 61% à l'être lorsque le N1 est tonique.

i) C2 court

Si le C2 est court, c'est-à-dire d'une longueur d'une ou deux mores, trois cas de figures se présentent :

- l'accent du composé tombe sur la dernière more du premier membre (si celle-ci est occupée par un segment spécial ou une voyelle seule, l'accent reculera éventuellement d'une position à gauche, selon le principe déjà énoncé). Ceci est illustré en (100). Parmi les C2 appartenant à ce type se trouvent de nombreux morphèmes sino-japonais. Il s'agirait là du patron le plus productif selon Kubozono (1995b).
- l'accent du composé tombe sur la more initiale du C2 (101). Les C2 concernés sont en petit nombre, tous à accent initial à l'origine, et principalement d'origine Yamato ou occidentale (peu de mots sino-japonais). Ils ne sont jamais terminés par un segment spécial.
- le composé est atone (102). Les C2 concernés sont quasiment tous à accent lexical final dans leur forme autonome, d'origine Yamato ou sino-japonaise.

(100) C2 pré accentuant

***ka**buto + mushi°*	>	*kabu**to**-mushi*	« lucane »
(« armure » + « insecte »)			
*abare° + u**ma***	**>**	*aba**re**-uma*	« cheval fougueux »
***ni**ngyo + **hi**me*	>	*nin**gyo**-hime*	« Petite Sirène »
(« sirène » + « princesse »)			
*hu**ku**oka + **shi***	>	*hukuo**ka**-shi*	« ville de Fukuoka »
*denwa° + **ki***	>	*den**wa**-ki*	« appareil téléphonique »

Quelques lexèmes pré accentuants parmi les plus fréquents : *ma**chi*** 町 « ville », *ka**wa*** (/*-gawa*) 川 « rivière », *-dake* 岳 « mont », ***u**ri* 瓜 « courge », ***su*** (*-zu*) 酢 « vinaigre », *su**shi*** (*-zushi*) 鮨 « sushi », *u**ta*** 歌 « chant », *ka**mi*** (*-gami*) 紙 « papier », *mochi°* 餅 « pâte de riz », *kuni°* (*-guni*) 国 « pays », *to**shi** (-doshi)* 年 « année », ***hi**me* 姫 « princesse », *u**ma*** 馬 « cheval », *-jin* 人 « personne » (sauf après un nom terminé par la nasale-more comme dans *nihon-**ji**n*), *-in* 員 « membre », *-in* 院 « institut », ***e**ki* 駅 « gare », *-en* 園 « parc », *-on* 音 « son », *-kai* 会 « association », *-kai* 界 « monde », *-gai* 街 « rue », *-gaku* 学 « étude », *-kan* 感 « sentiment », *-kan* 館 « bâtiment », *-ki* 記 « chronique », *-ki* 期 « période », *-ki* 器 « récipient », *-ki* 機 « appareil », *-gou* 号

« numéro », *-koku* 国 « pays », *-sai* 祭 « fête », *-shi* 氏 « monsieur », *-shiki* 式 « façon, cérémonie », *-shitsu* 室 « salle », *-sha* 社 « société », *-shuu* 集 « recueil », *-shou* 省 « ministère », *-shoku* 色 « couleur », *-sei* 生 « élève », *-zoku* 族 « famille », *-hi* 費 « frais », *-ki* 機 « machine », *-byou* 病 « maladie », *-bu* 部 « partie », *-ryoku* 力 « pouvoir ».

(101) C2 conservant l'accent originel

***nyu**udo* + ***ku**mo*	>	*nyuudou-**gu**mo*	« cumulus »
garasu° + ***ma**do*	>	*garasu-**ma**do*	« fenêtre vitrée »
***ka**rasu* + ***mu**gi*	>	*karasu-**mu**gi*	« avoine »

Les principaux noms conservant leur accent en C2 sont : ***ku**mo* (*-gumo*) 雲 « nuage », ***ne**ko* 猫 « chat », ***a**me* 雨 « pluie », ***shi**ru* (*-jiru*) 汁 « suc », ***hu**ne* (*-bune)* 船 « bateau », ***ka**sa* (*-gasa*) 傘 « parapluie », ***o**bi* 帯 « ceinture », ***ko**e* (*-goe)* 声 « voix », ***mu**ko* 婿 « gendre », ***tsu**ru* *(-zuru)* 鶴 « grue », ***mu**gi* 麦 « blé », ***ma**e* 前 « avant ». Certains noms d'origine occidentale se comportent de la même manière, par exemple ***ga**su* ガス « gaz », ***pi**za* ピザ « pizza », ainsi que le morphème dérivatif sino-japonais *-shugi* 主義 « -isme » (*shakai-**shu**gi* « socialisme », *keishiki-**shu**gi* « formalisme »).

(102) C2 désaccentuant

kodomo° + *he**ya***	>	*kodomo-beya°*	« chambre d'enfant »
*o**ren**ji* + *i**ro***	>	*orenji-iro°*	« couleur orange »
*oto**ko*** + ***te***	>	*otoko-de°*	« aide masculine »
*ni**ho**n* + *hu**u***[91]	>	*nihon-huu°*	« façon japonaise »

Les lexèmes désaccentuants fréquents sont : *i**ro*** 色 « couleur », *mu**ra*** 村 « village », *ku**mi** (-gumi)* 組 « groupe », *i**nu*** 犬 « chien », *kao°* *(-gao)* 顔 « visage », *te**ra** (-dera)* 寺 « temple », *ta**ma** (-dama)* 玉 « boule », *ka**mi*** 髪 « cheveux », *kuni° (-guni)* 国 « pays », *ka**ta** (-gata)* 型 « schéma », *gawa°* 側 « côté » , ***te*** 手 « main », *ba°* 場 « lieu », ***me***

[91] Rappelons que le mot *huu* 風 « manière » est en réalité accentué sur la finale au niveau sous-jacent : /hu**R/** mais réalisé avec un accent initial ***hu**u* suite à l'application du principe interdisant d'accentuer un segment spécial (section 4.5).

目 « œil », *-ka* 課 « section », *-ka* 科 « section », *-tou* 党 « parti », *-ka* 家 'agent', *-ka* 化 « -ation », *-kyou* 教 « religion » *-go* 語 « langue », *-jou* 場 « lieu », *-tai* 体 « corps », *-chuu* 中 « en cours de », *-hu* 婦 « femme », ***hu**u* 風 « manière », *-you* 用 « usage », *-ryuu* 流 « courant ».

Quelques rares mots entraînent l'apparition d'un accent final dans le composé, comme *kaze°* 風 « vent », *mo**no*** 物 « chose », ou *mo**no*** 者 « personne » (*minami-ka**ze*** « vent du sud », *hitori-mo**no*** « célibataire »), mais il existe toujours une variante se rapportant à l'un des patrons réguliers (*minami-kaze°*, *hitori-**mo**no*).

Par ailleurs, un mot donné n'a pas nécessairement dans tous les composés le même comportement accentuel. C'est le cas par exemple de *shi**ma** (-jima)* 島 « île », *nu**ma*** 沼 « marécage », *mu**ra*** 村 « village », *ha**shi** (-bashi)* 橋 « pont », fréquents en toponymie (ceci expliquant peut-être cela ; les noms propres suivent des règles d'accentuation parfois distinctes de celles des noms communs, et on ne peut non plus exclure, dans les cas de toponymie, l'influence dialectale), mais on trouverait aussi des exemples non toponymiques.

Enfin, il est intéressant de noter que les composés d'une longueur totale de quatre mores, résultant de la combinaison de deux noms Yamato de deux mores chacun, seraient très majoritairement atones (Kubozono & Fujiura, 2004), surtout lorsque le nom tête est à accent final (*u**ma***, *i**ro***).

ii) C2 long

Quand le C2 est d'une longueur de trois ou quatre mores, les types pré accentuant et désaccentuant vus ci-dessus en (100) et (102) sont inexistants, comme le montrent les exemples en (103) ci-dessous. Le composé se verra en principe accentué sur la première more du C2, sauf quand ce dernier possède en isolation un accent qui n'est ni initial, ni final, auquel cas cet accent sera généralement conservé dans la même position au sein du composé, particulièrement, selon Shinohara (2002), s'il s'agit d'un quadrimore à accent antépénultième.

Toutefois, lorsque le C2 possède en isolation un accent pénultième, la situation est confuse. Tanaka & Kubozono (1999) observent qu'il arrive alors que le composé soit accentué sur la première more du C2 (103e).

(103)

a. C2 à accent initial

kogata° + ***ka**mera*	>	*kogata-**ka**mera*	« petit appareil photo »
*shi**ma**guni* + ***ko**njou*	>	*shimaguni-**ko**njou*	« esprit insulaire »

b. C2 atone

*yu**ki*** + *daruma°*	>	*yuki-**da**ruma*	« bonhomme de neige »
***shi**n* + *oosaka°*	>	*shin-**o**osaka*	« Nouvelle Ôsaka (nom de gare) »
kuchi° + *yakusoku°*	>	*kuchi-**ya**kusoku*	« promesse verbale »

c. C2 à accent final

*yu**ki*** + *oto**ko***	>	*yuki-**o**toko*	« homme des neiges »
*nu**ka*** +*yoroko**bi***	>	*nuka-**yo**rokobi*	« fausse joie »

d. C2 quadrimore à accent antépénultième

*ka**mi*** + *hi**ko**uki*	>	*kami-hi**ko**uki*	« avion en papier »
***wa**ka* + *mu**ra**saki*	>	*waka-mu**ra**saki*	« mauve »
***e**njin* + *su**to**ppu*	>	*enjin-su**to**ppu*	« calage de moteur »

e. C2 à accent pénultième

hidari° + *u**chi**wa*	>	*hidari-**u**chiwa / hidari-u**chi**wa*	« vivre à l'aise »
yude° + *ta**ma**go*	>	*yude-**ta**mago / yude-ta**ma**go*	« œuf dur »
*on**na*** + *ko**ko**ro / koko**ro***	>	*onna-**go**koro*	« cœur de femme »
*den**ki*** + *noko**gi**ri / nokogi**ri***[92]	>	*denki-**no**kogiri*	« scie électrique »

Mais les exemples présentés en (103e) sont en réalité très discutables : en effet, la plupart des composés cités dans la littérature en illustration de ces cas (par exemple Tanaka, 2001b) relèvent des catégories suivantes :

[92] Comme nous l'avons dit, *kokoro* et *nokogiri* admettent aussi l'accentuation finale *koko**ro***, *nokogi**ri***. Si l'on tient compte de cette dernière, *onna-**go**koro* et *denki-**no**kogiri* relèvent alors du cas (103c).

i) ils comportent en C2 un nom qui possède deux possibilités d'accentuation (*noko**gi**ri* / *nokogi**ri*** « scie », *kami**so**ri / kamiso**ri*** « rasoir », *name**ku**ji* / *namekuji°* « limace », *hoo**be**ni* / *hoobeni°* « fard à joues », *ko**ko**ro* / *koko**ro*** « cœur ») ; ii) ils comportent en C2 un nom qui doit s'analyser comme un déverbal à accent final ayant subi le recul accentuel (*machiga**e*** > *machi**ga**e* « erreur », *kanga**e*** > *kan**ga**e* « pensée ») ; iii) le composé admet deux patrons accentuels (*hidari°* + *u**chi**wa* > *hidari-u**chi**wa* / *hidari-**u**chiwa* « vivre à l'aise »). Bien rares sont donc les exemples non ambigus qui illustrent le destin en composition des C2 à accent pénultième.

iii) C2 extra-long

Lorsque le C2 du composé est d'une longueur égale ou supérieure à cinq mores, les règles se simplifient considérablement puisque l'accent du second membre est conservé. Au cas où ce dernier est atone, le composé l'est aussi.

(104)

***a**tene* + *orin**pi**kku*	>	*atene-orin**pi**kku*	« jeux olympiques d'Athènes »
*i**so**ppu* + *mono**ga**tari*	>	*isoppu- mono**ga**tari*	« fables d'Esope »
*chi**ho**u* + *saiban**sho***	>	*chihou- saiban**sho***	« tribunal régional »
minami° + *kariforunia°*	>	*minami-kariforunia°*	« Californie du Sud »

Tous ces schémas semblent bien complexes ! Cependant, si l'on met de côté les cas qui paraissent les plus exceptionnels, quelques grandes tendances se dégagent : le nombre des exceptions aux règles d'accentuation diminue avec la longueur du second constituant ; le composé porte l'accent sur le second membre (sauf dans quelques composés à C2 court) ; l'accent final est généralement évité (sauf dans les composés extra-longs) ; une certaine convergence vers l'accent antépénultième peut être observée, résultant soit du maintien privilégié de l'accent originel du C2, soit de l'attribution d'un accent par défaut ; enfin, toutes choses égales par ailleurs, il semblerait que si l'accent du C2 peut être conservé à la même place dans le composé, il le sera, à condition de ne pas contrarier d'autres principes fondamentaux.

Nous verrons plus loin en 6.9.2 l'analyse formelle et théorique de ces mécanismes dans le cadre de la théorie de l'optimalité.

6.3.2. Noms composés de type [modifieur – tête] à deux noyaux accentuels

Les principes qui viennent d'être exposés sont valables pour toutes sortes de composés de type [modifieur – tête], mais il existe un autre type dont il faut faire état : celui des composés à deux têtes prosodiques qui préservent après composition le patron accentuel de chacun de leurs deux constituants.

Il s'agit de constructions impliquant deux ou plusieurs noms, et qui, sur le plan morphologique, ne semblent pas différentes des constructions vues précédemment. Pourtant, elles ne suivent pas les règles d'accentuation qui viennent d'être exposées (Kubozono, 1993, 1998a, Kubozono, Itô & Mester, 1997a). Ainsi, ***kyu**ushuu* + ***na**nbu*, reçoit le schéma ***kyu**ushuu-**na**nbu* « partie sud de Kyûshû », avec deux noyaux accentuels (au lieu d'un **kyuushuu-**na**nbu*) ; de même, ***ji**shin* + *soushitsu*° > ***ji**shin-soushitsu*° « perte de confiance en soi » (mais *jishin-**so**ushitsu* semble également attesté), ou ***re**egan* + *dai**to**uryou* > ***re**egan-dai**to**uryou* « président Reagan » (**reegan-dai**to**uryou*). Chaque membre du composé, on le voit, conserve le schéma accentuel de son constituant, et on a donc affaire à deux mots prosodiques distincts. Les conditions qui président à cette structuration prosodique ne sont pas claires : ainsi, alors que ***ji**shin soushitsu*° est traité comme une suite de deux mots prosodiques distincts, *kioku-**so**ushitsu* « perte de mémoire », dont la structure morphologique et sémantique est pourtant strictement identique, est traité, lui, comme un seul mot prosodique.

Dans un certain nombre de ces cas, on n'a plus affaire à une composition de type [modifieur – modifié] au sens strict, mais plutôt à une structure morpho-syntaxique de type apposition (« Kyûshû sud », « président Reagan »), ce qui peut justifier que chacun des membres conserve son accent propre. Cette interprétation, toutefois, ne saurait s'appliquer à tous les cas concernés.

Dans des constructions rassemblant trois noms, des différences accentuelles reflétant des différences dans la structure morphologique et syntaxique de la composition peuvent être relevées. Kubozono (1993) cite l'exemple *ni**ho**n* + *buyou*° + ***kyo**ukai* (« Japon » + « danse » + « association »), qui peut être réalisé avec deux noyaux accentuels *ni**ho**n-buyou-**kyo**ukai* (structure [A[B-C]] ou un seul *nihon-buyou-**kyo**ukai* ([[A-B]C]), selon le sens du composé : « association japonaise de danse » dans le premier cas, « association de danse japonaise » dans le second.

6.3.3. Noms composés Yamato de type dvandva

Quand la relation entre les deux membres du composé n'est pas de type [modifieur – tête], les choses se passent différemment. Dans les composés Yamato de type dvandva, comprenant deux termes équipollents dont l'ordre relatif n'est pas fixé par des facteurs syntaxiques (aucun ne modifie l'autre), c'est le premier membre qui détermine le schéma accentuel du composé. L'accent du second mot est effacé, et le premier conserve son schéma accentuel, selon un principe identique à celui gouvernant l'accentuation des syntagmes phonologiques (voir la section 6.4.). Si le premier mot est atone, le composé le sera aussi.

(105)

*na**tsu*** + *hu**yu*** > *na**tsu**-huyu*	« été et hiver »
***ha**ru* + ***a**ki* > ***ha**ru-aki*	« printemps et automne »
momo° + *ku**ri*** > *momo-kuri*°	« pêches et châtaignes »

6.3.4. Composés sino-japonais figés à deux caractères

Le terme de « composé » employé pour désigner des lexèmes sino-japonais constitués de deux caractères, comme *denwa* 電話 « téléphone », *kagu* 家具 « meuble », *isha* 医者 « médecin », *henji* 返事 « réponse », *daigaku* 大学 « université », si nombreux dans le lexique japonais, peut prêter à discussion. En effet, ces combinaisons ne sont pas nécessairement analysées comme des composés par les locuteurs dans leur usage quotidien oral, d'autant qu'elles sont souvent sémantiquement et référentiellement simples. Leur sens d'ailleurs n'est pas vraiment déductible de chacun des constituants, et ces derniers n'existent généralement pas de manière indépendante. Par exemple, les deux constituants de *denwa* 電話 « téléphone », *den* « électricité » et *wa* « parler », ne sont jamais employés isolément. Ce ne sont donc pas des morphèmes libres, mais des morphèmes liés. De fait, nombre de composés de ce type sont totalement lexicalisés, et traités comme formant une seule unité lexicale. Toutefois, sur le plan graphique, on a affaire à des constituants identifiables, pourvu chacun d'une signification stable et transparente représentée par un caractère chinois, et c'est à ce titre que nous utilisons le terme de « composé figé » pour les distinguer des

composés dont chaque constituant possède une autonomie lexicale réelle comme ceux vus en 6.3.1.

Ces composés sino-japonais figés écrits à l'aide de deux caractères suivent des règles d'accentuation qui leur sont spécifiques, ce qui constitue une raison de plus pour les regrouper au sein d'une même classe morpho-phonologique. Ces règles sont déterminées par la longueur phonologique du composé, et par sa nature nominale ou verbale. Toutefois, les exceptions sont parfois nombreuses. Dans certains cas, des critères sémantiques jouent également. Enfin, certains caractères imposent, lorsqu'ils apparaissent en seconde position du composé, un schéma accentuel déterminé, obligeant l'analyste à dresser des listes énumérant ces cas particuliers. En réalité, l'accent des composés sino-japonais apparaît comme un domaine parmi les plus négligés dans le champ des recherches accentuelles, et les études dont on dispose sont encore très sommaires. On attend donc des travaux plus fouillés, d'autant qu'il s'agit d'un champ très prometteur sur le plan de la richesse des données, des implications théoriques et aussi de la profondeur historique, car on peut supposer que le ton originel porté par ces lexèmes dans leur langue d'origine, le chinois, à l'époque de l'emprunt, a exercé une influence sur son comportement accentuel en japonais moderne.

Les composés sino-japonais que nous appellerons par commodité « non figés », c'est-à-dire constitués de trois caractères et plus dont l'un a le statut de suffixe dérivationnel du type *-go* 語 « langue », *-jin* 人 « ressortissant », *-tou* 党 « parti » (comme dans *nihon-go* 日本語 « langue japonaise », *nihon-jin* 日本人 « Japonais », *shakai-tou* 社会党 « parti socialiste ») ou qui représentent la combinaison de deux composés figés (comme *kokuritsu-daigaku* 国立大学 « national » + « université » = « université d'état », *seishin-bunseki* 精神分析 « esprit » + « analyse » = « psychanalyse ») ne seront donc pas traités ici. Ils relèvent en fait des règles générales d'accentuation des composés décrites dans la partie 6.3.1.

Une analyse approfondie des principes régissant l'accentuation des composés sino-japonais figés exige, avant toute chose, une étude morphologique et sémantique poussée des différents types de composés sino-japonais qui ne pourrait être menée ici. C'est pourquoi nous nous en tiendrons dans les lignes qui suivent à l'énoncé de quelques grands principes.

Lorsque le composé figé à deux caractères est bimorique (structure (μ)(μ), le premier et le second constituant étant chacun monomorique), il reçoit généralement un accent initial : ***chi**ri* 地理 « géographie », ***ka**gu* 家具 « meuble », ***shu**hu* 主婦 « ménagère ». D'après Kindaichi & Akinaga (2001), on relèverait environ 20% d'exceptions, parmi lesquelles *isha*° 医者 « médecin », *jama*° 邪魔 « gêne », ***sewa*** 世話 « aide », ***deshi*** 弟子

« disciple », dont un grand nombre d’emprunts anciens liés au bouddhisme selon Takeuchi (1999).

D’après Kindaichi & Akinaga (2001), quand le composé est d’une longueur de trois mores, qu’il s’agisse d’une structure morphologique (μμ)(μ) ou (μ)(μμ), il se verra attribuer un accentinitial si son sens est plutôt nominal, mais sera atone si son sens est plutôt verbal : ***ko**kka* 国家 « état, nation », ***se**ishi* 正史 « histoire officielle », ***shi**gai* 市外 « banlieue », ***ko**kyou* 故郷 « village natal » *vs.* *akka*° 悪化 « aggravation », *nyuukyo*° 入居 « emménagement », *seishi*° 制止 « arrêt », *shibou*° 死亡 « décès ». Là aussi, quelques exceptions, comme *hen**ji*** 返事 « réponse », *chi**tsu**jo* 秩序 « ordre », *dou**gu*** 道具 « outil ».

Toutefois, les critères permettant de déterminer si l’on a affaire à un mot verbal ou nominal restent flous. D’après Ogawa (2004), l’influence de la distinction nom / verbe sur le patron accentuel dans les composés sino-japonais trimoriques ne serait que partielle, et d’ailleurs pas limitée à cette partie du lexique (elle s’observerait aussi dans les strates Yamato et occidentale). Sur la base de données statistiques, il démontre en revanche que la structure prosodique du composé constituerait le facteur le plus important pour l’attribution de l’accent. En effet, si l’on compare les patrons accentuels des composés sino-japonais de structure HB et BH (où H représente ici un pied terminé par la nasale-more ou par une longueur vocalique, et B une more CV), il apparaît que les premiers sont accentués à 80% sur l’initiale, tandis que les seconds sont atones à 82%. Toutefois, comme ce comptage n’inclut pas les géminées, ni les constituants bimoriques de structure CVCV comme *jitsu* 実 ou *seki* 席, ces résultats demandent à être complétés. L’influence, sur l’accentuation, de la structure prosodique du composé figé explique probablement que le rôle de l’accent soit, selon Coyaud (1985), pratiquement nul pour distinguer les homophones sino-japonais constitués de deux caractères.

Selon Kindaichi & Akinaga (2001), la présence d’un accent pénultième résulte fréquemment d’un déplacement accentuel suite à la dévocalisation de la voyelle initiale. Ce facteur pourrait rendre compte de nombreuses exceptions apparentes telles que *chi**ho**u (<* ***chi**hou)* 地方 « région » ou *ki**ka**i (<* ***ki**kai)* 機械 « machine ».

Enfin, dans le cas des composés quadrimoriques, on retrouve une tendance générale déjà signalée pour les mots de cette longueur : l’atonicité. On aura ainsi *daigaku*° 大学 « université », *kokusai*° 国際 « international », *tankyuu*° 探求 « recherche », *suigai*° 水害 « inondation », *teikoku*° 帝国 « empire », *koukou*° 高校 « lycée ». On rencontre toutefois parmi les composés anciens et/ou bien lexicalisés un certain nombre de formes dans lesquelles l’accent tombe sur la dernière more du premier constituant (avec recul accentuel si celle-ci est une more

spéciale) *ko**ku**nai* 国内 « domestique (interne au pays) », *sho**ku**butsu* 植物 « plante », (*ma**n**getsu* >) ***ma**ngetsu* 満月 « pleine lune », *(ka**i**shaku >)* ***ka**ishaku* 解釈 « interprétation ». Il faut signaler également quelques rares mots à accent final comme *shouga**tsu*** 正月 « jour de l'an ».

En outre, de nombreux caractères imposent le patron accentuel lorsqu'ils figurent en seconde position, quelle que soit la taille du premier constituant : les caractères *tou* 党, *tai* 体, *jou* 場, *sei* 性, *ren* 連, *wa* 話 etc. causent l'atonicité du composé (*seitou*° 政党 « parti politique », *dantai*° 団体 « groupe », *josei*° 女性 « femme ») tandis que *ou* 王, *suu* 数, *ryou* 料 et d'autres entraînent l'apparition d'un accent initial sur le second constituant (*koku**o**u* 国王 « roi », *san**su**u* 算数 « arithmétique »).

Lorsque le premier caractère à un statut préfixal, comme *sho* 諸, *i* 以, *kaku* 各, *shin* 新, le composé prendra généralement un accent initial : ***sho**koku* 諸国 « divers pays », ***i**nan* 以南 « plus au sud », ***ka**kui* 各位 « tous », etc.

6.3.5. Verbes composés

Dans le parler conservateur, c'est l'accent du premier membre qui détermine le patron accentuel d'un verbe composé formé de deux verbes (V1 et V2), selon un curieux principe d'inversion accentuelle : si le premier verbe est atone, le composé sera tonique avec un accent sur l'avant-dernière more du composé (106) ; si le premier verbe est tonique, le composé sera atone (107).

(106) V1 atone > V1-V2 tonique

kiru° + *kaeru*° > *ki-ga**e**ru* / *ki-**ga**eru* « changer de vêtements »

(« porter » + « changer »)

naku° + ***da**su* > *naki-**da**su* « se mettre à pleurer »

(« pleurer » + « sortir »)

(107) V1 tonique > V1-V2 atone

*ta**be**ru* + *owaru*° > *tabe-owaru*° « finir de manger »

(« manger » + « finir »)

***hu**ru* + ***da**su* > *huri-dasu*° « se mettre à pleuvoir »

(« pleuvoir » + « sortir »)

Cependant, dans les parlers innovants, la tendance actuelle est à l'attribution d'un schéma tonique à tous les verbes composés, même si V1 est lui-même tonique : ***hu**ru* + ***da**su* > *huri-**da**su* « se mettre à pleuvoir ».

6.3.6. Composés numéraux

Nous regroupons sous l'étiquette de composés numéraux, d'une part, les numéraux cardinaux comportant au moins deux éléments, par exemple *san-juu-san* « trente trois », *sen-ni-hyaku-hachi-juu-nana* « mille deux cent quatre-vingt-sept », d'autre part les formes comportant un numéral suivi d'un spécifieur (cette étiquette inclut également les noms de mesure), comme *rok-ko* « six petits objets », *san-juu-san-mai* « trente-trois feuilles », *hutatsu-boshi* « deux étoiles », *ichi-meetoru* « un mètre ». Nous examinerons ces deux types tour à tour.

Les principes qui régissent l'accentuation de ce type particulier de mots composés sont incontestablement parmi les plus complexes et les plus intriguants de la langue japonaise. La caractéristique la plus marquante de cette classe de mots est que c'est parfois l'accent du constituant *initial* qui détermine l'accentuation du composé, au contraire de la plupart des autres composés non-verbaux, notamment Yamato, où ce sont les caractéristiques prosodiques du constituant final qui sont pertinentes. Ces propriétés reflètent sans aucun doute le statut linguistique particulier des expressions numériques avec spécifieur.

Les règles qui s'appliquent sont spécifiques à cette classe, et notablement différentes de celles valant pour le commun des noms composés non numéraux. Les facteurs, très divers, qui conditionnent leur accentuation sont de nature phonologique, lexicale ou même syntaxique. Ces facteurs sont les suivants :

- l'accent intrinsèque du numéral.
- l'origine du numéral (Yamato, sino-japonaise ou occidentale).
- l'origine du spécifieur.
- la longueur du spécifieur.
- le statut syntaxique (nominal ou adverbial) de l'expression numérale.

Il faut compter, en outre, dans le cas des composés numéraux, avec la variation intra et inter-locuteurs, très importante, même si dans l'ensemble, les sujets parlants s'accordent généralement, y compris sur l'accentuation d'expressions numérales qu'ils peuvent n'avoir jamais entendues auparavant, comme on a pu le constater par exemple avec la diffusion récente du nouveau spécifieur ***yu**uro* « euro ».

i) Numéraux cardinaux (expressions ne comportant pas de spécifieur)

C'est la série des numéraux sino-japonais qui s'utilise pour l'expression du numéral cardinal. Rappelons toutefois que les formes 4 ***yo**n* et 7 ***na**na*, d'origine Yamato, sont également fréquemment employées dans cette série.

Ces mots sont accentués comme suit en isolation :

(108) Numéraux sino-japonais

- Accent initial :

2 ***ni***, 4 ***shi / yo**n*, 9 ***kyu**u*, 10 ***ju**u*, 1000 ***se**n*, 10.000 ***ma**n*

5 ***go***, 9 ***ku*** (variétés innovantes)

- Accent final :

1 *i**chi***, 6 *ro**ku***, 7 *shi**chi***, 8 *ha**chi***, 100 *hya**ku***

- Atone :

3 *san°*, 5 *go°*, 9 *ku°* (variétés conservatrices pour 5 et 9)

Parmi les numéraux d'origine occidentale, seul 0 ***ze**ro* est couramment employé en composition.

Dans les numéraux cardinaux composés, le principe général est que l'accent du lexème le plus à droite est conservé (109) même s'il est final, d'une manière qui rappelle ce qui se produit pour l'accentuation du syntagme phonologique (voir 6.4), sauf si le composé commence par 20, 30, 40, 70, 90 et 300, 400, 700, 900 (exemples 110), auquel cas un accent est attribué au numéral le plus à gauche. Cette règle ne vaut pas que pour les chiffres ronds, puisque, par exemple, 51, 251 et 888 sont accentués à droite tandis que 33, 362, 999 sont accentués à gauche.

(109) Maintien de l'accent le plus à droite

16 : ***ju**u + ro**ku*** > *juu-ro**ku***

13 : ***ju**u + san°* > ***ju**u-san*

51 : ***go** + **ju**u + i**chi*** > *go-juu-i**chi***

251 : ***ni** + hya**ku** + **go** + **ju**u + i**chi*** > *ni-hyaku-go-juu-i**chi***

800 : *ha**chi** + hya**ku*** > *hap-pya**ku***

888 : *ha**chi** + hya**ku** + ha**chi** + **ju**u + ha**chi*** >
*hap-pyaku-hachi-juu-ha**chi***

(110) Maintien ou attribution d'un accent à gauche

20 :	***ni*** + ***ju**u*	>	***ni**-juu*
30 :	*san°* + ***ju**u*	>	***sa**n-juu*
40 :	***yo**n* + ***ju**u*	>	***yo**n-juu*
70 :	***na**na* + ***ju**u*	>	*na**na**-juu*
90 :	***kyu**u* + ***ju**u*	>	***kyu**u-juu*
300 :	*san°* + *hya**ku***	>	***sa**n-byaku*
400 :	***yo**n* + *hya**ku***	>	***yo**n-hyaku*
700 :	***na**na* + *hya**ku***	>	*na**na**-hyaku*
900 :	***kyu**u* + *hya**ku***	>	***kyu**u-hyaku*
31 :	*san°* + ***ju**u* + *i**chi***	>	***sa**n-juu-ichi*
311 :	*san°* + *hya**ku*** + ***ju**u* + *i**chi***	>	***sa**n-byaku-juu-ichi*

Lorsque le composé est long, il arrive également qu'il soit traité avec deux accents : 311 fait ***sa**n-byaku juu-i**chi*** **(**plutôt que ***sa**n-byaku-juu-ichi*, possible également).

ii) Composés numéraux comportant un spécifieur

Voyons maintenant ce qu'il advient dans les compositions comportant un numéral simple suivi d'un spécifieur. Nous ne nous intéresserons ici qu'aux formes allant de 1 à 10, et à l'accent des composés ayant le statut syntaxique de noms, sachant qu'en emploi adverbial, ils présentent parfois un patron atone. Par exemple, *ringo°* *mit**tsu*** *wo katta°* (« a acheté trois pommes »), où *mittsu* « trois » suivi de la particule d'objet *wo*, est accentué et se distingue de *ringo° wo* *mittsu°* *katta°*, où *mittsu*, qui modifie le verbe, est atone.

Signalons également que lorsque le sens numéral d'un composé s'estompe, ce dernier a tendance à suivre les règles d'accentuation régissant les noms composés, par exemple *hutago°* « jumeaux (lit. « deux enfants ») » plutôt que **huta**go*** ou **hu**ta**go*.

- Numéral Yamato

Voyons d'abord l'accent intrinsèque de chacun des numéraux simples Yamato susceptible d'apparaître en composition (d'après Kindaichi & Akinaga, 2001) :

(111) Numéraux Yamato courts

- Accent final :

1 *hi**to***, 2 *hu**ta***, 3 ***mi***, 4 ***yo***, 6 ***mu***, 8 ***ya***, 10 ***to***

- Accent pénultième :

4 ***yo**n*, 5 ***i**tsu*, 7 ***na**na*, 9 *ko**ko**no*

Si les deux constituants sont d'origine Yamato, et que le spécifieur est d'une longueur d'une ou deux mores, c'est en principe la dernière more du numéral qui portera l'accent : *hi**to**-ri* « une personne », *hu**ta**-hako* « deux boîtes », *hito**tsu**-boshi* « une étoile », *mit**tsu**-boshi* « trois étoiles », *na**na**-tsubu* « sept grains », *koko**no**-e* « neuf couches » etc. Les noms des jours du mois en *-ka* sont irréguliers, car tous atones : *hutsu-ka*° « le 2 du mois », *mik-ka*° « le 3 », *yok-ka*° « le 4 », *itsu-ka*° « le 5 », etc. mais *itsu-**ka*** « le 5 », *nano-**ka*** « le 7 » et *kokono-**ka*** « le 9 » sont également à accent final chez certains locuteurs.

Certains composés commençant par le numéral *huta-* « 2 » sont parfois exceptionnels dans les variétés conservatrices: ils reçoivent un accent final, quelle que soit la taille du spécifieur : *huta-**ri*** « deux personnes », *huta-mi**chi*** (aussi *huta-michi*°) « deux chemins », etc.

Les formes génériques en *-tsu* sont fortement irrégulières puisqu'elles sont accentuées tantôt sur la more péninitiale, tantôt sur la more finale du composé (112).

(112) Numéraux Yamato en *-tsu*

- Accent sur la deuxième more :

1 *hi**to**tsu*, 5 *i**tsu**tsu*, 7 *na**na**tsu*, 9 *ko**ko**notsu*

- Accent sur la more finale :

2 *huta**tsu***, 3 *mit**tsu***, 4 *yot**tsu***, 6 *mut**tsu***, 8 *yat**tsu***

Il est intéressant de remarquer que le comportement accentuel de mots tels que ***i**ro* « couleur », ***ta**ba* « bouquet », ***tsu**bu* « grain », ou *hako*° « boîte » employés en tant que spécifieurs est totalement différent de celui qu'ils adoptent en tant qu'élément entrant dans la formation d'un nom composé endocentrique. Ainsi, comme nous l'avons vu en 6.3.1 (exemples 102), au sein d'un composé non numéral ***i**ro* entraîne la désaccentuation du composé (*mizu-iro*° « couleur de l'eau ») alors que dans un composé numéral, l'accent se place sur le numéral, c'est-à-dire le constituant initial

(*hi**to**-iro*, *hu**ta**-iro*, ***mi**-iro*, etc.). Il en va de même pour ***ta**ba* « bouquet » et ***tsu**bu* « grain » dont l'accent lexical initial est généralement conservé dans un composé non numéral (*satsu-**ta**ba* « liasse de billets », *meshi-**tsu**bu* « grain de riz »), alors qu'au contraire, dans un composé numéral, c'est le constituant initial qui est accentué (*hi**to**-taba*, *hu**ta**-taba*, etc. et *hi**to**-tsubu, hu**ta**-tsubu, **sa**n-tsubu / **mi**-tsubu*). Enfin, *hako*° « boîte », qui est inaccentué dans sa forme lexicale entraîne presque toujours la désaccentuation du composé non numéral, mais dans un composé numéral, encore une fois, on aura l'accent sur le premier constituant (*hi**to**-bako, hu**ta**-bako*, etc.). Ceci démontre clairement que pour ce type de composés numéraux, les principes d'accentuation qui s'appliquent ne sont pas ceux des composés communs présentés en 6.3.1.

Les règles qui viennent d'être vues s'appliquent également lorsque le spécifieur est un mot d'origine sino-japonaise d'une ou deux mores correspondant à un seul caractère, comme par exemple *ma**ku*** « acte (de théâtre) » (*hi**to**-maku, hu**ta**-maku / huta-ma**ku**, **mi**-maku / **sa**n-maku*…).

Quand le spécifieur Yamato est d'une longueur supérieure à deux mores, comme par exemple *hashira*° « pilier », *kasane*° « couche », *too**ri*** / ***to**ori* « manière », une règle d'accentuation inédite s'applique. En effet, la tendance générale est alors de placer l'accent sur la deuxième more du composé, quelle que soit la longueur du numéral. On se retrouve donc avec un accent soit sur la more finale du constituant initial (le numéral), soit sur la more initiale du constituant final (le spécifieur) : *hi**to**-hashira, hu**ta**-hashira / huta-hashi**ra**, mi-**ha**shira, yo-**ha**shira, itsu-**ha**shira*, etc. Une exception : *kasane* « couche », qui, atone en isolation, prend l'accent sur *ka* en composition (*hito-**ka**sane*). Ce patron d'attribution de l'accent à partir du début du mot est assez inattendu en japonais, où l'accent est en principe déterminé à partir de la fin du mot.

En résumé, nous pouvons tirer la généralisation suivante : lorsque le numéral est Yamato, l'accent ne dépend pas de l'accent intrinsèque du spécifieur, sauf rares exceptions. En outre, il n'existe quasiment pas de composés atones. Il faut souligner que ceci est fondamentalement différent de ce que l'on observe avec les mots composés non numéraux de structure [modifieur – tête] vus précédemment en 6.3.1, dont l'accent dépend principalement du constituant final, et où les composés atones sont légion.

- Numéral sino-japonais

Passons maintenant aux cas où le numéral est d'origine sino-japonaise.

Nous avons vu un peu plus haut que les numéraux sino-japonais avaient, en isolation, le schéma accentuel suivant : 1 *i**chi***, 2 ***ni*,** 3 *san*°, 4 ***shi***, 5 ***go*** / *go*°, 6 *ro**ku***, 7 *shi**chi***, 8 *ha**chi***, 9 ***kyu**u* / ***ku*** / *ku*°, 10 ***ju**u*. Rappelons également que 4 ***yo**n* et 7 ***na**na*, bien que d'origine Yamato, se sont

incrustés dans la série dite « sino-japonaise », et qu'on les rencontre fréquemment à la place de *shi* et *shichi*. Ceci nous donne l'occasion de rappeler qu'il est assez fréquent que le numéral et le spécifieur soient hétérogènes du point de vue de l'étymologie.

Si le spécifieur est Yamato et mono ou bimorique, la tendance générale est à l'accentuation du numéral (***ichi**-kumi*, ***ni**-kumi*, ***sa**n-kumi* « 1, 2, 3 groupes », *i**chi**-wari*, ***ni**-wari*, ***sa**n-wari* « 1, 2, 3 dixièmes »), sauf avec *gata* « patron », qui donne un composé toujours atone (*ichi-gata*°, *ni-gata*°, etc.).

Dans le cas où le spécifieur est Yamato et d'une longueur supérieure à deux mores, la règle d'accentuation des mots composés longs, qui place un accent sur la more initiale du constituant final, s'applique. Le mot *shiai*° « match », atone dans sa forme isolée, fait ainsi *is-**shi**ai*, *ni-**shi**ai*, *san-**shi**ai*, *yon-**shi**ai*… « 1, 2, 3, 4 matches ».

Enfin, dans le cas d'un numéral et d'un spécifieur sino-japonais, les patrons accentuels sont variés, dépendant largement du spécifieur, mais avec de nombreuses complications ou exceptions, dont le tableau 8 donnera un aperçu. On ne devra toutefois pas s'étonner de rencontrer, dans l'usage réel, une importante variation sur ce type de données, même au sein du japonais de Tôkyô. On trouvera dans l'annexe de NHK (1998) une liste assez fournie des patrons accentuels des différents spécifieurs, mais la diversité réelle des usages n'y est pas toujours prise en compte.

Toutes les possibilités d'accentuation sont représentées dans le tableau 8 : accent sur le numéral (*ji*, *ko*, *dai*), accent sur l'une quelconque des mores du spécifieur (*satsu*, *hiki*, *gatsu*), formes atones (*kai*). On remarque en outre que les composés en 3, 4, 5 et 9 relèvent parfois d'un type différent de celui des autres membres de leur série, certains restant atones quand le reste de la série est tonique (*ban*, *nen*). Il est rare que le paradigme soit totalement régulier, même si les jeunes générations présentent une tendance à l'uniformisation paradigmatique au sein des séries.

Les exemples présentés dans le tableau 8 illustrent des types assez généraux. Ainsi :

- les spécifieurs 区 *-ku*, 分 *-bun*, 部 *-bu*, 才 *-sai*, 号 *-gou*, 秒 *-byou* se comportent comme 時 *-ji* et 個 *-ko.*

- 足 *-soku*, et 発 *-hatsu* se comportent comme 冊 *-satsu* et 匹 *-hiki*.

- 代 *-dai*, 丁 *-chou*, 町 *-chou*, 杯 *-hai*, 枚 *-mai*、名 *-mei* se comportent comme 台 *-dai* et 本 *-hon*.

- 巻 *-kan*, 銭 *-sen*, 通 *-tsuu*, 点 *-ten* se comportent comme 回 *-kai*.

- 級 *-kyuu*, 週 *-shuu*, 連 *-ren*, 等 *-tou*, 倍 *-bai* se comportent comme 階 *-kai*.

Tableau 8. Accent des composés formés d'un numéral + spécifieur sino-japonais. (Le tableau se lit sur deux pages)

	時 'heure' 個 'objet'	冊 'livre' 匹 'animal'	台 'machine' 本 'objet long'	回 'fois'	階 'étage'
1	*i**chi**-ji* ***i**k-ko*	*is-sa**tsu*** *ip-pi**ki***	*i**chi**-dai* ***i**p-pon*	*ik-**ka**i*	*ik-kai°*
2	***ni**-ji* ***ni**-ko*	***ni**-satsu* ***ni**-hiki*	***ni**-dai* ***ni**-hon*	*ni-**ka**i*	*ni-kai°*
3	***sa**n-ji* ***sa**n-ko*	***sa**n-satsu* ***sa**n-biki*	***sa**n-dai* ***sa**n-bon*	*san-**ka**i*	*san-kai°* */ san-gai°*
4	***yo**-ji* ***yo**n-ko*	***yo**n-satsu* ***yo**n-hiki*	***yo**n-dai* ***yo**n-hon*	***yo**n-kai* */ yon-**ka**i*	*yon-kai°*
5	***go**-ji* ***go**-ko*	***go**-satsu* ***go**-hiki*	*go-dai°* *go-hon°* */ **go**-hon*	*go-**ka**i*	*go-kai°*
6	*ro**ku**-ji* ***ro**k-ko*	*roku-sa**tsu*** *ro**ku**-satsu* */ rop-pi**ki***	*ro**ku**-dai* ***ro**p-pon*	*rok-**ka**i*	*rok-kai°*
7	*shi**chi**-ji* *na**na**-ko*	*na**na**-satsu* *na**na**-hiki*	*na**na**-dai* *na**na**-hon*	*na**na**-kai* */ nana-**ka**i*	*nana-kai°*
8	*ha**chi**-ji* *ha**chi**-ko* */ **ha**k-ko*	*has-sa**tsu*** *hap-pi**ki***	*ha**chi**-dai* ***ha**p-pon*	*hachi-**ka**i* */ hak-**ka**i*	*hachi-kai°* */ hak-kai°*
9	***ku**-ji* ***kyu**u-ko*	***kyu**u-satsu* ***kyu**u-hiki*	***kyu**u-dai* ***kyu**u-hon*	***kyu**u-kai*	*kyuu-kai°*
10	***ju**u-ji* ***ju**k-ko*	*jus-sa**tsu*** *jup-pi**ki***	***ju**u-dai* ***ju**p-pon*	*juk-**ka**i*	*juk-kai°*

	月 'mois'	年 'année'	番 'nombre ordinal'	度 'fois'	度 'degré'
	*ichi-ga**tsu***	*i**chi**-nen*	*i**chi**-ban*	*ichi-**do***	*i**chi**-do*
	*ni-ga**tsu*** / ***ni**-gatsu*	***ni**-nen*	***ni**-ban*	*ni-**do***	***ni**-do*
	***sa**n-gatsu*	*san-nen°*	*san-ban°*	***sa**n-do*	***sa**n-do*
	*shi-ga**tsu*** / ***shi**-gatsu*	*yo-nen°*	***yo**n-ban*	***yo**n-do* / *yo-**do***	***yo**n-do*
	***go**-gatsu*	*go-nen°*	*go-ban°*	*go-**do***	***go**-do*
	*roku-ga**tsu***	*ro**ku**-nen*	*ro**ku**-ban*	*roku-**do***	*ro**ku**-do*
	*shichi-ga**tsu***	*sh**ichi**-nen* /*na**na**-nen*	*na**na**-ban*	*na**na**-do* / *shi**chi**-do*	*na**na**-do* / *shi**chi**-do*
	*hachi-ga**tsu***	*ha**chi**-nen*	*ha**chi**-ban*	*ha**chi**-do*	*ha**chi**-do*
	***ku**-gatsu*	***kyu**u-nen*	***kyu**u-ban*	***kyu**u-do*	***kyu**u-do* / ***ku**-do*
	*juu-ga**tsu***	***ju**u-nen*	***ju**u-ban*	***ju**u-do*	***ju**u-do*

Ce qui retient l'attention, une fois encore, c'est que le comportement accentuel des composés numéraux sino-japonais n'est pas similaire à celui des autres composés sino-japonais, dans lesquels, comme nous l'avons vu en 6.3.4, c'est la longueur globale du composé qui détermine en grande partie l'accent. Il n'en est rien ici : c'est le patron intrinsèque du spécifieur qui est pertinent, et parfois, celui du numéral, comme en témoigne de manière exemplaire la comparaison entre *do* 度 « fois » et *do* 度 « degré », pourtant parfaitement homographes, figurant dans le tableau 8.

Enfin, il ne faut pas oublier qu'un certain nombre de spécifieurs sont d'origine occidentale, par exemple ***ki**ro* « kilogramme » ou « kilomètre », *paa**se**nto* « pourcent », *bu**ro**kku* « bloc », ***shi**ishii* « CC », ***di**ikee* « DK {dining kitchen} », ***to**n* « tonne ». Ceux-ci se combinent en principe avec les numéraux sino-japonais. Les principes d'accentuation qui s'appliquent, cette fois, sont ceux des mots composés extra-longs présentés en 6.3.1, à savoir que l'accent est maintenu sur la more du numéral qui porte l'accent intrinsèque (ainsi *kiro**gu**ramu* garde l'accent sur *gu* : *ichi-kiro**gu**ramu, ni-kiro**gu**ramu* ; *paa**se**nto*, l'accent sur *se* : *ichi-paa**se**nto, ni-paa**se**nto*), sauf pour les spécifieurs ***ki**ro* et ***to**n*, qui ont pour point commun d'être courts et d'être des emprunts anciens. Dans les composés numéraux comportant ces deux éléments, l'accent se place sur le numéral : *i**chi**-kiro, **ni**-kiro, **sa**n-kiro, **yo**n-kiro*, etc. et ***i**t-ton, **ni**-ton, **sa**n-ton, **yo**n-ton*, etc.

Nous n'avons pu, dans les pages qui précèdent, donner qu'un très bref aperçu de la complexité des patrons accentuels que l'on rencontre avec les composés numéraux. La conclusion que nous tirerons est la suivante : les principes qui régissent l'accentuation de ce type particulier de mots composés sont fondamentalement différents de ceux que l'on rencontre ailleurs dans la langue, en particulier dans les composés [modifieur – modifié] [93], sauf lorsque le spécifieur est long et/ou d'origine occidentale. Ces propriétés, qui méritent une étude plus approfondie, reflètent sans aucun doute le statut linguistique particulier des expressions numériques avec spécifieur.

[93] Il est d'ailleurs intéressant de relever que la prédominance prosodique du constituant initial, que nous avons observée à maintes reprises dans les composés numéraux, se retrouve aussi en japonais dans les composés dvandva (***shi**ro-kuro* « noir et blanc », voir 6.3.3) ou les mimétiques de type mots-écho (***te**ki-paki* « agité »), qui, comme les composés numéraux, ont pour point commun d'être non endocentriques.

6.4. Principes d'accentuation du syntagme phonologique

Nous avons traité jusqu'ici de l'accent au niveau du mot prosodique, constitué d'une unité lexicale simple ou composée et de ses suffixes. Nous allons maintenant considérer ce qu'il advient des mots prosodiques lorsqu'ils sont intégrés à des unités de niveau supérieur : les syntagmes phonologiques. Les principes qui s'appliquent sont notablement différents de ceux mis en œuvre dans les composés.

Le principe général est que le syntagme phonologique, comme d'ailleurs le mot prosodique, contient un passage HB au maximum, et que celui-ci correspond à la projection d'un accent présent au niveau du mot prosodique.

Si les mots prosodiques constituant le syntagme phonologique possèdent plusieurs accents lexicaux, le principe qui s'applique est le suivant : l'accent situé le plus à gauche du syntagme est conservé, et les accents subséquents sont effacés. S'il n'y a pas d'accent, le groupe entier reste atone. Les principes d'accentuation généraux déjà énoncés s'appliquent ensuite, à savoir, le principe de consécutivité et le principe de dissimilation initiale. La grande différence entre l'accentuation du syntagme phonologique et celle du mot composé est que dans le second, c'est généralement l'accent final qui détermine l'accentuation du composé (sauf dans les expressions dvandva et certains composés numéraux), alors que dans le premier, la prédominance revient à l'accent initial du groupe.

Voyons les exemples suivants, dans lesquels on a, à chaque fois, deux lexèmes simples (suivis le cas échéant de leurs suffixes), qui forment un syntagme phonologique :

(113) Domaine à deux lexèmes

a. tonique + tonique
*utsuku***shi***i* + *ha***na***-ga* > *utsuku***shi***i hana°-ga*
BHHHB + BH-B > BHHHB BB-B
« magnifique » + « fleur - Sujet »
« la fleur magnifique »

b. tonique + atone
*utsuku**shi**i* + *sakura°-ga* > *utsuku**shi**i sakura°-ga*
BHHHB + BHH-H > BHHHB BBB-B
« magnifique » + « cerisier - Sujet »
« le cerisier magnifique »

c. atone + tonique
sakura°-ga + *utsuku**shi**i* > *sakura°-ga utsuku**shi**i*
BHH-H + BHHHB > BH-H HHHHB
« cerisier - Sujet » + « magnifique »
« le cerisier est magnifique »

d. atone + atone
sakura°-ga + *saku°* > *sakura°-ga saku°*
BHH-H + BH > BHH-H HH
« cerisier - Sujet » + « fleurir »
« le cerisier fleurit »

En (113a), le mot *ha**na*** placé à droite perd son accent ; seul celui de *utsuku**shi**i* est maintenu comme noyau accentuel du groupe. En (113b) et (113c), il n'y a chaque fois qu'un seul lexème tonique, *utsuku**shi**i*, et c'est l'accent de ce dernier qui devient le sommet accentuel du groupe. Dans le quatrième exemple (113d), il n'y a aucun lexème tonique, et le groupe entier reste atone. Ces principes s'appliquent de manière similaire à des groupes comportant plus de deux lexèmes :

(114)

a. *niwa°-ni* + *saku°* + *ha**na**-ga* + *utsuku**shi**i*
BH-H + BH + BH-B + BHHHB
↓
*niwa°-ni saku° ha**na**-ga utsukushii°*
BH-H HH HH-B BBBBB
« jardin - Locatif » + « fleurir » + « fleur - Sujet » + « magnifique »
« la fleur qui fleurit dans le jardin est magnifique »

b. *niwa°-ni + saku° + sakura°-ga + utsuku**shi**i*
BH-H + BH + BH-H + BHHHB
↓
*niwa°-ni saku° sakura°-ga utsuku**shi**i*
BH-H HH HH-H HHHHB
« jardin-Locatif » + « fleurir » + « cerisier - Sujet » + « magnifique »
« Le cerisier qui fleurit dans le jardin est magnifique »

c. *niwa°-ni + utsuku**shi**i + ha**na**-ga + saku°*
BH-H + BHHHB + BH-B + BH
↓
*niwa°-ni utsuku**shi**i hana-ga° saku°*
BH-H HHHHB BB-B BB
« jardin - Locatif » + « magnifique » + « fleur - Sujet » + « fleurir »
« Une fleur magnifique fleurit dans le jardin »

d. ***ha**ru-no + ha**na**-ga + utsuku**shi**i*
HB-B + BH-B + BHHHB
↓
***ha**ru-no hana°-ga utsukushii°*
HB-B BB-B + BBBBB
« printemps - Dét » + « fleur - Sujet » + « magnifique »
« Les fleurs du printemps sont magnifiques »

Les déplacements de focus entraînent toutefois des schémas accentuels qui peuvent être différents de ceux présentés ici[94], mais nous n'entrerons pas dans les détails de ce qui relève en fait d'un autre problème, celui de l'intonation, qui ne sera pas traité dans cet ouvrage. Nous renvoyons le lecteur intéressé aux travaux de Pierrehumbert & Beckman (1988), Poser (1984), Kubozono (1987, 1989), McCawley (1968), Higurashi (1983) entre autres, ou encore à Koori (1997) pour une synthèse récente.

On notera, enfin, que dans les exemples précédents en (114a, b et c), la mélodie BH initiale n'est présente qu'en début d'énoncé, et non au début de chaque lexème. Les mots prosodiques *saku°*, *ha**na**-ga*, *sakura-ga°* et *utsuku**shi**i* ne commencent par un B, car ils ne figurent pas en position

---

[94] Ainsi, dans l'énoncé (114d), un focus sur *ha**na*** empêcherait l'effacement de l'accent de mot : ***ha**ru-no ha**na**-ga utsukushii°* « ce sont les fleurs du printemps qui sont magnifiques ».

initiale du syntagme. En revanche, *niwa*°, le premier élément du syntagme phonologique, présente la mélodie BH (mais pas ***ha**ru-no* en (114d) puisque ce mot est à accent initial). Ce type de données vient confirmer l'analyse de Pierrehumbert & Beckman (1988) évoquée en 6.1.5 qui postule que le B initial est un ton de frontière attribué au niveau du syntagme phonologique.

6.5. La variation accentuelle

6.5.1. Variation dialectale

L'accent apparaît comme un phénomène clé tant pour la dialectologie que pour la linguistique historique (reconstruction du proto-japonais). C'est d'ailleurs sur des critères prosodiques qu'est en grande partie basée la classification des dialectes japonais actuels, ainsi d'ailleurs que les hypothèses sur leurs liens génétiques et leurs évolutions à partir d'une souche commune.

Les disparités entre les dialectes japonais sont considérables, au point que l'intercompréhension n'est pas toujours possible. Le système prosodique constitue l'un des lieux de variation, au même titre que les unités segmentales, le lexique ou la syntaxe.

D'un point de vue accentuel, les différents dialectes japonais sont traditionnellement classés en plusieurs types (voir la Figure 11), généralement de trois à cinq : le type Tôkyô (*tôkyô-shiki akusento* 東京式アクセント) , le type Kyôto-Ôsaka (*keihan-shiki akusento* 京阪式アクセント), le type Kagoshima (dit « type spécial », *tokushu-shiki akusento* 特殊式アクセント), le type à accent unique (*ikkei akusento* 一型アクセント) et le type sans accent (*mu akusento* 無アクセント). Les deux derniers types, parfois confondus, se distinguent par le fait qu'une prosodie constante, reconnaissable par les locuteurs et remplissant une fonction démarcative est assignée aux mots dans le type à accent unique (par exemple tout mot est invariablement accentué sur la dernière more à Miyako-no-jô dans le département de Miyazaki à Kyûshû, ou sur la more initiale à Ôzu, dans le département de Ehime, selon Akinaga, 1986), alors que la prosodie n'a pas de fonction démarcative dans le second cas ; d'ailleurs, les locuteurs ne la perçoivent pas (c'est le cas sur une vaste zone allant du nord de Tôkyô depuis les départements de Ibaragi et Tochigi jusqu'à Sendai, ainsi que dans certaines parties du département de Kumamoto).

Figure 11. Répartition géographique des types accentuels.

Type Tôkyô
Type Kyôto-Ôsaka
Type Kagoshima
Type sans accent
Type à accent unique

Télécharger la carte : « carte 2 dialectes »

Le type Kagoshima, répandu dans l'Ouest de Kyûshû, présente la particularité de distinguer deux types de mots, les mots atones et les mots toniques. Dans les mots toniques, la position de l'accent est fixe et donc toujours prévisible (tombant, par exemple, sur la more pénultième dans le parler de la ville de Kagoshima).

Le type Tôkyô est celui qui a été décrit tout au long de ce chapitre : il s'agit d'un système à accent mélodique, où le schéma prosodique d'un mot est déterminé par la présence ou l'absence de l'accent, et la position de celui-ci dans le mot.

Le type Kyôto-Ôsaka est caractérisé par le fait qu'en plus d'un noyau accentuel éventuellement présent sur l'une des mores, chaque lexème est porteur d'un « registre » (mélodie tonale) déterminant le patron tonal des mores placées avant l'accent. Ainsi, dans le dialecte de la ville de Kyôto, le principe de dissimilation initiale n'existe pas ; les noms à deux mores possèdent ou non un accent, et il existe deux registres : un registre haut

(noté ^{H}), et un registre bas – ou montant selon certains auteurs – (noté ^{B}) qui porte sur le début du mot. Dans ce système, il y a donc quatre schémas accentuels possibles en théorie pour les mots de deux mores (115), six[95] pour les mots de trois mores (116), huit pour les mots de quatre mores, et ainsi de suite. En outre, dans cette famille de dialectes, les segments spéciaux sont susceptibles de constituer un noyau accentuel, contrairement au japonais de Tôkyô[96].

(115) Schémas accentuels possibles dans le dialecte de Kyôto (type Kyôto-Ôsaka). Noms de deux mores[97]

a. Mots à registre haut

^{H}*hana-ga°*	HH-H	« nez »
^{H}**_na_**_tsu-ga_	HB-B	« été »

b. Mots à registre bas

^{B}*hashi-ga°*	BB-H	« baguettes »
^{B}_a_**_me_**_-ga_[98]	BH-B	« pluie »

(116) Schémas accentuels possibles dans le dialecte de Kyôto (type Kyôto-Ôsaka). Noms de trois mores

a. Mots à registre haut

^{H}*sakura-ga°*	HHH-H	« cerisier »
^{H}**_a_**_tama-ga_	HBB-B	« tête »
^{H}_o_**_n_**_na-ga_	HHB-B	« femme »

[95] Les linguistes ne sont pas d'accord sur ce nombre : certains considèrent qu'il y aurait sept possibilités accentuelles différentes pour les mots de trois mores, d'autres seulement cinq (voir Shibata, 1955, entre autres), voire seulement quatre (Yoshida & Zamma, 2001).

[96] Pour des descriptions et des analyses de l'accent des dialectes de Kyôto ou Ôsaka, voir notamment McCawley (1977), Haraguchi (1977, 1999), Pierrehumbert & Beckman (1988), Kindaichi (1974, 1977), Nakai (2001), Shibata (1955). Nakai (2001) fournit une présentation à la fois synthétique et documentée de l'évolution historique de l'accent de Kyôto depuis l'époque Heian jusqu'à nos jours.

[97] Il n'existe pas de noms à une more dans ce dialecte, où tous les monomores du japonais de Tôkyô sont réalisés avec un allongement prosodique : *hi* = *hii* « feu », *na* = *naa* « nom », etc.

[98] Prononcé en isolation, sans particule enclitique, *ame* « pluie » est réalisé à Kyôto avec un ton mélodique descendant-montant sur la deuxième more.

b. Mots à registre bas

B*usagi-ga*°	BBB-H	« lapin »
B*dep**pa**-ga*	BBH-B	« dents saillantes »
B*ka**bu**to-ga*	BHB-B	« casque »

On constate que les mots à registre haut n'ont jamais l'accent sur la more finale et que les mots à registre bas n'ont jamais l'accent sur la more initiale.

Autre différence de taille entre le japonais de Tôkyô et celui de Kyôto-Ôsaka : c'est le second nom qui détermine le schéma accentuel d'un nom composé à Tôkyô, tandis que c'est le premier nom à Kyôto-Ôsaka.

Au vu des différents travaux et dictionnaires réalisés par les dialectologues japonais, il faut reconnaître que les critères déterminant l'appartenance d'un dialecte à tel ou tel groupe ne sont pas toujours explicites. D'ailleurs, des classifications accentuelles tout à fait intéressantes, fondées sur d'autres critères, ont été proposées, notamment celle de Uwano (1999).

Deux faits marquants – et apparemment contradictoires – caractérisent la variation accentuelle inter-dialectale : d'abord, l'extrême diversité des systèmes utilisés, qui vont de dialectes sans accent (Sendai, Kumamoto) à des dialectes à plusieurs mélodies tonales, plus proches des systèmes tonals que des systèmes accentuels, et qui d'ailleurs ne sont pas sans rappeler certaines langues bantoues ou autres (nous reviendrons sur cet aspect dans la section 6.7); ensuite, la systématicité des correspondances entre les divers dialectes, en dépit des différences de surface : à un groupe de mots donné possédant un schéma accentuel commun dans un dialecte *x* correspondra généralement un schéma différent, mais toujours commun pour le groupe de lexèmes considéré dans le dialecte *y*. Ainsi, par exemple, tous les bimores à accent final en dialecte de Tôkyô (*ha**shi*** « baguettes », *ha**na*** « fleur », *ya**ma*** « montagne ») correspondent à des mots à accent initial dans le dialecte de Kyôto (***ha**shi*, ***ha**na*, ***ya**ma*). La régularité des correspondances constitue une preuve de ce que les systèmes accentuels des dialectes japonais aujourd'hui observables représentent autant d'évolutions à partir d'un système originel unique dont ils sont les descendants (Hattori, 1951, Kindaichi, 1974, 1977).

Examinons de plus près l'exemple des noms bimoriques. Suivant la proposition de Kindaichi Haruhiko, ceux-ci peuvent être divisés en cinq classes, sur la base d'une extrapolation à partir des correspondances accentuelles observées à travers les dialectes modernes. Le tableau 9 présente quelques unes de ces correspondances, relevées entre les dialectes de Tôkyô, Kyôto, Ibuki-jima, Oita, Kagoshima et Miyako-no-jô.

Tableau 9. Correspondances accentuelles entre divers dialectes pour les noms bimoriques des cinq classes.

<table>
<tr><th colspan="2">Classes</th><th>Tôkyô</th><th>Kyôto</th><th>Ibuki-jima</th><th>Ôita</th><th>Kago-shima</th><th>Miyako-no-jô</th></tr>
<tr><td>1</td><td>hana-ga
« nez »</td><td>BH-H</td><td>HH-H</td><td>HH-H</td><td rowspan="2">HH-H</td><td rowspan="2">BH-B</td><td rowspan="5">BB-H</td></tr>
<tr><td>2</td><td>natsu-ga
« été »</td><td rowspan="2">BH-B</td><td rowspan="2">HB-B</td><td>HB-B</td></tr>
<tr><td>3</td><td>inu-ga
« chien »</td><td>HH-B</td><td>BH-B</td><td rowspan="3">BB-H</td></tr>
<tr><td>4</td><td>hashi-ga
« baguettes »</td><td rowspan="2">HB-B</td><td>BB-H</td><td>BH-H</td><td rowspan="2">HB-B</td></tr>
<tr><td>5</td><td>ame-ga
« pluie »</td><td>BH-B</td><td>BH-B</td></tr>
</table>

Dans le dialecte de Tôkyô, les classes 2 et 3, de même que les classes 4 et 5, présentent aujourd'hui le même schéma accentuel. La classe 1 se distingue ainsi de 2 - 3 d'une part, et de 4 - 5 d'autre part ; on a donc, à Tôkyô, trois possibilités accentuelles pour les noms de deux mores. A Kyôto (et à Ôsaka), les classes 2 et 3 sont unifiées, mais 1, 4 et 5 restent distinctes, d'où quatre patrons accentuels. Dans l'île de Shikoku, dont la majeure partie relève du type Kyôto-Ôsaka, 1, 4 et 5 forment chacune un type distinct, tandis que 2 et 3 sont confondues ; le nombre d'oppositions accentuelles est donc là encore de quatre (type non représenté dans le tableau 9). A Ôita (type Tôkyô) dans le Kyûshû, les classes 1 et 2 sont confondues, de même que 4 et 5, ce qui donne encore trois schémas accentuels distincts, mais partiellement différents de ceux que l'on a à Tôkyô. A Kagoshima (type Kagoshima), seuls deux patrons sont attestés. Enfin, dans certains dialectes, par exemple celui de Sendai dans la préfecture de Miyagi ou celui de Miyako-no-jô dans la préfecture de Miyazaki, la différence entre les cinq classes est totalement neutralisée. On parle alors de dialectes sans accent pour Sendai (non représenté dans le tableau 9), et de dialecte à accent unique pour Miyako-no-jô.

On a longtemps cru qu'aucun parler moderne n'avait conservé une quintuple opposition accentuelle pour les noms à deux mores comme on en reconstruit pour le japonais ancien, jusqu'à la découverte par le linguiste Wada Minoru, dans les années 1960, d'un dialecte parlé sur la petite île d'Ibuki-jima, dans la mer intérieure (département de Kagawa), où les cinq classes étaient encore préservées de manière distincte.

Ces quelques remarques permettront de mesurer la richesse et la complexité des données fournies par la comparaison inter-dialectale, et l'intérêt qu'elles présentent pour la linguistique japonaise dans son ensemble ainsi que pour la linguistique générale. Cependant, même si, comme le souligne Matsumori (2003), un travail de description colossal a été accompli à partir des années 1930 dans le domaine de la dialectologie accentuelle, beaucoup reste à faire. En effet, les chercheurs se sont principalement consacrés au recueil de données dans une optique comparatiste, et se sont surtout intéressés aux mots courts, d'origine Yamato, morphologiquement simples, sous leurs formes non fléchies. Mais il y a encore beaucoup à découvrir sur l'accentuation des mots longs, des formes composées et fléchies, ou bien appartenant aux classes lexicales du sino-japonais ou des emprunts occidentaux.

6.5.2. Variation inter-générationnelle

Au sein d'une même communauté dialectale, la variation accentuelle n'est pas rare, loin s'en faut, comme l'illustrent certains des exemples rencontrés jusqu'ici. Nombre de mots possèdent deux, voire trois schémas accentuels (Mase & Satô, 1993) variant selon le profil socio-culturel du locuteur. Les dictionnaires d'accentuation fournissent souvent d'ailleurs des informations contradictoires, que vient encore parfois démentir l'observation des faits de langues ! Il semble que l'âge soit l'un des facteurs déterminants de cette diversité, comme le montrent les quelques exemples en (117). Nombreux d'ailleurs sont les observateurs qui déplorent la progression sensible du schéma atone dans le parler des jeunes générations...

(117) Exemples de variation accentuelle

variété standard		variétés innovantes		
ka*reshi*		*kareshi°*		« petit ami »
*ku****ma***		***ku****ma*	*kuma°*	« ours »
*odoro****ki***	*odo****ro****ki*	*odoroki°*		« étonnement »
oi°	***o****i*	*o****i***	*oi°*	« neveu »

Il faut rappeler également le rôle des voyelles dévocalisées, qui, comme on a pu l'observer à maintes reprises dans cet ouvrage, occasionnent le

déplacement de l'accent à l'intérieur du mot, et constituent à ce titre une cause majeure de variation accentuelle intra et inter-locuteurs. Particulièrement riche en variation accentuelle est également le domaine des mots composés.

6.6. Fréquence des patrons accentuels : quelques données statistiques

L'examen de la fréquence des différents patrons accentuels dans le lexique japonais est instructif, et fournit un nouveau type de données susceptibles d'apporter un éclairage différent et complémentaire aux observations d'ordre plus classique. Nous reprenons ici (tableau 10) les données statistiques fournies par Shibata (1994), qui portent sur les mots nominaux d'origine Yamato ou sino-japonaise.

Les résultats globaux montrent que les mots atones (type 0) sont les plus nombreux : ils représentent presque la moitié du total, avec 47,3%. Vient ensuite le schéma antépénultième (type 3), avec 26,1%. Toutefois, ces résultats ne doivent pas être pris trop globalement. En effet, une observation plus fine met en évidence l'existence de curieuses corrélations entre patron accentuel et longueur des lexèmes.

On constate que les mots à une more se partagent à peu près équitablement entre les schémas atone et tonique, avec une légère préférence pour le second (57,6%).

Pour les bimores, c'est le schéma pénultième (autrement dit, à accent initial) qui est le plus répandu. Il représente 56,3% des mots, bien avant le patron inaccentué (23,1%). Dans les mots à trois et quatre mores, le patron atone l'emporte de loin, tandis que dans les mots d'une longueur de cinq mores ou plus, en revanche, ce sont les schémas toniques pénultièmes et antépénultièmes qui sont les plus fréquents.

On voit clairement donc que la tendance à l'atonicité est surtout le fait des mots de trois et quatre mores. Ce sont eux qui, du fait de leur présence massive dans le lexique – presque 61% des mots du corpus – sont responsables de la suprématie du schéma atone dans les chiffres globaux. Nous avons déjà évoqué d'ailleurs le phénomène de la généralisation du patron atone dans la section 6.1.3, qui se manifeste, chez certains locuteurs, par une tendance à la désaccentuation des noms d'utilisation fréquente, ou envers lesquels est ressentie une certaine familiarité.

On s'aperçoit également que la fréquence de l'accent initial chute brutalement avec les mots de quatre mores ou davantage. Le terme « accent initial » (*atamadaka-gata* 頭高型), pourtant consacré par la linguistique japonaise, ne semble donc pas approprié. Il convient plutôt de parler

d'accent final pour les mots d'une more, d'accent pénultième pour les mots de deux mores, et d'antépénultième pour les mots de trois mores. En effet, l'accent est indubitablement attribué à partir de la fin du mot en japonais, (hormis dans quelques exceptions notables appartenant à la classe des composés numéraux et dvandva).

Un résultat assez surprenant surgit avec les mots longs. En effet, on observe une différence nette entre les lexèmes de cinq et sept mores, majoritairement accentués sur l'antépénultième, et ceux de six, huit, et dix mores, nombreux à présenter à accent pré antépénultième. Les mots de neuf mores, quant à eux, se partagent à peu près en trois types accentuels : atones, à pénultième tonique et à antépenultième tonique. Nous n'avons pas d'explication concernant ces différences dans les schémas dominants des mots longs. Toutefois, le fait que les mots à nombre de mores impair (5, 7) se distinguent de ceux à nombre pair (6, 8) laisse supposer que la différence s'explique par des contraintes portant sur la formation des pieds, mais il resterait à voir en quoi précisément.

Ceci étant, les mots de plus de quatre mores étant presque tous des composés à l'origine, il faut sans doute tenir compte, également, des règles gouvernant l'accentuation des mots composés pour interpréter correctement ces chiffres.

Plusieurs principes antagonistes semblent donc gouverner l'attribution de l'accent, selon la longueur des mots, sans parler des facteurs diachroniques, ou de possibles influences dialectales. Ce sont là des données pour lesquelles on attend une interprétation théorique valable.

Tableau 10. Position de l'accent dans les mots nominaux Yamato et sino-japonais (d'après Shibata, 1994), selon la longueur des lexèmes.

Longueur du mot	0	-1	-2	-3	-4	-5	
1 µ	42 42,4%	57 **57,6%**					
2 µ	446 23,1%	396 20,6%	1085 **56,3%**				
3 µ	5789 **52,6%**	857 7,8%	868 7,9%	3483 31,7%			
4 µ	13932 **65,7%**	999 4,7%	2000 9,4%	2832 13,4%	1446 6,8%		
5 µ	2898 30,2%	375 3,9%	633 6,6%	4547 **47,4%**	1061 11,1%	75 0,8%	
6 µ	1571 24,7%	108 1,7%	329 5,2%	1822 28,6%	2406 **37,8%**	26 0,4%	
7 µ	134 7,8%	12 0,7%	97 5,6%	955 **55,5%**	397 23,1%	8 0,5%	
8 µ	139 18,6%	6 0,8%	16 2,1%	111 14,8%	444 **59,3%**	1 0,1%	
9 µ	50 30,7%	11 6,7%	7 4,3%	41 25,2%	51 31,1%	1 0,6%	
≥10µ	11 13,1%	1 1,2%	2 2,4%	22 26,2%	48 **57,1%**		
TOTAL	25012 47,3%	2822 5,3%	5037 9,5%	13813 26,1%	5850 11,1%	111 0,2%	

Les chiffres 0, -1, -2, etc. indiquent la position de la more accentuée à partir de la fin du mot : 0 = mot atone, -1= accent sur la more finale, -2 = accent sur la more pénultième, et ainsi de suite.

(Le tableau se lit sur deux pages)

	-6	-7	-8	-9	TOTAL	%
					99 100%	0,2
					1927 100%	3,6
					10997 100%	20,8
					21209 100%	40,1
					9589 100%	18,1
	99 1,6%				6361 100%	12,0
	12 0,7%	106 6,2%			1721 100%	3,3
	9 1,2%	2 0,3%	21 2,8%		749 100%	1,4
	0	0	1 0,6%	1 0,6%	163 100%	0,3
					84 100%	0,2
	120 0,2%	108 0,2%	22 0,04%	1 0,001%	52896 100%	100%

6.7. Tonal ou accentuel ? Le système prosodique japonais du point de vue typologique

Tout au long de ce chapitre, nous avons employé le terme « accent » pour décrire le système prosodique du japonais, suivant en cela la pratique des linguistes japonais modernes. Toutefois, il est temps de s'interroger sur la nature essentielle de « l'accent » japonais du point de vue typologique, et de mettre celui-ci en perspective par rapport aux types classiques des langues dites « à accent » (espagnol, russe). Ces dernières sont généralement opposées aux langues dites « à tons » (chinois, yorouba). Mais typologiquement parlant, ne serait-ce pas plutôt au côté des langues « à tons » plutôt qu'au côté de celles « à accent » que devrait se ranger le japonais ?

Si, comme Odden (1999), qui reflète sur ce point une position tout à fait traditionnelle, on considère qu'il existe, d'une part, des langues à accent d'intensité distinctif comme l'anglais ou le russe, et d'autre part des langues à ton comme le chinois, les langues telles que le japonais, habituellement décrites comme dotées d'un accent musical, posent problème dans la mesure où leurs caractéristiques prosodiques tiennent, pour certaines de l'accent d'intensité, pour d'autres du ton. Ainsi, comme l'accent d'intensité, le supposé accent du japonais de Tôkyô est de nature privative (une more est accentuée ou inaccentuée) ; il remplit une fonction principalement démarcative (comme déjà signalé, la fonction distinctive est en fait peu exploitée); son domaine de portée est le mot, et non une unité prosodique inférieure de type more ou syllabe comme le ton ; sa position est prévisible dans certaines conditions, et est alors déterminée par rapport à l'une des marges du mot (cf. entre autres la règle d'accentuation antépénultième dans les emprunts étrangers) ; enfin, un seul « accent » principal par mot est possible.

En revanche, comme le ton, ce qu'on appelle l'accent japonais se manifeste prioritairement par une variation de la fréquence fondamentale ; il peut se propager de more à more (en l'occurrence, il se propage à toutes les mores précédant le noyau « accentuel » sauf la première du mot) ; on peut considérer qu'il existe des « accents » latents (par exemple le fait qu'un mot atone et un mot à finale tonique ne se distinguent que lorsqu'ils sont suivis d'une particule enclitique) ; il n'affecte pas la qualité des voyelles, alors que l'accent d'intensité est connu pour son impact phonétique sur le timbre et la longueur des voyelles, comme c'est le cas en anglais ou en russe ; un mot plein peut ne pas comporter « d'accent » (c'est-à-dire de passage HB), chose impossible dans les langues à accent prototypiques, où tout mot lexical possède forcément un accent ; on rencontre des mécanismes de polarité (ou inversion) prosodique typiques

des langues à tons, c'est-à-dire qu'une unité lexicale se voit attribuer un schéma tonal opposé à son schéma originel (Maddieson, 1978) : elle devient atone si elle est tonique, et tonique si elle est atone (voir par exemple l'accentuation des verbes composés, présentée en 6.3.4) ; en outre, il n'existe pas en japonais d'écho d'accent, ou d'accent secondaire.

La catégorisation des dialectes du japonais comme tonals ou accentuels dépend donc de l'importance que l'on choisit d'accorder à chacun des critères. Depuis plusieurs décennies, les linguistes japonais, prenant acte de ce qu'il existe au sein d'un mot lexical du japonais standard au maximum une seule more qui soit pertinente pour déterminer le schéma prosodique du mot, défendent unanimement la position accentuelle. La plupart des chercheurs considère qu'il existe typologiquement deux types de langues à accent, face aux langues à tons : les langues à accent d'intensité (comme l'anglais) et les langues à accent musical (ou langues à tons restreints[99]). Dans cette perspective, le japonais constitue pour eux l'exemple prototypique d'une langue à accent musical. Pourtant, comme le souligne Odden (1999), le critère de la culminance n'est pas forcément déterminant. Il existe dans la famille bantoue des langues classées comme langues à tons dont les lexèmes ne peuvent posséder au maximum qu'un seul ton haut (mais il est vrai que c'est précisément pour ces langues qu'une analyse accentuelle peut être invoquée, cf. la discussion dans Creissels, 1994). Tout est donc affaire de définition. Si l'on s'en tient à celle proposée par Larry Hyman (2001b), qui considère qu'une langue à ton est une langue dans laquelle une indication de hauteur (*pitch*) entre dans la réalisation lexicale d'au moins certains morphèmes de la langue, alors, le japonais se classe indiscutablement parmi les langues à tons[100]. A l'opposé, si, comme Clements & Goldsmith (1984), on catégorise comme langue à accent une langue dans laquelle une mélodie tonale basique fixe (ou plus rarement deux) peut être spécifiée pour tous les mots, laquelle mélodie est assignée en vertu des principes de la phonologie autosegmentale (règle d'association de la mélodie à la voyelle marquée comme accentuée dans le lexique, et conditions de bonne formation), alors le japonais est tout aussi indiscutablement une langue à accent. Mais quelle que soit la définition

[99] Cette dénomination est parfois proposée pour les langues à variation de registre pertinente comme le suédois ou le serbo-croate, mais dans lesquelles toutes les combinaisons tonales ne sont pas possibles au sein d'un mot.

[100] Larry Hyman catégorise en fait le japonais comme hybride. Ce linguiste adopte en effet une approche paramétrique des phénomènes prosodiques et pour lui, il n'existe que deux prototypes : le type tonal et le type à accent d'intensité (*stress*), chacun caractérisé par un ensemble de propriétés distinctes. Dans cette perspective, les langues dites à accent musical représentent un type composite, avec des propriétés prototypiques tenant tantôt des systèmes purement tonals, tantôt des systèmes accentuels.

retenue – et les auteurs que nous venons de citer semblent s'accorder sur ce point – il ressort clairement que ton et accent ne constituent pas des classes disjointes. Il n'existe pas de dichotomie rigide, et l'on a plutôt affaire à un continuum. Cette position est aussi celle de Yip (2002 : 260), pour qui le japonais occupe une position intermédiaire entre les langues à accent et les langues à tons. On connaît d'ailleurs des cas d'évolution d'un système tonal vers un système accentuel. Chen (2000) cite l'exemple du parler chinois de Chongming (dialecte Wu septentrional), Goldsmith (1984) celui du tonga (bantou). Dans l'autre direction, c'est-à-dire le passage d'un système accentuel vers un système qu'on peut considérer comme tonal, on connaît bien sûr l'exemple du suédois ou du serbo-croate.

On doit se résoudre à considérer qu'il n'existe pas deux types prosodiques (langues à tons *vs.* langues à accent), ni même trois (langues à tons *vs.* langues à accent d'intensité *vs.* langues à accent musical), mais un continuum, où l'on trouve, à l'une des extrémités de l'échelle, les langues à tons multiples comme le chinois de Pékin, le yorouba, ou le vietnamien, et à l'autre, les langues à accent d'intensité fixe non distinctif (souvent dites « langues sans accent ») comme le français, le japonais de Sendai, l'indonésien ou le coréen de Séoul, langues dans lesquelles la structuration prosodique n'est pas lexicale et relève toute entière de l'intonation. Notons au passage que ce dernier type est souvent oublié ou négligé dans les classifications typologiques prosodiques. Entre les deux se situent des types intermédiaires, composites à des degrés divers, plus ou moins proches de l'un ou l'autre pôle. Le japonais de Tôkyô se situerait à peu près au centre de cette échelle, tandis que des langues à accent d'intensité libre comme l'anglais ou le russe seraient, elles, plus proches du pôle représenté par le français ou le coréen. Cette approche non dichotomique, graduelle, a l'avantage de ne pas classer les différents dialectes japonais dans des catégories typologiquement disjointes. Et il est utile, en effet, de pouvoir rendre compte de la continuité linguistique[101] qu'on observe entre des dialectes comme le japonais de Sendai, le japonais de Kagoshima, et celui d'Ibuki-jima, génétiquement proches : on ne peut certainement pas se contenter de classer le premier en tant que « langue sans accent » comme le français ou l'indonésien, le second en tant que « langue à accent », un peu comme l'espagnol ou l'italien, et le troisième en tant que « langue à ton », à la manière d'un certain nombre de langues bantoues. Si une même langue

[101] Ladite continuité linguistique n'est pas sans rappeler celle qu'on trouve dans le domaine bantou. Creissels (1994) note que les langues bantoues orientales offrent un matériau particulièrement riche pour étudier les différents stades d'évolution d'un système prosodique de type tonal vers un système accentuel tel que l'illustre le swahili, langue dans laquelle la position de l'accent de mot est phonologiquement prédictible.

peut voir se développer en un laps de temps assez court (à l'échelle de l'évolution des langues) et sur une surface géographique peu étendue et naturellement bien délimitée, des types prosodiques aussi différents en apparence que ceux présentés par les dialectes japonais, on doit poser qu'il existe une *continuité* typologique entre eux. On a vu d'ailleurs que toute une gamme de systèmes prosodiques était représentée à l'intérieur de la famille japonaise. En outre, comme le souligne Yamaguchi Yukihiro (1998), leur distribution dans l'espace obéit à un modèle concentrique : les systèmes prosodiquement les plus complexes sont au centre, les plus simples (à patron unique) à la périphérie, c'est-à-dire à Kyûshû et dans le Nord du Kantô, et c'est sur un mode graduel et continu, par transitions successives, que l'on passe d'un type à l'autre [102]. Deux dialectes géographiquement proches ne diffèrent généralement entre eux que par une différence minime ; mais de dialecte à dialecte, l'accumulation de ces différences minimes produit finalement des types fort différents. Il n'y a donc pas, sur le domaine japonais, de rupture linguistique réelle, et une théorie des systèmes prosodiques doit pouvoir rendre compte de ce fait. C'est pourquoi une conception scalaire, ou bien paramétrique, paraît mieux adaptée pour appréhender la diversité des types prosodiques japonais, et comprendre leurs rapports, même si des recherches plus approfondies sont nécessaires pour en préciser les détails. Pour des éléments de réflexion sur ces questions, ou des études de cas éclairantes, on se reportera à Garde (1968), Maddieson (1978), Hyman (2001a et 2001b), Kubozono (2001a), Odden (1999), Creissels (1994 : 276), Kisseberth (2001), Gomez-Imbert (2001), Clements & Goldsmith (1984), Yip (2002), Chen (2000), entre autres.

[102] Partant de cette observation, ce linguiste fait l'hypothèse que les dialectes sans accent reflètent en réalité le substrat le plus ancien de la langue (la langue de l'époque Jômon ?), alors que ceux du Japon central, notamment le dialecte prestigieux des documents les plus anciens de Nara et Heian, auraient subi une influence plus récente.

6.8. Statut des études accentuelles en linguistique japonaise et générale

6.8.1. Les études accentuelles au Japon

Les réflexions qui précèdent nous amènent tout naturellement à revenir sur l'histoire des études accentuelles au Japon. Ce retour épistémologique semble susceptible en effet d'apporter un éclairage intéressant sur les débats actuels touchant à la catégorisation typologique du japonais du point de vue prosodique, tout en nous donnant l'occasion de rappeler quelques références essentielles de la discipline.

L'accentologie constitue, au sein de la linguistique japonaise, l'une des disciplines reines, et un nombre très important de travaux, en majorité descriptifs, lui est consacré.

L'intérêt pour les phénomènes prosodiques est ancien (le *Kojiki*, l'un des premiers documents rédigés en langue japonaise, indique déjà en certains endroits les accents), et on possède un nombre non négligeable de documents de toutes époques et de toutes natures qui fournissent des indications accentuelles brutes, ou des remarques et analyses sur la prosodie du japonais (pour une présentation critique de ces documents, voir Kindaichi, 1974). Les plus grands *kokugakusha* de l'époque d'Edo (penseurs et philologues des « études nationales ») que sont Keichû (1640-1701), Motoori Norinaga (1730-1801), ou Fujitani Nariakira (1738-1779), pour ne citer que les principaux, se sont intéressés à l'accent et nous en ont laissé des analyses d'un intérêt certain. Ces savants d'avant la restauration de Meiji se servent des termes de la phonétique chinoise pour décrire la prosodie des mots japonais (désignée sous le terme global de 声 *sei*, *shou* ou *kowe*). La plupart distingue trois tonalités différentes dans les mots natifs (et non quatre comme en chinois), qui sont généralement 上 (haut), 平 (plat), 去 (descendant). Ce recours aux catégories descriptives de la langue chinoise ne semble pas avoir posé de problème. Il faut signaler que João Rodriguez et Diego Collado, missionnaires ibériques, auteurs de remarquables ouvrages de description de la langue japonaise du XVIème siècle, distinguent également trois registres différents. Ceci s'explique par le fait que la langue décrite par tous ces auteurs est celle du Kansai (Kyôto, Ôsaka), variété dans laquelle, comme nous l'avons vu, il existe, en plus des tonalités (ou registres) haute et basse, une tonalité descendante. Par ailleurs, ces observateurs anciens, japonais comme étrangers, ont tous été frappés par le fait qu'un même lexème voit son schème prosodique modifié lorsqu'il est utilisé dans un

composé, une problématique qui continue d'être au centre des recherches actuelles sur l'accent.

1892 est l'année qui voit paraître la première étude linguistique moderne sur le système prosodique du japonais de Tôkyô. C'est à Yamada Bimyô, son auteur, qu'il revient d'avoir mis en évidence que seules deux tonalités sont pertinentes dans les mots du dialecte de Tôkyô (position qui sera néanmoins plus tard remise en cause par Sakuma Kanae et Jinbô Kaku au début du XX[ème] siècle). Notons que ce linguiste a recours au terme *onchô* (音調) pour désigner l'accent, terme qui a aussi en japonais le sens d'intonation. Le terme *akusento*, emprunté à l'anglais, est utilisé depuis l'époque Meiji, mais, il faut le noter, il est parfois aussi employé, y compris à l'époque moderne, pour désigner les tons du chinois[103].

[103] Il serait d'ailleurs intéressant d'en savoir plus sur les conditions qui ont présidé à ce changement terminologique de *sei* ou *shô* à *akusento*, et les raisons qui ont fait préférer aux Japonais le terme « *akusento* » (accent) à celui de « tone » à l'époque Meiji (*akusento* figure déjà comme entrée de l'édition de 1875 du dictionnaire *Daigenkai* 大言海). Quand on connaît l'histoire des emprunts linguistiques et conceptuels au Japon, on peut soupçonner que le choix du terme « accent » ait pu tenir à des considérations extra-linguistiques. Il n'est pas impossible que « accent » ait été jugé plus noble que « ton », à une époque où le Japon prend pour modèle l'Europe, dont les langues les plus prestigieuses sont des langues à accent, et cherche à se distinguer des pays asiatiques ou africains, connus pour posséder des langues à tons. C'est là une simple hypothèse, qui demanderait une investigation plus poussée. Le mot « accent » a d'ailleurs été adapté tel quel en *katakana* sous la forme *akusento* alors qu'il est notoire que la pratique, au XIX[ème] siècle, était plutôt de créer des calques sémantiques à l'aide de caractères chinois (par exemple *meishi* 名詞 [*mei* « nom » + *shi* « mot »] a été calqué sur le néerlandais *naam woord*).

Il est donc légitime de se demander dans quelle mesure l'emploi du terme *akusento* aurait pu, depuis Meiji, conditionner la catégorisation du japonais parmi les langues à accent plutôt que parmi les langues à tons (voir la discussion dans la section précédente), alors que de nombreuses langues dont le système prosodique est typologiquement proche des systèmes japonais sont considérées comme des langues à tons (langues bantoues, langues natives d'Amérique, etc., mais il faut aussi tenir compte du fait que cette étiquette leur a été attribuée par des linguistes européens non natifs des langues en question). Certes, la langue à ton la plus familière aux savants japonais de l'époque Meiji n'était pas le bantou, mais le chinois, typologiquement très éloigné en ce qui concerne la prosodie, et ils ont sans doute été frappés par les différences prosodiques qui distinguent le chinois du japonais, ce qui a pu motiver leur préférence pour le terme accent.

Bien entendu, il faut aussi considérer l'hypothèse inverse : c'est parce que le japonais leur serait apparu comme une langue à accent que les linguistes de Meiji ont emprunté ce terme. Toutefois, il y a là un problème terminologique, sociologique et historique qui mériterait d'être étudié plus à fond, et qui, sans nul doute, apporterait un éclairage supplémentaire au débat actuel entre japonologues et bantouistes évoqué plus haut, à propos du type prosodique dont relève le japonais.

Au début du XX[ème] siècle, ce sont les travaux à orientation phonétique de Sakuma Kanae et Jinbô Kaku, basés sur des analyses instrumentales, qui font autorité. Pour ces linguistes, l'accent japonais consiste en un accent de hauteur, possédant trois tonalités pertinentes : Haut, Bas, Moyen. Cette approche est critiquée par Miyata Kôichi (1927), qui, comme Yamada Bimyô, ne reconnaît que deux hauteurs pertinentes, vision aujourd'hui largement dominante. Observons au passage que depuis Meiji l'accent japonais apparaît comme un champ résolument polémique. Les analyses – et à travers elles, les linguistes – s'affrontent : Sakuma Kanae *vs*. Yamada Bimyô au début du XX[ème] siècle, Sakuma Kanae *vs*. Miyata Kôichi, Hattori Shirô *vs*. Kindaichi Haruhiko, et Shibata Takeshi *vs.* Kindaichi Haruhiko, dans les années 50.

Pendant ce temps, les descriptions de la prosodie des différents dialectes japonais se développent. On signalera les travaux de Hattori Shirô, Kindaichi Haruhiko, Hirayama Teruo, Shibata Takeshi, Willem A. Grootaers (entre autres), de même que, un peu plus tard, les études historiques, basées sur l'analyse des documents anciens, au premier rang desquelles celles de Kindaichi Haruhiko, Komatsu Hideo, ou Akinaga Kazue.

L'année 1958 voit la publication du premier dictionnaire d'accentuation, le *Meikai Nihongo Akusento Jiten*, sous la direction de Kindaichi Haruhiko et Akinaga Kazue, œuvre qui fera l'objet de plusieurs éditions remaniées, la dernière à ce jour datant de 2001.

C'est à Hattori Shirô qu'il revient, dans un article de 1954, d'avoir clarifié le statut phonologique de l'accent japonais, en faisant le départ entre les descriptions phonétiquement orientées (Sakuma, Jinbô) et celles à visée phonologique. Il ouvre ainsi la voie vers des traitements postérieurs plus formels, menés dans des cadres théoriques divers, mais qui auront tous en commun de ne spécifier, au niveau lexical le plus abstrait, qu'une seule more au maximum en tant que porteuse du noyau accentuel.

Hattori (1954) définit la notion de « noyau accentuel » (*akusento-kaku* アクセント核) comme la more après laquelle se produit une chute prosodique, et pose en ces termes la question de l'accent japonais : « un mot donné possède-t-il un noyau accentuel ; si oui, sur quelle more ? ». Ce traitement, consistant à opérer une distinction entre le ton H marquant l'accent lexical (un seul au plus dans un mot) et les tons H et B relevant du niveau phonétique, apparaît donc comme abstrait par rapport à celui de Kindaichi (1960) par exemple, qui pose l'existence de deux tonèmes (*chôso* 調素) haut et bas, et pour qui chaque more d'un mot lexical est donc spécifiée au niveau phonologique comme haute ou basse (Sakuma et Jinbô avaient adopté avant lui une perspective comparable, mais avec trois tonèmes : haut, bas, moyen). L'approche de Hattori autorise une approche

véritablement phonologique du problème, même si, et c'est là une critique légitime portée par Kindaichi Haruhiko, son analyse ne permet pas de traiter de manière satisfaisante les dialectes à systèmes prosodiques plus complexes que celui de Tôkyô.

Un autre jalon important est Kawakami (1957, 1961), qui propose quant à lui de considérer que la séquence BH initiale relève du syntagme accentuel et non du mot lexical (alors que pour Hattori, le BH initial n'est qu'une propriété non distinctive de l'accent lexical), idée que développeront Pierrehumbert & Beckman (1988), entre autres.

Nombre de phonologues se concentrent actuellement sur la phonologie accentuelle des mots composés (Uwano Zendô, Kubozono Haruo). Signalons également les recherches de Uwano Zendô, qui propose dans son article de 1999 une nouvelle classification typologique des systèmes prosodiques japonais, et celles de Hayata Teruhiro, qui travaille du point de vue typologique et contrastif à partir de ses analyses des systèmes prosodiques de diverses langues d'Asie, y compris les dialectes japonais. Ce linguiste a également élaboré, sur la base de ses observations, une nouvelle proposition de classification des systèmes prosodiques des langues du monde.

La conclusion qui ressort de ce rapide tour d'horizon est que les études accentuelles au Japon ont suivi une voie de développement original, que caractérisent à la fois le nombre impressionnant des travaux qui leur a été consacré, et la qualité élevée de ces derniers.

6.8.2. L'accent japonais comme terrain d'évaluation théorique

L'étude du système accentuel du japonais occupe aussi une place particulière au sein de la phonologie théorique. En effet, il permet une mise à l'épreuve intéressante des modèles prosodiques, souvent élaborés pour des langues dites « à accent d'intensité » comme l'anglais, ou pour des langues dites « à tons » comme le chinois, c'est-à-dire possédant des systèmes prosodiques bien différents de celui du japonais. Une telle mise à l'épreuve est d'autant plus précieuse pour juger la validité des principes théoriques que l'accent japonais est sans conteste l'un des mieux documentés du monde. De plus, et c'est là un point capital, car malheureusement trop rare, les descriptions dont on dispose sont pour la plupart le fait de linguistes travaillant sur leur langue maternelle, de surcroît dans le cadre d'une approche largement autochtone mais qui a su emprunter, lorsque cela lui était utile, certains concepts étrangers. L'intérêt de la linguistique occidentale pour les phénomènes prosodiques autres que ceux représentés dans les grandes langues d'Europe étant relativement

récent (dernier tiers du XXème siècle), ceci a eu pour conséquence heureuse de permettre que se développe au Japon une approche originale et pragmatique des phénomènes accentuels, directement dictée par les réalités empiriques auxquelles étaient confrontés les linguistes, linguistes qui étaient et sont toujours d'ailleurs parfaitement au fait des outils et des méthodes de la linguistique générale.

Depuis la fin du XIXème siècle, le nombre de travaux théoriques et descriptifs consacrés à l'accent japonais a connu une croissance exponentielle. Pour les raisons qui ont été exposées dans la section 6.7, il est donc plus que jamais important, et pour la phonologie du japonais, et pour la théorie linguistique en général, de resituer ces travaux dans une perspective globale et comparative.

Quatre traitements marquants de l'accent du japonais, qui sont, par l'approche retenue, très différents les uns des autres, illustrent la diversité des approches théoriques et des phénomènes prosodiques en général dans la linguistique moderne. Ces travaux, tout en traitant directement du japonais, constituent autant de jalons importants dans le développement des théories prosodiques. Il faut citer d'abord l'apport de James McCawley, qui contribua à faire reconnaître en dehors de l'archipel l'intérêt des données japonaises pour les recherches sur la prosodie, dont il fut le premier à proposer un traitement dans le cadre génératif unilinéaire classique (McCawley, 1968). Ce travail, encore souvent cité, représente une étape importante dans le développement des analyses accentuelles du japonais, même s'il apparaît quelque peu dépassé aujourd'hui sur le plan formel.

L'analyse de Haraguchi Shôsuke, résumée plus haut en 6.1.5, s'inscrit dans le cadre autosegmental développé au cours des années 1970, et a exercé une influence certaine sur le développement de la théorie auto-segmentale et sur la compréhension de l'accent du japonais. Celle de Janet Pierrehumbert et Mary Beckman, elle aussi présentée plus haut, est représentative des années 1980, et illustre les méthodes et les principes de la phonologie de laboratoire, basée sur une approche à la fois expérimentale et modélisante. Enfin, l'approche de Kubozono Haruo, que nous présenterons dans les sections suivantes, se situe dans le cadre de la théorie de l'optimalité (Prince & Smolensky, 1993), et constitue une bonne illustration des approches actuelles.

6.9. Accent japonais et théorie de l'optimalité : deux études de cas

Nous terminerons ce chapitre en proposant deux analyses formelles de l'accent japonais dans le cadre de la théorie de l'optimalité. Nous rendrons compte d'abord de l'accent des toponymes étrangers, illustrant l'attribution de l'accent par défaut déjà évoqué en 6.2.4, puis de l'accent des noms composés de structure [modifieur – tête], dont nous avons présenté la phénoménologie dans la section 6.3.1.

6.9.1. L'accent par défaut : l'exemple des toponymes étrangers

Nous avons vu à plusieurs reprises dans les pages qui précèdent que l'accent du japonais standard était de nature lexicale mais qu'on pouvait toutefois, dans certaines classes du lexique, observer l'émergence d'un accent par défaut sur la more antépénultième. Il s'agira dans cette section de proposer une analyse de ce patron par défaut dans le cadre de la théorie de l'optimalité. Pour ce faire, nous nous proposons de partir des données concernant l'accentuation des toponymes étrangers discutées par Kubozono (1996), qui constituent un cas exemplaire d'une classe lexicale dans laquelle l'accent par défaut est mis en œuvre. Ces exemples de toponymes étrangers, d'une part parce que leur étude est basée sur une approche statistique, et d'autre part parce qu'ils portent sur un corpus représentatif et bien circonscrit d'emprunts étrangers toponymiques où l'accent n'est pas spécifié au niveau lexical mais attribué dans la majorité des cas par défaut, permettent une mise à l'épreuve théorique particulièrement probante. Par ailleurs, l'étude de ces données, présentées comme un argument en faveur du recours à la syllabe, ou, plus précisément, du recours à l'opposition entre syllabes légères et syllabes lourdes en japonais, va également nous permettre d'observer l'action de la contrainte $*_F[m$ proposée en 5.4 (91), gouvernant la structure du pied japonais, et démontrer l'inutilité de recourir à la distinction entre deux poids syllabiques dans l'analyse phonologique de cette langue.

Reprenant les exemples étudiés par Kubozono, nous ne nous intéresserons ici, comme lui, qu'aux noms accentués, laissant de côté les noms inaccentués.

Kubozono observe que dans les toponymes étrangers d'une longueur supérieure à deux mores, l'accent par défaut frappe généralement la more antépénultième (118a). Quand la position antépénultième est occupée par un segment spécial, l'accent recule d'une position pour frapper la pré antépénultième, conformément aux principes généraux d'accentuation en

japonais (118b). Si le mot fait deux mores, l'accent tombe sur l'initiale (118c). Cette règle accentuelle, il est important de le répéter, est en réalité celle qui s'applique plus généralement aux noms communs résultant de l'emprunt à des langues occidentales, comme le confirme l'étude de Tanomura (1999).

(118) Accent par défaut

a.	
mera**ne**shia	« Mélanésie »
isutan**bu**uru	« Istanbul »
waio**mi**ngu	« Wyoming »
**mo**nako	« Monaco »
**de**kan	« Deccan »
**me**kka	« La Mecque »
b.	
**ro**ndon	« Londres »
wa**shi**nton	« Washington »
ken**ta**kkii	« Kentucky »
e**ji**nbara	« Edinburgh »
aru**ha**nbura	« Alhambra »
c.	
_**pa**ri_	« Paris »
_**do**n_	« le Don »

Un certain nombre de mots, toutefois, ne se conforment pas à ces principes. Les exemples figurant en (119), qui ont tous en commun la présence en finale d'un segment spécial ou d'une more contenant un *u* épenthétique, présentent dans leur grande majorité un accent pré antépénultième au lieu de l'accent antépénultième attendu[104].

[104] Les études de Suzuki (1995), Katayama (1995), Shinohara (2000) confirment les observations de Kubozono sur cette classe particulière de mots terminés par un segment spécial ou un *u* épenthétique. Katayama (1995) montre en outre que le patron pré antépénultième est le patron largement dominant non seulement dans les emprunts étrangers du type présenté en (119), mais également dans des logatomes

(119) Accent pré antépénultième

***pi**renee*	« Pyrénées »
***a**mazon*	« Amazone »
*man**che**sutaa*	« Manchester »
***se**negaru*	« Sénégal »

Kubozono (1996), selon qui il faut tenir compte de la syllabe pour expliquer ces formes, propose la généralisation suivante (notre traduction) :

> « Si le mot se termine par une syllabe lourde (ou une syllabe légère contenant un /u/ épenthétique), l'accent se place sur la syllabe initiale, qu'elle soit lourde ou légère […]. Si le mot se termine par une syllabe légère et que la pénultième est lourde, l'accent se place sur la syllabe lourde […]. Il faut noter que dans ce cas, il est indifférent que la syllabe finale légère contienne ou non un /u/ épenthétique. »

Si cette formulation paraît à première vue correcte sur le plan descriptif, à condition bien sûr d'accepter l'idée que le japonais opère dans sa phonologie une distinction entre syllabes légères et syllabes lourdes, elle est totalement dépourvue de pouvoir explicatif. En effet, pourquoi la présence d'une syllabe dite lourde en finale aurait-elle un tel effet accentuel sur la syllabe pré antépénultième ?

Shinohara (2000) a proposé une analyse de l'accent par défaut du japonais dans les adaptations japonaises de mots français dans le cadre de la théorie de l'optimalité, une catégorie de mots qui présentent des principes d'accentuation proches de ceux dont nous traitons ici (mais semble-t-il légèrement différents aussi pour certains types de mots). Les contraintes qu'elle propose sont les suivantes :

---

de même structure, prouvant ainsi qu'on n'a pas affaire à un patron spécifique aux emprunts, mais à une propriété structurale robuste.

(120) Contraintes de Shinohara (2000) (adaptées)

HEAD-LEFT :	les pieds sont trochaïques.
ALIGN (F, R, PRWD, R) :	aligner le bord droit de tout pied prosodique avec le bord droit d'un mot prosodique.
NONFINALITY :	une tête prosodique (pied ou syllabe accentués) d'un mot prosodique ne doit pas être finale.
FOOTBINARITY:	les pieds sont binaires à un certain niveau d'analyse.
PARSE-SYLLABLE:	intégrer toutes les syllabes dans un pied.

Une contrainte additionnelle, qui interdit qu'une voyelle épenthétique reçoive le statut de tête à l'intérieur d'un pied est également proposée :

*V (voyelle épenthétique):	un noyau non proéminent ne peut être la tête d'un pied.

Nous ne reviendrons pas ici sur la suite de son analyse, assez complexe et qui met en œuvre deux hiérarchies concurrentes des contraintes ci-dessus évoquées. D'autre part, les données concernant l'accent par défaut étudiées dans son travail (des adaptations de mots français par des locuteurs japonais qui maîtrisent la langue française, et non des emprunts au sens classique du terme) sont parfois en contradiction avec les nôtres, qui sont des emprunts toponymiques bien ancrés dans la langue, venus de langues étrangères diverses[105]. Cette différence s'explique probablement par le fait que les mots étudiés par Shinohara sont des adaptations et non des emprunts intégrés.

De plus, l'analyse de Shinohara est fondée sur l'idée qu'il faut distinguer syllabes légères et syllabes lourdes en phonologie du japonais, un postulat que nous refusons.

Enfin, l'analyse proposée ne permettrait pas d'expliquer l'accent initial de ***se**negaru*. La contrainte *v est trop limitée en effet : elle interdit à une

[105] Ainsi, pour les locuteurs étudiés par Shinohara, le mot français {abricot} est adapté sous la forme *abu**ri**ko*, alors que dans nos exemples de toponymes, une structure prosodique exactement similaire à celle de *aburiko* (quatre mores, dont la seconde contient une voyelle épenthétique), produisent régulièrement un mot atone : {Africa} *ahurika*°, {El Paso} *erupaso*°, {Cordoba} *korudoba*°, etc. et non **ahu**ri**ka*, **eru**pa**so*, **koru**do**ba*.

voyelle épenthétique d'être la tête d'un pied, donc de recevoir l'accent, mais elle n'empêche pas une telle voyelle de se trouver au début d'un pied, une exigence qui est pour nous capitale car elle permet de dériver correctement le mot ***se**negaru* (voir le tableau 125). Pour toutes ces raisons, nous proposons dans les pages qui suivent une autre ligne d'analyse, tout en conservant certaines des propositions formulées par Shinohara, lesquelles sont par ailleurs tout à fait classiques dans le traitement de l'accent dans OT.

Le recours à la contrainte $*_F$[m (voir la section 5.3), qui interdit qu'un pied commence par une more déficiente, permet une explication simple et naturelle des faits présentés par Kubozono et Shinohara. Il permet en outre d'éviter la référence problématique à des contraintes portant indifféremment, et de manière *ad hoc*, sur le pied *et/ou* la syllabe, ou, comme dans Kubozono (1997, voir la section suivante) sur la syllabe *et/ou* la more.

L'idée générale qui sous-tend notre analyse est la suivante : les pieds sont préférablement binaires et trochaïques et, dans un mot, le pied tête est situé le plus à droite possible mais ne doit pas être final. D'autre part, aucun pied ne peut commencer par une more déficiente. L'interaction entre ces principes rend compte de la position de l'accent dans les toponymes d'origine étrangère, mais aussi, plus généralement, dans la majorité des emprunts occidentaux.

Dans les lignes qui suivent, le symbole μ correspond à la more, quelle que soit sa structure. Le symbole m correspond à une more faible, ou déficiente.

Un premier groupe de contraintes pertinentes pour l'analyse du phénomène qui nous intéresse ici est le suivant :

(121)

$*_F$[m : un pied ne peut commencer par une more déficiente.

NONFINALITE(PIED) (= NONF(π)) : le pied tête ne doit pas être final.

PARSEMORES(= PARSEμ) : toutes les mores appartiennent à un pied.

ALIGNEDROITE (= ALIGND) : la more accentuée est située le plus à droite possible dans le mot prosodique.

Rentrent dans la catégorie des mores déficientes concernées par la contrainte $*_F$[m les éléments situés au bas de la hiérarchie établie dans le chapitre 5 (sections 5.3.3), dont la structure phonologique est de type C• ou •V, à savoir : la première partie d'une géminée /Q/, la nasale-more /N/, la

seconde partie d'une voyelle longue /R/, les mores sans attaque comportant les voyelles /i/ et /u/, et enfin, certaines[106] mores contenant une voyelle épenthétique et qui se comportent comme si leur noyau était vide.

La contrainte NONFINALITE(PIED) est ici définie comme portant exclusivement sur le pied tête, à l'exclusion de la syllabe. PARSEMORES impose qu'aucune more ne soit laissée à l'extérieur d'un pied (mores orphelines). L'action de cette contrainte, si elle n'est pas contrariée, garantit une organisation exhaustive des pieds. Enfin, ALIGNEDROITE est radicalement différente de la contrainte ALIGN(F, R, PRWD, R) posée par Shinohara. ALIGNEDROITE impose que l'accent soit le plus près possible de la fin du mot prosodique. Dans la mesure où en principe, aucun emprunt occidental d'une longueur supérieure à trois mores ne possède en japonais un accent situé sur l'une des deux dernières mores, tout indique que ALIGNEDROITE est située au-dessous de NONFINALITE(PIED), qui interdit, elle, que le pied accentué soit final. On notera que ALIGNEDROITE est une contrainte gradiente. A ce titre, chaque more se trouvant entre la more accentuée et la marge droite du mot compte comme une violation.

Un second groupe de contraintes nécessaires à l'analyse est constitué de PIED=BINAIRE et PIED=TROCHEE, qui concernent la structure des pieds :

(122)

PIED=BINAIRE	(π=BIN) :	les pieds sont binaires en mores.
PIED=TROCHEE	(π=T) :	le pied tête est trochaïque.

PIED=BINAIRE veille à la bonne formation des pieds, qui doivent être composés de deux mores, ni plus ni moins, tandis que PIED=TROCHEE garantit que le pied tête, c'est-à-dire le pied accentué, est trochaïque. Le cas du mot ***pa**ri* {Paris}, examiné plus loin, nous montrera qu'il faut placer PARSEMORES au-dessus de PIED=BINAIRE. En effet, dans l'hypothèse contraire, ce serait la forme non accentuée *pari°* qui serait l'output optimal, un résultat tout à fait indésirable.

En ce qui concerne PIED=BINAIRE et PIED=TROCHEE, nous savons que ces deux contraintes se situent toutes deux au-dessus de ALIGNEDROITE car comme nous le verrons, ce sont elles qui jouent un rôle déterminant dans le choix de ***pi**renee* plutôt que *pi**re**nee* comme output optimal de /pireneR/, de ***se**negaru* plutôt que *se**ne**garu* pour /senegaru/, notamment (voir les

[106] Nous avons vu en 2.5 que les voyelles épenthétiques dans les emprunts occidentaux n'avaient pas toutes le même statut : certaines se comportent comme des voyelles « normales », d'autres comme des voyelles vides.

tableaux (124) et (125)), mais nous n’avons pas d’élément qui nous permette de déterminer le sous-ordre relatif entre elles.

Il n’existe pas non plus d’argument décisif pour statuer sur la position de NONFINALITE(PIED) par rapport aux autres contraintes, à l’exception de ALIGNEDROITE, qu’elle domine. Nous choisissons donc arbitrairement de placer NONFINALITE(PIED) au-dessus de toutes les autres contraintes, à côté de $*_{F}$[m au sommet de la hiérarchie. Cette décision n’a pas de répercussion directe sur les analyses, et NONFINALITE(PIED) pourrait tout aussi bien être placée n’importe où ailleurs au-dessus de ALIGNEDROITE.

Ces considérations nous amènent à postuler la hiérarchie suivante :

(123)

$*_{F}$[m, NONF(π) >> PARSEMORES >> π=T, π=BIN >> ALIGNED

A l’exception de $*_{F}$[m, les contraintes auxquelles il est fait appel ici, à savoir PIED=TROCHEE, NONFINALITE(PIED), PIED=BINAIRE, et PARSEMORES (qui est une adaptation de PARSESYLLABES), sont tout à fait classiques dans les analyses de l’accent japonais fondées sur l’idée que la syllabe joue un rôle central dans la phonologie de cette langue, et menés dans le cadre de la théorie de l’optimalité (voir notamment Kubozono 1997, Shinohara 2002, Kubozono, Itô & Mester 1997b, Shirose, Kubozono, Kiritani 1997, et d’autres). La principale nouveauté du traitement proposé ici réside donc dans la contrainte $*_{F}$[m. Nous montrerons que le recours à cette dernière simplifie considérablement l’analyse et évite en outre de référer à des contraintes ambivalentes portant indifféremment, et de manière *ad hoc*, sur le pied *ou* la syllabe (Shinohara, 2000) ou sur la syllabe *ou* la more (Kubozono, 1997), tout en permettant de rendre compte de l’ensemble des cas généraux d’accentuation par défaut.

Dans les tableaux qui suivent, nous n’examinerons pas les candidats ne possédant aucun pied car ils seraient sans accent (or, comme précisé en début de section, nous excluons du champ de cette analyse la question de l’atonicité). Il n’est pas anodin d’observer cependant que les candidats en question ne seraient de toute façon jamais en position de candidat optimal.

Passons maintenant à l’examen des tableaux. Nous commencerons par les deux exemples qui nous intéressent plus particulièrement : ceux comportant une more spéciale ou une more à voyelle épenthétique en position finale comme ***pi**renee* « Pyrénées » et ***se**negaru* « Sénégal », et qui apparaissent comme irréguliers dans le cadre traditionnel puisqu’ils présentent un accent pré antépénultième plutôt qu’antépénultième. Ces mots se révèlent parfaitement réguliers si l’on adopte les contraintes et la hiérarchie que nous proposons.

(124) ***pi**renee*

/pireneR/	*F[m	NONF(π)	PARSEμ	π=T	π=BIN	ALIGND
☞ a. (**pi**re)(nee)						***
b. (pire)(ne**e**)		* !		*		
c. (pire)(**ne**e)		* !				*
d. (pi**re**)(nee)				* !		**
e. (pi)(**re**ne)(e)	* !				* *	**
f. (**pi**re)nee			* !*			***
g. pi(**re**ne)e			* !*			**
h. (pi)(**re**ne)e			* !		*	**

Le candidat *a*, (**pi**re)(nee), à accent pré antépénultième, l'emporte sur tous les autres, puisqu'il est le seul à respecter toutes les contraintes sauf la plus basse de toutes, ALIGNEDROITE. Arrêtons-nous cependant sur les candidats *d*, *e*, *g* et *h* qui présentent un accent antépénultième correspondant à la position attendue selon l'approche traditionnelle. La forme *d* (pi**re**)(nee) contient un pied non trochaïque, ce qui suffit à l'éliminer face à *a*. La forme *e* (pi)(**re**ne)(e) possède un pied commençant par une more spéciale, la more *e* (/R/), ce qui fait d'elle le plus mauvais candidat de la série (et le pied en question est de surcroît non binaire). Le candidat *g*, pi(**re**ne)e est exclu car, bien que le pied construit soit trochaïque, et qu'aucun pied commençant par une more spéciale ne soit généré, cette forme possède deux mores orphelines, en violation à PARSEMORES, qui font d'elle un candidat plus mauvais que (**pi**re)(nee). Enfin, *h* (pi)(**re**ne)e inclut un pied non binaire, en plus d'une more orpheline.

La forme *f* (**pi**re)nee avec accent initial apparaît aussi comme un concurrent sérieux à *a*. Toutefois, la présence de deux mores orphelines lui est fatale par rapport à *a* (**pi**re)(nee).

Le même type de commentaires s'applique aux candidats *d*, *e*, *f*, *g* et *h* de l'input /senegaru/ dont le *u* figurant dans la more *ru* est, rappelons-le, épenthétique ; *ru* rentre donc dans la catégorie des mores spéciales au même titre que la longueur finale de /pireneR/.

(125) ***se**negaru* (avec /u/ final épenthétique)

/senegaru/	$*_F$[m	NONF(π)	PARSEμ	π=T	π=BIN	ALIGND
☞a. (**se**ne)(garu)						***
b. (sene)(ga**ru**)		* !		*		
c. (sene)(**ga**ru)		* !				*
d. (se**ne**)(garu)				* !		**
e. (se)(**ne**ga)(ru)	* !				**	**
f. (**se**ne)garu			* !*			***
g. se(**ne**ga)ru			* !*			**
h. (se)(**ne**ga)ru			* !		*	**

Passons maintenant au cas général avec accent antépénultième, dans les mots ne comportant pas de more spéciale en finale, comme *mera**ne**shia* « Mélanésie »[107].

[107] Ce mot est terminé par une more vocalique, la more *a*. Les données que nous avons examinées montrent que de toutes les mores constituées d'une voyelle unique, seules celles contenant /i/ et /u/ se comportent comme spéciales vis-à-vis du phénomène d'accentuation par défaut qui nous intéresse ici. Le pied (a) en finale du candidat *a* n'enfreint donc pas la contrainte *F[m. Signalons d'ailleurs que le corpus ne comporte aucun toponyme quadrimorique de structure CVCVCVCV sans voyelle épenthétique qui soit tonique. Tous les mots de ce type (*minesota*°, etc.) sont atones.

(126) *mera**ne**shia*

/meranesia/	*$_{F}$[m	NONF(π)	PARSEμ	π=T	π=BIN	ALIGND
☞a. (mera)(**ne**shi)(a)					*	**
b. (me)(rane)(shi**a**)		* !		*	*	
c. (me)(rane)(**shi**a)		* !			*	*
d. (me)(ra**ne)(**shia)				* !	*	**
e. (mera)(ne**shi**)(a)				* !	*	*
f. (mera)(**ne**shi)a			* !			**
g. mera(**ne**shi)a			* !* *			**
h. (**me**ra)neshia			* !**			****

Les candidats *b* et *c* sont les plus mauvais car ils contreviennent à NONFINALITE. Sont ensuite exclues les formes *d* et *e* car elles enfreignent PIED=TROCHAÏQUE. Les formes *f*, *g* et *h* présentent le défaut de laisser certaines mores orphelines. Dans ces conditions, le candidat vainqueur ne peut être que *a* (mera)(**ne**shi)(a). On note que *f* serait en fait la forme victorieuse si l'on intervertissait l'ordre entre PIED=BINAIRE et PARSEMORES (ce qui, nous l'avons dit, reste une option possible), mais cela n'aurait aucune incidence sur la position de l'accent.

Le mot *u**ga**nda* « Ouganda » avec son accent pénultième relève encore des cas traditionnellement reconnus comme réguliers. Il l'est aussi dans notre analyse. A la différence de *mera**ne**shia*, il comporte toutefois une more spéciale en position pénultième, et c'est à ce titre qu'il nous intéresse ici.

(127) ***ga**nda* — *u**ga**nda*

/ugaNda/	*$_F$[m	NON(π)	PARSEμ	π=T	π=BIN	ALIGND
☞ a. (u)(**ga**n)(da)					* *	**
b. (u)(gan)(**da**)		* !			* *	
c. (uga)(n**da**)	* !	*		*		
d. (uga)(**n**da)	* !	*				*
e. (u**ga**)(nda)	* !			*		**
f. (**u**ga)(nda)	* !					***
g. (u)(**ga**n)da			* !		*	**
h. u(**ga**n)da			* !*			**
i. (**u**ga)nda			* !*			***

C'est le candidat *a* (u)(**ga**n)(da) qui l'emporte en (127), le seul qui respecte les quatre contraintes supérieures. Les formes *h* u(**ga**n)da et *g* (u)(**ga**n)da possèdent bien un accent antépénultième, mais elles possèdent aussi, la première deux pieds non binaires, la seconde un pied non binaire et une more orpheline, ce qui les disqualifie par rapport à *a*.

Voyons maintenant comment est sélectionnée la forme ***ro**ndon* « Londres ». Il est intéressant de noter que les mots tels que ***ha**aremu* « Harlem » ou ***a**ndesu* « Andes », terminés par une voyelle épenthétique et qui contiennent un segment spécial en seconde position, se comportent exactement comme ***ro**ndon* puisqu'ils sont en effet accentués sur l'initiale[108].

---

[108] En revanche, les toponymes tels que *ankara*° « Ankara », *kinshasa*° « Kinshasa » ou *aidaho*° « Idaho » sont généralement atones, exactement comme les mots contenant une suite de quatre mores « normales » *amerika*° « Amérique », *himaraya*° « Himalaya », *minesota*° « Minnesota ». Voir Kubozono (1996), qui montre que si un emprunt quadrimore se termine par deux « syllabes légères » (i.e. pour nous par deux mores non déficientes) et que la voyelle finale n'est pas épenthétique, le mot sera atone en japonais.

(128) ***ro****ndon*

/roNdoN/	*$_F$[m	NONF(π)	PARSEμ	π=T	π=BIN	ALIGND
☞ a. (**ro**n)(don)						***
b. (ron)(do**n**)		* !		*		
c. (ron)(**do**n)		* !				*
d. (ro**n**)(don)				* !		**
e. (**ro**)(ndo)(n)	* !				**	***
f. (**ro**)(ndo)n			* !		*	***
g. (**ro**n)don			* !*			***

Le candidat *a* (**ro**n)(don) qui respecte toutes les contraintes supérieures à ALIGNEDROITE, l'emporte sans problème sur tous les autres.

Voyons maintenant les mots à trois mores, tous accentués sur l'antépénultième ; d'abord ceux ne contenant aucune more spéciale, comme ***mo****nako* « Monaco », puis ceux contenant une more spéciale, soit en finale, comme ***de****kan* « Deccan », soit en médiale, comme ***me****kka* « La Mecque ». Tous ces exemples s'expliquent très simplement.

(129) ***mo****nako*

/monako/	*$_F$[m	NONF(π)	PARSEμ	π=T	π=BIN	ALIGND
☞a. (**mo**na)(ko)					*	**
b. (mo)(**na**ko)		* !			*	*
c. (mo)(na**ko**)		* !		*	*	
d. (**mo**na)ko			*!			**
e. (**mo**)nako			*!*		*	**
f. (mo)(**na**)(ko)					***	*

C'est *a* (**mo**na)(ko) qui émerge comme forme optimale en (129).

Le mot ***de****kan* comporte une more spéciale en finale absolue, comme ***pi****renee*, ce qui le rend particulièrement intéressant.

(130) ***de**kan*

/dekaN/	$*_F$[m	NonF(π)	Parseμ	π=T	π=Bin	AlignD
☞ a. (**de**)(kan)					*	**
b. (de)(**ka**n)		* !			*	*
c. (de)(ka**n**)		* !		*	*	
d. (**de**ka)n			* !			**
e. de(**ka**n)		* !	*			*
f. (**de**)kan			*!*		*	**
g. (**de**ka)(n)	*!				*	**

Le tableau (130) montre que la forme *a* (**de**)**(**kan) est la meilleure de toutes.

Pour ***me**kka*, le résultat du tableau est tout aussi conforme à ce que l'on attend. C'est bien la forme *a* (**me**k)(ka) qui émerge victorieuse.

(131) ***me**kka*

/meQka/	$*_F$[m	NonF(π)	Parseμ	π=T	π=Bin	AlignD
☞a. (**me**k)(ka)					*	**
b. (mek)(**ka**)		* !			*	
c. (me)(**k**ka)	* !	*			*	*
d. (**me**k)ka			*!			**
e. (**me**)kka			*!*		*	**
f. (**me**)kka			*!*		*	**

Terminons avec l'examen du bimore ***pa**ri*, dont l'accent est initial. Selon la hiérarchie que nous proposons, c'est (**pa**)(ri), le candidat *c*, qui l'emporte. Ici encore, les autres hiérarchies possibles produisent un output optimal à accent initial. De toutes les alternatives envisagées ici, c'est bien celle avec accentuation initiale qui l'emporte.

(132) ***pa**ri*

/pari/	*F[m	NONF(π)	PARSEμ	π=T	π=BIN	ALIGND
a. (**pa**ri)		* !				*
b. (pa**ri**)		* !		*		
☞ c. (**pa**)(ri)					**	*
d. (pa)(**ri**)		* !			**	
e. (**pa**)ri			* !		*	*

On remarquera toutefois que la forme inaccentuée et prosodiquement non structurée pari pourrait ici apparaître comme un meilleur candidat que (**pa**)(ri) si PARSEMORES avait été placée en-dessous de PIED=BINAIRE, comme le montrent les tableaux (133) et (134). Si, comme en (134), PARSEMORES est placé au-dessous de PIED=BINAIRE, c'est pari° en *a* qui devient le meilleur candidat, résultat tout à fait indésirable. C'est ce qui justifie, dans la présente analyse, le placement de PARSEMORES au-dessus des contraintes PIED=TROCHEE et PIED=BINAIRE portant sur la structure du pied. Il faut pourtant observer que ce choix ne résout pas le problème de la sélection de nombreuses formes inaccentuées comme outputs optimaux parmi les mots quadrimoriques tels que *amerika*° ou *minesota*°. Comme nous l'avons maintes fois remarqué, l'existence de ces mots inaccentués constitue l'un des mystères les plus opaques de la phonologie du japonais, et leur statut devra faire l'objet d'une recherche future.

(133)

/pari/	*F[m	NONF(π)	**PARSEμ**	π=T	π=BIN	ALIGND
a. pari°			*** !***			
☞ c. (**pa**)(ri)					**	*

(134)

/pari/	$*_F$[m	NonF(π)	π=T	π=Bin	**Parseμ**	AlignD
☞ a. pari°					**	
c. (**pa**)(ri)				* !*		*

Le recours à la contrainte $*_F$[m et la manière dont elle interagit avec les autres contraintes permet de rendre compte de manière simple et naturelle de l'attribution de l'accent dans les toponymes étrangers, y compris ***a**mazon* et ***se**negaru*, rebelles aux analyses antérieures, sans qu'il soit besoin de convoquer une quelconque opposition entre syllabe lourde et syllabe légère. Bien que les exemples étudiés ici concernent des toponymes d'origine étrangère, l'analyse s'applique également de manière générale aux noms communs empruntés aux langues occidentales puisque ceux-ci suivent les mêmes principes d'accentuation que les toponymes.

Restent, quelle que soit l'analyse adoptée, quelques exceptions à ce jour irréductibles. Si l'on met de côté, d'une part, les mots atones dont l'existence constitue, répétons-le, un problème aigu, et d'autre part les lexèmes qui ont conservé en japonais la position originelle de l'accent dans la langue source (par exemple *in**te**rijensu* {intelligence}, *kyan**pe**en* {campaign}, *de**za**in* {design}, ***ra**iburarii* {library}, etc), il faut compter avec un petit nombre de formes qui, à notre connaissance, demeurent à ce jour inexplicables dans tous les traitements de l'accent. Ces formes, toutes trimoriques, comportent une ou deux mores déficientes. On a ainsi les mots du type ***ku**rasu* {class}, ***do**rama* {drama}, ***su**riru* {thrill}, ***ku**ran* {clan}, à accent initial, qui contrastent avec le type *gu**re**e* {grey}, *hu**ro**a* {floor}, *su**ta**a* {star}, *pu**ra**u* {plow}, à accent pénultième (Kubozono 1996, Tanomura 1999). Tous ces mots ont pour point commun de commencer par une more à voyelle épenthétique. Toutefois, les seconds, terminés par une voyelle longue ou une séquence de deux voyelles différentes, sont accentués sur la pénultième, et se distinguent ainsi des premiers, terminés par une more CV et porteurs, eux, d'un accent antépénultième. En outre, les mots tels que *su**ki**n* {skin}, *su**pa**na* {spanner}, *su**pe**ru* {spell}, qui débutent par la séquence /su/ (avec /u/ épenthétique) suivie par autre chose qu'un /r/, sont tous à accent pénultième, de même que les mots dont la seconde more est constituée d'une voyelle seule : *i**e**su* {yes}, *tsu**i**n* {twin}. L'étude de ces cas devra faire l'objet d'analyses futures.

6.9.2. L'accent des noms composés

Nous avons présenté en 6.3.1 une description des principes d'accentuation des noms composés de structure [modifieur – tête], nous faisant l'écho d'une approche établie qui consiste à opposer le comportement accentuel des noms en fonction de leur longueur : courts, longs et extra-longs.

Nous nous proposons dans cette partie de revenir sur ce problème. Nous prendrons comme point de départ le travail de Kubozono (1997) pour la présentation des données et leur analyse formelle. Après avoir résumé l'article de Kubozono, qui apporte un nouvel éclairage à ce problème complexe dont il contribua à renouveler l'approche de manière significative, nous verrons le traitement que nous proposons des mêmes faits.

Comme nous l'avons vu dans la section 6.3.1, la longueur du C2 est traditionnellement considérée comme constituant l'un des facteurs clé pour déterminer le schéma prosodique d'un nom composé. C'est sur ce facteur de la longueur que les travaux de Kubozono (1995b, 1997) apportent une première contribution significative : ils proposent en effet de considérer que ce sont les mêmes principes qui s'appliquent pour l'accentuation des composés à C2 court et long, et qu'il n'y aurait donc pas lieu de distinguer ces deux classes. A partir de là, les principes d'accentuation peuvent être reformulés selon la généralisation suivante :

(135) Généralisation de Kubozono (légèrement adaptée)

- ✓ Dans les composés, l'accent du C2, qu'il soit court ou long, est conservé à sa place originelle sauf quand il est final.
- ✓ Si le C2 est atone ou oxyton, l'accent est attribué par défaut sur le pied non final placé le plus à droite du mot.
- ✓ Il existe néanmoins une classe d'exceptions parmi les mots dont le C2 est égal à un pied (une ou deux mores) : celle-ci entraîne la désaccentuation du composé.

Toutefois, il existe en fait, comme l'admet lui-même Kubozono, une deuxième classe d'exceptions parmi les C2 courts (le type « Petite Sirène », *nin**gyo**-hime*, voir plus loin); on notera en outre que Kubozono ne traite pas non plus des composés à C2 extra-long. Ceux-ci constituent donc, *de facto*, une classe à part dans son analyse[109].

---

[109] Il y a également, il ne faut pas l'oublier, toute une liste de mots dont l'accent est idiosyncrasique, et de nombreux cas de variation (voir Tanaka, 2001b).

La distinction entre C2 courts et longs devenue inutile, seul le type désaccentuant doit être spécifié au niveau lexical, et traité comme une exception, ce qui contraste avec les analyses antérieures qui partent du principe (implicite ou explicite) qu'il existe trois classes différentes de C2 courts. Cette simplification descriptive constitue le premier apport important de ce travail : on dispose maintenant d'un cas général, dont on peut rendre compte de manière unifiée, et quelques exceptions, qu'il faut se résoudre à traiter comme telles.

Le second apport réside dans le traitement théorique qui est proposé à partir de cette nouvelle formulation du problème. C'est ce traitement, mené dans le cadre OT, que nous rappellerons d'abord ici, et sur lequel nous nous appuierons pour proposer ensuite une nouvelle analyse des données, qui améliore celle proposée par Kubozono tout en restant conforme à notre conception des unités prosodiques japonaises et du rôle de la more et du pied dans la phonologie de cette langue.

- Traitement OT : l'analyse de Kubozono (1997)

Pour Kubozono, les principes mis en évidence en (135) s'expliquent par l'interaction entre un petit nombre de contraintes, définies comme suit :

(136) Contraintes proposées par Kubozono (1997) (adaptées)

OCP :	un sommet de prominence (accent de mot) au maximum est licite dans un mot prosodique.
PARSE(ACCENT) :	l'accent lexical du C2 est « parsé » dans le nom composé.
NONFINALITY(μ) :	la more accentuée ne doit pas être finale dans le mot prosodique.
NONFINALITY(σ) :	la syllabe accentuée ne doit pas être finale dans le mot prosodique.
NONFINALITY(FT) :	le pied accentué ne doit pas être final dans le mot prosodique.
EDGEMOSTNESS/RIGHTMOSTNESS :	l'accent est situé le plus à droite possible dans le mot.

Comme le souligne l'auteur, une part essentielle de l'analyse tient au fait que la contrainte NONFINALITE se décompose en trois contraintes indépendantes : NONFINALITY(μ), NONFINALITY(σ), NONFINALITY(Ft). Il faut rappeler à ce propos que Kubozono appartient à un courant d'analyse selon lequel la distinction more / syllabe est tenue pour indispensable en japonais. L'analyse de l'accent des composés apporterait d'ailleurs, selon Kubozono, une nouvelle preuve de la nécessité de cette distinction. En réalité, comme nous le montrerons, il n'en est rien.

Les deux contraintes, OCP et NONFINALITY(μ), ne sont dominées par aucune autre. La hiérarchie proposée est donnée en (137) (OCP, qui domine toutes les autres contraintes, est omise) :

(137)

NONFINALITY(μ, σ) >> PARSE(ACCENT) >> NONFINALITY(Ft) >> EDGEMOSTNESS

Les quatre tableaux suivants illustrent l'action des contraintes et leur hiérarchie. Seuls figurent les candidats respectant la contrainte OCP. Les exemples examinés sont les suivants (nous continuons à utiliser nos conventions de notation dans les exemples et dans les tableaux) :

a. ***pe****rusha* + ***ne****ko* > *perusha-****ne****ko* (accent conservé dans le C2)
b. ***ne****bada* + ***shu****u* > *neba****da****-shuu* (C2 pré accentuant)
c. *abare°* + *u****ma*** > *aba****re****-uma* (C2 oxyton pré accentuant)
d. ***ka****buto* + *mushi°* > *kabu****to****-mushi* (C2 atone pré accentuant)

(138) ***pe****rusha* + ***ne****ko* > *perusha-****ne****ko* « chat persan »

/**pe**rusya/+/**ne**ko/	NONF(μ, σ)	PARSEA	NONF(π)	EDGEMOST
☞a. perusha)-(**ne**ko)			*	σ #
b. peru**sha**)-(neko**)**		*!		σσ #
c. perusha)-(ne**ko**)	μ, σ !	*	*	

C'est le candidat *a perusha-****ne****ko* qui l'emporte en (138) : il maintient en effet l'accent non final du nom ***ne****ko*, respectant ainsi les contraintes les plus haut placées NONFINALITY(μ, σ) et PARSEACCENT.

Le tableau suivant illustre le cas d'un C2 constitué par un nom qui, selon Kubozono, s'analyse comme un monosyllabe accentué.

(139) ***ne**bada* + ***shu**u* > *neba**da**-shuu* « état du Nevada »

/**ne**bada/+/**shu**u/	NONF(μ, σ)	PARSEA	NONF(π)	EDGEMOST
a. nebada)-(**shu**u)	σ !		*	
☞b. neba**da**)-(shuu**)**		*		σ #
c. ne**ba**da**)**-(shuu)		*		σ σ σ # !

Ici, le candidat *a* ne peut l'emporter car il enfreint la contrainte NONFINALITY(σ). C'est donc le candidat *b* qui, bien que violant PARSEACCENT, se montre optimal dans la mesure où il présente moins de violations à EDGEMOSTNESS que *c*.

Dans le tableau (140), le C2 *uma* est cette fois bimorique ; c'est de nouveau le candidat à accent antépénultième, en *c*, qui émerge victorieux.

(140) *abare°* + *u**ma*** > *aba**re**-uma* « cheval fougueux »

/abare°/+/u**ma**/	NONF(μ, σ)	PARSEA	NONF(π)	EDGEMOST
a. abare)-(u**ma**)	μ, σ !		*	
b. abare)-(**u**ma**)**		*	*!	σ #
☞c. aba**re)**-(uma)		*		σ σ #

Voici enfin le cas d'un C2 atone dans sa forme autonome :

(141) ***ka**buto* + *mushi°* > *kabu**to**-mushi* « lucane »

/**ka**buto/+/mushi°/	NONF(μ, σ)	PARSEA	NONF(π)	EDGEMOST
a. kabuto)-(mu**shi**)	μ, σ !		*	
b. kabuto)-(**mu**shi**)**			*!	σ #
☞c. kabu**to)**-(mushi)				σ σ #
d. **ka**buto**)**-(mushi)				σ σ σ σ # !

Ici encore, c'est le candidat à accent antépénultième qui l'emporte : *kabu**to**-mushi* en *c*.

Outre la classe des noms désaccentuants, exclue d'emblée du champ de l'analyse car marquée comme exceptionnelle au niveau du lexique, et celle des composés extra-longs qui ne sont pas discutés dans l'article, le traitement de Kubozono génère deux classes d'exceptions. L'une d'elle est constituée par le type ***nin**gyo* + ***hi**me* > *nin**gyo**-hime* « Petite Sirène » ou *yoyaku°* + ***se**ki* > *yoya**ku**-seki* « place réservée », mots dans lesquels l'accent initial du C2 n'est pas fidèlement parsé, contrairement à ***ne**ko* dans *perusha-**ne**ko*. L'autre comprend des cas tels que *su**na**kku* + ***ba**a* > *sunakku-**ba**a* « snack bar » ou *eiga°* + ***fa**n* > *eiga-**fa**n* « fan de cinéma », qui conservent l'accent du C2 sur la syllabe finale, en violation à la contrainte NONFINALITY(σ), et qui contredisent donc l'analyse proposée pour *neba**da**-shuu*. Nous n'entrerons pas ici dans les détails du prolongement que Kubozono donne à son analyse pour rendre compte de ces exceptions et de la forte variation inter-locuteurs observée dans l'accentuation de certains composés. Contentons-nous de préciser qu'il les interprète comme résultant d'une « déviation minimale » dans l'ordre des contraintes proposé dans la hiérarchie de base, ce qui est une approche classique de l'exception et de la variation dans OT, qui formalise le caractère exceptionnel de ces mots, mais ne l'explique pas.

Nous pensons qu'une meilleure analyse de ces données peut être proposée, qui reste basée sur la généralisation descriptive de Kubozono. Cette réanalyse est rendue possible grâce à la conception des unités prosodiques japonaises défendue dans le chapitre 5, comme nous le montrons ci-après.

- Notre analyse

On l'a dit, l'analyse de Kubozono repose sur le postulat que la différence more / syllabe est pertinente en japonais, postulat que nous remettons justement en cause. Une fois encore, une réanalyse adéquate des données empiriques démontre que le recours à un constituant syllabe est totalement inutile. L'explication que nous proposons dans les lignes qui suivent, basée sur la seule distinction entre more et pied, est plus simple et plus cohérente, d'une part, et elle se révèle d'autre part plus performante dans la mesure où elle permet de se débarrasser d'une classe d'exceptions, celle constituée par le type *sunakku-**ba**a* ou *eiga-**fa**n*. En effet, ces mots, qui posent problème dans l'analyse de Kubozono, deviennent parfaitement réguliers dans notre approche.

Si Kubozono fait appel à la contrainte NONFINALITY(σ), c'est qu'elle lui est indispensable pour rendre compte du cas des morphèmes sino-japonais à un seul caractère terminés par une more spéciale comme ***shu**u* 州, dans *neba**da**-shuu*. Placés en seconde partie d'un composé, ces morphèmes entraînent l'apparition d'un accent sur la dernière more du

premier constituant : ils ne conservent donc pas leur accent de surface après composition, contrairement au type ***ne**ko*. Pour Kubozono, ainsi que nous l'avons vu, la différence entre ***shu**u* et ***ne**ko* réside dans le fait que ***shu**u* comporte deux mores et une syllabe, tandis que ***ne**ko* fait lui deux mores et deux syllabes. Certes, mais le comportement des mots ***fa**n* ou ***ba**a* qui, bien que constitués de deux mores et une syllabe comme ***shu**u*, gardent pourtant leur accent sur les mores *fa* ou *ba* même en composition (*sunakku-**ba**a*, *eiga-**fa**n*), et se comportent donc comme ***ne**ko* plutôt que comme ***shu**u*, amène Kubozono à les traiter comme des exceptions. Or, on peut supposer que ce n'est pas le nombre de mores ou de syllabes qui est ici en cause, mais une différence d'un autre ordre.

A partir de là s'ouvre la voie vers une autre analyse.

En réalité, la différence entre le type *shuu* et le type *baa* s'explique selon nous par une accentuation différente au niveau sous-jacent. Les mots comme *shuu* sont accentués sur la more *finale* au niveau lexical, comme nous l'avons montré en 6.2.3, tandis que *baa* ou *fan* sont accentués sur l'*initiale*. On distingue donc, au niveau lexical, les deux types suivants pour les mots constitués d'un pied dont la more finale est déficiente (une syllabe lourde dans les termes de Kubozono):

(142)

a. Accent final sous-jacent

/syu**R**/ *shu**u*** 州	/se**N**/ *se**n*** 線	/se**i**/ *se**i*** 性	
/to**R**/ *to**u*** 党	/be**N**/ *be**n*** 弁	/ho**N**/ *ho**n*** 本	
/yo**R**/ *yo**u*** 用	/ryu**R**/ *ryu**u*** 流	/se**N**/ *se**n*** 銭	
/**sei**/ *se**i*** 制	/tyu**R**/ *chu**u*** 中	etc.	
/pi**N**/ *pi**n*** {pin},	/pa**N**/ *pa**n*** {paõ}	/ma**N**/ *ma**n*** {man}	etc.

b. Accent initial sous-jacent

/**ba**R/ ***ba**a* {bar}	/**fa**N/ ***fa**n* {fan}	/kiR/ ***ki**i* {key}	etc.

Les morphèmes du groupe *b* sont d'origine occidentale exclusivement. Les morphèmes du groupe *a* sont majoritairement sino-japonais, mais incluent toutefois un petit nombre d'emprunts *anciens* à des langues occidentales, comme *pin*, *pan*, ou *man*. Enfin, il existe un certain nombre de mots comme *kaa* {car}, *tii* {tea} qui se comportent comme les mots du

groupe a) ou du groupe b) selon les locuteurs[110]. Ces mots appartiennent de toute évidence à une classe d'emprunts ni très anciens, ni très récents. La différence phonologique dans la localisation de l'accent lexical que nous invoquons n'est donc nullement *ad hoc* : elle reflète une différence de datation de l'emprunt, qu'il soit chinois ou occidental.

Le patron de surface ***shu**u* correspondant à la forme sous-jacente /syu**R**/ s'explique par l'action d'une contrainte qui interdit aux unités prosodiques de faible proéminence, et donc en tout premier lieu aux mores spéciales /N/, /Q/ et /R/, et à /i/ sans attaque, d'être accentués : il s'agit de la contrainte bien connue PEAKPROMINENCE (Prince & Smolensky, 1993).

PEAKPROMINENCE domine MAX(ACCENT), qui impose qu'un accent présent dans l'input ait un correspondant dans l'output. L'interaction entre ces deux contraintes rend compte du déplacement de l'accent sur la more initiale du morphème, comme le montre le tableau suivant :

(143) Interaction de MAX(ACCENT) et PEAKPROMINENCE

/syu**R**/	PEAKPROMINENCE	MAX(ACCENT)
☞ a. **shu**u		
b. shu**u**	*!	
c. shuu°		* !

En (143), la forme *b*, qui enfreint la contrainte dominante PEAKPROMINENCE, est la plus mauvaise. Entre les deux possibilités restantes, *a* avec accent initial, et *c*, sans accent, c'est *a* qui l'emporte car contrairement à *c*, elle conserve l'accent présent dans l'input (bien que dans une position différente de la position originelle, mais MAX(ACCENT) ne régit pas la fidélité positionnelle, contrairement à FIDELITEIO(ACCENT), que nous verrons plus bas, mais la présence ou non dans l'output d'un élément présent dans l'input).

PEAKPROMINENCE est nécessaire pour traiter le cas des morphèmes sino-japonais monographématiques terminés par une more spéciale. Mais comme elle n'est pas directement active ici, nous ne la mentionnons pas dans les tableaux.

Ce n'est donc pas parce qu'il consiste en une « syllabe lourde » que *shuu* se comporte différemment de *neko* en composition, mais parce qu'il

[110] On a ainsi *patoro**ru**-kaa* ou *patororu-**ka**a* {patrol car}, et *remon-**ti**i* ou *re**mo**n-tii* {lemon tea}.

possède en réalité un accent final au niveau de l'input, exactement comme le mot ***uma***, examiné en (140). Ce point étant réglé, la contrainte NONFINALITY(σ) de Kubozono devient totalement inutile.

Nous proposons donc de réviser la liste des contraintes nécessaires comme suit :

(144)

OCP :	pas plus d'un sommet accentuel par mot prosodique.
FIDELITEIO(ACCENTTETE) :	l'accent du nom tête occupe la même position dans l'input et dans l'output.
NONFINALITE(μ) :	la more portant l'accent ne doit pas être finale.
NONFINALITE(π) :	le pied portant l'accent ne doit pas être final.
ALIGNEDROITE :	l'accent est situé le plus à droite possible dans le mot.

A l'exception de NONFINALITY(σ), devenue superflue, les contraintes citées sont essentiellement les mêmes que celles de Kubozono (1997). Nous adoptons la contrainte FIDELITEIO(ACCENTTETE) en remplacement de PARSEACCENT pour des raisons de clarté. En effet, FIDELITEIO(ACCENTTETE) demande explicitement que l'accent occupe exactement la même position dans l'output que dans l'input. En outre, ALIGNEDROITE, déjà utilisée pour l'analyse de l'accent par défaut dans les emprunts occidentaux, remplace dorénavant EDGEMOSTNESS /RIGHTMOSTNESS.

L'analyse de Kubozono (1997) ne traite pas les composés possédant un second constituant (C2) long. Ce type a cependant fait l'objet d'un travail antérieur du même auteur daté de 1995, mais le traitement proposé pour les noms composés à C2 longs en 1995 est indépendant de celui proposé pour les C2 courts en 1997. C'est pourquoi il paraît indispensable d'envisager une approche unifiée, qui rende compte à la fois des composés à C2 courts et longs. De l'article de 1995, nous retiendrons la contrainte présentée en (145), que nous proposons d'utiliser, contrairement à Kubozono, pour les noms composés à C2 courts et longs :

(145)

ALIGNCA : aligner l'accent avec la frontière entre le C1 et le C2.

Cette contrainte stipule que l'accent se trouve d'un côté ou de l'autre de la frontière du composé, c'est-à-dire soit sur la dernière more du constituant initial (le C1), soit sur la première more du C2.

Nous proposons en outre qu'une contrainte imposant la réalisation d'un accent dans le composé, la contrainte ACCENT, se situe au-dessus de toutes les autres. Par l'action de cette contrainte, les candidats atones sont systématiquement éliminés. Comme Kubozono, nous considérons que les noms composés atones constituent une classe fermée, de surcroît limitée aux formes contenant un C2 court, qu'il convient de traiter comme exceptionnelle.

(146)

ACCENT : un composé doit être accentué.

Nous ne ferons pas figurer la contrainte ACCENT ni les candidats atones qui la violent fatalement dans les tableaux qui suivent.

Mutatis mutandis, la hiérarchie que nous proposons en (147) reste celle de Kubozono ; elle est également compatible avec l'analyse que nous avons proposée dans la section précédente consacrée aux toponymes étrangers.

(147)

ACCENT >> NONF(μ) >> FIDIO(A) >>
NONF(π) >> ALIGNCA >> ALIGNEDROITE

Voyons maintenant comment s'analysent, selon nous, les cinq exemples vus précédemment : *perusha-**ne**ko*, *aba**re**-uma*, *kabu**to**-mushi*, *neba**da**-shuu*, et *sunakku-**ba**a*.

Nous commencerons par les trois exemples suivants : *perusha-**ne**ko*, *aba**re**-uma* et *kabu**to**-mushi*.

(148) ***pe**rusha* + ***ne**ko* > *perusha-**ne**ko* « chat persan »

/**pe**rusya/+/**ne**ko/	NONF(μ)	FIDIO(A)	NONF(π)	ALIGNCA	ALIGND
☞a.perusha)-(**ne**ko)			*		*
b.perusha)-(ne**ko)**	*!	*	*	*	*
c.peru**sha)**-(neko)		*!			**

(149) *abare°* + *u**ma*** > *aba**re**-uma* « cheval fougueux »

/abare°/ + /u**ma**/	NONF(μ)	FIDIO(A)	NONF(π)	ALIGNCA	ALIGND
a. abare)-(u**ma**)	*!		*	*	
b. abare)-(**u**ma)		*	*!		*
☞c. aba**re**)-(uma)		*			**

(150) ***ka**buto* + *mushi°* > *kabu**to**-mushi* « lucane »

/**ka**buto/ + /mushi°/	NONF(μ)	FIDIO(A)	NONF(π)	ALIGNCA	ALIGND
a.**ka**buto)-(mushi)				*!	****
b.kabuto)-(mu**shi**)	*!		*	*	
c.kabuto)-(**mu**shi)			*!		*
☞d.kabu**to**)-(mushi)					**

Ces trois premiers composés ne posent aucun problème particulier dans la mesure où ils ne comportent pas d'unité prosodique susceptible d'être analysée comme une syllabe lourde : à chaque fois, c'est bien la forme attendue qui l'emporte. On note en particulier que c'est le candidat *a*, *perusha-**ne**ko*, dans le tableau (148), celui qui maintient fidèlement l'accent lexical non final, qui est sélectionné. A cet égard, l'exemple suivant, *neba**da**-shuu*, se révèle crucial. Comme nous l'avons dit, le nom *shuu* présente un accent initial en surface, mais il comporte en réalité au niveau de sa forme lexicale, qui constitue l'input du tableau (151), un accent final.

(151) ***ne**bada* + *shu**u*** > *neba**da**-shuu* « état du Nevada »

/**ne**bada/ + /syu**R**/	NONF(μ)	FIDIO(A)	NONF(π)	ALIGNCA	ALIGND
a. nebada)-(**shu**u)		*!	*		*
b. nebada)-(shu**u**)	*!		*	*	
☞c. neba**da**)-(shuu)		*			**

Le candidat *a* présente une infraction fatale à FIDELITEIO (ACCENTTETE) puisque, dans sa forme d'input, c'est sur la more finale qu'il est accentué. C'est donc le candidat *c* qui, bien qu'il ne maintienne pas l'accent dans sa position originelle, apparaît vainqueur. Le maintien de l'accent final de la forme d'input, comme pour le candidat *b*, est impossible car on violerait alors NONFINALITE(μ). Le cas *neba**da**-shuu* se révèle en réalité identique à celui de *aba**re**-uma* en (149).

Voyons enfin ce qu'il advient avec *sunakku-**ba**a*, exemple problématique pour Kubozono. Rappelons que contrairement à *shuu*, le mot *baa* a bien son accent sous-jacent sur la more *ba*.

(152) *su**na**kku* + ***ba**a* > *sunakku-**ba**a* « snack bar »

/su**na**Qku/ + /**ba**R/	NONF(μ)	FIDIO(A)	NONF(π)	ALIGNCA	ALIGND
☞a. sunakku)-(**ba**a)			*		*
b.sunak**ku)**-(baa)		* !			**
c. sunakku)-(ba**a**)	* !	*	*	*	

Le candidat *c* comporte une infraction fatale à NONFINALITE(μ) et est éliminé, tout comme *b* qui enfreint FIDELITEIO(ACCENTTETE). C'est donc la forme *a*, dont l'accent lexical non final est fidèlement parsé, qui émerge victorieuse.

Notre analyse a donc l'avantage de se débarrasser de ce qui apparaît, chez Kubozono, comme une classe d'exceptions : *baa* et *fan*.

Demeure au rang d'exception lexicale dans notre approche, tout comme dans celle de Kubozono, le cas ***ni**ngyo* + ***hi**me* qui fait *nin**gyo**-hime* au lieu d'un **ningyo-**hi**me* attendu. Ainsi que nous l'avons signalé, il s'agit d'une

classe d’exceptions en liste fermée, numériquement peu importante, et qu’on doit donc se résoudre à marquer comme telle au niveau lexical.

On peut aller plus loin que Kubozono et étendre l’analyse à la classe des composés comportant un C2 long comme *kogata*° + ***ka****mera* > *kogata-****ka****mera* « petit appareil photo », *shi****ma****guni* + ***ko****njou* > *shimaguni-****ko****njou* « esprit insulaire », *yu****ki*** + *daruma*° > *yuki-****da****ruma* « bonhomme de neige », *ka****mi*** + *hi****ko****uki* > *kami-hi****ko****uki* « avion en papier », *kuchi*° + *yakusoku*° > *kuchi-****ya****kusoku* « promesse verbale », *nu****ka*** +*yoroko****bi*** **>** *nuka-****yo****rokobi* « fausse joie », ***wa****ka* + *mu****ra****saki* > *waka-mu****ra****saki* « mauve », qui ont été présentés en 6.3.1.

Nous considérons que le cas régulier pour les C2 longs est de conserver l’accent dans sa position d’origine sauf quand celui-ci est final. Dans ce cas, ou bien si le C2 est atone, un accent est attribué à l’initiale du C2. Nous ne traitons ici que les cas qui ne présentent aucune variation, que ce soit dans l’accentuation du composé ou dans celle du nom occupant la position de C2 (nous laissons donc de côté les exemples susceptibles de présenter plus d’une possibilité d’accentuation, du type *hidari*° + *u****chi****wa* > *hidari-u****chi****wa / hidari-****u****chiwa*, ou ***de****nki* + *noko****gi****ri / nokogi****ri*** > *denki-****no****kogiri*, discutés en 6.3.1).

Dans le premier exemple (tableau 153), c’est le candidat *kogata-****ka****mera* en *a*, dans lequel l’accent non final du trimore ***ka****mera* est maintenu dans sa position d’origine, qui l’emporte sur tous les autres candidats. Ces derniers contreviennent en effet à une ou plusieurs des quatre contraintes supérieures. Il en va de même pour le composé à C2 quadrimore du tableau (154), où c’est la forme *a* maintenant l’accent sur la more initiale de ***ko****njou* qui apparaît comme optimale.

(153) *kogata° + **ka**mera > kogata-**ka**mera*

/kogata°/ + /**ka**mera/	NONF(μ)	FIDIO(A)	NONF(π)	ALIGNCA	ALIGND
☞a. kogata)-(**ka**me)(ra) / (**ka**)(mera)					**
b. koga**ta)**-(kame)(ra)		* !			***
c. kogata)-(kame)(**ra**)	* !	*	*	*	
d. kogata)-(ka)(**me**ra)		* !	*	*	*

(154) *shi**ma**guni + **ko**njou > shimaguni-**ko**njou*

/si**ma**guni/ + /**ko**nzyoR/	NONF(μ)	FIDIO(A)	NONF(π)	ALIGNCA	ALIGND
☞ a. shimaguni)-(**ko**n)(jou)					***
b. shimagu**ni**)-(kon)(jou)		* !			****
c. shimaguni)-(kon)(**jo**u)		* !	*	*	*

Le tableau suivant illustre le cas d'un C2 à trois mores atone dans sa forme indépendante, et dans lequel il n'y a donc aucun accent originel à parser.

(155) *yu**ki*** + *daruma°* > *yuki-**da**ruma*

/yu**ki/** + /daruma°/	NONF(μ)	FIDIO(A)	NONF(π)	ALIGNCA	ALIGND
☞a. yuki)-(**da**ru)(ma) / (**da**)(ruma)					**
b. yuki)-(da**ru**)(ma)				*!	*
c. yuki)-(daru)(**ma**)	* !		*	*	
d. yu**ki**)-(daru)(ma)					*** !

C'est la forme *yuki-**da**ruma* en *a* qui sera sélectionnée. Ses concurrents les plus sérieux sont *b* et *d*, qui, comme elle, respectent les trois contraintes supérieures. Toutefois, le candidat *b* enfreint ALIGNCA de manière fatale, tandis que *d* présente une infraction de plus que *a* à ALIGND. Ils sont donc disqualifiés.

En (156), le C2 est un quadrimore dont l'accent originel est antépénultième. C'est ici le candidat *b* qui l'emporte, le seul qui respecte les trois contraintes les plus élevées, et notamment FIDELITEIO(ACCENTTETE), qu'enfreignent les candidats *a* et *c*.

(156) *ka**mi** + hi**ko**uki > kami-hi**ko**uki*

/ka**mi/** + /hi**ko**Rki/	NONF(μ)	FIDIO(A)	NONF(π)	ALIGNCA	ALIGND
a. kami)-(**hi**) (kou) (ki)		*!			***
☞ b. kami)-(hi) (**ko**u) (ki)				*	**
c. ka**mi**)-(hi) (kou) (ki)		*!			****
d. kami)-(hi) (kou) (**ki**)	*!	*	*	*	

Avec l'exemple suivant (157), nous retrouvons le cas d'un C2 atone, mais de structure cette fois quadrimorique. Le candidat *b kuchi-**ya**kusoku* est le meilleur, conformément à ce que l'on attend. Ses concurrents les plus sérieux sont les formes *a* et *e* avec accent antépénultième, dont l'élimination face à *b* est due au fait que l'accent est trop éloigné de la frontière entre les deux constituants (infraction à ALIGNCA), ainsi que le candidat *d*, qui présente quatre infraction à ALIGN(DROITE), alors que *b* n'en a que trois.

(157) *kuchi°* + *yakusoku°* > *kuchi-**ya**kusoku*

/kuti°/ + /yakusoku°/	NONF(μ)	FIDIO(A)	NONF(π)	ALIGNCA	ALIGND
a. kuchi)-(ya**ku**)(soku)				*!	**
☞b. kuchi)-(**ya**ku) (soku)					***
c. kuchi)-(yaku) (**so**ku)			* !	*	*
d. ku**chi**)-(yaku) (soku)					****!
e. kuchi)-(ya)(**ku**so)(ku)				* !	**

Dans le composé *nu**ka*** + *yoroko**bi*** en (158), l'accent d'origine du C2 ne peut être maintenu dans le composé puisque cela entraîne une violation fatale de NONFINALITE(μ), contrainte supérieure à FIDELITEIO(A). Le candidat *a* est donc exclu d'emblée. On doit se résoudre à sélectionner la forme optimale parmi toutes celles qui enfreignent FIDELITEIO (ACCENTTETE). C'est la contrainte la plus bas placée, ALIGNE(DROITE), qui va faire la différence, en permettant au candidat *b* de l'emporter face à *e*, dans la mesure où, toutes choses égales par ailleurs, *b* comporte une violation de moins que *e* à ALIGNE(DROITE).

(158) *nu**ka** +yoroko**bi** > nuka-**yo**rokobi*

/nu**ka/** + /yoroko**bi/**	NONF(μ)	FIDIO(A)	NONF(π)	ALIGNCA	ALIGND
a. nuka)- (yoro)(ko**bi**)	*!		*	*	
☞ b. nuka) - (**yo**ro)(kobi)		*			***
c. nuka)- (yoro)(**ko**bi)		*	*!	*	*
d. nuka)- (yo**ro**)(kobi)		*		*!	**
e. nu**ka**)- (yoro)(kobi)		*			**** !
f. nuka)- (yo)(**ro**ko)(bi)		*		* !	**

Le tableau (159) nous montre le cas d'un composé comportant un C2 quadrimore à accent antépénultième dont on s'attend à ce qu'il soit maintenu dans cette position même après composition. Et c'est bien ce qui se produit. L'une des formes en *a*, les seules qui respectent FIDELITEIO(ACCENTTETE), l'emporte sans difficulté face à toutes les autres qui, elles, présentent une infraction fatale à cette contrainte.

(159) ***wa**ka + mu**ra**saki > waka-mu**ra**saki*

/**wa**ka/ + /mu**ra**saki/	NONF(μ)	FIDIO(A)	NONF(π)	ALIGNCA	ALIGND
☞a.waka)-(mu**ra**)(saki) -(mu)(**ra**sa)(ki)				*	** **
b.waka)-(**mu**ra)(saki)		* !			***
c.wa**ka**)-(mura)(saki)		* !			****
d.waka)-(mura)(**sa**ki)		* !	*	*	*

En conclusion, nous soulignerons que le traitement proposé ici présente une amélioration sensible par rapport à celui de Kubozono. Primo, le recours à la contrainte ambivalente NONFINALITY(μ, σ), fort problématique, n'est plus utile. Seules NONFIN(μ) et NONFIN(PIED) sont maintenant nécessaires. Deuxièmement, les types *sunakku-**ba**a* et *eiga-**fa**n*, ramenés au rang d'exceptions chez Kubozono, n'en sont plus. En troisième lieu, notre analyse rend compte de manière unifiée des composés à C2 courts et longs. Enfin, et surtout, elle illustre de manière éclatante l'inutilité du recours à la syllabe, au profit de la more et du pied, confirmant ainsi les propositions que nous avons faites au cours du chapitre 5.

BIBLIOGRAPHIE

AKAMATSU, Tsutomu, 1997, *Japanese Phonetics, Theory and Practice*, Lincom Europa, Munich.

AKINAGA, Kazue, 1986, “Akusento gaisetsu“, in *Kôza Hôgengaku 1, Hôgen gaisetsu*, Kokusho Kankôkai, Tôkyô, pp. 97-115.

AKINAGA, Kazue, 2002, “Tôkyôgo no hatsuon to yure”, in *Gendai Nihongo Kôza 3*, Hida Y. & Satô T (éds), Meiji Shoin, Tôkyô, pp. 40-58.

AMANUMA, Yasushi, OOTSUBO, Kazuo, MIZUTANI, Osamu, 1989, *Nihongo Onseigaku* (édition révisée), Kurosio, Tôkyô.

ANGOUJARD, Jean-Pierre, 1997, *Théorie de la syllabe*, CNRS éditions, Paris.

ARISAKA, Hideyo, 1936, “Jôdai ni okeru sa-gyô no on’in », reproduit dans Arisaka, 1969, pp. 145-159.

ARISAKA, Hideyo, 1955, *Jôdai on’in kô*, Sanseidô, Tôkyô.

ARISAKA, Hideyo, 1969, *Kokugo on’inshi no kenkyû*, Sanseidô, Tôkyô.

ASTON, William George, 1872, *Grammar of the Japanese Written Language* (1ère édition), Luzac & Co, Londres, & Lane, Crawford & Co, Yokohama.

ASTON, William George, 1888, *A Grammar of the Japanese Spoken Language* (4ème édition), Lane, Crawford & Co, Yokohama.

ASTON, William George, 1904, *Grammar of the Japanese Written Language* (3ème édition), Luzac & Co, Londres, & Lane, Crawford & Co, Yokohama.

BAGEMIHL, Bruce, 1991, “Syllable structure in Bella Coola”, *Linguistic Inquiry* 22, pp. 589-646.

BECKMAN, Jill N., 1999, *Positional Faithfulness. An Optimality Theoretic Treatment of Phonological Asymmetries*, Garland Publishing, New York & London.

BECKMAN, Mary, 1982, “Segment duration and the ‘mora’ in Japanese”, *Phonetica* 39, pp. 113-135.

BECKMAN, Mary, 1996, “When is a syllable not a syllable ?”, in *Phonological Structure and Language Processing, Cross Linguistic*

Studies, T. Otake & A. Cutler (éds), Mouton de Gruyter, Berlin / New York, pp. 95-123.

BECKMAN, Mary & SHOJI, Atsuko, 1984, “Spectral and perceptual evidence for CV coarticulation in devoiced /si/ and /syu/ in Japanese”, *Phonetica* 41, pp. 61-71.

BLIN, Raoul & LABRUNE, Laurence, 2001, “Le lexique japonais”, *Faits de langues 17 coréen –japonais*, R. Blin & I. Tamba (éds), pp. 59-64.

BURZIO, Luigi, 1994, *Principles of English Stress*, (Cambridge Studies in Linguistics 72), Cambridge University Press, Cambridge.

BYBEE, Joan, 2001, *Phonology and Language Use*, (Cambridge Studies in Linguistics 94), Cambridge University Press, Cambridge.

CAMPBELL, Nick, 1999, “A study of Japanese speech timing from the syllable perspective”, *Journal of the Phonetic Society of Japan* 3-2, pp. 29-39.

CAMPBELL, W. N. & SAGISAKA, Yoshinori, 1991, “Moraic and syllable-level effects on speech timing”, *IEICJ Technical Report* SP90-107, pp. 35-40.

CHEN, Matthew Y., 2000, “From tone to accent”, *Cahiers de Linguistique d’Asie Orientale vol. 29-2*, pp. 179-203.

CHOMSKY, Noam & HALLE, Morris, 1968, *The Sound Pattern of English*, Harper & Row, New York.

CLEMENTS, George N. & GOLDSMITH, John, 1984, “Introduction”, in Clements, N. & Goldsmith, J (éds), *Autosegmental Studies in Bantu Tone*, Foris, Dortrecht, pp. 1-17.

COLEMAN, John, 1998, *Phonological Representations, their Names, Forms and Powers*, Cambridge University Press, Cambridge.

COLLADO, Diego, 1632, *Ars Grammaticae Iaponicae Lingua*, Rome.

COYAUD, Maurice, 1985, *L’ambiguïté en japonais écrit*, PAF, Paris.

CREISSELS, Denis, 1994, *Aperçu sur les structures phonologiques des langues négro-africaines* (2ème édition), Ellug (université Stendhal), Grenoble.

DANIELS, F.J., 1958, *The Sound System of Standard Japanese*, Kenkyûsha, Tôkyô.

DAVIS, Stuart, 1988, “Syllable onsets as a factor in stress rules”, *Phonology 5*, pp. 1-19.

DE CHÊNE, Brent, 1985 “r-epenthesis and the Japanese verb”, *Papers in Japanese Linguistics* 10, pp. 170-207.

DURAND, Jacques, 2005, “La phonétique classique : l’Association Phonétique Internationale et son alphabet”, in Nguyen, N., Wauquier-Gravelines, S., & Durand, J. (éds), *Phonologie et phonétique, forme et substance*, Hermès, Paris, pp. 25-59.

DURAND, Jacques & LAKS, Bernard, 1996, "Why phonology is one", in *Current Trends in Phonology, Models and Methods*, Durand J. & Laks B. (éds), CNRS / ESRI / Paris, pp. 3-13.

EVERETT, Daniel L. & EVERETT, Karen, 1984, "On the relevance of syllable onsets to stress placement", *Linguistic Inquiry 1*5, pp. 705-711.

GARDE, Paul, 1968, *L'Accent*, Presses Universitaires de France, Paris.

GARNIER, Catherine, 2001, "Histoire de l'écriture au Japon – Points de repère", *Faits de Langues coréen – japonais*, R. Blin & I. Tamba (éds), Ophrys, Paris, pp. 31- 42.

GAUCHAT, L. 1905, "L'unité phonétique dans le patois d'une commune", in *Aus Romanischen Sprachen und Literaturen*, Max Niemeyer, Halle, pp. 175-232.

GOLDSMITH, John, 1976, *Autosegmental and Metrical Phonology*, Blackwell, Oxford.

GOLSTON, Chris & VAN DER HULST, Harry, 1999, "Stricture is structure", in *The Derivational Residue in Phonological Optimality Theory*, B. Hermans & M. van Oostendorp (éds), John Benjamins, Amsterdam, pp. 153-173.

GOMEZ-IMBERT, Elsa, 2001, "More on the tone versus pitch accent typology : evidence from Barasana and other Eastern Tukanoan languages", *Proceedings of the Symposium. Cross-Linguistic Studies of Tonal Phenomena: Tongenesis, Japanese Accentology, and Other Topics*, Kaji S. (éd), Tôkyô University of Foreign Studies, Tôkyô, pp. 369-412.

HAGEGE, Claude & HAUDRICOURT, André, 1978, *La phonologie panchronique*, Presses Universitaires de France, Paris.

HALLE, Morris & VERGNAUD, Jean-Roger, 1987, *An Essay on Stress*, MIT Press, Cambridge.

HAMADA, Atsushi, 1954, "Hagyôon no mae no sokuon – p-on no hassei", *Kokugogaku* 16, reproduit dans Hamada, 1983, pp. 71-80.

HAMADA, Atsushi, 1951, "Chôon", *Jinbun Kenkyû* 2-5 & 6, reproduit dans Hamada, 1986, pp. 90-144.

HAMADA, Atsushi, 1960, "Rendaku to renjô", reproduit dans Hamada, 1984, pp. 89-109.

HAMADA, Atsushi, 1964, "Yôon", *Kokugo Kokubun* 33-5, reproduit dans Hamada,1984, pp. 56-71.

HAMADA, Atsushi, 1983, *Zoku Chôsen shiryô ni yoru Nihongo kenkyû*, Rinsen Shoten, Kyôto.

HAMADA, Atsushi, 1984, *Nihongo no shiteki kenkyû*, Rinsen Shoten, Kyôto.

HAMADA, Atsushi, 1986, *Kokugoshi no shomondai*, Waizumi Shoin, Tôkyô.

HAMANO, Shoko, 1998, *The Sound Symbolic System of Japanese*, *Studies in Japanese Linguistics*, CSLI Publications & Kurosio, Stanford & Tôkyô.

HAMANO, Shoko, 2000, “Voicing of obstruents in Old Japanese: evidence from the sound symbolic stratum”, *Journal of East Asian Linguistics* 9:3, pp. 207-225.

HARAGUCHI, Shôsuke, 1977, *The Tone Pattern of Japanese: an Autosegmental Theory of Tonology*, Kaitakusha, Tôkyô.

HARAGUCHI, Shôsuke, 1991, *A Theory of Stress and Accent*, Foris Publications, Dordrecht.

HARAGUCHI, Shôsuke, 1996, “Syllable, mora and accent”, in *Phonological Structure and Language Processing*, *Cross-linguistic Studies*, T. Otake & A. Cutler (éds), Mouton de Gruyter, Berlin, New York, pp. 45-75.

HARAGUCHI, Shôsuke, 1999, “Accent”, in *The Handbook of Japanese Linguistics*, Tsujimura N. (éd), Blackwell, Oxford, pp. 1-30.

HARAGUCHI, Shôsuke, 2003, “The phonology-phonetics interface and syllable theory”, in *The phonological spectrum*, volume 2, J. van de Weijer *et al*. (éds), John Benjamins, Amsterdam, pp. 31-58.

HASHIMOTO, Mantarô, 1977, “On’in no taikei to kôzô”, in *Iwanami Kôza Nihongo 5*, Iwanami Shoten, Tôkyô, pp. 1-29.

HASHIMOTO, Shinkichi, 1928, “Ha-gyô shiin no hensen ni tsuite”, reproduit dans Hashimoto S. 1950, pp. 29-45.

HASHIMOTO, Shinkichi, 1937, “Kodai kokugo no on’in ni tsuite”, reproduit dans Hashimoto S., 1950, pp. 105-199.

HASHIMOTO, Shinkichi, 1950, *Kokugo on’in no kenkyû*, Iwanami Shoten, Tôkyô.

HATTORI, Shirô, 1951, “Genshi nihongo no akusento”, in *Kokugo akusento ronsô*, Terakawa K. (éd), Hôsei Daigaku Shuppan, Tôkyô, pp. 45-65.

HATTORI, Shirô, 1954, “On’inron kara mita kokugo no akusento”, *Kokugo Kenkyû* 2-3, reproduit dans Shibata *et al.*, 1980, pp. 364-403.

HATTORI, Shirô, 1955, “On’inron”, *Kokugogaku* 22, reproduit dans Shibata *et al.*, 1980, pp. 157-185.

HATTORI, Shirô, 1960, *Gengogaku no hôhô*, Iwanami shoten, Tôkyô.

HATTORI, Shirô, 1961, “Prosodeme, syllable structure and laryngeal phonemes”, *Bulletin of the Summer Institute of Linguistics* 1, reproduit dans Shibata *et al.* (1980), pp. 186-218.

HATTORI, Shirô, 1976, “Jôdai nihongo no boin onso ha muttsu de atte yattsu de ha nai”, *Gengo* 5-12

HAYASHI, Chikafumi, 1992, "Ha-gyô ten'on ha naze Heian jidai ni okotta ka", *Kokugo to Kokubungaku* 69:11, pp. 110-119.

HAYASHI, Ooki (éd), 1982, *Zusetsu Nihongo*, Kadokawa Shoten, Tôkyô.

HAYATA, Teruhiro, 1980, "Nihongo no onseimen de no shôryaku", *Gengo Seikatsu* 339, pp. 48-54.

HAYES, Bruce, 1989, "Compensatory lengthening in moraic phonology", *Linguistic Inquiry* 20, pp. 253-306.

HAYES, Bruce, 1995, *Metrical Stress Theory – Principles and Case Studies*, The University of Chicago Press, Chicago.

HIGURASHI, Yoshiko, 1983, *The Accent of Extended Word Structures in Tokyo Japanese*, Educa Inc, Tôkyô.

HIRANO, Takanori, 1974, "Rendaku no kisokusei to kigen", *Bungaku Kenkyû* 71-3.

HIRAYAMA, Teruo, 1957, *Nihongo onchô no kenkyû*, Meiji shoin, Tôkyô.

HOFFMAN, J.J. 1868, *A Japanese Grammar*, A. W. Sythoff, Leiden.

HOMMA, Yayoi, 1981, "Durational relationships between Japanese stops and vowels", *Journal of Phonetics 9*, pp. 273-281.

HYMAN, Larry, 2001a, "Privative Tones in Bantu", in *Proceedings of the Symposium. Cross-Linguistic Studies of Tonal Phenomena: Tonogenesis, Japanese Accentology, and Other Topics*, Kaji S. (éd), Tôkyô University of Foreign Studies, Tôkyô, pp. 237-258.

HYMAN, Larry, 2001b, "Tone Systems", in Haspelmath, M. *et al.* (éds), *Language Typology and Language Universals*, vol. 2, Walter de Gruyter, Berlin, pp. 1367-1380.

HYMAN, Larry, 2003 [1985], *A Theory of Phonological Weight*, Foris, Dordrecht.

IMADA, Shigeko, 1981, *Hatsuon*, *Kyôshiyô nihongo kyôiku handobukku 6*, Kokusai Kôryû Kikin, Tôkyô.

IMAE, Kuniharu, 1960, "Nihongo no digram no sôtai hindo to sono tokusei", *Shinrigaku Hyôron* 4-1.

INOUE, Fumio, 1993, "Shiin no hatsuon no henka", in *Kôza nihongo to nihongo kyôiku, 2 Nihongo no onsei – on'in (1)*, Miyaji S. *et al.* (éds), Meiji Shoin, Tôkyô, pp. 109-134.

INOUE, Fumio, 2002, "Seiyôgo no hatsuon no eikyô", in *Gendai Nihongo Kôza 3*, Hida Y. & Sato T. (éds), Meiji Shoin, Tôkyô, pp. 59-84.

ITÔ, Junko, 1990, "Prosodic minimality in Japanese", Chicago Linguistic Society 26, vol. 2, *Parasession on the Syllable in Phonetics and Phonology*, Deaton K. *et al.* (éds), Chicago Linguistic Society, Chicago, pp. 213-239.

ITÔ, Junko & MESTER, Armin, 1986, "The phonology of voicing in Japanese: theoretical consequences for morphological accessability", *Linguistic Inquiry* 17, pp. 49-73.

ITÔ, Junko & MESTER, Armin, 1992, “Weak layering and word binarity”, ms. (reproduit en 2003 dans *A New Century of Phonology and Phonological Theory, Festschrift for Dr. Haraguchi*, Kaitakusha, Tôkyô).

ITÔ, Junko & MESTER, Armin, 1995a, “Japanese phonology”, in *The Handbook of Phonological Theory*, J. Goldsmith (éd), Blackwell, Cambridge & Oxford, pp. 817-838.

ITÔ, Junko & MESTER, Armin, 1995b, “The core-periphery structure of the lexicon and constraints on reranking”, in *Papers in Optimality Theory*, J. N. Beckman, L. Walsh Dickey & S. Urbanczyk (éds), GLSA, University of Masachussets, Amherst, pp. 181-209.

ITÔ, Junko & MESTER, Armin, 1996, “Stem and word in Sino-Japanese”, in *Phonological Structure and Language Processing, Cross-linguistic Studies*, Otake T. & A. Cutler (éds), Mouton de Gruyter, Berlin / New York, pp. 13-44.

ITÔ, Junko & MESTER, Armin, 1997, “Correspondance and compositionality: the ga-gyô variation in Japanese phonology”, in *Derivations and Constraints in Phonology*, I. Roca (éd), Oxford University Press, Oxford, pp. 419-462.

ITÔ, Junko & MESTER, Armin, 2003, *Japanese Morpho-phononemics. Markedness and Word Structure*, MIT Press, Cambridge.

Jidai Betsu Kokugo Daijiten, Sanseidô, Tôkyô, 1967.

JINBÔ, Kaku, 1928, “Kokugo no onseijô no tokushitsu”, *Kokugo to Kokubungaku* 4-4, reproduit dans Shibata *et al*., 1980, pp. 5-15.

JÔO, Hakutarô, 1977, “Gendai nihongo no on’in”, in *Iwanami Kôza Nihongo 5 On’in*, Ôno S. & Shibata T. (éds), Iwanami shoten, Tôkyô, pp. 107-145.

KAGEYAMA, Tarô, 1976/1977, “Incorporation in Sino-Japanese verbs”, *Papers in Japanese Linguistics 5*,pp. 117-156.

KAGER, René, 1997, “Rythmic vowel deletion in Optimality Theory”, in I. Roca (éd), *Derivations and Constraints in phonology*, Clarendon Press, Oxford, pp. 463-499.

KAGER, René, 1999, *Optimality Theory*, Cambridge Textbooks in Linguistics, Cambridge University Press, Cambridge.

KAJI, Shigeki (éd), 1999, *Cross-linguistic Studies of Tonal Phenomena. Tonogenesis, Typology and Related Topics (Proceedings of the Symposium)*, Institute for the Study of Languages and Cultures of Asia and Africa, Tôkyô University of Foreign Studies, Tôkyô.

KAJI, Shigeki (éd), 2001, *Cross-linguistic Studies of Tonal Phenomena. Tonogenesis, Japanese Accentology and Other Topics (Proceedings of the Symposium)*, Institute for the Study of Languages and

Cultures of Asia and Africa, Tôkyô University of Foreign Studies, Tôkyô.

KAJI, Shigeki (éd), 2003, *Cross-linguistic Studies of Tonal Phenomena. Tonogenesis, Historical Development, Phonetics of Tone and Descriptive Studies, (Proceedings of the Symposium)*, Institute for Languages and Cultures of Asia and Africa, Tôkyô University of Foreign Studies, Tôkyô.

KAMEI, Takashi, 1956, "Ga-gyô no kana", *Kokugo to Kokubungaku*, reproduit dans Kamei, 1984, pp. 1-25.

KAMEI, Takashi, 1970, "Suzume siu siu", reproduit dans Kamei, 1984.

KAMEI, Takashi, 1984, *Nihongo no sugata to kokoro*, Yoshikawa Kôbunkan, Tôkyô.

KAMEI, Takashi, 1997, "Nihongo no rekishi", in *Nihon rettô no kotoba*, Kamei T., Kôno R. & Chino E. (éds), Sanseidô, Tôkyô, pp. 107-153.

KANO, Yoshimitsu, 1998, *Kanji no naritachi jiten*, Tôkyôdô, Tôkyô.

KARLGREN, Bernhard, 1957, *Grammata serica recensa* (réimpression éd. SMC, Taiwan, 1996);

KASUGA, Kazuo, 1991 (nouvelle édition), *Kokugoshi gaisetsu*, Yûseidô, Tôkyô.

KATADA, Fusa, 1990, "On the representation of moras: evidence from a language game", *Linguistic Inquiry* 21, pp. 641-646.

KATAYAMA, Motoko, 1995, "Loanword accent and minimal reranking in Japanese", *Phonology at Santa Cruz*, vol. 4, 1995, pp. 1-12.

KAWAGOE, Itsue & ARAI, Masako, 2002, "Shakuyôgo ni okeru sokuon", *Onsei Kenkyû* (Journal of the Phonetic Society of Japan) 6-1, pp. 53-66.

KAWAKAMI, Shin, 1957, "Jun akusento ni tsuite", *Kokugo Kenkyû* 7.

KAWAKAMI, Shin, 1961, "Kotoba no kireme to onchô", *Kokugakuin Zasshi* 62-5.

KAWAKAMI, Shin, 1977, *Nihongo onsei gaisetsu*, Ôfûsha, Tôkyô.

KELLY, Michael H., 2004, "Word onset patterns and lexical stress in English", *Journal of Memory and Language* 50, pp. 231-244.

KENSTOWICZ, Michael, 1994a, *Phonology in Generative Grammar*, Blackwell, Oxford.

KENSTOWICZ, Michael, 1994b, "Sonority-driven stress", ms., Rutgers Optimality Archives.

KINDA-ICHI, Haruhiko & MAËS, Hubert, 1978, *Phonologie du japonais standard*, *Travaux de linguistique japonaise, volume V*, Université Paris 7, Paris.

KINDAICHI, Haruhiko, 1942, "Gagyô bion-ron", reproduit dans Kindaichi, 1972a, pp. 168-197.

KINDAICHI, Haruhiko, 1950, “Satooya to satôya”, reproduit dans Kindaichi, 1972a, pp. 133-153.

KINDAICHI, Haruhiko, 1960, “Nihongo no akusento no tokushitsu”, reproduit dans Kindaichi, 1972a, pp. 198-230.

KINDAICHI, Haruhiko, 1963, “Hatsuon kara mita nihongo”, reproduit dans Kindaichi, 1972a, pp. 113-132.

KINDAICHI, Haruhiko, 1972a, *Nihongo on’in no kenkyû*, Tôkyôdô Shuppan, Tôkyô.

KINDAICHI, Haruhiko, 1972b, “Onsetsu, môra oyobi haku”, reproduit dans Kindaichi, 1972a, Tôkyôdô Shuppan, Tôkyô, pp. 58-77.

KINDAICHI, Haruhiko, 1974, *Kokugo akusento no shiteki kenkyû*, Hanawa Shobô, Tôkyô.

KINDAICHI, Haruhiko, 1976, “Rendaku no kai”, *Sophia Linguistica* 2, pp. 1-22.

KINDAICHI, Haruhiko, 1977, “Akusento no bunpu to henkô”, *in Iwanami Kôza Nihongo 11 Hôgen*, Ôno S. & Shibata T. (éds), Iwanami shoten, Tôkyô, pp. 129-180.

KINDAICHI, Haruhiko & AKINAGA Kazue (éds), 2001, *Shinmeikai Nihongo akusento jiten*, Shinmeikai, Tôkyô.

KISHIDA, Takeo, 1984, *Kokugo on’in henka no kenkyû*, Musashino Shoin, Tôkyô.

KISSEBERTH, Charles W, 2001, “Bantu perspectives on Yukihiko Nakai’s ‘The History of the Kyoto Accent’”, in *Proceedings of the Symposium Cross-Linguistic Studies of Tonal Phenomena: Tonogenesis, Japanese Accentology, and Other Topics*, Kaji S. (éd), Tôkyô University of Foreign Studies, Tôkyô, pp. 145-151.

KKK, *voir* Kokuritsu Kokugo Kenkyûjo.

KOBAYASHI, Akemi, 1981, “Ennin no kijutsu suru sansukuritto onsetsu *ca* no onka”, *Ôsaka gaikokugo Daigaku Gakuhô* 52, pp. 63-80.

Kokuritsu Kokugo Kenkyûjo, 1964, *Gendai zasshi 90-shu no yôgo yôji daisan bunsatsu, Kokuritsu Kokugo Kenkyûjo hôkoku* 25, Hideo Shuppan, Tôkyô.

Kokuritsu Kokugo Kenkyûjo, 1984, *Goi no kenkyû to kyôiku (1)*, (Nihongo Kyôiku Shidô Sankôsho 12), Kokuritsu Kokugo Kenkyûjo, Tôkyô.

Kokuritsu Kokugo Kenkyûjo, 1990, *Nihongo no boin, shiin, onsetsu*, (Kokuritsu Kokugo Kenkyûjo Kenkyû Hôkoku 100), Hideo Shuppan, Tôkyô.

Kokuritsu Kokugo Kenkyûjo, 2004, *Nihongo hanashi kotoba corpus* (the corpus of spontaneous Japanese), accessible sur http://www.kokken.go.jp.

KOMATSU, Hideo, 1981, *Nihongo no on’in (Nihongo no Sekai 7)*, Chûô Kôronsha, Tôkyô.

KOMATSU, Hideo, 1999, *Nihongo ha naze henka suru ka*, Kasama Shoin, Tôkyô.

KONDO, Mariko, 1997, *Mechanisms of Vowel Devoicing in Japanese*, Thèse de doctorat, Université d'Edinbourg.

KOORI, Shirô, 1997, "Nihongo no intonêshon, kata to kinô", in *Nihongo no onsei 2. Akusento, intoneeshon, rizumu to pôzu*, Sugito M. (éd), Sanseidô, Tôkyô, pp. 169-202.

KUBOZONO, Haruo, 1989, "The mora and syllable structure in Japanese: evidence from speech errors", *Language and Speech* 32-3, pp. 249-278.

KUBOZONO, Haruo, 1993, *The Organization of Japanese Prosody*, Kurosio, Tôkyô.

KUBOZONO, Haruo, 1994, "Nihongo no onsetsuryô ni tsuite", *Kokugogaku* 178, pp. 7-17.

KUBOZONO, Haruo, 1995a, *Gokeisei to on'in kôzô*, Kurosio, Tôkyô.

KUBOZONO, Haruo, 1995b, "Constraint interaction in Japanese phonology: evidence from compound accent", *Phonology at Santa Cruz* 4, 21-38.

KUBOZONO, Haruo, 1995c, "Perceptual evidence for the mora in Japanese", in B. Cornell & A. Arvaniti (éds), *Papers in Laboratory Phonology IV*, Cambridge University Press, Cambridge, pp. 141-156.

KUBOZONO, Haruo, 1996, "Syllable and accent in Japanese : evidence from loanword accentuation", *Onsei Kaihô* 211, pp. 71-82.

KUBOZONO, Haruo, 1997, "Lexical markedness and variation: a nonderivational account of Japanese compound accent", B. Agbayani et S-W. Tang (éds), *Proceedings of the 15th West Coast Conference on Formal Linguistics*, CSLI publications, Stanford University, pp. 273-287.

KUBOZONO, Haruo, 1998a, "Akusento kenkyû no topikkusu", *Nihongogaku* 17-3, pp. 4-13.

KUBOZONO, Haruo , 1998b, "Môra to onsetsu no huhensei", *Onsei Kenkyû* 2-1, pp. 5-15.

KUBOZONO, Haruo, 1999, "Mora and Syllable", in *The Handbook of Japanese Linguistics*, Tsujimura N. (éd), Blackwell, Oxford, pp. 31-61.

KUBOZONO, Haruo, 2001a, "Comments on 'Privatives Tones' in Bantu", in *Proceedings of the Symposium. Cross-Linguistic Studies of Tonal Phenomena: Tonogenesis, Japanese Accentology, and Other Topics*, Kaji S. (éd), Tôkyô University of Foreign Studies, Tôkyô, pp. 259-265.

KUBOZONO, Haruo, 2001b, "Epenthetic vowels and accent in Japanese: facts and paradoxes", in *Issues in Japanese Phonology and*

Morphology, J. van de Weijer & T. Nishihara (éds), Mouton de Gruyter, Berlin, pp. 111-140.

KUBOZONO, Haruo, 2003, "The syllable as a unit of prosodic organisation in Japanese", in *The Syllable in Optimality Theory*, C. Féry & R. van de Vijver (éds), Cambridge University Press, Cambridge, pp. 99-122.

KUBOZONO, Haruo & FUJIURA, Yayoi, 2004, "Morpheme-dependent nature of compound accent in Japanese : an analysis of 'short' compounds", in *On'in Kenkyû* 7, The Phonological Society of Japan (éd), Kaitakusha, Tôkyô, pp. 9-16.

KUBOZONO, Haruo, ITÔ, Junko & MESTER, Armin, 1997a, "On'in kôzô kara mita go to ku no gyôkai: hukugô meishi akusento no bunseki", in *Bunpô to onsei 1*, Sugitô M. (éd), Kurosio, Tôkyô, pp. 147-166.

KUBOZONO, Haruo, ITÔ, Junko & MESTER, Armin, 1997b, "Nonfinality in Japanese phonology", *Proceedings of the 16th International Congress of Linguists* (Cdrom), Pergamon, Oxford, article n° 0174.

KURISU, Kazutaka, 2000, "Richness of the base and root fusion in Sino-Japanese", *Journal of East Asian Linguistics* 9 :2, pp. 147-185.

LABOV, William, 1976, "Le cadre social du changement linguistique", in *Sociolinguistique*, Editions de Minuit, Paris, pp. 352-434.

LABRUNE, Laurence, 1993, "A propos d'un trait typologique du japonais: l'absence de *r* à l'initiale des mots indépendants de *Yamato kotoba*", *Ebisu- Etudes Japonaises* 2, pp. 7-21.

LABRUNE, Laurence, 1995, "Quelques remarques sur la morpho-phonologie des mots Yamato", in *Japon Pluriel*, Philippe Picquier, Arles, pp. 339-345.

LABRUNE, Laurence, 1996, "La formation des désinences verbales en japonais ancien", *Cipango Cahiers d'Etudes Japonaises* 5, pp. 141-171.

LABRUNE, Laurence, 1997, "Inertie phonologique, absences de marques et sous-spécification: la consonne *r* en japonais", *Absence de marque et représentation de l'absence 2*, *Travaux Linguistiques du Cerlico*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, pp. 245-267.

LABRUNE, Laurence, 1998a, "Les consonnes voisées (*dakuon*) dans la phonologie du japonais et l'histoire de leur représentation graphique", *Japon pluriel 2*, Philippe Picquier, Arles, pp. 295-304.

LABRUNE, Laurence, 1998b, "De l'iconicité en japonais: suffixes en *r* + voyelle et réduplication", *Cahiers de Linguistique Asie Orientale*, vol. 27 n° 1, pp. 79-118.

LABRUNE, Laurence, 1999, "Variation intra et inter-langue : morpho-phonologie du *rendaku* en japonais et du *sai-sios* en coréen", *Cahiers de Grammaire* 24, pp. 117-152.

LABRUNE, Laurence, 2001, “Structure de la syllabe japonaise”, *Faits de Langues coréen – japonais*, R. Blin & I. Tamba (éds), Ophrys, Paris, pp. 111- 122.

LABRUNE, Laurence, 2005, “Autour de la syllabe : les constituants prosodiques mineurs en phonologie”, in *Phonologie et phonétique, forme et substance*, N. Nguyen, S. Wauquier-Gravelines & J. Durand (éds), Hermès, Paris, pp. 95-116.

LABRUNE, Laurence & TAKAYAMA Tomoaki, 2004, “Phonologie de p en japonais”, in *Japon Pluriel 5*, Philippe Picquier, Arles, pp. 365-377.

LAWRENCE, Wayne, 1999, “Ha-gyôon no mae no sokuon – gendaigo ni okeru /Qh/”, *Kokugogaku* 199, pp. 16-27.

LOVEDAY, Leo J., 1996, *Language Contact in Japan, a Sociolinguistic History*, Clarendon Press, Oxford.

LOWENSTAMM, Jean, 1996, “CV as the only syllable type”, in *Current Trends in Phonology*, vol. 2, B. Laks & J. Durand (éds), CNRS / ESRI / Un. Paris X, Paris, pp. 419-441.

LYCHE, Chantal, 2005, “Des règles aux contraintes : quelques aspects de la théorie de l’optimalité”, in *Phonologie et phonétique, forme et substance*, N. Nguyen, S. Wauquier-Gravelines & J. Durand (éds), Hermès, Paris, pp. 209-240.

MABUCHI, Kazuo, 1959, “Jôdai – chûko ni okeru sa-gyô tôon no onka”, *Kokugo to Kokubungaku* 36-1, pp. 60-67.

MABUCHI, Kazuo, 1971, *Kokugo On’inron*, Kasama Shoin, Tôkyô.

MADDIESON, Ian, 1978, “Universals of tone”, in *Universals of Human Language vol. 2 Phonology*, J. Greenberg (éd), Stanford University Press, Stanford, pp. 335-365.

MADDIESON, Ian, 1984, *Patterns of Sounds*, Cambridge University Press, Cambridge.

MAEKAWA, Kikuo, 1993, “Boin no museika”, in *Kôza nihongo to nihongo kyôiku, 2 Nihongo no onsei – on’in (1)*, Miyaji S. *et al.* (éds), Meiji Shoin, Tôkyô, pp. 135-153.

MARTIN, Samuel, 1952, *Morphophonemics of Standard Colloquial Japanese*, (*Language Dissertation* 47), The Linguistic Society of America, Baltimore.

MARTIN, Samuel, 1987, *The Japanese Language through Time*, Yale University Press, New Haven & Londres.

MASE, Yoshio & SATÔ, Hirokazu, 1993, “Tôkyôgo akusento no tayôsei”, *Kôza nihongo to nihongo kyôiku, 2 Nihongo no onsei – on’in (1)*, Miyaji S. *et al.* (éds), Meiji Shoin, Tôkyô, pp. 206-232.

MATSUMORI, Akiko, 2003, “Akusento Kenkyû no dôkô to tenbô 2 (Gendaigo chûshin)”, in *Asakura Nihongo Kôza 3*, Kitahara Yasuo (éd.), Asakura Shoten, Tôkyô, pp. 261-277.

MATSUMOTO, Katsumi, 1975, “Kodai nihongo boin soshiki kô”, *Kanazawa daigaku hôbungaku-bu ronbun (bungaku-hen)* 22, pp. 83-152.

MCCAWLEY, James, 1968, *The Phonological Component of a Grammar of Japanese*, Mouton, La Haye.

MEHLER, Jacques, DOMMERGUES, Jean-Yves, FRAUENFELDER, Ulrich, SEGUI, Juan, 1981, “The syllable’s role in speech segmentation”, *Journal of Verbal Learning and Verbal Behavior* 20, pp. 298-305.

MESTER, Armin & ITÔ, Junko, 1989, “Feature predictability and underspecification: palatal prosody in Japanese mimetics”, *Language* 65, pp. 258-293.

MIYATA, Kôichi, 1927, “Atarashii akusento-kan to akusento hyôkihô”, *Onsei no Kenkyû* 1, reproduit dans Shibata *et al.*, 1980, pp. 327-332.

MORAIS, José, 1994, *L’Art de lire*, Odile Jacob, Paris.

MORISHIGE, Satoshi, 1975, “Jôdai tokushu kanadukai to ha nani ka”, *Man’yô* 89, pp. 1-47.

NAKADA, Norio & HAYASHI, Chikahumi, 1982, *Nihon no kanji, (Nihongo no sekai* 4), Chûô Kôronsha (réédition 2000, Chûkô bunkô), Tôkyô.

NAKAI, Yukihiko, 2001, “The History of the Kyôto Accent”, in *Cross-linguistic Studies of Tonal Phenomena. Tonogenesis, Japanese Accentology and Other Topics (Proceedings of the Symposium)*, S. Kaji (ed), Institute for the Study of Languages and Cultures of Asia and Africa, Tôkyô University of Foreign Studies, Tôkyô, pp. 129-143.

NASU, Akio, 1996, “Niji kango ni okeru sokuonka genshô – saitekisei riron ni yoru bunseki”, *Onsei Gakkai Kaihô* 213, pp. 27-39.

NESPOR, Marina & VOGEL, Irene, 1986, *Prosodic Phonology*, Foris, Dordrecht.

NGUYEN, Noël, WAUQUIER-GRAVELINES, Sophie, & DURAND, Jacques (éds), 2005, *Phonologie et phonétique, forme et substance*, Hermès, Paris.

NHK (Nippon Hôsô Kyôkai), 1985, *Onsei gaido*, Nippon Hôsô Shuppan Kyôkai, Tôkyô.

NHK (Nippon Hôsô Kyôkai), 1998, *Nihongo hatsuon akusento jiten*, NHK Hôsô Bunka Kenkyûjo (éd), Nihon Hôsô Shuppan Kyôkai, Tôkyô.

ODDEN, David, 1999, “Typologial issues in tone and stress in Bantu”, in *Proceedings of the Symposium. Cross-Linguistic Studies of Tonal Phenomena: Tonogenesis, Typology, and Related Topics*, Kaji S. (éd), Tôkyô University of Foreign Studies, Tôkyô, pp. 187-215.

OKUMURA, Mitsuo, 1972, “Kodai no on’in”, in *Kôza kokugoshi 2, on’in – moji*, Nakata Norio (éd), Taishûkan, Tôkyô.

OKUMURA, Mitsuo, 1980, “Rendaku”, in *Kokugogaku Daijiten*, Kokugo Gakkai (éd), Tôkyôdô Shuppan, Tôkyô, pp. 925-926.

OGAWA, Shinji, 2004, “Sino-Japanese word accent and syllable structure”, in *On’in Kenkyû / Phonological Studies* 7, The Phonological Society of Japan (éd), Kaitakusha, Tôkyô, pp. 41-48.

ÔNO, Susumu, 1980, *Nihongo no seiritsu*, (*Nihongo no Sekai 1)*, Chûô Kôronsha, Tôkyô.

OTAKE, Takashi, HATANO, Giyô, CUTLER, Anne, MEHLER, Jacques, 1993, “Mora or syllable : speech segmentation in Japanese”, *Journal of Memory and Language* 32, pp. 358-378.

PARADIS, Carole & PRUNET, Jean-François (éds), 1991, *The Special Status of Coronals, Internal and External Evidence*, (*Phonetics and Phonology vol. 2)*, Academic Press, Londres.

PIERREHUMBERT, Janet, & BECKMAN, Mary, 1988, *Japanese Tone Structure*, MIT Press, Cambridge (MA) & Londres.

POSER, William, 1984, *The Phonetics and Phonology of Tone and Intonation in Japanese*, thèse de doctorat, MIT.

POSER, William, 1990, “Evidence for foot structure in Japanese”, *Language* 66.1, pp. 78-105.

PRINCE, Alan, & SMOLENSKY, Paul, 1993, *Optimality Theory: Constraint Interaction in Generative Grammar*, ms., Rutgers University Center for Cognitive Science.

RODRIGUEZ, João, 1604-1608, *Arte da lingoa de Iapam*, Nagasaki. Réédition moderne et traduction en japonais par Doi Tadao sous le titre *Nihon Daibunten*, Sanseidô, Tôkyô, en 1955.

ROSEN, Eric, 2003, “Systematic irregularity in Japanese *Rendaku* : how the grammar mediates patterned lexical exceptions”, *Revue Canadienne de Linguistique* 48(1/2), pp. 1-37.

SAITÔ, Yoshio, 1997, *Nihongo onseigaku nyûmon*, Sanseidô, Tôkyô.

SAITÔ, Yoshio, 2003, “Gendai nihongo no onsei, bunsetsuon to onseikigô”, in *Asakura Nihongo Kôza 3*, Kitahara Yasuo (éd.), Asakura Shoten, Tôkyô, pp 11-21.

SAKUMA, Kanae, 1929, *Nihon Onseigaku*, Hokuseidô, Tôkyô (réédité aux éditions Kasama en 1963).

SATO, Hirokazu, 1989, “Hukugôgo ni okeru akusento kisoku to rendaku kisoku”, in *Kôza nihongo to nihongo kyôiku, 2 Nihongo no onsei – on’in (1)*, Miyaji S. *et al.* (éds), Meiji Shoin, Tôkyô, pp. 233-265.

SCHOURUP, Lawrence, & TAMORI, Ikuhiro, 1992, “Japanese palatalization in relation to theories of restricted underspecification”, *Gengo Kenkyû* 101, pp. 107-145.

SHIBATA, Takeshi, 1955, “Nihongo no akusento taikei”, *Kokugogaku* 21, reproduit dans Shibata *et al.*, 1980, pp. 404-442.

SHIBATA, Takeshi, 1994, “Gairaigo ni okeru akusentokaku no ichi”, in *Kokugo Ronkyû 4 Gendaigo – Hôgen no kenkyû*, Satô Kiyoji (éd), Meiji Shoin, Tôkyô, pp. 418-388 (1-31).

SHIBATA, Takeshi & SHIBATA, Ritei, 1994, “Akusento ha dôongo wo dono teido benbetsu shiuru ka”, *Keiryô Kokugogaku* 17-7, pp. 311-323.

SHIBATA, Takeshi, KITAMURA, Hajime & KINDAICHI, Haruhiko (éds), 1980, *On’in*, (*Nihon no Gengogaku, vol. 2)*, Taishûkan, Tôkyô.

SHIMIZU HAN, Mieko, 1962, *Japanese Phonology, An Analysis Based upon Sound Spectograms*, Kenkyûsha, Tôkyô.

SHINOHARA, Shigeko, 1997, *Analyse phonologique de l’adaptation japonaise des mots étrangers*, Thèse de doctorat, université Paris III.

SHINOHARA, Shigeko, 2000, “Default accentuation and foot structure in Japanese : evidence from Japanese adaptations of French words”, *Journal of East Asian Linguistics* 9, pp. 55-96.

SHINOHARA, Shigeko, 2002, “Metrical constraints and word identity in Japanese compound nouns”, *MIT Working Papers in Linguistics* 42, pp. 311-328.

SHIROSE, Ayako, KUBOZONO, Haruo, KIRITANI, Shigeru, 1997, “The acquisition of compound accent in Japanese”, *Proceedings of the 16th International Congress of Linguists* (Cdrom), Pergamon, Oxford, article n° 0186.

SMITH, Jennifer L., 1998, “Noun faithfulness: evidence from accent in Japanese dialects”, in *Japanese-Korean Linguistics*, volume 7, Akatsuka N. *et al* (éds), Stanford CSLI, Stanford, pp. 611-627.

SUKEGAWA, Yasuhiko, MAEKAWA, Kikuo & UEHARA, Satoshi, 1999, “Nihongo chôboin no tanboinka genshô wo meguru shoyôin no jikken onseigakuteki kenkyû to onsei kyôiku he no shisa”, in *Gengogaku to Nihongo kyôiku*, Alam Sasaki Yukiko (éd), Kurosio, Tôkyô, pp. 81–94.

SUZUKI, Hisami, 1995, “Minimal words in Japanese”, *Proceedings of the CLS* 31, Chicago, pp. 448-463.

TAKAYAMA, Michiaki, 1992, “Seidaku shokô”, in *Nihon Ronkyû 2. Koten Nihongo to jisho*, Izumi Shoin, Tôkyô, pp. 17-56.

TAKAYAMA, Tomoaki, 1995, “Sokuon ni yoru hukugô no takuritsu”, *Kokugogaku* 182, pp. 15-27.

TAKAYAMA, Tomoaki, 2003, “Gendai nihongo no on’in to sono kinô”, in *Asakura Nihongo Kôza 3*, Kitahara Yasuo (éd.), Asakura Shoten, Tôkyô, pp 22-42.

TAKEUCHI, Lone, 1999, *The structure and History of Japanese, from Yamatokotoba to Nihongo*, Longman, Londres.

TAMBA, Akira, 1974, *La structure musicale du Nô*, Klincksieck, Paris.

TANAKA, Shin-ichi, 1998, "Hutto-nai ni okeru boin no kikoe to hukugôgo akusento", *Onsei Kenkyû* 2-1, pp. 50-62.

TANAKA, Shin-ichi, 2001a, "Optional optimality and optimal optionality : an integrated model of accent and accent shift phenomena in Japanese", présentation orale, *Phonology Forum*, Tôkyô.

TANAKA, Shin-ichi, 2001b, "The emergence of the 'unaccented': possible patterns and variations in Japanese compound accentuation", in *Issues in Japanese Phonology and Morphology*, J. van de Weijer & T. Nishihara (éds), Mouton de Gruyter, Berlin, pp. 159-192.

TANAKA, Shin'ichi & KUBOZONO, Haruo, 1999, *Nihongo no hatsuon kyôshitsu*, Kurosio, Tôkyô.

TANAKA Shin-ichi & YAMANE Noriko, 2000, "Paradokkusu ka joretsu-gae ka: kango ni okeru akusento to sônyû boin", in *Proceedings of the 24th Annual Meeting of the Kansai Linguistic Society*, pp. 66-76.

TANOMURA, Tadaharu, 1999, "Gairaigo akusento ni okeru gengo no hatsuon no kan'yo ni tsuite – yon-môra ika no go wo chûshin ni", *Nihongo Kagaku* 5, pp. 67-88.

TATEISHI, Kôichi, 1990, "Phonology of Sino-Japanese morphemes", *University of Massachusetts Occasional Papers in Linguistics* 13, Amherst, pp. 339-362.

TERAO, Yasushi, 1992, "Bunsanshutsu kenkyû kara mita onsetsu – môra", *Nihongo no môra to onsetsu kôzô ni kansuru sôgôteki kenkyû* (1), rapport de recherches, Université de Tsukuba, pp. 62-75.

TERAO, Yasushi, 2002, *Iimachigai ha dôshite okoru* ?, Iwanami Shoten, Tôkyô.

TÔDÔ, Akiyasu (éd), 1996, *Gakken Kanwa Daijiten*, Gakken, Tôkyô.

TOYOSHIMA, Masayuki, 2003, "On'in wo hakaru", in *Asakura Nihongo Kôza 3*, Kitahara Yasuo (éd.), Asakura Shoten, Tôkyô, pp 132-147.

TROUBETZKOY, N.S., 1967, *Principes de phonologie*, Klincksieck, Paris.

TSUCHIDA, Ayako, 2001, "Japanese vowel devoicing : cases of consecutive devoicing environments", *Journal of East Asian Linguistics*, 10, pp. 225-245.

TSUCHIYA, Shin'ichi, 1965, "Hanashikotoba no naka no kango", *Gengo Seikatsu* 169, pp. 52-55.

TSUJI, Sanae, 2003, *Les impressifs japonais. Analyse des gitaigo & inventaire des impressifs japonais*, Presses Universitaires de Lyon, Lyon.

TSUJIMURA, Natsuko (éd), 1999, *The Handbook of Japanese Linguistics*, Blackwell, Cambridge (MA) & Oxford.

UEDA, Kazutoshi, 1898, "P on-kô", *Teikoku Bungaku 4-1.*

UJIHIRA, Akira & KUBOZONO, Haruo, 1994, "A phonetic and phonological analysis of stuttering in Japanese", *Proceedings of the Third*

International Conference on Spoken Language Processing, vol. 3, Yokohama, pp. 1195-1199.

UWANO, Zendô, 1997, "Hukugô meishi kara mita nihongo shohôgen no akusento", in *Akusento, intoneeshon, rizumu to pôzu*, Sugitô M. (éd), Sanseidô, Tôkyô, pp. 231-270

UWANO, Zendô, 1999, "Classification of Japanese accent systems", in *Cross-linguistic Studies of Tonal Phenomena. Tonogenesis, Typology, and Related Studies (Proceedings of the Symposium)*, Kaji S. (ed), Institute for the Study of Languages and Cultures of Asia and Africa, Tôkyô University of Foreign Studies, Tôkyô, pp. 151 – 178.

UWANO, Zendô, 2003, "Akusento no taikei to shikumi", in *Asakura Nihongo Kôza 3*, Kitahara Yasuo (éd.), Asakura Shoten, Tôkyô, pp 61-84.

VANCE, Timothy, 1982, "On the origin of voicing alteration in Japanese consonants", *Journal of the American Oriental Society* 102-2, pp. 333-341.

VANCE, Timothy, 1987, *An Introduction to Japanese Phonology*, State University of New York Press, Albany.

VANCE, Timothy, 1992, "Lexical Phonology and Japanese vowel devoicing", in *The Joy of Grammar*, D. Brentari et al. (éds), John Benjamin, Amsterdam.

Vocabulario da lingoa de Iapam, Compagnie de Jésus, an MDCIII, exemplaire de Paris, reproduit par Benseisha, Tôkyô, 1976.

WADA, Minoru, 1966, "Daiichiji akusento no hakken: ibuki-jima", *Kokugo Kenkyû* 22, pp. 24-28.

WARNER, Natasha & ARAI, Takayuki, 2001, "Japanese mora-timing: a review", *Phonetica* 58:1, pp. 1-25.

WENCK, Günther, 1954-1959, *Japanische Phonetik, Band I-IV*, Otto Harrassowitz, Wiesbaden.

WENCK, Günther, 1966, *The Phonemics of Japanese, Questions and Attempts*, Otto Harrassowitz, Wiesbaden.

YAMADA, Bimyô, 1892, "Nihon onchô-ron", in *Nihon Daijiten*, reproduit dans Shibata *et al.*, 1980, pp. 272-310.

YAMAGUCHI, Yoshinori, 1988, *Kodai nihongo bunpô no seiritsu no kenkyû*, Yûseidô, Tôkyô.

YAMAGUCHI, Yoshinori, 1997, "Nihongo no rekishi : on'in", in *Nihon rettô no kotoba*, Kamei T., Kôno R. & Chino E. (éds), Sanseidô, Tôkyô, pp. 153-166.

YAMAGUCHI, Yukihiro, 1998, *Nihongo hôgen ikkei akusento no kenkyû*, Hitsuji Shobo, Tôkyô.

YANAGIDA, Seiji, 1985, *Muromachi jidai no kokugo*, Tôkyôtô Shuppan, Tôkyô.

YANAGIDA, Seiji, 1991, "Dô no seiritsu", *Muromachi jidaigo shiryô ni yoru kihon goshi no kenkyû*, Musashino Shoin, Tôkyô, pp. 1-28.

YASUDA, Naomichi, 1982, "Jôdaigo no boin ha ikutsu atta ka", *Kokubungaku* 27-16.

YIP, Moira, 2002, *Tone*, Cambridge Textbooks in Linguistics, Cambridge University Press, Cambridge.

YOKOTANI, Teruo, 1997, "Hutto gyôkai wo koeru akusento idô : Tôkyô hôgen hukugô meishi kara no shôko", *Onsei Kenkyû* 1-1, pp. 54-62.

YOKOYAMA, Shôichi, 1979, "Jisho midashigo no akusento no seishitsu ni tsuite", in *Nihon Onkyô gakkai Kôen ronbunshû*, Tôkyô, pp. 83-92.

YOSHIDA, Natsuya, 2002, "Onsei kankyô ga boin no museika ni ataeru eikyô ni tsuite", *Kokugogaku* 53-3, pp. 34-47.

YOSHIDA, Shohei, 1990, "A government-based analysis of the 'mora' in Japanese", *Phonology* 7, pp. 331-351.

YOSHIDA, Shohei, 1991, *Some Aspects of Governing Relations in Japanese Phonology*, Thèse de doctorat, Université de Londres.

YOSHIDA, Yûko & ZAMMA, Hideki, 2001, "The accent pattern of the Kyôto dialect of Japanese. A study on phrasal patterns and paradigms", in *Issues in Japanese Phonology and Morphology*, J. van de Weijer & T. Nishihara (éds), Mouton de Gruyter, Berlin, pp. 215-241.

ZUBIZARRETA, Maria Luisa, 1984, "Accent ou harmonie : remarques à propos d'une classe de schèmes tonaux en japonais", in *Forme sonore du langage, Structure des représentations en phonologie*, Dell F., Hirst D. & Vergnaud JR. (éds), Hermann, Paris, pp. 183-208.

INDEX